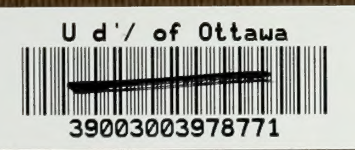

U d'/ of Ottawa
39003003978771

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

I

EXPOSÉ DES TRAVAUX DE LA MISSION

INTRODUCTION, PREMIÈRE ET DEUXIÈME PÉRIODES = 1879 A 1889)



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

I

EXPOSÉ DES TRAVAUX DE LA MISSION

(INTRODUCTION, PREMIÈRE ET DEUXIÈME PÉRIODES = 1879 à 1889)

PAR

AUGUSTE PAVIE

AVEC DIX-HUIT CARTES, CENT QUARANTE ILLUSTRATIONS,
ET UN PORTRAIT DE L'AUTEUR PAR PAUL RENOUARD

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, DU MINISTÈRE DES COLONIES ET DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1901




E FLORIAN

ERRATA

Page 17,	27e ligne,	*au lieu de :*	complu…	*lire :*	complue…
19,	8e	—	parcourues et fouillées…	—	parcourus et fouillés…
71,	(1)	—	voir à la fin du volume.	—	voir à la fin du volume II.
202,	4e	—	leurs suivants…	—	les suivants…
241,	10e et 12e	—	Oudry…	—	Oudri…



Fig. 1. — Jonque de pêcheurs de Cochinchine.

INTRODUCTION

Lorsque se trouva arrêté dans mon esprit le projet d'exploration des régions inconnues de l'Indo-Chine, j'avais déjà passé plus de dix ans dans notre colonie d'Extrême Orient, sept en Cochinchine et près de quatre au Cambodge.

M. le Myre de Vilers, nouvellement nommé gouverneur de la Cochinchine, venait de faire connaître par des actes sa résolution d'encourager les études géographiques pour ainsi dire abandonnées depuis l'achèvement de la mission Doudart de Lagrée et les voyages de M. Harmand.

Je me décidai à lui soumettre mon idée.

Elle était née pendant un long séjour à Kampot, petit port cambodgien sur le golfe de Siam, où, chargé du bureau télégraphique, j'avais habité plusieurs années au milieu de la population indigène.

Elle s'était fortifiée dans la capitale du Cambodge, Pnom-Penh, où je résidai ensuite, et au contact d'un vieil ami, aujourd'hui disparu, qui aima passionnément l'Indo-Chine, Raphaël Garcerie.

Au Cambodge, débarqué un jour d'une jonque de pêcheurs de Cochinchine, j'étais arrivé sans introducteur.

Venu pour remplacer un camarade mort depuis quelques mois, je fus salué sur la rive par plusieurs chefs et un interprète, qui me conduisirent à ma case, semblant surtout préoccupés de deviner mon caractère à mon attitude et à mes premières actions.



Fig. 2. — Kampot.

En remontant la rivière avec la marée, j'avais trouvé le village à une heure dans l'intérieur. Ma maison, en arrière du marché, était isolée dans un terrain vague entre le petit cours d'eau et un temple bouddhiste.

Ce pays de Kampot était habité par quelques centaines de Chinois négociants et agriculteurs établis sur le port ou dans les poivrières et dont les affaires importantes avaient été une des causes de l'installation du télégraphe. Autant d'Annamites pêcheurs d'écaille, de nacre et d'holothuries peuplaient aussi la rive, mais le fond de la population était







Fig. 3, 4, 5 — Kampot.

surtout un nombre assez considérable de Khmers que nous appelons Cambodgiens et de Kiams plutôt répandus dans les campagnes.



Fig. 6. — Agriculteurs chinois.

Choisi par un chef bienveillant pour occuper ce poste alors le plus éloigné de la colonie et qui me mettait en évidence dans mon service en me faisant le correspondant politique du Représentant de la France au Cambodge, j'avais lu ce qu'on savait du passé du pays mais je n'avais de notions sur son peuple que l'opinion défavorable ayant alors cours en Cochinchine et qui avait pour origine l'antipathie des annamites dont nous avions un peu sur ce sujet pris la manière de voir. J'étais surtout loin d'être fait à l'idée de rapports plus familiers avec les Cambodgiens que ceux qu'on avait avec les indigènes dans les centres annamites où, un certain nombre de Français se trouvant réunis, nous vivions presque complètement entre nous: aussi je gardai vis-à-vis d'eux



Fig. 7. — Femmes annamites.


Fig. 8 — Paysans Khmers.

une réserve résultant de la prévention acquise et d'une timidité naturelle très grande et je ne vis guère, pendant assez longtemps, que ceux qui m'avaient accueilli à l'arrivée.

Cependant je lisais dans les regards, quand les gens me saluaient dans mes promenades, comme une invitation aimable à leur parler. Sans doute on avait déjà dans le pays favorablement jugé mon caractère car il me semblait qu'ils disaient :

« Vous nous plaisez bien et nous serions heureux de ne pas vous être indifférents ? »

J'étais jeune, je ne sus pas sortir seul de l'attitude de policé sauvage que, je le savais pourtant par l'interprète, mes prédécesseurs n'avaient pas conservée.

Les prêtres bouddhistes de la pagode située à côté de ma case changèrent et ma manière de voir et ma manière d'agir.


Fig. 9. — Ecolier Khmer.

Un jour, avec cette sorte de hardiesse enfantine qu'autorise leur situation dans le pays, ils osèrent plus que les gens du voisinage et franchirent, pour me faire visite, la porte de mon enclos.

Marchant à la file, leur chef en tête, ils s'arrêtèrent aux marches de la véranda.

Par la fenêtre je les avais aperçus ; peu désireux

de les voir envahir ma case je pensai que peut-être ils s'en retourneraient s'ils ne me voyaient pas et je restai dans la chambre faisant semblant d'ignorer leur présence.

Alors j'entendis de légers bruits de voix rendus habilement perceptibles.



Fig. 10. — Kiams.

Sans doute, ils se disaient:

« Il ne nous sait pas là, parlons un peu plus fort, appelons son attention? »

D'assez mauvaise grâce, je me résignai et m'avançai vers eux.

Par contenance, le chef montrait aux autres les fruits chargeant le citronnier planté devant la porte.

Comme si je ne devinais pas que leur démarche eût pour but une visite, je feignis de croire qu'il venaient demander quelques-uns des

fruits murs et je fis le signe qu'ils en cueillissent autant qu'ils en voudraient.

En souriant le chef en prit un et tandis que ses compagnons, confus de ce qu'ils croyaient ma méprise, baissaient la tête embarrassés, de la main il me montra leur groupe puis se montra lui-même et ayant dans le regard une prière de bon accueil, il prononça une phrase interrogativement modulée que je compris très bien devoir être :



Fig. 11. — Chef de bonzerie entouré de gens du village et d'écoliers.

« Nous tous venons vous voir, ne le permettrez vous pas ? »

Je lui tendis la main.

Il monta, paraissant heureux de n'avoir pas échoué, et, indiquant qu'il était du temple situé à gauche de ma maison, il me présenta trois de ceux qui le suivaient et les cinq ou six autres, les prêtres et les élèves, puis s'assit près de moi, les laissant en arrière.



Fig. 12.
Jeune prêtre, élèves et écoliers de bonzerie.

Après des petits compliments devinés de part et d'autre et un silence court il éleva en riant vers moi le citron dans sa main et pour m'en faire connaître le nom en cambodgien, dit : « crauchmar ».

Je répondis ; « citron ».

Il répéta le mot en français et voulut qu'à mon tour je dise et je

redise « crauchmar » jusqu'à ce que j'eusse très bien prononcé. Puis, me touchant du doigt, il m'appela : « monsieur » en me faisant comprendre que, pour lui, c'était : « louck ».

J'étais un peu gêné, n'ayant pas idée d'apprendre la langue khmère, mais les jeunes, derrière nous, avaient à chaque mot un rire heureux, encourageant, portant à la condescendance, et lui-même semblait si aise de la façon dont sa visite marchait que leur joie triomphait de ma sauvagerie et de ma timidité.

Je vis alors qu'il était borgne, mais son œil avait si bien de l'expression pour deux qu'on ne s'apercevait pas tout d'abord de cette infirmité.

Je n'avais encore guère pris garde au visage des khmers, le sien me paraissait maintenant sympathique. C'était un homme d'une quarantaine d'années ; je lui trouvais un air intelligent de penseur tranquille et je le considérais un peu surpris de voir dans ses traits la caractéristique aryenne des physionomies d'Europe qui m'étaient familières plutôt que celle de l'asiatique que son teint indiquait.

Je lui offris du café.

Le petit domestique qui nous servit alla chercher l'interprète qu'amenaient d'ordinaire ceux qui venaient chez moi.

En l'attendant le prêtre se leva, montrant qu'il connaissait la maison très bien, il entra dans le bureau, s'approcha de la pile électrique et plongea un doigt de chaque main dans les vases des deux extrémités disant, je crus le comprendre du moins, qu'il savait qu'on recevait ainsi une légère secousse mais que les explications qu'on lui avait données n'avaient pas suffi à lui apprendre pourquoi.

Répondant aux regards des autres je les engageai à imiter leur chef ; enhardis ils suivirent son exemple se faisant des remarques entre eux sur un ton de discrétion polie dont j'étais et surpris et charmé.

L'interprète entra, c'était un cambodgien descendant de Portugais, élevé par les missionnaires, il était chrétien et se nommait Jean.

Tout de suite mon visiteur parla ; Jean traduisit :

« Monsieur, le bonze dit qu'il vous aime pour votre accueil affable. Depuis longtemps, avec tous ceux de sa pagode, il souhaitait de vous

connaître comme il a connu les trois messieurs avant vous au télégraphe ici, mais il n'osait se presser de venir à cause de la recommandation, de ne pas vous importuner, faite à votre arrivée par les autorités aux gens de ce pays. »

On m'eût appris la veille ce détail-là, j'eus sans doute trouvé la précaution très bonne, maintenant elle me semblait superflue et je craignais presque de voir mes hôtes me laisser seul trop vite.

Et Jean leur dit pour moi :

« J'irai aussi vous visiter à la pagode, je ne connais rien des usages des Khmers ni des pratiques des temples, je serai heureux d'apprendre quelque chose de vous et aussi de vous voir dans vos occupations. »

A ce moment un certain nombre d'annamites se dirigeant vers la bonzerie, passaient devant ma case ; je demandai :

« Je croyais que les Annamites n'observaient pas le même rite que les Khmers et qu'ils fréquentaient des temples différents ? »

Ma remarque fit sourire le prêtre, il répondit deux mots que Jean présenta ainsi :

« Ces gens, qu'accompagnent leurs parents, sont les matelots des barques qui vont faire la campagne de trois mois dans les îles du golfe pour la pêche de l'écaille, des coquillages nacrés et des holothuries. Ils ne se rendent pas au temple mais viennent consulter le chef de la pagode qui lira dans leurs mains s'ils échapperont cette fois encore à la tempête et si la pêche de l'année sera bonne pour eux. »

Enchanté de voir mon étonnement l'interprète continua :

« Ce bonze est savant en des sciences que nous autres chrétiens ignorons ; ainsi il connaît les étoiles et sait quelles sont celles qu'on doit examiner pour l'horoscope des gens. C'est aussi lui qui, dans le pays, annonce le moment des éclipses. »

J'étais dans une surprise très grande.

« Demandez-lui donc, Jean, d'où il sait toutes ces choses ? »

Loin d'amener sur le visage du chef de la pagode une expression de vanité satisfaite, ma question y mit comme une vague apparence de crainte de moquerie de ma part. Il répondit :

« Je les sais par nos manuscrits, n'est-ce pas aussi ainsi qu'en Europe tout s'apprend ? »

Je n'avais pas songé que les Cambodgiens pouvaient avoir à la portée de tous une instruction réellement approfondie : je m'étais attendu à l'entendre dire que ces connaissances-là se transmettaient de père en fils dans sa famille et j'eus de suite le vif désir de voir ces ouvrages où la science se mêlait à des idées étranges gardées des temps antiques.

« Quand j'irai à votre pagode je vous demanderai de me montrer ces livres curieux ? »

— « J'aurai grand plaisir à vous faire voir tous ceux que nous avons » fit-il, riant de ce rire que j'eus eu moi-même s'il m'avait demandé de regarder un livre quelconque en français de préférence à tout autre dans la même langue, et il compléta comme s'il avait craint d'avoir été irrévérencieux :

« Vos conversations, si vous le vouliez, nous instruiraient plus que les manuscrits que malgré la ruine de notre pays nous avons encore ? »

Ces mots étaient dits avec un accent de prière instante.

Sans oser parler du passé auquel il venait de faire allusion, n'étant pas très sûr du souvenir de mes lectures, je lui promis en serrant sa main de le voir souvent. Et j'eus ce sentiment que dans nos rapports j'apprendrais certainement de cet homme que je devinais curieux à connaître, beaucoup plus que lui-même ne pourrait apprendre de moi.

Attendu par les pêcheurs il se retira.

Jusqu'auprès du seuil de la véranda je gardai sa main. Tous les deux, je crois, nous comprenions que nos relations ne se borneraient pas aux visites polies. Ceux qui le suivaient, quoique bien plus jeunes, semblaient très touchés.

Au bas de l'escalier il se retourna montrant le fruit cueilli en entrant, je compris, au geste dont il accompagna son sourire de salut, qu'il le conserverait sûrement quelque temps et je répétai en guise d' « au revoir » à mon premier ami Cambodgien ce premier mot khmer « crau-chmar » qu'il m'avait appris.

Lorsqu'il fut parti je restai songeur, ayant ce regret que ma timidité

eût pu s'allier à une prévention injuste peut-être et me faire penser à vivre à l'écart d'une population que j'ignorais : et j'éprouvai un sentiment de bienveillance extrême pour celui qui avait ainsi ébranlé mon indifférence.

Quand j'allai le voir, il se disposait à faire une lecture aux prêtres de la pagode.

Jean, demandant qu'on ne se dérangeât pas, lui exprima mon désir de l'entendre aussi : se faisant fort de me traduire à mesure qu'il parlerait.

M'ayant fait asseoir le chef commença, me disant d'abord :

« C'est pour former l'esprit de ceux qui, plus tard, pourront être des juges. »

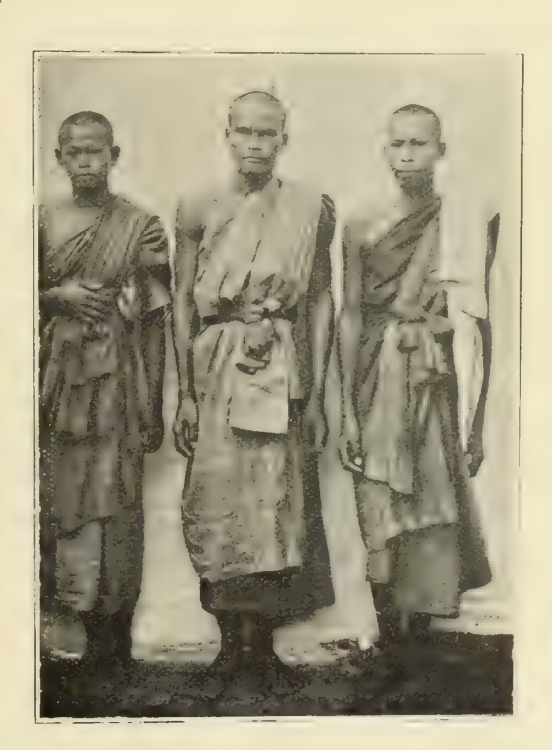


Fig. 13. — Jeunes prêtres bouddhistes.

Un jeune prêtre vient de quitter la pagode et l'habit religieux pour rentrer dans sa famille et choisir une compagne ; il se baigne au bord du fleuve par la grande chaleur du milieu du jour.

Tout à coup une partie de la berge, rongée par les eaux, s'éboule. La chute des terres cause un remous tel qu'il pousse le nageur jusque dans la partie impétueuse du courant. Il est entraîné malgré ses efforts.

Le soleil baisse à l'horizon, le jeune homme a en vain lutté pour gagner le bord, le léger vêtement qui le couvrait pour le bain a disparu : ses forces l'abandonnent, il implore Pra-En, lui confie son destin et se contentant de se maintenir à la surface de l'eau il se laisse emporter.

A ce moment trois jeunes filles venues pour puiser de l'eau l'aperçoivent.

La première pousse dans le fleuve un tronc de bois mort auquel le naufragé parvient à s'accrocher, mais son épuisement est grand, incapable de le diriger vers la rive, il reste à la merci des eaux.



Fig. 14.
Jeune fille Khmère.

On entend dans le lointain le grondement d'un rapide, les flots s'y brisent tumultueusement contre les rochers. Malgré le secours puissant qu'il a reçu, l'infortuné va périr.

Les jeunes filles le suivent en courant sur le bord.

La deuxième a pris un long bambou, elle le lui tend, il peut le saisir, il est sauvé !

Au moment où il sort de l'eau la troisième voit qu'il est nu, elle se dépouille rapidement de son écharpe et la lui jette.

Aussitôt qu'il est à terre, le jeune homme tombe à genoux sur le sol, il remercie Pra-En puis les jeunes filles.

Celles-ci l'interrogent, il répond :

« J'ai ce matin quitté la pagode et l'habit religieux pour rentrer dans ma famille et choisir une compagne ; je me baignais au bord du fleuve par la grande chaleur du milieu du jour, tout-à-coup une partie de la berge, rongée par les eaux, s'éboule, la chute des terres cause un remous tel qu'il me pousse jusque dans la partie impétueuse du courant ; je n'en puis sortir, mes forces sont épuisées, je sens que je vais périr, je remets mon destin aux mains de Pra-En, vous apparaissez alors, vous êtes mon salut. »

Les jeunes filles ont considéré le naufragé, elle l'ont trouvé beau ; la pensée est venue à chacune qu'il pourrait devenir son époux.

La troisième s'exprime ainsi :

« Ce qui arrive, ô jeune homme, a lieu par la volonté de Pra-En lui-même, l'une de nous sans doute vous est destinée ! »

Et son regard dit qu'elle serait heureuse d'être celle choisie.

Mais la première jeune fille aussitôt s'écrie :

« Il ne saurait être l'époux d'une autre que moi, je l'ai sauvé, il m'appartient. »

Alors la deuxième parlant à son tour :

« C'est à moi qu'il doit être, sans moi sa mort était certaine ! Allons au juge ! »

Cependant le juge a écouté le récit du jeune homme, il a aussi entendu les deux premières jeunes filles, il s'adresse à la troisième :

« Et vous qui couvrez votre poitrine de vos bras croisés, quelle obligation vous doit le naufragé qui puisse être comparée aux services rendus par vos compagnes ?

— « Je n'ai pas contribué à lui sauver la vie, le voyant sortir sans vêtements de l'eau, je me suis dévêtue de mon écharpe et la lui ai jetée. »

A ce point de la lecture, le prêtre s'arrêtant s'adressa à ceux qu'il instruisait :

« Maintenant réfléchissez et inscrivez sur vos ardoises en faveur de qui vous eussiez rendu le jugement ».

Puis ayant constaté que ses auditeurs s'étaient prononcés moitié pour la première, moitié pour la deuxième des jeunes filles, il reprit son manuscrit et continua :

Le juge conclut ainsi :

« La première de ces jeunes filles a fourni à un malheureux emporté par les eaux le moyen de surnager, elle lui a sauvé la vie car dans sa détresse il n'aurait pu sans son aide attendre le secours qui lui a ensuite été donné.

« La deuxième l'a retiré du fleuve au moment où il allait périr dans les rapides et les tourbillons.

« Toutes deux, en remplissant généreusement leur devoir, ont accompli une action également belle.

« La troisième, voyant un jeune homme sortir sans vêtements de l'eau a voulu de suite le couvrir et s'est dépouillée de son écharpe,

« Jeune homme, quoique le service que vous ont rendu les deux premières jeunes filles leur ait peu coûté, il est tel que vous leur devez désormais une reconnaissance approchant de celle que vous devez à votre mère.

« Le sentiment de pudique protection auquel a obéi la troisième est celui qu'une jeune fille aurait éprouvé pour son fiancé : son action a établi un lien entre elle et vous.

« De ces trois jeunes filles qui désirent vous avoir pour époux c'est à elle qu'il appartient de vous conduire vers ses parents. »

Le jeune homme ayant salué le juge, s'agenouilla aux pieds des deux premières jeunes filles et les remercia de nouveau, demandant au ciel qu'il lui fût donné de rendre un jour pareil service à des humains. Puis il s'approcha de celle dont il avait pour vêtement l'écharpe ;

« O jeune fille, conduisez-moi vers vos parents, je serai heureux s'ils me reçoivent avec bonté. »

La lecture était terminée, le chef de la pagode vint à moi, je lui dis combien j'avais eu plaisir à l'entendre et avec quel intérêt j'écouterais dans son entier le livre ainsi entr'ouvert.

Il m'amena à la bibliothèque, petit bâtiment dans lequel une sorte de coffre laqué rouge et noir, orné de dorures et ressemblant à un cercueil, habilement abrité de l'eau et des termites, contenait pêle-mêle plusieurs centaines de manuscrits sur feuilles de palmier. Très troublé par la vue de l'amas de tous ces volumes que j'imaginais curieux comme celui dont je venais d'entendre un fragment, je le suivis ensuite vers sa cellule ; elle était en arrière du temple ; celles des prêtres et des élèves étaient alignées en face d'elle.

Assis près de lui sur une de ces nattes luisantes aux couleurs vives qu'on ne fait nulle part aussi bien qu'au Cambodge, je considérai silencieux et découragé les livres sur l'astronomie, l'astrologie, la chiromancie

et la divination qu'en ordre devant nous il avait rangés comprenant très bien, comme il le disait et l'interprète aussi, que je ne pouvais songer à me faire traduire toutes ces choses abstraites et je me contentai de lui demander quels pouvaient bien être les sujets traités dans les manuscrits emplissant le coffre.

Désireux d'être exact, content de m'intéresser encore, le chef répondit avec complaisance :



Fig. 15. — Cellules des prêtres et des élèves.

« Quelques-uns enseignent la manière d'écrire la langue cambodgienne, d'autres, *le Pali*, notre langue savante, la plus grande partie, sorte de romans, relate les existences passées du Bouddha et forme avec les livres religieux le fonds ordinaire des bibliothèques de nos temples khmers ; nombreux aussi sont les livres sur les usages : éducation, codes, lois, et il s'y trouve, bien courtes il est vrai, des pages sur l'histoire de notre pays dans ces derniers temps. »

J'avais revu depuis sa visite tout ce qu'il y avait alors d'écrit sur le Cambodge, mon indifférence pour le peuple Khmer était devenue sympathie sincère et j'avais éprouvé un désir d'apprendre davantage, singulièrement plus vif qu'à l'ancienne lecture.

Pensant que j'entendrais peut-être de lui des choses inconnues chez nous, je le priai de me parler de l'antique Cambodge et des malheurs qui avaient clos son époque de merveilleuse gloire.

Alors, timidement d'abord, il causa, cherchant un peu les mots, puis sa voix s'assura et je sentis bientôt qu'il mettait son cœur entier dans ses paroles. Mais dès le commencement la traduction de l'interprète me montra que sur ces sujets il en savait moins encore que moi.

Cependant je voulus le laisser aller jusqu'au bout, non pas seulement par simple convenance, mais aussi parce que maintenant je trouvais je ne sais quel charme au débit de ses phrases et je fis signe à Jean d'attendre qu'il eût fini pour me les résumer.

En l'écoutant encore je compris que ce charme tenait à ce que je sentais la différence entre le langage khmer, parlé comme le nôtre, et ceux chinois et annamite dont j'étais habitué à entendre les tonalités bizarres.

Je connaissais bien la théorie du « recto tono » et du « vario tono » mais combien, comme moi, en entendant ces divers langages, les ont confondus dans les premiers temps.

Ses paroles m'allaient non seulement à l'oreille mais aussi au cœur. Ce n'était plus le ton des mots comme dans ces langues que nous disons « chantées » c'était bien, comme chez nous, le ton du sentiment.

Je me félicitais comme d'une découverte de cette impression que je n'avais pas eue pendant la lecture du manuscrit. Les mots me semblaient plus faciles à prononcer, je m'attachais à retenir ceux-là qui, le plus souvent, revenaient sur ses lèvres et je me demandais pourquoi je n'apprendrais pas cette langue en ayant le loisir,

De l'art du discours, le chef du temple khmer avait seulement la note naturelle mais sa parole chaude, alliée à la flamme de son œil unique, s'emparait de moi, je me complaisais à découvrir dans son récit des

périodes de tristesse, de regrets, de larmes et d'espoir, je comprenais qu'il exprimait des sentiments que les Cambodgiens devaient tous avoir : il faisait vibrer les cordes de mon cœur, en croyant simplement m'instruire il me conquérait.

Quand l'interprète, sans rien m'apprendre d'important, à son tour eut parlé et qu'il eut ensuite traduit mon impression à celui que j'appelai dès lors mon ami, je demandai ce que signifiaient quelques-uns des mots les plus employés que j'avais retenus.

Et comme surpris ils me répondaient, j'ajoutai :

« Je suis décidé à étudier le khmer, j'espère que vous m'y aiderez ? »

A ce moment les prêtres et les élèves arrivèrent pour la prière du soir. Tous étaient curieux de connaître pourquoi leur chef rayonnait ; quand il leur eut dit ma résolution, ils me saluèrent joyeux comme s'ils avaient appris une chose vraiment heureuse.

L'entraînement que je subissais pour les choses khmères alla désormais en augmentant. L'étonnement causé par une civilisation sinon dédaignée du moins à laquelle je n'avais pas donné l'attention qu'elle méritait, fit naître en moi un besoin impérieux de mieux connaître ce peuple au passé colossal voilé d'ombre et d'étudier son sol.

Il se trouvait que pour la satisfaction de mes désirs j'étais vraiment servi à souhait.

En effet, dans ce district de Kampot les trois races Kiam, Chinoise et Annamite vivent côte à côte avec les Cambodgiens, offrant des points précieux de comparaison pour l'observateur : des sauvages même, épave d'origine inconnue, s'y rencontrent encore.

La nature s'est complu à y réunir dans la disposition du terrain ses manifestations les plus susceptibles d'agir sur l'imagination.

Les montagnes les plus hautes du Cambodge s'y élèvent, recouvertes de forêts vigoureuses, peuplées de fauves : de leurs replis s'échappent en cascades bruyantes des torrents sans nombre allant former un

petit fleuve large sitôt qu'il est en plaine et qui, avant d'arriver à la mer, a un port sur ses rives.

Et cette mer, c'est le golfe de Siam, béni des pêcheurs d'écaille, de nacre et d'holothuries !

Avec des îles immenses à l'horizon, elle s'étale devant l'embouchure du cours d'eau en une vaste rade sur laquelle, en ce temps exempt de douanes, dix à douze jonques chinoises, trop fortes pour remonter la rivière, étaient mouillées la moitié de l'année.

Elle découpe la côte en pointes aigües, en baies profondes, amasse ici des sables en plages, se confond là, avec le sol naissant dans des



Fig. 16. — Palmiers à sucre dans la plaine de Kampot.

marais encombrés de palétuviers, enfants de l'alluvion, prodigieux auxiliaires des formations de terres nouvelles.

A droite et à gauche les contreforts des monts viennent mourir dans ses flots ; entre les hauteurs, une plaine, riche delta du petit fleuve, cultivée en rizières et couverte de palmiers à sucre[1] dans ses parties basses, est chargée de plantations de poivre, d'aréquiers et de bétel dans celles qui avoisinent les pentes.

Et sur cet ensemble tantôt le ciel gris ardent des régions torrides,

1. *Borassus flabelliformis.*

tantôt le ciel bleu des nuits étincelantes d'étoiles, tantôt le ciel noir des orages !

Par l'effort constant de suggestion d'une population aimable qui demandait l'affection et par la contemplation d'une nature toute d'empoignantes oppositions, remarquable ici par son développement civilisé, là



Fig. 17. — Plantation de poivre et d'aréquiers.

par sa sauvagerie, une transformation profonde s'opéra en moi, je fus pris de passion et pour l'une et pour l'autre.

Les ai-je assez souvent parcourues et fouillées ces forêts, cette plaine, ces marais et ces plages de Kampot !

Me suis-je assez trempé dans les torrents, baigné dans les rapides du pied des monts Kamchay et dans les eaux du golfe !

Quel est le village du canton aux fêtes duquel je n'ai pas assisté?

Combien dans le pays n'ont pas avec moi causé au moins quelques instants?

La connaissance de la langue me vint bien plus encore par la pratique que par l'étude. Je prenais plaisir à parler aux prêtres des pagodes, aux gens qui m'accompagnaient dans mes courses et à ceux que je rencontrais en chemin. L'interprète, enchanté de quitter pour m'accompagner la case où il se morfondait, m'aidait à être compris et m'aidait à comprendre.

Tous, là-bas, à quelque race qu'ils appartiennent, savent le cambodgien. Leurs conversations ne m'apprenaient pas seulement ce langage, elles m'instruisaient où me permettaient d'instruire les autres sur une foule de sujets.

Un jour à des pêcheurs annamites je demandais :

« La campagne de pêche qui vient de s'achever a-t-elle été bonne, qu'avez-vous rapporté ?

— « De l'écaille, des holothuries, des sèches, des coquilles nacrées et aussi quelques autres coquillages de couleurs vives, de formes curieuses et d'aspect séduisant que nous viendrons vous montrer chez vous pour que vous nous disiez s'ils valent qu'on en recueille encore. »

Et le lendemain ces marins hardis, qui voguant d'île en île passent à la mer les beaux mois de l'année, vinrent étaler devant moi d'éblouissantes coquilles sans valeur pour eux et dont ils désiraient connaître l'utilisation possible et l'écoulement.

C'étaient des mitres, des olives, des harpes, des cérites, des rochers, et des porcelaines d'infinies variétés depuis la « granulée » jusqu'aux « cauris », « géographique », « aurore. »

Pour le placement des coquilles nacrées, ils avaient des intermédiaires chinois qui, par Singapore et Hong-Kong, les faisaient parvenir au Tonkin pour les incrustations. Je leur fis connaître le moyen de tirer des autres un modeste parti, j'achetai les plus jolies et pris plaisir dès lors à collectionner ces chatoyants produits de la mer chaude : je commençai ainsi par eux, sans intention d'abord, ces recherches sur l'histoire naturelle qui devaient dans la suite m'intéresser si profondément.

Ces pêcheurs, une autre fois, m'apportèrent vivante une tortue à

écaille. J'essayai de l'élever dans l'eau de mer, mais ils l'avaient si longtemps gardée ficelée au fond de leur bateau et elle était dans un tel état d'épuisement que je dus me résoudre à la tuer pour qu'il me fût au moins possible de garder sa dépouille.

Cette circonstance me donna l'occasion de leur montrer la manière de dépecer ces bêtes précieuses, de les empailler après en avoir poli la carapace et de créer ainsi une industrie nouvelle qui ne tarda pas à se propager tout le long de la côte, car les tortues ainsi préparées furent de suite



Fig. 18. — Un coin du village annamite à Kampot.

recherchées par les Français de Cochinchine à qui les pêcheurs allèrent les offrir.

Comme Kampot était trop éloigné de ce débouché, Hatien le premier des petits ports de la colonie en allant vers l'Est, et où se fabriquaient déjà, avec l'écaille, des peignes et des éventails, devint peu à peu le marché des tortues.

Pendant les longues journées de l'hivernage où la mousson du Sud-

Ouest souffle trop violemment sur la côte pour permettre aux petites barques de se risquer au loin, ce fut pour les industrieux pêcheurs annamites une occupation ajoutée à celle du travail du jais qu'ils rapportaient de l'île de Phu-Quoc et dont ils faisaient des bracelets qui, élégamment montés sur or, étaient des bijoux alors très à la mode en Cochinchine.

J'avais fait connaître à quelques-uns d'entre eux mon désir d'acquérir un de ces derniers ornements : assez longtemps après ils vinrent me présenter leur travail.

Après un léger examen, j'observai :

« Mais ceci n'est pas du jais? »

— « Il est vrai qu'il n'est pas de la meilleure espèce, aussi nous ne vous le vendrons pas cher : il ne vient pas de Phu-Quoc, nous le rapportons d'une île non loin de Kompong-Som.

Pendant qu'ils parlaient je constatais que j'avais dans les mains du charbon de terre! En même temps que je m'apercevais de leur supercherie j'éprouvais un contentement extrême à l'idée qu'ils avaient trouvé un gisement pouvant avoir grande importance.

« Avez-vous creusé pour recueillir ceci? L'endroit est-il déjà connu dans le pays?

— « Nous n'avons pas creusé, l'endroit n'est pas connu. »

Comme en me répondant ils semblaient gênés par ma question je pensai qu'ils croyaient préférable de garder leur secret et j'ajoutai :

« Ce que vous m'apportez est du charbon de terre dont vous avez entendu dire qu'on consomme d'énormes quantités pour le chauffage des bateaux à vapeur et des usines d'Europe. Vous avez fait là une trouvaille heureuse mais vous n'en pourrez tirer parti vous-mêmes ; dites-moi donc où est le gisement je préviendrai le gouvernement et je ferai en sorte que votre chance vous profite?

— « Alors cela ne peut servir qu'à faire du feu? »

Sur mon signe affirmatif ils laissèrent percer une déception très grande, il se consultèrent avec embarras et l'un d'eux, comme prenant son parti, me dit avec le rire ennuyé d'un enfant qui conviendrait d'une faute inexcusable :

« Eh bien, Monsieur, ce charbon ne provient pas de notre sol, mais d'un navire français naufragé sur la côte à deux journées d'ici. Loués par le capitaine, nous avons joint nos efforts à ceux de l'équipage pour le sortir des roches : on n'a pu réussir. Le capitaine a acheté une de nos barques sur laquelle, avec tout son monde, il est parti pour Siam : en quittant le bord il nous a permis de prendre autant que nous voudrions de cette matière que nous croyions du jais et dont le vaisseau est plein. »

Ils m'avaient caché la nouvelle d'un événement pareil depuis six jours qu'ils étaient de retour ; le temps de faire un bracelet ! »

Je connaissais les Annamites ayant déjà vécu sept ans en Cochinchine, mais je n'aurais jamais imaginé semblable conclusion à la visite des pêcheurs.

Penauds, ils répondirent ensuite si bien aux questions que je leur fis encore que je pus aussitôt connaître et faire prévenir par le télégraphe le chargeur du navire qui était de Saïgon.

La présence de voiliers européens sur la rade n'était pas chose rare à cette époque, ils venaient charger le riz en superflu dans le petit delta, appelés par les négociants chinois installés sur le port.

Ceux-ci avaient été empressés à me faire bon accueil. Dans ce temps où le Protectorat n'avait pas l'administration du Cambodge ils tenaient à être favorablement connus du seul agent français placé dans le pays. C'était une protection morale qu'à la vérité ils recherchaient tout autant et peut-être plus que l'établissement de relations agréables, non qu'ils fussent molestés par les autorités cambodgiennes, mais parce qu'ils croyaient en agissant ainsi mieux se mettre à l'abri de tout ennui possible.

Ils venaient souvent me voir, j'allais parfois dans leurs maisons. Ils me présentaient les capitaines étrangers venus pour chercher leur riz et sur les navires desquels je me rendais aussi quand la mer était belle.

J'avais beaucoup vu les Chinois en Cochinchine où les Annamites prenaient bien plus d'eux que de nous la note civilisée, et j'étais très à

l'aise dans mes rapports avec leur groupe qui ne m'attirait d'ailleurs par rien de nouveau, ni rien d'original.

A Kampot les métis chinois étaient nombreux : un fait les concernant et que j'avais à peine remarqué dans notre colonie annamite, m'y avait surtout frappé.

Les Chinois hors de chez eux épousent les filles indigènes, leurs enfants sont élevés suivant les usages et dans la religion du pays où ils sont nés où ils restent et où ils se fondent peu à peu dans la population quand le père après fortune faite retourne en Chine. Chez les Annamites de même civilisation que les Chinois rien d'anormal sous ce rapport n'avait forcé mon attention, mais, au Cambodge où les femmes sont de pieuses bouddhistes et où la plupart des enfants, même métis, revêtent l'habit jaune des pagodes, cette particularité saute aux yeux.

La majeure partie des plantations à Kampot se trouvait alors entre les mains des métis ; elles se composaient de champs de poivre, d'arec, de mûrier et d'indigo.

Des arbres fruitiers de toute sorte bordaient les plantations, garnissaient le devant des cases ; parmi eux je n'avais pas tardé à connaître le dourion [1], dont le fruit délicat et exquis, sans doute le meilleur qui existe, est souvent dédaigné à cause de son odeur.

Je m'arrêtais souvent, dans mes courses, chez les métis planteurs sur mon chemin. Ils étaient simples, accueillants et désireux de plaire. Je les ai cependant toujours trouvés, au sens policé, inférieurs aux deux races d'origine.

Je mettais la conversation surtout sur la culture du poivre.

Ils me répondaient, avec satisfaction, se complaisant dans des détails que je trouvais parfois curieux, toujours utiles.

1. *Durio zibethinus*. Cet arbre, assez commun en Malaisie, ne se rencontre sur la côte Est du golfe de Siam qu'à Kampot et Chantaboun où on ne le maintient que grâce à des soins extrêmes. Le fruit arrive à 40 centimètres de longueur sur 20 de diamètre. Les quelques centaines qu'on recueille chaque année à Kampot étaient alors presque totalement achetés pour la Cour cambodgienne et expédiés à Pnom-Penh ; suivant leur taille on les vendait de 1 à 5 francs pièce.

L'un d'eux, un jour parlait de la récolte :

« Nous aurons cette année une bonne moyenne. Pour ma part je serais satisfait si les oiseaux n'avaient pas déserté mon terrain pour ceux de l'autre rive. »

Me voyant très surpris, l'interprète m'expliqua que quand le poivre mûrit, les moineaux viennent en foule se gorger de ses grains qu'ils digèrent sur les palissades servant d'enclos aux plantations. Il m'apprit que ces oiseaux laissent tomber sur le sol, à peine dépouillé de son écorce,



Fig. 19. — Fruits du dourion.

le poivre qui ainsi modifié par le séjour dans leur estomac a acquis aux yeux des Chinois des qualités précieuses pour lesquelles, recueilli chaque jour avec soin, il est vendu à leurs pharmaciens trois fois plus cher que l'autre.

Chinois et métis me montraient ainsi leurs idées bizarres sur une foule de choses.

Une autre fois un négociant chinois me racontait qu'il était venu de Pnom-Penh à Kampot dans le but d'épouser une riche veuve métisse qui déjà d'un certain âge désirait un mari pour administrer son bien.

« J'ai toutes les qualités qu'il faut pour lui convenir » me disait-il,

« je parle assez bien le français, je suis commerçant, bon comptable, je saurai conserver et faire fructifier sa fortune, mais tous les Chinois d'ici cherchent à me nuire dans son esprit, car ils voudraient voir ses biens entre les mains de quelqu'un du pays. »

Je ne savais trop que lui dire : j'avisai qu'il avait la lèvre supérieure barbouillée jusqu'au nez d'une fine poudre brune. Je lui demandai s'il était malade.

Il se mit à rire en me regardant d'un air entendu :

« Vous savez ce que c'est ? »

— « Pas du tout. »

« Eh bien, par l'application de cette poudre sous mon nez je force la femme que je veux épouser à penser à moi constamment. J'ai payé la préparation soixante piastres qui me seront rendues si je ne réussis pas.

— « Et votre future fiancée sait que vous employez ce moyen ?

« Mais oui, et elle le sait efficace. Je l'ai mise au courant à ma première visite. Si les autres prétendants connaissaient celui qui m'a vendu la poudre, ils feraient tout pour en avoir aussi. »

L'emploi de cette poudre devait être une pratique suggestive excellente car la noce eut lieu quelque temps après !

Le voyageur Mouhot, qui passa à Kampot en 1859, a consacré à ce petit pays tout un chapitre plein d'intérêt. Il y avait remarqué le fameux pirate chinois Mun-Suy, devenu garde-côte, qui, peu avant d'avoir cette importante fonction, avait pillé Hatien et continuait du reste à être la terreur de toute cette partie du golfe.

Je voulus connaître aussi ce gros personnage, comme l'appelait le sympathique voyageur : je sus qu'il avait perdu navire et fortune dans un naufrage qui avait mis fin à sa carrière navale. Vieux, presque pauvre, il habitait, respecté, Kampot dont il avait longtemps été l'effroi. Il lui était resté de son ancien métier une grande habileté dans l'art de panser les blessures : unique chirurgien du pays on venait le trouver de plusieurs lieues à la ronde ; il ne faisait pas payer ses soins.

Lorsqu'il y avait un mariage dans les plantations les familles en fête m'invitaient à prendre part à leur joie. J'arrivais en barque, j'assistais des heures entières sous les ombrages des palmiers et des arbres à fruits aux représentations qu'une petite troupe cambodgienne de théâtre ambulant, donnait devant les maisons, au bord de la rivière. Les artistes étaient des



Fig. 20. — Les artistes étaient des fillettes de douze à quatorze ans.

fillettes de douze à quatorze ans ; elles interprétaient avec une grâce extrême, sur des nattes étendues sur le sol, les épopées aimées dans le pays et dont l'interprète me racontait les péripéties.

Je trouvais un charme autrement grand à ces fêtes champêtres qu'aux assourdissantes séances que des acteurs chinois, chèrement rétribués par

le commerce du port, venaient, aux grandes époques annuelles, offrir au public sur une estrade grossièrement installée devant le temple de leur culte à Kampot.

Les relations avec les Annamites et les Chinois étaient loin de me faire oublier les Cambodgiens à qui les comparaisons, au point de vue de l'expression des sentiments du cœur auxquels j'étais surtout sensible, étaient extrêmement favorables.

Sans doute, je devais à notre même *origine indoue d'éducation* une facilité plus grande à comprendre cette dernière population, car j'ai plus tard, dans le contact des peuples de l'autre origine civilisée, également reconnu chez eux des sentiments de loyauté, de reconnaissance et de fidélité dont je ne les avais d'abord pas supposés capables et dont je conserverai toujours le souvenir.

Au commencement de mon séjour, j'avais été surpris de voir les Kiams et les Khmers, un peuple musulman et un peuple bouddhiste, unis en des relations presque fraternelles : je sentais maintenant le rôle puissant, l'influence atavique d'un passé nébuleux, presque oublié, plein de choses prodigieuses et d'événements écrasants, sur l'imagination et sur les sentiments de deux races certaines d'avoir brillé côte à côte sur le même sol.

Les fêtes religieuses, les fêtes périodiques du peuple et des villages étaient toujours pour eux des prétextes à réunions amicales.

Seuls les repas y marquaient séparation sensible, car dans la nourriture des uns entrait la chair du porc proscrite chez les autres qui, à sa graisse, substituaient dans leur cuisine l'amande fraîche du coco.

Dans ces assemblées, les uns et les autres ne se montraient pas seulement unis de sentiments, les jeunes gens s'y mêlaient dans des jeux renouvelés des plus antiques usages : courses d'éléphants, de chevaux, de buffles : courses de chars à bœufs, courses de barques : lutte, assauts de

boxe, de lance et de bâton. L'émulation sportive était stimulée au plus haut point par l'intérêt que le pays prenait à ces rencontres. On se passionnait pour ceux du canton, de quelque origine qu'ils fussent. Dans les joutes d'homme à homme, chacun se posait en champion de sa race, les vainqueurs étaient ou des Khmers ou des Kiams, les revanches étaient remises aux fêtes prochaines.

Aux jeux athlétiques, tout se passait avec ordre, méthode et discipline : les ruses traîtresses, les coups mauvais, bien connus cependant, étaient rigoureusement proscrits. La force, l'agilité, l'adresse seules étaient admirées ; un coup de lance ou de bâton lourdement ou brutalement porté excitait des murmures mécontents, tandis que les coups habilement retenus soulevaient les applaudissements unanimes de la foule.

Les jeunes filles suivaient avec émotion toutes ces passes où leurs fiancés montraient leur adresse, leur vigueur, leur courage, et pouvaient les rendre fières ou bien peut-être confuses.

Je me souviens entre toutes de l'une de ces luttes.

C'était pour la fête du Printemps, dans un village khmer, à une heure de Kampot.

La réunion était dans la pagode.

La cérémonie au temple terminée, l'heure de midi venue, tout le monde avait, suivant l'habitude, les uns au réfectoire des prêtres dans les cases d'étude ou de repos, les autres sous les grands ombrages de la bonzerie et de ses alentours, mangé les mets entassés avec quelques petits flacons de vin de riz pour le dessert des hommes, sur des plateaux de bois ou de cuivre ou d'argent, aux couvercles coniques recouverts de drap rouge.

J'avais pris mon repas avec les chefs du village réunis en un groupe, mangeant comme eux avec les doigts les viandes et le poisson rôtis, le riz mouillé de sauce et les confitures au sucre de palmier.

Après que chacun eut, dans de grands bols de cuivre, trempé ses mains dans l'eau et qu'on eut bu d'un thé léger, je m'assis parmi eux sur les nattes disposées sous l'étroite véranda du large réfectoire, la place la meilleure pour assister aux jeux.

Les bâtiments de la bonzerie formaient avec les grands figuiers, ombrages ordinaires des pagodes, les manguiers, les flamboyants et les ouatiers, un cadre régulier au terrain sablé réservé sur la façade du temple aux fêtes en plein air. A ce moment, des petits garçons, élèves des prêtres, vinrent balayer les fleurs rouges et blanches tombées des arbres, et qui jonchaient le sol.

Déjà, la foule débordait sous les vérandas des cases et aux endroits à l'ombre sur le sol. Le soleil, par les toitures endommagées, tout autant qu'à travers le feuillage, forçait par places l'éclat des écharpes qui, du bleu tendre au grenade vif, rayaient les tuniques-fourreau des femmes et leurs jupes-langouti aux teintes plutôt foncées, et tachait de son coloris ardent les visages bronzés et les vêtements soyeux qui dessinaient les corps.



Fig. 21. — Femmes métisses Khmers-Chinoises.

Tout le monde était riant et paraissait heureux, la gaieté était vive, sans être trop bruyante, et l'alcool, même chez les hommes, n'y semblait pas avoir de rôle.

Les femmes étaient par groupes de familles, de hameaux, de villages. Sous le même costume, celles des Chinois, des métis, des Kiams et des Cambodgiens montraient leurs vêtements les plus beaux, les plus coquets ou les plus frais, depuis les plus fortunées étalant leurs bijoux, jusqu'aux servantes aux ornements grossiers qui suivaient les familles.

Les hommes formaient des groupes semblables; les Chinois, peu nombreux, étaient là à cause de leurs femmes toutes métisses ou cambodgiennes. Les Kiams se reconnaissaient à leur turban, à leur bonnet, ou au sarreau malais; les Cambodgiens aisés portaient la tunique de soie de couleur ou de cotonnade blanche longuement boutonnée; les autres

avaient le buste nu, tous portaient le sampot national tissé par leurs femmes ou leurs filles en soie riche ou en coton simple.

Je connaissais bien les jeux du genre de ceux auxquels j'assistais : étude de la lance avec le bâton de quatre mètres fait de tiges de palmier Pahao, commun dans les forêts ; assauts de boxe où les mains des jouteurs sont enveloppées de chiffons, qu'en d'autres lieux, dans les rencontres méchantes, les adversaires saupoudrent de sable et même de verre pilé.

Les jeunes gens se succédèrent, combattant par groupes avec la lance, ou luttant Kiam contre Khmer. La foule applaudissait les vainqueurs et criait aux vaincus qu'ils auraient meilleure chance à la rencontre prochaine.

Alors, j'entendis dans les groupes auprès de nous que le grand intérêt de la journée allait être la passe suivante de lutte entre un Cambodgien d'un village du canton d'une force peu commune et un matelot Kiam d'une adresse rare qui faisait les voyages de Java-Singapore. Mes voisins ajoutèrent que le champion Khmer, paysan des rizières, se marierait le mois qui allait suivre et que la fiancée était parmi la foule.

Le lutteur Khmer vint au milieu du terrain, simplement, cherchant, avec un commencement de salut amical, son adversaire dans les groupes des Kiams.

Grand, fort en proportion, il paraissait plutôt lourd qu'agile.

Au même moment, une jeune fille marcha vers lui.

On murmura qu'elle était sa fiancée.

Les lèvres entr'ouvertes pour sourire, relevant d'une main sa jupe à reflets changeants, elle allait, gauche dans sa démarche, d'un pas régulier, marquant ses pieds nus sur le sable. Tous les regards étaient sur elle ; elle le sentait et en était un peu troublée. Ses cheveux coupés suivant l'usage, lui tombaient sur la nuque, son corps massif mais souple ondulait sous la tunique fourreau qui serrait ses hanches et sa poitrine et découvrait sa gorge.

Elle s'arrêta quand elle fut près de lui ; à demi-voix, pendant qu'il se penchait pour l'entendre, elle récita ou une formule ou une prière, et lui mit dans la bouche une feuille verte, cueillie, me dit-on, à l'arbre sangké,

la nuit, et qui devait lui porter chance : puis, lui recommandant sans doute le sang-froid, elle se retira vers ses compagnes, riant malgré elle aux compliments approbateurs qu'elles lui faisaient de loin.

Lorsqu'elle s'en allait, le champion Kiam parut.

C'était un homme vigoureux, de petite taille, habitué à lutter dans les ports. Avec bonne humeur, il sourit à la foule, accompagnant son salut d'un significatif haussement d'épaules à l'adresse de la petite scène qu'elle venait de voir, comme s'il dédaignait fiancées et talismans.

Arrivé près du Cambodgien, tenant sans doute à montrer qu'il ne lui était inférieur qu'en apparence physique, il pirouetta sur lui-même et, regardant son adversaire dans les yeux, posa les mains sur ses bras, qu'il tâta en riant du haut en bas paraissant les trouver solides énormément. Semblant chercher à quoi les comparer il examina du coin de l'œil les arbres autour du temple : ouatiers, figuiers ou flamboyants, et arrêtant son regard sur les colonnes en bois dur de la case devant lui, d'un geste expressif de la tête il les montra à la foule amusée.

Le Cambodgien ne voulut pas être en reste et, au moment où son adversaire, qu'il avait ainsi complaisamment laissé lui sonder les muscles, achevait son examen, il lui saisit brusquement les poignets, s'efforçant de les tenir longtemps et comme au piège.

Le Kiam montra un air déconfit et faisant des contorsions pour se dégager, il adressa des regards à droite et à gauche qui, semblaient demander qu'on fît cesser la plaisanterie et firent applaudir le Cambodgien par ceux qui croyaient cette mimique sincère puis, il cessa ses efforts, resta immobile un instant regardant le public, et se dégagea net, faisant le signe de dire : « Maintenant, nous allons passer à plus sérieux. »

Se frottant aussitôt les mains dans la poussière, il se campa, s'offrant au corps à corps, devant son adversaire qui en faisait autant. Tout de suite, ils furent aux prises et on se rendit compte qu'ils avaient, l'un en force et l'autre en adresse, des avantages tels que la fatigue seule aurait chance d'indiquer le vainqueur.

Dans la foule, je cherchai des yeux la jeune fille fiancée au lutteur cambodgien, curieux de lire son impression sur son visage.

Au premier rang de ses parents et de ses compagnes, son attitude était trop naturelle pour qu'on y vît une confiance bien grande dans la vertu du talisman qu'elle avait consciencieusement, suivant l'usage sans doute, glissé entre les lèvres du futur compagnon de sa vie. Elle passait d'une tranquillité assurée à un état d'énervement visible après avoir, avec tout le monde, ri aux taquineries du début de la lutte.

Les péripéties de celle-ci avaient une action puissante sur le tempérament des spectateurs par leur caractère d'attaques adroites et d'efforts violents répétés que la rudesse de la riposte de l'un des adversaires, l'agilité de l'autre, faisaient sans résultat. Elles excitaient l'admiration, les encouragements des hommes et arrachaient des cris d'effroi aux femmes en qui se montraient des sentiments de crainte et de pitié.

Pareille lutte n'avait jamais autant duré, les deux hommes s'acharnaient, on les voyait rouler à terre puis, presque aussitôt debout, s'étreindre, se soulever, chacun pensant triompher par l'épuisement de l'autre. La sueur sur leur corps devenait un obstacle et ils profitaient de chaque occasion pour se sécher les mains dans la poussière.

La jeune fiancée était dans un état d'angoisse véritable et j'en souffrais ; je ne sais qui, non loin d'elle, prononça que les athlètes étaient d'égale force et que c'était assez, mais je l'entendis répéter machinalement ces mots. Je les redis de suite à ceux autour de moi. Sûrement, ils exprimaient aussi leur pensée, car ils les crièrent au chef des jeux qui, aux applaudissements de la foule, vint séparer les combattants.

Ceux-ci, épuisés de fatigue, se retiraient indécis chacun de son côté, quand les chefs, puis tous leur clamèrent : « Vous méritez tous deux d'être vainqueurs ! »

L'un vers l'autre ils se retournèrent, le Kiam, plus habitué à de pareilles rencontres, prit le Khmer par la main ; ils vinrent saluer les chefs et disparurent entourés par leurs nombreux amis.

C'était l'heure de partir pour tous ceux venus des villages éloignés. On se dirigea vers les charrettes à bœufs, les jeunes gens courant chercher leurs bêtes.

La jeune fille était restée confuse, surprise et enchantée de la manière

dont la lutte finissait, échangeant des paroles naïves de contentement avec les autres femmes. Son fiancé s'échappa alors d'au milieu du groupe d'hommes, il vint la remercier et elle sembla comme fière qu'il lui donnât ainsi une part dans son succès.

Sous les palmiers à sucre, par les sentiers poudreux des rizières desséchées, je regagnai sur mon petit cheval khmer, Kampot et ma demeure.



Fig. 22. — On se dirigea vers les charrettes à bœufs.

J'étais parmi les gens revenant de la fête, j'entendais leurs conversations que je comprenais en partie, je retins que quelqu'un avait dit que malgré sa force, le champion Khmer, inexpérimenté, n'eût pu résister à l'habile lutteur Kiam, sans la feuille mise dans sa bouche par sa fiancée ; et je me rappelle que la plupart de ceux à qui celui-là s'adressait avaient

ri comme s'ils pensaient qu'il n'y avait en cela que l'accomplissement d'un gracieux usage.

Cependant les coutumes originales, étranges ou superstitueuses, acceptées par la masse de la population, étaient plutôt communes dans le pays, et toutes n'avaient pas le caractère charmant de celle que j'avais vue.

Il y en avait de farouches comme celle, par exemple, qui veut qu'on recherche un coupable envers la nature, les années de sécheresse, mais je n'en sais pas de désolante comme celle que je connus quelques semaines plus tard.

Un matin, mon attention avait été attirée par une sortie précipitée de tous les prêtres de la pagode. Ils suivaient à une allure inusitée des femmes qui se dirigeaient vers la maison du chef de la province. Un peu après, ils revinrent tranquillement.

Je n'aurais pas pris garde à cet incident si, presque aussitôt, une troupe de gardiens armés, emmenant un homme chargé de chaînes, n'était passée devant ma case allant vers la campagne.

En avant, un des gardes frappait de temps à autre un gong qui résonnait lugubrement.

Une vingtaine de personnes suivaient, d'autres, ayant l'apparence de curieux, accouraient du village.

J'eus l'idée qu'il s'agissait d'une exécution et j'étais très étonné de n'avoir entendu parler de rien, ne comprenant pas qu'à Kampot pareil événement dont, je le savais on n'avait pas souvenir, pût passer inaperçu.

J'envoyai demander l'interprète.

Il n'était pas chez lui.

Quand, un peu plus tard, je lui eus dit le motif pour lequel je l'avais appelé, il répondit :

« J'étais justement allé assister à l'affaire de cet individu. »

Surpris de me voir contrarié, il continua :

« Je n'ai pas pensé qu'être présent à cette scène pût être chose regrettable, et j'ai aussi cru qu'il valait mieux ne pas vous en parler. »

Puis il raconta tout au long ce qu'il savait et ce qu'il avait vu :

« Il arrive parfois, dans notre pays Khmer, qu'un homme marchant au loin, dans la campagne, est aperçu par d'autres n'ayant de visible que la partie supérieure de son corps. C'est là l'indication d'une mort certaine à court délai pour celui qui est ainsi vu, et c'est ce qui est arrivé à cet homme dans la soirée d'hier.

« Allant vers sa maison, traversant la grande plaine en arrière de nos cases, il portait sur son épaule plusieurs de ces grandes palmes de lataniers dont la feuille s'étale en éventail au bout d'une tige très longue et à peine flexible.

Ses parents, revenant du travail, le suivaient à distance, bientôt ils remarquèrent que sa tête, ses épaules et ses bras allaient dans le chemin, emportant les branchages, sans que ni le corps, ni les jambes parussent[1].

« Effrayées à cette constatation, sa mère et sa femme se rendirent en hâte chez le chef du pays pour lui demander de procéder suivant ce que l'usage prévoit en pareil cas.

« Lui, leur répondit que l'usage était fou et que s'y conformer serait plus fou encore. Mais les deux femmes insistèrent avec tant d'énergie, disant ce moyen le seul de conjurer le sort, qu'il se décida à faire comme elles voulaient, promettant l'arrestation de l'homme pour le lendemain au lever du soleil.

Et les gardes sont ce matin venus prendre le pauvre homme lui annonçant qu'il était accusé de rébellion envers le roi, et sans écouter ses protestations l'ont entraîné au tribunal.

« La famille a feint la surprise et l'a suivi en larmoyant.

« Les juges l'ont fait charger de chaînes et lui ont lu un arrêt le condamnant à mort, l'exécution devant être immédiate.

« Ses supplications et celles de ses parents restant inutiles, il a fait demander aux prêtres de la pagode de venir protester de son innocence et joindre leurs instances à celles de tous les siens.

« Ceux-ci mis au courant, sont arrivés en hâte et n'ayant pu obtenir

1. Illusion causée par la longueur des tiges.

même un délai ont conseillé la résignation au condamné et sont repartis pour prier à leur temple.

« L'homme a alors été emmené vers la campagne ; un bananier dépouillé de ses feuilles avait, en guise de poteau, été planté d'avance au milieu d'une rizière, on l'y a attaché, et pendant que tous lui faisaient leurs adieux, le sabre du bourreau a tournoyé et d'un coup rapide a détaché la tige du bananier au-dessus de sa tête.

« L'homme a bien cru mourir.

« Ses parents, pendant qu'on lui ôtait les fers, lui ont donné l'explication de sa mésaventure puis ils l'ont conduit remercier chefs et prêtres de ce qu'ils avaient fait pour le sauver du malheur. »

Ainsi, à côté de l'idée qu'on rencontre partout, qu'un signe peut présager une mort prochaine, je trouvais dans ce pays celle qu'on conjure le sort en faisant ressentir les tortures morales de la mort à celui qu'elle menace !

La conviction qu'il eût été odieux et criminel de ne pas agir comme ils l'avaient fait dans cette circonstance était si établie chez ses parents que, je l'ai su ensuite, ils eussent, à défaut du moyen légal, imposé d'une manière quelconque l'impression de la mort à celui qu'ils croyaient sauver.

Recherchant l'origine de cette superstitieuse croyance, je pensai qu'il fallait y voir un reste des mœurs anciennes mieux gardé, comme le sont généralement les usages barbares et inhumains, chez les gens de race assimilée que chez ceux de la race pure plus accessible au progrès, et je supposai, en raison des mélanges si fréquents dans le pays, que cette famille avait l'origine sauvage.

Cette pensée me parut d'autant mieux acceptable qu'il existait encore dans un canton, à l'ouest de la province, une tribu restée à côté de la population civilisée dans un état demi-barbare frappant. Je m'expliquais sa conservation par les égards des Khmers qui semblaient s'attacher à la maintenir comme un vestige vivant du passé obscurci.

Je n'avais pas vu cette tribu sur son territoire, mon service ne me permettait pas l'absence de deux ou trois jours qu'il m'eût pour cela

fallu faire. C'est à Kampot même, à l'occasion de la cérémonie annuelle de « l'eau du serment », que je rencontrai quelques-uns de ses membres.

Dans cette circonstance, tous les fonctionnaires jurent à nouveau fidélité au roi; c'est sans doute sous ce prétexte qu'on était arrivé à y amener, avec leurs familles, trois ou quatre des principaux du petit groupe.



Fig. 23. — Campement de Tchiongs.

C'était la première fois que je m'étais trouvé en présence de gens vivant en liberté dans la nature. Leurs arcs et leurs flèches, leurs fétiches et leurs verroteries, leur quasi complète nudité, je m'y étais attendu; ce qui me frappa, fut l'expression de douceur en même temps que de défiance extrême marquée sur leurs visages finauds qui, par leur conformation, semblaient indiquer l'origine négritos.

La rencontre du groupe aperçu un instant me donna le désir de visiter ceux dont l'existence était bien connue sur d'autres points du Cambodge. Je m'en faisais parler, on me disait :

« Ceux-ci sont des Tchiongs ; au nord-ouest de Kampot vous trouverez les Pears, ailleurs les Rodès, les Yaraïs : on les confond tous sous le nom de Penong. Les uns sont de couleur très foncée, ont les cheveux crépus, d'autres ont les cheveux plats, le teint jaune et il y en a qui ressemblent aux Kiams et parlent leur langage.

Les Kiams établis dans le pays depuis une date relativement récente y ont cependant des fêtes et des usages locaux.

Près d'un de leurs plus importants villages, Kebal Reméas, à petite



Fig. 24. — Femmes Tchiongs.

distance de Kampot et à 7 ou 8 kilomètres de la mer, est soulevé, dans un terrain alluvionnaire, un petit bloc calcaire d'une soixantaine de mètres nommée Sla Taôn.

Chaque année j'étais invité à assister à une cérémonie touchante que ces musulmans y renouvellent depuis le temps de leur arrivée.

La hauteur contient une vaste caverne à laquelle on accède par une entrée élevée de 8 à 10 mètres. A partir du seuil, la grotte est jonchée de débris de coquillages marins et pour peu qu'on fouille le sol on trouve, presque intactes, des quantités de la plupart des espèces qui vivent sur les

rivages voisins : indication que la mer baignait ces rochers à une époque récente.

De l'entrée de la grotte, en passant par d'étroits boyaux, d'obscurs réduits dont un suintement calcaire a recouvert les parois de concrétions mamelonnées qui donnent aux aspérités du roc les formes les plus singulières, on arrive à une autre ouverture dont le jour indécis montre vaguement, au fond d'une profonde déchirure du sol, un cercueil vermoulu s'en allant en poussière. Là repose un homme juste, que le pays vénère et dont la dépouille fut apportée du pays des ancêtres.

A l'époque du nouvel an, alors qu'il vont entretenir les tombes des parents morts, les familles kiams se rendent en nombre à la caverne ; une torche à la main chacun veut la parcourir en tous sens ; aux ouvertures partout à travers le feuillage apparaissent les écharpes éclatantes, les costumes de fête. On nettoie les abords du tombeau, en un instant il est couvert de minuscules étendards de cotonnade blanche, les prêtres musulmans s'en approchent, prient et arrosent le cercueil d'eau parfumée en présence de la foule recueillie.

Après la cérémonie on étale sur le sol des provisions, des gâteaux et des fruits. Ainsi qu'une foule d'invités Khmers, je prenais part au repas champêtre. Je ne pouvais m'habituer, devant l'extrême tolérance religieuse des Kiams, à les considérer comme sectateurs de Mahomet. Prenant plaisir à leurs conversations, je ne me retirais que le soir quand la foule, par bandes de villages, se dispersait pour le retour.

Dans le contact constant des indigènes, je me familiarisai avec l'idée de vivre complètement parmi eux. Du reste, voyant combien me plaisaient nos rapports communs, ils ne négligeaient aucune occasion de me rendre le séjour agréable. Ce n'était plus seulement aux fêtes qu'ils me conviaient ; j'étais prévenu de leurs chasses quand, dans la saison des pluies, la hauteur des eaux les rendait curieuses, de leurs pêches aux coquillages à l'époque des grandes marées et de ces cueillettes de fruits sauvages et de racines dans les forêts auxquelles il se rendent par villages

entiers afin de se mieux garder des tigres et aussi de la visite des éléphants dont les troupeaux viennent à ce même moment tenter de fourrager dans les champs de cannes à sucre, à la lisière des bois.

Je me joignais à eux quand j'en avais le loisir, car je ne pouvais aller partout. Combien j'ai regretté, entre autres choses, de n'avoir pas fait visite à la retraite de Véal-Srè-Moroï, dont j'entendais souvent la description ! Sans doute quelqu'un, plus tard, voudra voir ce lieu solitaire qu'on faisait mystérieux ?

Vus de Kampot les monts Kamchay semblent, en se terminant, former comme un immense éventail ayant pour noyau le petit sommet de « l'autel » ; dont le nom vient d'un colossal bloc de pierre qui gît tout en haut et sur lequel on invoque les génies des bois en leur demandant de protéger ceux qui vont parcourir les forêts.

Si du pied de cette montagne on s'enfonce à l'ouest dans les ravins, on arrive, après plus d'une journée de marche, à un plateau très élevé, dominé par plusieurs pics. Dépourvu d'arbres, il est couvert de toutes petites plantes ; au milieu, un vaste étang regorgeant de poisson cache ses eaux claires sous des feuilles de lotus aussi larges que les roues des chariots. C'est à sa surface que naissent les nuages qu'on voit errer autour du mont Popok-Vil (nuages tournants) le point culminant de la chaîne (1,200 mètres).

Lorsque, fuyant devant les invasions siamoises, les populations affolées abandonnaient les villages, beaucoup de gens se frayant à coups de hache un chemin à travers la forêt, couraient vers cette solitude chercher un asile et attendre que le calme fût rendu au pays. On lui avait donné le nom de Véal-Srè-Moroï (plaine des cent rizières). Plus d'une fois déjà elle avait été troublée dans des circonstances analogues. Retraite sûre à l'heure du danger, elle a, peu à peu, pris aux yeux des Cambodgiens un caractère mystérieux, surnaturel, qui fait qu'en temps ordinaire ils redoutent de s'y aventurer.

Là est la source de la rivière de Kampot ; du petit lac sort un torrent que cent autres grossissent ; si avancée que soit la sécheresse, il coule abondant sur les roches, et, tombant de ravins en ravins, vient à Kam-

chay, au bas des montagnes, s'étendre en une longue nappe transparente et profonde que les derniers rapides rompent bruyamment.



Fig. 25. — Le torrent vient à Kamchay, au bas des montagnes, s'étendre en une longue nappe...

Je manquais rarement les occasions de pêche d'une coquille du genre Solen abondante sur la plage à l'embouchure de la rivière, dont les gens du pays sont friands et qu'ils mangent cuite ou mettent en saumure comme aliment de réserve.

Nous la prenions à marée basse en introduisant brusquement dans le trou qui dénonce la présence du mollusque une petite baguette aiguisée et dentelée; au contact du bois l'animal referme sa coquille en serrant ses valves sur la baguette et permet ainsi au pêcheur de l'amener à lui. A ces occasions la plage était couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui emplissaient leurs paniers de ces coquillages dont la chair, au commencement de la saison sèche, est particulièrement délicate.

Dans ces courses, je m'habituai insensiblement à la nourriture à

base de riz : le pain ne me fut plus indispensable et je cessai peu à peu d'en faire.

Depuis mon arrivée au Cambodge, j'étais en effet mon propre boulanger. En quittant la Cochinchine pour un pays où j'allais me trouver seul européen, j'avais appris à préparer la pâte et à cuire le pain. Une fois installé, tous les trois jours revenait ce qui au commencement était une distraction : alors je prenais d'infinies précautions pour la levée de la pâte, je dorais, avec des œufs, mes pains que j'étendais en brioches sur des feuilles de bananier pour empêcher leur croûte de se noircir au contact de mon four très grossier : c'était maintenant une corvée dont je fus heureux d'être débarrassé.

Le besoin impérieux pour l'européen de cet aliment alors si souvent mal préparé dans les postes de l'intérieur de l'Indo-Chine, s'était ainsi dissipé pour moi et j'avais reconnu que le riz est la vraie nourriture des pays tropicaux.

Plus tard, quelques-uns de mes compagnons de mission m'ont confié au départ que leur souci était de pouvoir supporter la privation du pain. Ils en emportaient une forte provision avec du biscuit. Pendant les premiers jours, ils savouraient leur pain, puis il fallait le recuire et l'amollir à la vapeur de la soupe ou du carry, sur la fin ce n'était plus qu'une affreuse moisissure, le dégoût faisait apprécier le riz éblouissant de blancheur au fumet agréable, et le biscuit lui-même ne servait plus qu'à amadouer les enfants des villages.

Vers ce temps je fus chargé de prendre des renseignements sur le chemin longeant la côte du golfe vers le Siam, en vue de l'établissement projeté d'une ligne télégraphique. La chose n'eut pas de suite, mais j'avais pris tous les renseignements utiles pour un voyage dans cette direction.

Je tins aussi, en ayant eu l'occasion à la même époque, à faire le parcours par terre depuis Kampot jusqu'au petit port d'Hatien que je

connaissais bien, ne voulant pas être dans l'obligation de revenir plus tard examiner cette dernière partie de la côte cambodgienne.

Ce petit voyage (1879) avait été comme le prélude de mon étude du pays et j'aime à le considérer comme ma première marche.

Bientôt je ne bornai plus mon désir de connaître au pays que j'habitais : j'étendis mes recherches à la géographie du Cambodge entier, alors presque ignorée en dehors des grandes artères du fleuve et du grand lac. On savait combien j'étais épris de ce qui pouvait m'instruire sur ce sujet : tout nouvel arrivé, fonctionnaire, marin, commerçant pouvant me fournir des indications m'était présenté. Ce que j'apprenais, je le notais sur une carte dont la comparaison avec les documents géographiques d'alors ne contribuait pas peu à ma résolution naissante de faire tout le possible pour aller rechercher la vérité sur le terrain, et j'espérais que personne ne songerait avant moi à entreprendre l'étude que je rêvais.

Avec ce but en perspective, la topographie devint ma distraction favorite, et les collections d'histoire naturelle que j'avais déjà recueillies, je ne les considérai plus que comme la base de recherches plus importantes ailleurs.

Un jour, il y avait près de trois ans que j'étais à Kampot, je vis entrer chez moi un Cambodgien tout de neuf habillé ; l'air souriant il me tendait la main. Je fus vraiment surpris, c'était le chef de la pagode. Il n'étais plus religieux !

Pendant que je le faisais asseoir, il disait :

« Depuis six mois déjà j'avais, suivant l'usage, prévenu notre chef au Cambodge de mon désir de laisser l'habit jaune revêtu à douze ans. Maintenant je ne suis plus le supérieur de la grande bonzerie : je rentre dans mon village, j'y cultiverai le riz avec mes vieux parents. Ma résolution je l'avais tue à tous afin de garder jusqu'aux derniers jours une situation égale. »

Descendu d'une position très honorée à l'état de simple homme des

champs, il avait une attitude discrète, presque humble en me regardant de son œil bon.

— « Ceux de votre village vont être très heureux de votre retour, vous vous marierez et serez bientôt leur chef écouté. Mais les gens d'ici, habitués à vous, vous regretteront pour les qualités de votre caractère, pour les bons conseils qu'ils venaient chercher en toute occasion et pour leurs enfants que vous éduquiez. Pour moi, mon regret est grand, je vais être séparé du premier ami que j'ai eu chez les Khmers ! Mais nous nous reverrons ; pour vos provisions vous viendrez ici, dans mes promenades j'irai par chez vous. »

Il dit doucement :

« Mon successeur a appris tout ce que je sais, vous le connaissez, c'était mon second, il viendra vous saluer après mon départ. Ceux-là qui auront besoin de conseils me trouveront toujours heureux d'être utile. »

J'ajoutai alors :

« Maintenant je parle un peu la langue khmère, je connais un coin du Cambodge et je sais beaucoup du cœur de son peuple.

« Quoique je commence à peine à le comprendre, j'aime votre pays, je suis obsédé d'un désir intense de parcourir ses autres régions, celles des montagnes et des grandes forêts, celle où court le fleuve et qu'inonde le lac et celle des grandes ruines.

« J'aime les Cambodgiens parce que je les ai trouvés tels que vous-même êtes, simples, bons avec le cœur droit ; je les aime aussi pour le mystère de leur passé dont une instinctive souvenance de la gloire, jointe à la pensée des malheurs qui ont fait l'oubli, leur donne en même temps une nuance d'orgueil et les rend timides.

« C'est à vous que je dois d'avoir pris goût à l'étude des gens et du sol, êtes-vous content de ces sentiments qu'ils m'ont inspirés ? »

Il lisait dans mes yeux le gré infini que je lui savais. Le vieux citronnier était devant nous, c'était l'époque où ses fruits jaunis tombaient sur le sol tachant le gazon, il le regarda, souriant et ému, je tenais sa main, il me dit encore :

« Je souhaite maintenant que tous les Français nous jugent comme

vous et nous aiment autant. Nous sommes animés de reconnaissance extrême pour la France qui a arrêté l'anéantissement de notre pays. Les Khmers sont sensibles, et leur dévouement va aux grandes limites, ils le montreront si les circonstances le veulent jamais. »

Je ne devais plus revoir cet homme excellent. Quelques semaines après sa visite, l'ordre m'arriva d'aller à Pnom-Penh continuer mon service.

Ce changement me causa une satisfaction entière, il me parut venir à l'heure voulue.

En effet, la résidence dans la capitale khmère était un acheminement vers la réalisation de mes désirs. J'étais préparé, entraîné, résolu : il ne me fallait plus qu'une occasion, un motif qu'il me serait plus facile de saisir ou de présenter au centre administratif du royaume où je serais aussi mieux à même de me rendre compte des conditions dans lesquelles je pourrais voyager.

En quittant Kampot, j'avais l'espoir d'y repasser bientôt au cours des excursions que je méditais d'entreprendre, aussi ce ne fut pas adieu que je dis à tous, mais au revoir.

Pour gagner les bords du Mékhong, j'allais parcourir 160 kilomètres en terre cambodgienne à dos d'éléphant.

A l'idée de cette marche dans un pays dont j'étais enthousiaste, je débordais de joie et quand la bête qui devait me porter arriva devant ma véranda conduite par son cornac, je n'avais plus qu'à monter sur la chaise, garnie d'un rooff, installée sur son dos : mon cuisinier, parti en charrette à bœufs avec le bagage, devait être bien près du lieu de halte du repas de midi.

Voyant qu'après avoir caressé la trompe de l'animal, je cherchais son genou pour grimper prendre ma place, le cornac me dit :

« Monsieur n'a donc pas de fusil ? »

Devant mon étonnement, sans attendre de réponse, le chef de la pro-

vince, venu avec les chefs et mes amis me dire ses souhaits d'heureuse route, envoya un des hommes de sa suite emprunter le fusil d'un voisin. Alors on m'expliqua qu'à son premier voyage dans la région, cet éléphant très jeune, s'était trouvé, au passage de thvéa domrey (porte des éléphants) dans les hauteurs, en présence d'une troupe de ses pareils, sauvages, paissant dans la clairière. Effrayé, il refusait d'avancer quand le voyageur qu'il transportait, déchargeant son fusil, mit en fuite le troupeau. Depuis, pour le décider à partir, on lui fait voir qu'une de ces armes est dans les mains de celui qui le monte.

J'avais d'abord cru à une plaisanterie, puis je compris très bien.

Je déchargeai moi-même le fusil sous les yeux de ma monture pour la rassurer, après quoi j'allai m'asseoir en arrière du cornac.

Alors on me tendit l'arme très ostensiblement, et, tout le monde ayant émis l'avis qu'en cette saison on ne rencontrerait pas d'éléphants sauvages, je la rendis par derrière à celui qui l'avait apportée pendant que la bête partait confiante sous les moqueries de tous.

Ces cinq jours de voyage furent, après ma petite course à Hatien, une véritable période d'instruction.

Le cornac n'avait jamais eu à répondre à autant de questions. Quoique je ne fisse pas le levé de la route, il me fallait le nom de chaque hameau, ceux des monts dans le lointain ou proches, aussi ceux des ruisseaux, leur source, leur direction et des détails sans fin sur ce qui se rapportait au pays tout entier : géographie, histoire, légendes, etc. Heureusement, le terrain lui était familier, c'était sa vie à lui de le courir ainsi. Lorsqu'il n'était pas en marche, il habitait les bois, gardant les éléphants. Quand je n'avais plus rien à lui demander, j'essayais de le faire parler de son existence que je voyais misérable et abrutissante : je ne comprenais pas toujours ses réponses, car dans son langage il ne savait pas se mettre à ma portée. Il riait de l'intérêt qu'il me voyait donner à toutes choses et me trouvait sûrement curieux à écouter autant que moi je le trouvais curieux lui-même.

La route nouvellement percée pour le télégraphe à travers la forêt déroulait par endroits son ruban poudreux en longueurs infinies; les grands arbres l'ombrageaient le plus souvent jusqu'à perte de vue.



Fig. 26. — En nous apercevant de loin les chars prenaient leur droite...

L'éléphant recherchant la fraîcheur marchait sur ses côtés, glanant de ci, de là une branche tendre, une touffe d'herbe, une tige de bambou. Le cornac, assis nonchalamment sur le cou de sa bête, une jambe repliée,

l'autre pendante, cueillait pour moi les fleurs des orchidées lorsqu'elles étaient à la portée de sa main.

C'était l'époque des transactions actives de l'année, chaque jour on rencontrait des convois de charrettes légères, lourdement chargées, traînées par des bœufs petits, vigoureux et résistants. Ils allaient vers Kampot ou Pnom-Penh ou bien Takéo, le marché intérieur voisin. En nous apercevant de loin, les chars prenaient leur droite ; en passant, je parlais aux conducteurs, ils me regardaient, surpris de voir un Français, surpris de le comprendre.

Les haltes se faisaient toutes à des cases de repos, construites exprès pour les voyageurs sur le long du chemin, presque toujours au bord d'un des petits cours d'eau venant des monts de l'ouest ou auprès d'un étang. Pendant que le repas cuisait, j'allais voir le cornac baigner son éléphant, je me baignais moi-même, cherchant, avec l'espoir d'enrichir ma collection de trouvailles nouvelles, dans les sables et les vases de toutes les eaux rencontrées, les mollusques qui y vivent nombreux.

Ce jour de mon arrivée à Pnom-Penh, on s'arrêta de bonne heure pour le déjeuner à Kompong-Toul, petit village au bord du Prec Thnot, grand cours d'eau dont le courant était à cette époque très bas.

Le cornac me voyant aller vers la rivière me dit :

« Il nous reste au moins quatre heures de marche, l'éléphant pour aller bon train, aurait bien besoin d'une demi-bouteille d'eau-de-vie de riz dans son eau ? »

Je n'avais jamais entendu parler de cette manière de donner des jambes meilleures aux bêtes, mais je n'hésitai pas.

Mon homme partit avec l'argent.

Quand je revins manger, il dormait ivre.

En s'éveillant trois heures plus tard il s'approcha de moi :

« Vous me pardonnerez, Monsieur, car je suis bien puni, mon crâne est tout brisé. Soyez tranquille nous serons quand même au but avant la nuit. »

Et lorsque nous fûmes en route :

« L'éléphant a eu sa part de l'eau-de-vie, aussi il marchera bonne

allure. La bouteille entière lui eût fait mal autant que la moitié à moi. Le retard causé par mon sommeil n'est pas mauvaise chose, la course en forêt est terminée, nous n'allons par suite plus avoir d'ombre et en partant aussitôt après le déjeuner nous eussions eu trop chaud. »

Nous entrions, en effet, dans la région que les eaux du Mékhong recouvrent en partie chaque année lors de l'inondation, et le chemin argileux serpentait dans une vaste plaine semée de cases isolées, garnie de rares arbres, chargée surtout de broussailles et de grandes herbes quand elle n'était pas cultivée en rizières.



Fig. 27. — Le chemin argileux serpentait dans une vaste plaine. .

En approchant de la fin de l'étape j'indiquai au cornac la pointe d'une pyramide qui devant nous grandissait peu à peu, et dans le lointain le sommet d'un monument de forme légère paraissant reblanchi à neuf.

La première, « me répondit-il » est le monticule élevé de main d'homme surmonté d'un mausolée et auquel Pnom-Penh (montagne pleine) doit son nom.

« Le second, une haute tour, a été construit sur les bords du Mékhong afin de permettre à M. Le Re d'y faire jouer de la trompette pour éloigner de la ville les génies malfaisants. »

Je savais que « Le Re » était l'abréviation usitée chez les cambodgiens pour désigner Le Représentant du Protectorat français au Cambodge, titre difficile à retenir par les indigènes, aussi j'étais très intrigué et un de mes premiers soins à l'arrivée fut de me renseigner.



Fig. 28. — Mausolée de Pnom-Penh.

J'appris que la tour était un phare inutilisé, à la pointe Nord des « quatre bras », construit en effet par ordre du Roi qui avait permis à un négociant d'y emmagasiner des graines de coton, et, qu'un employé français, chargé de ce dépôt, avait pour distraction ordinaire de sonner du cor de chasse au sommet de l'édifice.

Au Cambodge, on attribue au son des trompettes le pouvoir de chasser les démons, il avait paru naturel au cornac ignorant de conclure que le gardien, en jouant du cor, s'acquittait d'un service utile.

Près de la ville j'éprouvais comme un sentiment de regret en pensant à mon séjour heureux à Kampot et au court voyage déjà terminé. Cet avant-goût d'un genre de vie auquel j'aspirais me semblait maintenant comme la lecture achevée de l'introduction pleine de promesses d'un beau livre encore fermé.

Je revoyais ces années vécues dans un cadre naturel remarquable, au milieu d'une population sympathique que j'aimais, et la course rapide

sur l'éléphant du haut duquel j'avais admiré la campagne épuisant le savoir du cornac, se déroulait encore devant mes yeux.

Mais à mesure que grossissaient les toits des maisons et des temples, les flèches des pagodes et des mausolées et les cases en paillotes, formant le nouveau cadre d'une autre période de préparation à ma vie de voyageur, l'impression de regret s'apaisait. Elle faisait place à une ardente curiosité, devenue étonnement et admiration quand subitement je me trouvai au bord du fleuve du Lac éclairé par le crépuscule qui montrait, à six cents mètres sur la rive opposée, en un jour adouci d'une pureté idéale, des cases à perte de vue, demi-cachées sous les bambous et les ouatiers, se reflétant dans l'eau presque endormie. Une sorte d'exaltation,



Fig. 29. — Se reflétant dans l'eau presque endormie.

née des impressions entraînantes constamment éprouvées, me donna alors la vision que ces sensations me reviendraient toute une vie, devant des décors naturels toujours changés, à la rencontre de populations sans nombre à qui j'aurais l'infini bonheur d'être utile et je me trouvai très heureux.

La direction de mes idées si favorables au Cambodge et aux Cambodgiens, prise sur les bords du golfe de Siam, alla en s'assurant encore sur les rives du Mékhong.

Le pays, grande plaine alluvionnaire, basse, soumise aux inondations périodiques, semées de vastes étangs, n'avait pas chance d'agir sur l'imagination, mais il y avait la capitale et le grand fleuve !

Pnom-Penh, c'était la dernière halte du gouvernement Khmer dans sa retraite vers le sud du Cambodge après la chute d'Angkor.

C'était aussi vraisemblablement le lieu où l'empire abaissé se serait, sans l'intervention française, éteint comme nation indépendante, étouffé entre ses deux adversaires siamois et annamite qui, le refoulant chacun de son côté, s'y étaient trouvés en contact direct.

La ville s'allongeait presque exclusivement sur les rives du fleuve énorme du lac Tonlé Sap, à ce point merveilleux où le Mékhong, large de trois kilomètres et demi, joint cette grande artère qu'au moment des crues il partage en deux cours d'eau différents, déversant une partie du trop-plein de ses eaux dans celui du nord vers le Lac, en écoulant une autre par celui du sud vers la mer.

A Pnom-Penh, quoique mon service fût absorbant, je continuai l'étude de tout ce qui pouvait faire de moi le voyageur que je rêvais.

Restant dans le rôle d'observateur plutôt timide, caractéristique de mon tempérament, je m'initiai de plus en plus à la vie religieuse, administrative et politique du peuple Khmer dans le contact fréquent, voulu par ma situation et par les circonstances, des chefs des prêtres, des chefs du peuple, des princes et des rois.

J'avais assisté aux cérémonies du bouddhisme pur dans les temples des villages et vu quelques-unes des pratiques superstitieuses ayant une origine ignorée qui s'y mêlent, je vis celles plus importantes de la capitale et je m'y rendis mieux compte de la place considérable que le brahmanisme occupe encore dans cette religion.

J'avais vu la crémation des gens du peuple, où les flammes d'un modeste bûcher enveloppent et réduisent en cendres le corps du mort que les parents arrosent d'eau parfumée pendant que les prêtres prient assis sur le sol ; je vis les fêtes funèbres des princes où, sous un édifice

en bois et paillottes, élevé à chaque circonstance, merveille de hauteur, de proportions, de grâce et d'élégance, gloire des architectes khmers, le défunt brûle sur un monceau odorant de santal ou de bois d'aigle en présence de l'immense foule accourue, jalouse d'assister aux réjouissances de toutes sortes, d'avoir part aux largesses et place aux festins qui en sont l'accompagnement ordinaire.

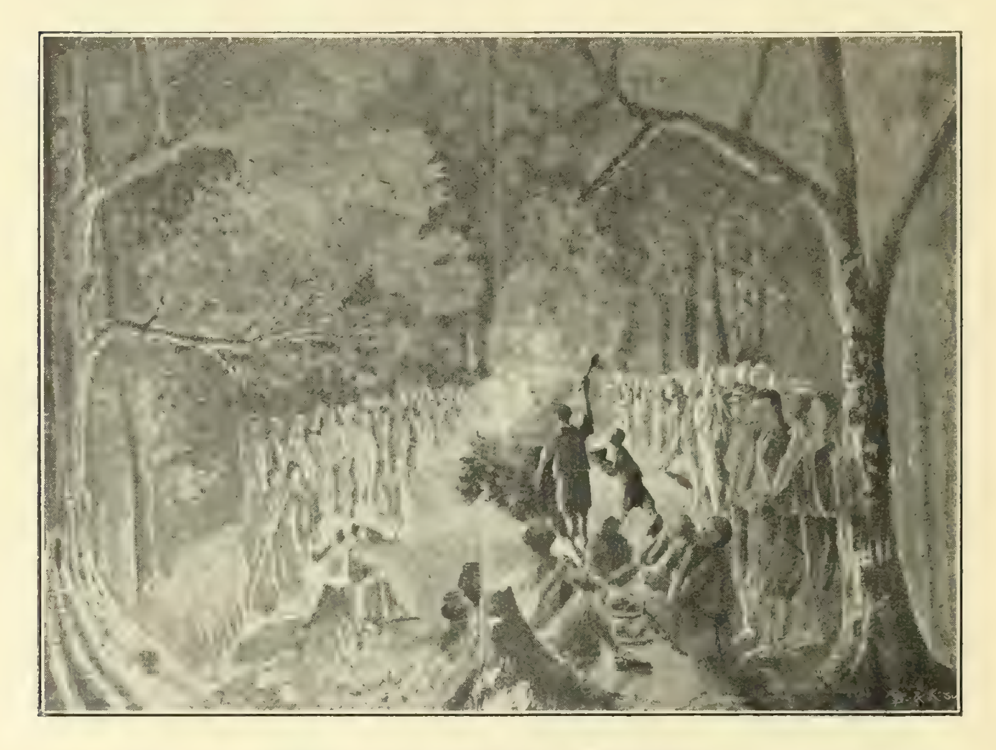


Fig. 30. — Ou les flammes d'un modeste bûcher...

Je vis les fêtes classiques, depuis celles qui inaugurent l'année avec des feux d'artifices ordonnés suivant l'art asiatique, jusqu'à celle des eaux où, le fleuve cessant de croître, l'inondation étant à son maximum, le roi coupe un fil de coton blanc, tendu reposé sur des barques, en travers du fleuve du lac, donnant ainsi à la nature le signal du renversement du courant.

Mais aucune ne me plut à l'égal de la « coupe des cheveux » ou mieux de la première tonte du petit toupet conservé depuis le jeune âge au sommet de la tête des adolescents et qui pourrait être comparée à la communion des enfants chrétiens. Lorsqu'il s'agissait de jeunes princes ou princesses, cette cérémonie revêtait un caractère somptueux et imposant. Je ne me lassais pas d'y admirer les costumes et les ornements, reproductions invariables des bas-reliefs des ruines,



Fig. 31. — Édifice royal pour les fêtes funèbres.



Fig. 32. — Le Mékhong débordé devant le palais royal à Pnom-Penh, au moment de la fête des eaux.

maintenues fidèlement au théâtre et dans les palais ces scrupuleux gardiens de la tradition.

J'ai souvent partagé les sensations des assistants en voyant l'enfant,

pour qui la fête avait lieu, gravir impressionné la petite montagne symbolique sur laquelle il allait être mouillé d'une pluie fine d'eau lustrale. Et je pensais que ce fait que la cérémonie a lieu dans chaque famille pour les enfants en âge, les mettant ainsi isolément en vue dans un rôle touchant, contribue singulièrement à leur émotion et n'est pas étranger au sentiment ressenti par la foule.



Fig. 33. — Prince vêtu du costume royal cambodgien pour la cérémonie de la « coupe des cheveux ».

Plus d'une fois aussi je vis représenter au théâtre royal avec un oriental luxe de jeunes femmes et une rare richesse de costumes, les épopées dont la petite troupe ambulante de Kampot m'avait donné une première idée. J'entends encore le répertoire du mélodieux orchestre, souvenir de l'antique civilisation épargné par les catastrophes et les bouleversements, et, j'ai vivante sous les yeux, la foule qui, de longues heures, assistait toujours émue aux spectacles, toujours les mêmes, auxquels elle était accoutumée.

Par toutes sortes d'observations nouvelles que j'avais ainsi l'occasion de faire, je devins mieux au courant de bien des choses du pays que ne pouvaient l'être des chefs même de plusieurs des régions que je comptais parcourir.

La population de Pnom-Penh avait alors, sur une plus large échelle (elle était évaluée à 45,000 personnes), la même composition qu'à Kampot. Le fonds c'étaient les Cambodgiens. Les Chinois y étaient commerçants, ouvriers ou coolies ; les Kiams en majeure partie étaient pêcheurs sur les branches du fleuve, et les Annamites, pêcheurs également, exploitaient surtout le Grand-Lac.

La pêche, une des principales ressources du pays, organisée dès que les eaux sont assez basses sur le lac pour y permettre les installations importantes auxquelles elle donne lieu, est l'occasion d'un déplacement considérable d'hommes du Cambodge et de la Cochinchine et, pour ne parler que de celui des Annamites, il était estimé à plus de quatre ou cinq milliers.

Un autre lieu important de pêche est le point dit des — quatre bras du Mékhong — où les pêcheurs, des Kiams pour la plupart, capturent les poissons remontant de la mer vers le lac et vers le haut du fleuve.

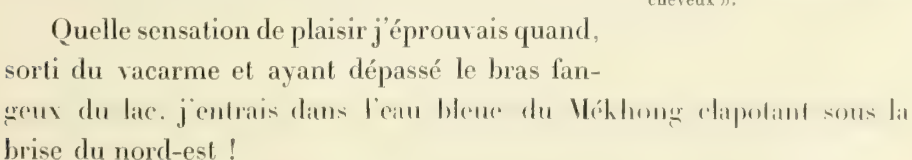
Je traversai plusieurs fois, le matin de bonne heure, la flottille de petites barques qui, au court moment du passage des bancs de poissons, couvre l'espace de la soudure du Mékhong avec le fleuve du Grand-Lac où le sable s'amasse en un immense « dos d'âne », chaque année emporté par les eaux, chaque année reformé.

J'allais à Trémac, un grand et beau village devant lequel le Mékhong a son lit rétréci, vérifier un cable télégraphique souvent rompu qu'il fallut déplacer.

Quel infernal tapage pour effrayer le poisson et mieux s'en rendre maître on faisait sur ces barques avec la voix, avec des gongs et en frappant les uns contre les autres des avirons en bois sonore !



Fig. 34. — Princesse vêtue du costume royal cambodgien pour la cérémonie de la « coupe des cheveux ».



Quelle sensation de plaisir j'éprouvais quand, sorti du vacarme et ayant dépassé le bras fangeux du lac, j'entrais dans l'eau bleue du Mékhong clapotant sous la brise du nord-est !

A cette époque de l'année, le fleuve, très bas, reposé et limpide,

coule paisible rudement repoussé vers sa rive gauche par le courant impétueux du fleuve du lac.



Fig. 35. — ....venues laver le riz pour le premier repas

C'était au delà de ce point de la rencontre des eaux que, comme tous ceux qui le pouvaient à Pnom-Penh, j'envoyais chercher la provision d'eau claire pour la table. Ces jours de sortie obligée, je faisais apporter

un baril dans la barque, on allait le remplir au large, avant que le mouvement ordinaire sur le fleuve n'eût troublé la pureté du courant, avant que le soleil torride n'eût chauffé sa surface ; puis on ralliait la berge et contournant les bateaux des riverains amarrés à des perches, de-ci de-là par groupes, on continuait la route.

A chaque instant la rive changeait d'aspect, tout à tour le regard se perdait dans des arrangements de toute sorte sous les arbres, devant les cases et dans des fouillis d'arbustes et de roseaux limitant des jardins.

A cette heure matinale le paysage n'était animé que par les femmes et les jeunes filles venues laver le riz pour le premier repas du jour ou bien puiser l'eau rafraîchie par la nuit ; elles me regardaient ou curieuses ou surprises et répondaient à mon salut en demandant vers quel village j'allais.

Peu à peu des barques lourdement chargées, des radeaux de bambous ou de bois se détachaient du bord, prenaient le fil de l'eau. La vie renaissait sur le fleuve. Mes bateliers échangeaient des paroles amicales avec les bateliers passants, ceux-ci les priaient d'un signe discret de leur dire qui j'étais et lorsqu'ils avaient reçu le renseignement, me saluaient du nom du télégraphe, tout ce qu'ils savaient de mon métier, encore mystère pour eux.

Et je passais les heures que durait l'incomparable promenade assis en avant du toit de paillottes de la barque, regardant riverains et nautoniers et pensant à connaître ceux des rivages les plus lointains du fleuve ! Tombant dans le rêve, je n'entendais plus les criailleries des merles, le choc des avirons ! Les yeux sur l'horizon bleu du ciel et de l'eau, j'allais en un voyage sans fin remontant jusque vers ses gorges et son lit de rochers ce Mékong, créateur des terres entre lesquelles je le voyais couler !

J'avais retrouvé, à Pnom-Penh, l'ami dont j'ai cité le nom en commençant, Raphaël Garcerie. Séduit par le pays, convaincu d'y trouver les éléments de fortune, il était, de fonctionnaire, devenu agriculteur et industriel.



Fig. 36. — Elles me regardaient ou curieuses ou surprises et répondaient à mon salut en demandant vers quel village j'allais.

Je l'avais connu peu après mon arrivée en Indo-Chine où il m'avait

précédé de cinq ans. Nous avions la même origine administrative, il avait été le premier de mes prédécesseurs au petit poste télégraphique de Kampot, inauguré par lui ; deux camarades intermédiaires entre nous y étaient morts et nous restions les seuls à bien connaître ce pays où étaient nées sa résolution de se faire colon, la mienne de voyager.

Cherchant un terrain d'exploitation, il avait longuement parcouru plusieurs des régions du Cambodge, particulièrement celles du nord dont il avait le premier signalé les mines de fer. Il vivait alors pour le commerce des bois, dans les vastes forêts du plateau de Stung Trang, qui meurt au bord du Mékhong, devant Crauchmar.

Chaque fois que ses affaires l'appelaient à Pnom-Penh, il passait avec moi son temps libre, partageant mon couvert.

Je l'aimais pour sa simplicité, son caractère honnête et bon, son tempérament de poète enthousiaste et sa passion ardente pour l'Indo-Chine.

Il avait 20 ans d'âge sur moi.

Son goût pour la vie aventureuse, un genre d'existence analogue à celui que je rêvais, sa connaissance supérieure de toutes les questions se rattachant à l'Indo-Chine, en faisaient l'homme de qui je pouvais avoir un avis sage et des conseils utiles. Aussi fut-il le premier à qui ma timidité me permit d'exposer mon idée, de soumettre mes projets.

Il en témoigna une joie très grande et m'encouragea de toute son ardeur ; il gémissait du long arrêt dans les études géographiques et comprenait que je n'avais besoin que d'être mis en route pour rapporter à bref délai des résultats sérieux.

Il avait été l'ami dévoué de Francis Garnier, dont la mort tragique était toute récente ; il était celui d'Harmand alors la personnification active de l'expansion de notre empire en Indo-Chine et dont le passage du golfe de Siam au golfe du Tonkin m'avait rempli d'admiration. Il se plaisait à me parler d'eux et je ne me lassais pas d'entendre ses souvenirs.

Unissant dans notre pensée les œuvres de Mouhot, de la mission de Lagrée et d'Harmand, nous recherchâmes tout ce qui restait à faire pour celui qui voudrait marcher sur leurs traces. Nous étions effrayés de l'énormité de la tâche et cependant nous en parlions comme d'une étude

possible n'ayant crainte que d'une chose, c'est que l'ayant rêvée elle ne me fût ravie par d'autres plus qualifiés sans doute pour son exécution.

Son imagination exubérante s'exaltait à la pensée que j'allais parcourir toutes ces régions de la grande unité géographique qui comprenait en outre des terres annamites et cambodgiennes, celles du Laos et du Siam et dont il espérait voir un jour l'unité politique, et je comprenais combien il serait de cœur avec moi dans mes marches.



Raphaël Garcerie.

Ma volonté d'aller parmi les peuples vers lesquels je me sentais entraîné s'augmenta de toute la force des idées de suite aux grandes œuvres accomplies, de développement de notre grande colonie et de gloire de la France, sujets constants de nos conversations.

La foi de mon ami dans le succès futur aida mon assurance et me rendit hardi pour faire connaître mes intentions à d'autres.

Lorsque plus tard, en cours de mission, les circonstances m'amenaient à Saïgon où Garcerie était devenu et resta jusqu'à sa mort vice-président du Conseil colonial, j'allais le revoir; fier de moi comme d'un élève, il était heureux de me retrouver ayant de la santé assez pour continuer ma route. La sienne, hélas, disparaissait lentement, la mort l'enleva quelques jours après une dernière visite. Plus dévoué aux affaires de la colonie qu'attentif aux siennes propres, il s'en alla très pauvre. Parti pour le haut-fleuve dont il rêvait toujours, je n'ai pu suivre sa dépouille ; que mon dernier hommage aille vers ce cher mort dont le souvenir reste dans mon cœur comme il est dans celui de tous ceux qui l'ont connu et ont pu l'apprécier.

Dans ce même temps l'Indo-Chine recevait un nouveau gouverneur. Après vingt ans d'un régime militaire dont l'amiral de Lagrandière.

véritable père de la colonie était l'initiateur, le pays rapidement pacifié se trouvait amené à un degré de prospérité remarquable. Le gouvernement de la République jugeant le moment venu de le faire entrer dans une voie plus active encore de développement, avait décidé d'y inaugurer le régime civil et il avait confié à M. Le Myre de Vilers l'exécution de ses intentions.

Précédé de sa réputation, de longue date acquise, d'intelligence et d'énergie, le nouveau chef de la colonie parcourut d'abord le pays en tout sens, voulant se rendre compte par lui-même de son état. Son arrivée causa un mouvement considérable des esprits en Cochinchine et au Cambodge où colons et fonctionnaires avaient hâte de connaître la note de ses vues et de son tempérament.

Plus que personne je suivais anxieux le début de celui de qui sans doute allait dépendre la réalisation de mes espérances.

Et voici que l'expression, connue chaque jour, de ses sentiments, répondait à l'idéal que je m'étais fait du chef d'un pays important comme celui qu'il venait conduire.

Ses qualités d'activité et de travail sous ce climat torride, l'affabilité, l'égalité de son accueil d'un bout du jour à l'autre, ses encouragements à toutes les bonnes volontés, la bienveillance extrême qu'il témoignait aux indigènes, étaient déjà redites par tous ; elles formaient à mes yeux, jointes à une générosité et à une bonté de cœur qui se montraient impétueusement dans certaines occasions, comme une auréole à un ensemble d'actes d'administration et de gouvernement dont quelques-uns entre autres me causaient une joie extrême.

C'étaient : la réforme du système de la justice, la suppression des des peines corporelles et de la corvée royale pour les indigènes ; la création, pour les fonctionnaires français, d'examens pour la connaissance des langues annamite et cambodgienne, l'envoi de plusieurs officiers en reconnaissance dans les territoires inconnus des confins de la Cochinchine et la création d'une revue « Excursions et Reconnaissances » destinée à la publication des comptes rendus des voyages qu'il ordonnerait ou favoriserait.

Ma résolution de m'adresser à lui fut dès lors décidée. Je ne doutai pas un instant du résultat de ma démarche et j'étais déjà fier à la pensée que je devrais à cet homme à l'allure robuste, d'être distingué, accueilli, mis en route.

J'envoyai mes collections d'histoire naturelle à Saïgon où s'organisait une exposition des produits de la colonie ; elle furent remarquées par lui, et j'eus le contentement d'apprendre que, quoiqu'il n'eût pas été prévu de récompense pour les objets de la catégorie que j'exposais, une médaille m'avait été attribuée sur son insistance.

Je tins à être des premiers à me présenter à l'examen des langues qu'il avait créé, puis je lui écrivis.

Je reçus l'avis encourageant que le gouverneur viendrait bientôt à Pnom-Penh et réglerait mon affaire après qu'il m'aurait vu.

Je ne saurais retrouver les termes dans lesquels je lui parlai lorsqu'il arriva voulant le bien convaincre qu'il avait devant lui un homme au point qu'il faut pour marcher simplement et non un amateur désireux d'accomplir une promenade peu commune.

Mais, ce dont je me souviens, c'est l'expression bienveillante et en même temps satisfaite que gardait son visage tandis qu'il m'écoutait et son regard enflammé et profond m'observant curieusement. J'y devinais, malgré une nuance sceptique, toute une pensée contente de me trouver à son gré et aussi une vraie satisfaction de pouvoir réaliser mon désir.

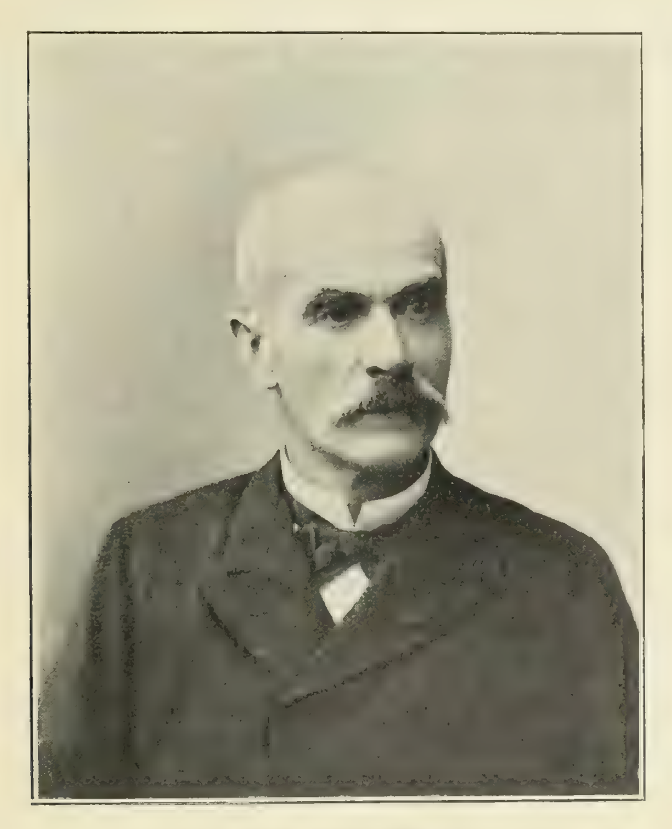
Il me répondit sur ce ton familier qui lui est habituel :

« Je crois, mon cher, que vous ferez bien ce que vous allez faire ; partez pour ce premier voyage, n'en demandez pas plus pour le moment, rapportez-moi une carte, une relation, après ça nous verrons. »

J'avais un congé avec solde pendant lequel je parcourerais le pays depuis le golfe de Siam jusqu'au Lac et au Mékhong et je mettrais au net mes relevés et mes notes.

M. Le Myre de Vilers rentra en France pour plusieurs mois quelque

temps après. Lorsqu'il revint, j'allai lui présenter la carte de mon itinéraire. Ma relation avait déjà en partie été publiée dans les « Excursions et Reconnaissances. » Comme il me complimentait de ce travail modeste, je lui demandai de me mettre à même de continuer, et sollicitai d'être autorisé à partir vers Luang Prabang et le Haut-Laos.



M. Le Myre de Vilers.

« Je ne puis pas encore vous laisser aller comme vous le voulez, » me répondit-il. « Il est une œuvre pressante pour laquelle vous êtes l'agent même qu'il faut ; j'ai quelqu'un pour le Laos, c'est le Dr Neïs, vous, je

vous réserve l'étude et la construction de la ligne télégraphique du Cambodge au Siam pour laquelle je suis en pourparlers avec Bangkok. »

Je ne tardai pas à me mettre à l'œuvre, je venais le voir à l'achèvement de chacune des périodes d'étude. Il m'accueillait comme un collaborateur dont il était sûr de la part de travail, et comme un ami. J'eus de son départ de la colonie, lorsqu'il la quitta, une peine très vive. Alors et dans la suite, j'eus toujours la pensée qu'il serait content de m'avoir aidé.

Son nom reviendra dans mon livre à ce moment où je raconterai que près d'être close, l'œuvre à laquelle j'étais attaché amena sa présence aux bords du Ménam et nous réunit.

Ce fut quelques jours après les événements de 1893 au Siam qu'il vint plénipotentiaire de la République à Bangkok, où je représentais la France.

Des années sans fin s'étaient écoulées au cours desquelles j'avais beaucoup marché, travaillé, appris et aussi souffert : mais j'avais eu le bonheur de voir le succès suivre mes efforts, et j'entrevoyais une heureuse conclusion à mon long labeur.

J'envoyai à l'embouchure du fleuve, au devant de lui, le seul membre de ma mission présent près de moi, ayant cette joie intime, que le jeune officier était son fils même !

Et, quand le navire de guerre qui l'amenait mouilla sur la rade et qu'en lui remettant la conduite du poste dont j'étais le chef, je l'embrassai dans le bruit des salves, j'étais très ému ! Je revoyais le maître vénéré dont j'étais resté l'ami respectueux et reconnaissant ! Nous nous retrouvions collaborateurs, les mêmes l'un pour l'autre, dans cette Indo-Chine, où plein de confiance, treize ans auparavant, il m'avait mis en marche[1] !

1. Les figures de l'introduction ont été exécutées d'après des photographies de MM. Pavie : 1, 11, 14, 19, 26, 27, 28, 29, 31, 36. Stoecklin, commis-principal des télégraphes : 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 24, 25. Faraut, architecte au Cambodge : 7, 9, 20, 32, 33, 34. Guesdon : 35.



Capitaine Cupet.
(1887 à 1892).



Lieutenant colonel Pennequin.
(1888 à 1890).



Pierre Lefèvre-Pontalis.
(1889 à 1891 — 1894 et 1895).

PRÉFACE

En entreprenant cette publication je tente de faire connaître l'œuvre et les résultats scientifiques de la mission que j'ai dirigée en Indo-Chine.

Je lui ai donné pour titre, le nom sous lequel, à mon grand honneur, le groupe que mes compagnons ont formé avec moi a été appelé par eux, a été officiellement désigné par le Gouvernement de la République et, confondu avec l'œuvre accomplie, est resté connu.

Je l'ai divisée en deux séries dont chacun des volumes forme un ouvrage indépendant :

Les *Études géographiques* montrent le travail exécuté sur le terrain

depuis 1879, époque de ma première marche, jusqu'à ma rentrée définitive en France à la fin d'août 1895, elles comprendront, en plus du présent exposé, quatre ou cinq volumes contenant le récit de mes voyages et les relations de ceux de mes compagnons qui ont marché isolément ou comme chefs de groupe.

Les *Études diverses* présentent mes recherches personnelles en cours de mission : un volume de Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam, un volume de Recherches sur l'histoire de ces mêmes pays et un volume de recherches sur l'histoire naturelle de l'Indo-Chine. De plus, un quatrième volume, « Ethnographie et linguistique », résultat des études de plusieurs membres de la mission doit terminer cette série.

Dans l'introduction qui précède j'ai raconté comment après un long séjour en Cochinchine, je me suis, dans une région du Cambodge où le hasard m'avait placé, intéressé aux indigènes plus que je ne l'avais fait jusqu'alors, comment séduit peu à peu, conquis en quelque sorte par eux, je pris goût à courir leur canton, à vivre de leur vie, et j'en arrivai à être obsédé du désir de visiter d'autres contrées, de connaître et de faire connaître les pays inexplorés de l'Indo-Chine orientale, de servir mon pays en me rendant utile à leurs populations, comment enfin je devins explorateur.

On y a vu sous l'impression de quels sentiments j'étais parti, j'ai à dire par quelle remarquable collaboration j'ai été secondé.

En relevant en Indo-Chine le cours supérieur du Mékhong, la mission Doudart de Lagrée [1] y avait établi pour les explorateurs qui marcheraient sur ses traces, une magnifique base d'études géographiques qu'Henri Mouhot avait précédemment reliée au golfe de Siam [2] et que M. Harmand n'avait pas tardé à joindre à la mer de Chine [3].

1. 1867-1868.
2. 1857-1858.
3. 1875-1877.

C'était une chose hardie que d'envisager le travail restant à faire avec l'idée d'entreprendre de l'accomplir. Aussi après l'avoir rêvée, après avoir opéré sur la carte le fractionnement des terres à explorer, je m'étais mis en route avec le simple espoir d'avoir longtemps des forces.

Ayant à justifier tout d'abord la confiance que le Gouvernement avait dans le succès des missions qu'il me confiait, j'avais dû reconnaître, au bout de longues années de marche[1], qu'il ne me serait pas possible en serrant les mailles de mes itinéraires, comme je les avais serrées au Cambodge et au Siam, de faire aller de front les études géographiques avec les missions dont j'étais chargé et je résolus de parcourir de grandes lignes qui seraient autant de bases particulières pour moi plus tard ou pour mes continuateurs si je ne parvenais pas à terminer l'œuvre à laquelle je m'étais attaché.

C'est ainsi que j'exécutai mon premier voyage du Siam au Mékhong puis au Tonkin[2].

Mais dans ce même temps les événements modifièrent la situation dans les pays où j'opérais ; les solutions de questions territoriales rendirent plus urgent l'examen des régions discutées et des frontières, alors il arriva que je pus m'entourer de collaborateurs jeunes et ardents[3] jaloux de prendre part à une mission utile. Leur activité et leur courage facilitèrent singulièrement ma tâche et, sept ans après, je leur devais de la voir achevée. Je leur dois aussi, ce dont je m'acquitte avec bonheur, de pouvoir, dans le repos, donner ici le témoignage reconnaissant que mérita leur vaillance.

Cinq d'entre eux ont succombé au cours de la mission : MM. Combaluzier, Nicole, Massie, Rivière et Mailluchet ; six sont morts après l'avoir quittée : MM. Biot, Launey, Lerède, Dugast, Nicolon et Garanger ; presque tous les autres sont en Indo-Chine ou dans nos possessions lointaines, travaillant au développement, à la prospérité et à la grandeur de l'empire colonial de la France.

1. 1880-1885.
2. 1886 à 1888.
3. 1888.

Je me suis attaché à les présenter chacun à sa place et à mettre en relief les qualités qui me les ont fait apprécier voulant à la fois saluer encore de toute mon amitié inconsolée ceux qui ont disparu et aider à mettre en lumière par la connaissance de leurs aptitudes et des services qu'ils ont rendus, ceux dont l'avenir est ouvert.

Les noms de tous, inscrits ici dans l'ordre chronologique, se retrouveront en tête de chacun des volumes de la publication.

MM.

Biot, surveillant des télégraphes, 1882-1883.

Launey, commis principal des télégraphes, 1884.

Combaluzier, commis principal des télégraphes, 1884.

Ngin, secrétaire cambodgien, 1885 à 1895.

Gauthier, 1887-1888 [1].

Cupet, capitaine au 3e zouaves, 1887 à 1892 [2].

Nicolon, capitaine à la légion étrangère, 1887 à 1889.

Massie, pharmacien-major, 1888 à 1892.

Messier de Saint-James, capitaine d'infanterie de marine, 1888 [3].

Vacle, 1888 à 1891 [4].

Garanger, 1888, 1889 et 1894 [5].

Lerède, capitaine d'armement des messageries fluviales du Tonkin, 1888.

Nicole, publiciste, 1888.

Lefèvre-Pontalis, attaché d'ambassade, 1889 à 1891 ; secrétaire d'ambassade, commissaire adjoint au chef de la Mission, 1894-1895.

Lugan, commis de résidence au Tonkin, 1889 à 1895 [6].

Dugast, lieutenant d'infanterie de marine, 1889 à 1891.

1. Consul de France.
2. Chef de bataillon au 56e de ligne.
3. Chef de bataillon d'infanterie de marine,
4. Commissaire principal du Gouvernement au Laos,
5. Commissaire du Gouvernement au Laos.
6. Vice-Consul de France.

MM.

MACEY, 1889 à 1891 et 1895[1].

COUNILLON, professeur, 1889 à 1892.

MOLLEUR, commis de comptabilité, 1889 à 1890[2].

LE DANTEC, docteur ès sciences, 1889 à 1890[3].

DE MALGLAIVE, capitaine d'infanterie de marine, 1889 à 1892[4].

RIVIÈRE, capitaine au 22e d'artillerie, 1889 à 1891, 1894 et 1895.

COGNIARD, capitaine à la légion étrangère, 1889 à 1891[5].

PENNEQUIN, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, adjoint au chef de la mission, 1889-1890[6].

FRIQUEGNON, capitaine d'infanterie de marine, 1890 à 1892 et 1895[7].

DONNAT, capitaine d'infanterie de marine, 1890.

DE COULGEANS, commis principal des télégraphes, 1890 à 1895[8].

GUISSEZ, lieutenant de vaisseau, 1890-1892.

TOSTIVINT, garde principal de milice, 1890 à 1892.

LE MYRE DE VILERS, lieutenant de cuirassiers, 1893.

CAILLAT, chancelier de résidence, secrétaire particulier du chef de la mission, 1894 1895[9].

OUM, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895.

TOURNIER, chef de bataillon à la légion étrangère, 1894-1895[10].

SEAUVE, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895.

THOMASSIN, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895[11].

1. Commissaire du Gouvernement au Laos.
2. Administrateur au Sénégal.
3. Chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne.
4. Capitaine au 153e de ligne.
5. Chef de bataillon à la légion étrangère.
6. Général de brigade d'infanterie de marine. Gouverneur général par intérim de Madagascar.
7. Chef de bataillon d'infanterie de marine.
8. Vice-consul de France.
9. Vice-résident au Tonkin.
10. Lieutenant-colonel au 146e de ligne, résident supérieur au Laos.
11. Capitaine à la Légion étrangère.

MM.

Mailluchet, capitaine d'infanterie de marine, 1894-1895.

Sainson, interprète, 1894-1895[1].

Sandré, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895[2].

Lefèvre, médecin de 2e classe des colonies, 1894-1895.

Jacob, lieutenant d'infanterie de marine, 1895[3].

Toute une cohorte de collaborateurs indigènes composée de Cambodgiens et de plusieurs Annamites, Laotiens et Chinois a grossi la mission d'hommes qui comme Ngin celui qui par excellence l'a bien servie, y ont, pendant de longues années, donné à la France des preuves constantes d'abnégation, de dévouement et de courage. Six d'entre eux ont succombé : les Cambodgiens Kol, Douith, Seng, Chann, Kienn et Takiat ; les autres sont dispersés loin de leurs familles au Laos et au Siam et je sais par leurs chefs actuels que gardant les traditions de la mission ils continuent à bien mériter de la France et à faire honneur à leurs pays et à leurs races. Leurs noms et leurs services seront dits dans cette publication et j'ai la confiance que nombre de leurs compatriotes auront à cœur de suivre leur exemple.

1. Vice-consul de France.
2. Résident au Tonkin.
3. Capitaine au 32e d'infanterie.

EXPOSÉ

DES TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES DE LA MISSION

Cet historique de la mission, que complète un atlas de l'Indo-Chine, est divisé en quatre périodes.

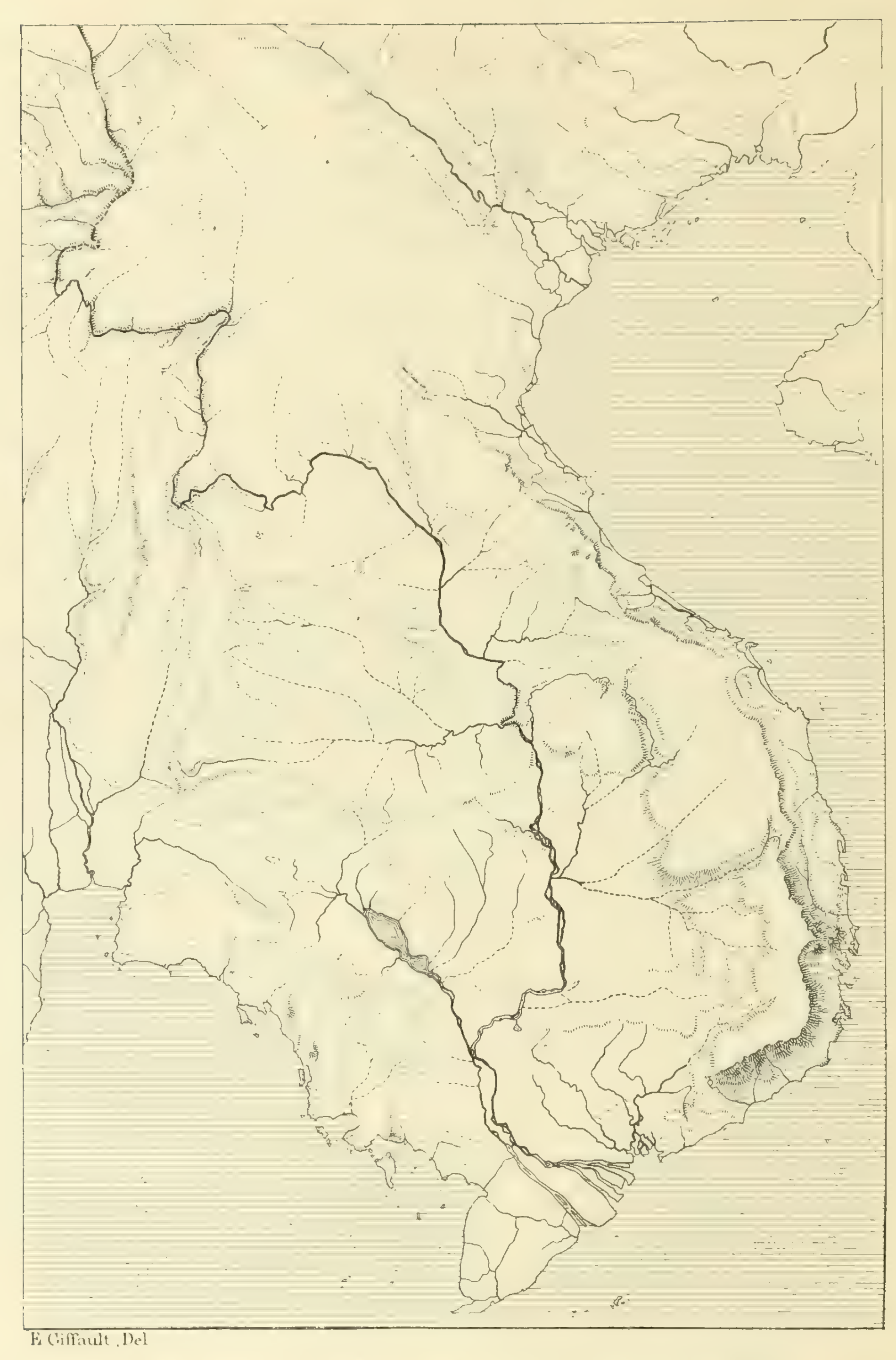
Dans la première, je relate une époque où j'ai travaillé seul au point de vue géographique et sur laquelle je ne reviendrai pas sous ce rapport dans la suite de l'ouvrage. J'y donne, après quelques indications sur chacun des voyages qu'elle comporte, une note géographique et descriptive accompagnée de cartes de détail.

Dans les autres périodes, qui sont l'objet de récits et de relations dans des volumes suivants auxquels seront joints de nombreuses cartes, la marche de la mission est présentée sous une forme de compte rendu général.

Rien ne pouvant mieux montrer l'œuvre géographique accomplie que la comparaison de la carte de la mission avec la dernière carte publiée avant elle, je place ici, à côté de celle de ses itinéraires, une réduction physique de la carte de l'Indo-Chine dressée, en 1881, par M. Dutreuil de Rhins.

La superficie des territoires explorés est d'environ 675,000 kilomètres carrés. Les itinéraires atteignent un développement de plus de 30,000 kilomètres : ils ont pour la plupart leurs extrémités déterminées astronomiquement par des observations antérieures ou par celles de deux des membres de la mission, les capitaines Friquegnon et Rivière[1].

1. Voir à la fin du volume.



E Giffault, Del

Carte physique de l'Indo-Chine d'après la carte de Dutreuil de Rhins, 1881.



E. Giffault, Del.



Fig. 40. — Entrée du palais royal à Pnom-Penh.

PREMIÈRE PÉRIODE

VOYAGES AU CAMBODGE ET AU SIAM

1880 à 1885

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le Cambodge dont une partie très importante se trouve soumise à l'autorité du Siam et dont la frontière avec ce pays, sauf sur un très petit parcours, reste à déterminer, devait naturellement être la première des contrées où porteraient mes pas. Il m'était indiqué non seulement parce que ses terres inconnues étaient les plus rapprochées de mon point de départ, mais parce que leur examen s'imposait rapide au point de vue politique, parce que j'en connaissais la langue et les habitants et que, familier du pays, je trouverais dans son étude une préparation plus facile à l'œuvre que j'ambitionnais de poursuivre.

Le Siam que j'allais ensuite parcourir est pour ainsi dire confiné

dans les deltas du Ménam et du fleuve de Pétriou. Il est habité par des Thaïs venus du Nord qui pour combler les vides faits chez eux par les guerres avec leurs voisins de l'Ouest et garnir leurs terres désertes, ont enlevé par massés les populations du Cambodge et du Laos. En outre des provinces cambodgiennes il avait alors pour tributaires une partie de la presqu'île Malaise et le Laos.

Cette première période contient l'exposé de cinq explorations ou missions dans ces deux pays. les premières que j'ai accomplies ou dont j'ai été chargé et une note sur mon retour en France et la création de l'École Cambodgienne de Paris en 1885.

L'étude qu'elle résume porte sur le Cambodge et sur la partie du Siam et de ses possessions cambodgiennes comprises entre le Ménam à l'Ouest et le 14° 10′ au Nord. Elle comporte en itinéraires, un développement de plus de 6,000 kilomètres.

Le système orographique de la région examinée est formé 1° par la chaîne des monts Krevanh et les ramifications et soulèvements qui la prolongent entre le golfe de Siam et le Grand-Lac ; 2° par la chaîne des Dangreck et les ondulations du plateau de Stung-Trang qui la continuent sur la rive droite du Mékhong : 3° par les éminences de Péan-Chang sur la rive gauche du même fleuve.

Elle est partagée entre les bassins, 1° du golfe de Siam, 2° du Mékhong que pour faciliter cette étude j'ai divisé en deux parties la seconde comprenant le Grand-Lac et son fleuve ; 3° du Vaïco oriental.

Elle est caractérisée au point de vue de la population par ce fait que quoiqu'une forte partie de son territoire soit soumise à l'autorité du Siam, les Siamois proprement dits ne s'y rencontrent guère qu'à son extrémité occidentale. Cette fraction du Siam qui y entre se compose en effet de vastes provinces cambodgiennes et de districts siamois peuplés. pour une très notable part, de familles cambodgiennes, kiams, annamites et laotiennes emmenées de leur pays en captivité à la suite de guerres ou d'invasions.

Les Chinois y sont aussi très nombreux. A Bangkok qui compte

déjà un chiffre considérable de captifs ou leurs descendants, ils figurent pour au moins un tiers dans l'effectif total de la population.

On trouve encore, dans plusieurs cantons du Cambodge et du Siam, des restes de tribus sauvages aujourd'hui à demi civilisées.

Les préceptes du bouddhisme pur, très mêlés de pratiques brahmaniques, plus scrupuleusement observés au Cambodge, forment la religion des indigènes, sauf des Kiams qui sont musulmans.

Les populations sont surtout fixées sur les rives des cours d'eau. Le Grand-Lac qui n'a pas de berges et dont l'inondation annuelle noie jusqu'à plus de cinquante kilomètres les plaines d'herbes de chacun de ses bords, fait exception.



Fig. 41. — Bangkok. Maisons flottantes habitées par des chinois sur la rive droite du Ménam.

D'immenses forêts couvrent les montagnes et de vastes étendues de terrain. Leurs principaux produits en dehors des bois utilisés par les habitants sont : la meilleure gomme gutte connue, le cardamome, la gomme-laque, la laque, la noix vomique et le bois d'aigle. Les cannelliers de plusieurs variétés y sont très communs ainsi que de nombreuses espèces de ficus pouvant fournir du caoutchouc au commerce.

Des fauves peuplent les régions désertes ; malgré la terreur qu'inspirent tigres et panthères, ils font peu de victimes et on ne les chasse guère. Les crocodiles abondent dans certains cours d'eau, particulièrement dans les tributaires du Lac, ils font même l'objet d'un commerce

avec l'Annam. Les bœufs et les buffles sauvages sont nombreux, les cerfs, daims, élans, antilopes, chevreuils et sangliers pullulent aux abords des grandes plaines d'herbes. Les éléphants sauvages parcourent le pays par troupes considérables, les Cambodgiens habiles à les domestiquer en capturent annuellement quelques-uns. Des rares rhinocéros vivent dans les forêts.

Lors de mon passage, les riches mines de fer de Kompong-Thom (Cambodge) et de Sarekam (Siam), étaient exploités par les indigènes.

La mine d'or de Kabine (Siam), l'était également ; les habitants du voisinage de Vatana (Siam) recueillaient de l'or dans le sable au pied des collines du même nom ; ceux des bords du Nam-Say (territoire du Battambang), en ramassaient dans le lit de cette rivière ; des gisements d'or anciennement exploités, étaient indiqués à Pong-rat (ouest de Chantaboun), à Teucthio et à Pnom Say-sock (territoire de Battambang).

A Pailinh (territoire de Battambang), des mines de saphirs étaient exploitées par de nombreux Birmans : à Houa-Ven (territoire de Chantaboun), on recueillait des agates et diverses pierres de petite valeur ; à Navong (territoire de Kratt), des mines de grenats étaient signalées.

Les eaux de deux sources chaudes, à Bang-Phra (sur la côte de la baie de Bangkok) et à Nam-Ronn (territoire de Chantaboun), étaient autrefois considérées comme salutaires par les habitants.

La pêche, une des principales ressources des populations, fournit dans le golfe, en plus du poisson, l'écaille, l'holoturie, la nacre, etc... Dans le Grand-Lac le poisson très abondant est une cause de richesse pour le Cambodge.

Les cultures principales en dehors du riz sont celles du coton, de l'indigo, du mûrier, du tabac, de la canne à sucre, du cardamome et du poivre. Des plantations de café ont donné de bons résultats dans beaucoup d'endroits. Des tentatives de culture du thé ont également réussi à Kampot et à Chantaboun.

Les soies tissées par les femmes du Cambodge, d'après une méthode conservée des plus lointaines civilisations, sont particulièrement riches et remarquables.

Le commerce à l'intérieur est surtout fait par les Chinois qui y importent des produits de Chine et d'Europe et réunissent les produits du pays pour les diriger sur les ports d'embarquement Pnom-Penh et Saïgon pour le Cambodge, Bangkok pour le Siam.

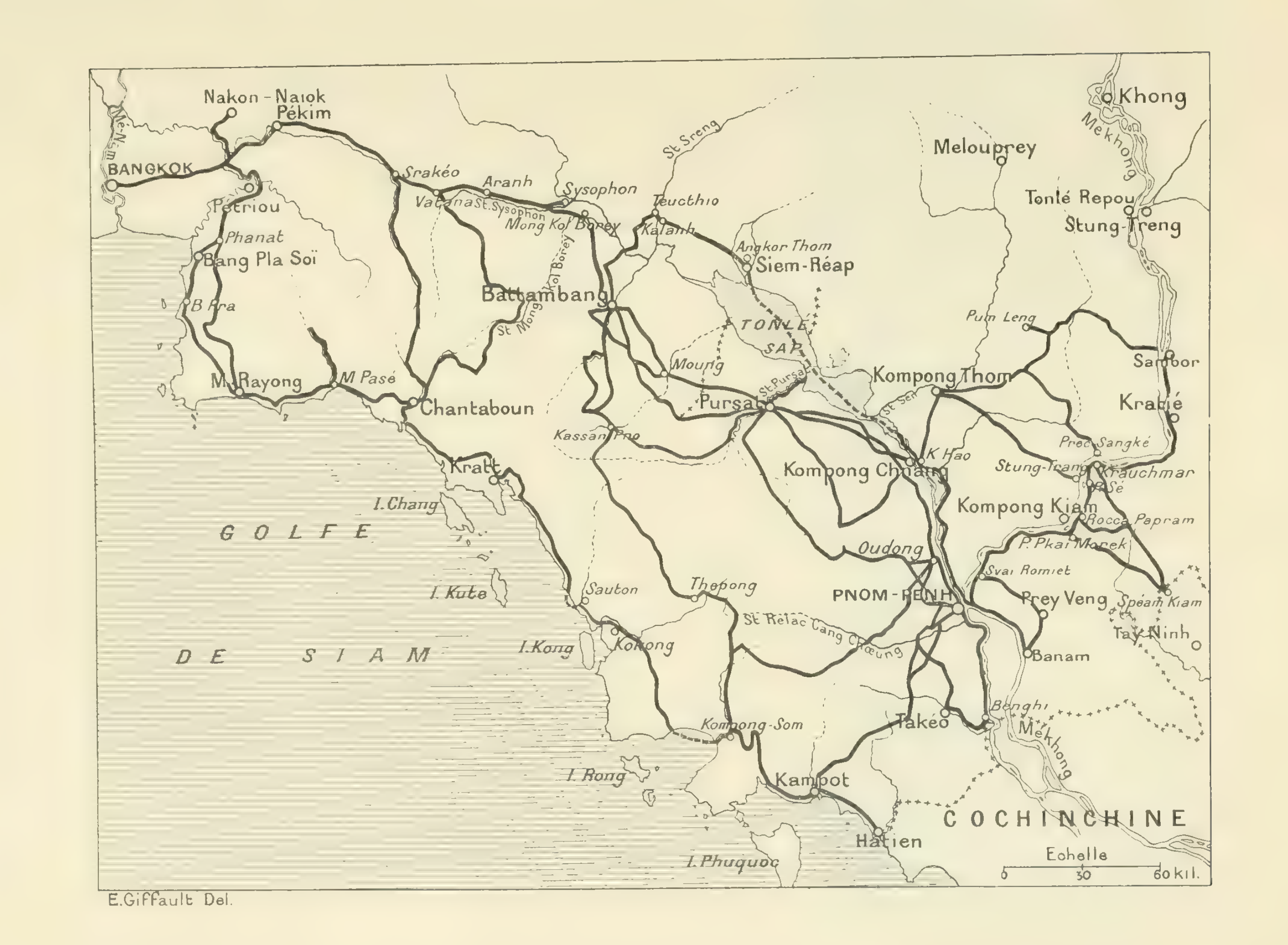
Les transports dans l'intérieur se font par charrettes à bœufs, chars à buffles, à l'aide de bœufs porteurs et d'éléphants, et quelquefois à dos d'homme dans les régions montagneuses et forestières où les autres modes ne sont pas possibles. Les chevaux sont assez communs mais ils ne sont pas employés par les indigènes comme bêtes de trait ou de somme.

La température varie dans la région entre 12° et 35° au-dessus de zéro.

On donne aux	fleuves,	le nom de	tonlé	en cambodgien,	de mé-nam	en thaï.
—	cours d'eau que la marée remonte,	—	prec	—	klong	—
—	rivières,	—	stung	—	nam	—
—	ruisseaux,	—	au	—	Houé	—
—	montagnes,	—	Pnom	—	khao	—
—	territoires et centres importants,	—	Sroc	—	muong	—
—	villages dans l'intérieur des terres,	—	pum	—	ban	—
—	villages au bord de l'eau,	—	kompong	—	id.	—

C'est ainsi que les Thaïs appellent Mé-nam Khong (fleuve de Khong, du nom du premier village sur ses rives en pays thaï), la grande artère indo-chinoise nommée en Chine, Kiéou-long Kiang, que les Cambodgiens nomment Tonlé-Thom (grand fleuve), et nous, par abréviation, Mékhong.

ITINÉRAIRES DE M. PAVIE PENDANT LA PREMIÈRE PÉRIODE (1879 A 1885)



E. Giffault Del.



Fig. 42. — Pnom-Penh, tribune des fêtes sur la façade du palais.

I

CAMBODGE

A. PAVIE

18 décembre 1880 au 16 mars 1881

La majeure partie du Cambodge restant à faire connaître en dehors des confins de la Cochinchine, des environs du fleuve et de certaines parties de la région du Lac, j'avais pris pour but dans ce premier voyage l'agrandissement d'une manière générale de la zone étudiée depuis le golfe de Siam jusqu'au Mékhong.

Son itinéraire comporte un développement d'environ treize cents kilomètres, je l'ai successivement parcouru, en éléphant, en barque, à

pied et en charrette à bœufs, ayant comme personnel deux domestiques, un Kiam et un Cambodgien.

Il a été accompli au milieu de la saison sèche : le minimum donné par le thermomètre a été de 15° le 8 janvier sur le mont Vorvong-Saurivong et le maximum 31° le 26 février entre Kompong-Thom et le Mékhong.

Pour le résumer, je l'ai divisé en trois parties :

1° Itinéraire dans les bassins du fleuve postérieur et du golfe de Siam ;

2° Itinéraire dans le bassin du Grand-Lac ;

3° Itinéraire entre le Grand-Lac et le Mékhong.

J'eus la bonne fortune pendant les trois premières semaines de marcher de compagnie avec M. Aymonier, aujourd'hui directeur de l'École coloniale à Paris, alors représentant du protectorat français au Cambodge qui faisait une première tournée dans les provinces khmères du Sud.


M. Aymonier

Ses travaux sur les langues, l'épigraphie et l'histoire du Cambodge et du Kiampa l'avaient fait connaître comme l'homme le plus compétent sur les choses de ce pays et sur ses habitants.

On sait qu'il commença pendant son séjour à Pnom-Penh le déchiffrement des inscriptions écrites en langue vulgaire, c'était à l'époque même où le Dr Kern déchiffrait en Hollande, les inscriptions sanscrites ; M. Aymonier eut l'honneur de publier les premières dates exactes que cette épigraphie a révélées.

J'avais, en partie, étudié la langue khmère à l'aide des dictionnaires et dans le manuel qu'il avait déjà publiés.

Ce qu'il avait écrit des Cambodgiens m'avait affermi dans ma

manière de voir sur eux. Ses appréciations sur la race vers laquelle j'étais tant attiré étaient les plus justes qui eussent été émises, empreintes d'une vive sympathie elles avaient beaucoup contribué à atténuer sinon à détruire la note fâcheuse inconsidérément répandue sur ce peuple doué de qualités fortes et de sentiments généreux pour qui les jugements des hommes avaient été injustes à l'égal du sort et je lui savais gré extrême de l'intérêt qu'il lui montrait en toute occasion.

Les Cambodgiens le connaissaient bien et ils savaient ce qu'il pensait d'eux; ils avaient pour lui une reconnaissance et une considération grandes.

Il prépare maintenant les futurs administrateurs de nos possessions coloniales au rôle qu'ils auront à remplir : j'ai dans la suite constaté par ceux d'entre eux que j'ai eus près de moi ou que j'ai rencontrés en Indo-Chine, combien il communique à ses élèves les principes de douceur et de bonté qui furent sa règle à l'égard des indigènes et sont la plus sûre base de domination coloniale. Je souhaite ardemment que beaucoup prennent aussi de lui, la passion qu'il a à un si haut point, de la science des pays vers lesquels ils seront appelés.

Dans cette course je me formai à voyager sur le sol de l'Indo-Chine; je m'habituai aux différents moyens de transport qui y sont en usage, reconnaissant surtout pratique pour la topographie l'emploi de l'éléphant au pas régulier, à l'allure meilleure qu'elle n'en a la réputation, du haut duquel je pouvais, plus facilement qu'avec les autres modes de marche, explorer des yeux la campagne autour de moi et sur qui je m'accoutumai non seulement à relever ma route mais aussi à écrire.

Je me familiarisai de plus en plus au contact des indigènes des rivages et des forêts, prenant un goût extrême à la rencontre des populations nouvelles pour lesquelles le voyageur doit non seulement éviter d'être une charge mais chez qui il doit laisser le regret de le voir s'éloigner, le désir de son retour, la confiance qu'il les servira.

Je visitai les grandioses ruines d'Angkor maintenant bien connues, devant elles mes idées acquises sur le passé khmer ne me parurent pas

exagérées. Leur souvenir réveille encore en moi l'impression de tristesse que leur état d'abandon et mon impuissance à aider à leur conservation m'ont laissée.

Fig. 44. — Annamite défrichant le sol dans les grandes plaines d'herbes.

La vue des vastes solitudes que je parcourus ne diminua pas l'idée que j'avais déjà sur la valeur du pays, car je reconnaissais le plus souvent qu'elles étaient le fait des guerres ou des catastrophes et que les populations pouvaient y être ramenées. Je constatai du reste sur beaucoup de points du Cambodge, l'arrivée de nombreux Annamites émigrés de Cochinchine, ils s'installaient de préférence au bord des cours d'eau, dans les grandes plaines d'herbes défrichant le sol pour la place de leurs cases et pour se faire des champs. Ils me regardaient venir, inquiets comme s'ils craignaient que je leur demande compte de leur fuite de leur pays et cessaient le travail, puis, voyant que je passais indifférent, ils me saluaient comme un ami.

Le voyage, accompli régulièrement sans qu'aucun événement ou incident vint lui donner un caractère extraordinaire que je

ne recherchais pas, me laissa dans ce même état d'esprit que j'avais au départ.

J'avais rencontré plusieurs des principaux chefs des régions cambodgiennes soumises au Siam ; leurs conversations et celles de ceux qui



Fig. 45. — Le gouverneur d'Angkor.

les entouraient m'instruisirent davantage et je me suis souvent félicité d'avoir gagné leur cœur. Je connus en particulier les gouverneurs d'Angkor et de Battambang. Le premier était un métis chinois ; le second, un khmer de race aujourd'hui mort, était un vieillard ferme, résolu et

capable d'actions énergiques. Il me favorisa beaucoup dans mes recherches littéraires et je lui en avais une reconnaissance très vive.

Il était aimé des populations pour sa sagesse et sa droiture et j'ai entendu dire à des chefs du pays : « Nous prions pour que notre gouverneur vive longtemps et que son fils aîné, mûri sous sa direction, ait



Fig. 46. — Le gouverneur de Battambang.

acquis, lorsqu'il lui succédera, une bonne expérience des hommes et des choses du pays. »

Son caractère gardait une note sombre et étrange d'un esprit de justice respectueux des lois khmères, poussé à l'extrême limite, ne fléchissant sous aucune considération et qui me remplissait d'étonnement.

J'anticipe ici sur mes souvenirs pour donner par quelques traits une idée de ce qu'étaient les chefs khmers avec lesquels j'ai été en contact.

Dans le pays des sources de la rivière Sangkè, deux frères, ayant vu leur père mourir lentement sans cause explicable, pensèrent qu'un homme du village considéré comme sorcier, l'avait envoûté, ils le tuèrent.

La fille de la victime, âgée de 15 ans, partit pour Battambang demander la vengeance du crime.

Le juge excusant dans une certaine mesure les meurtriers les condamna à payer une forte indemnité.

L'orpheline n'accepta pas l'argent, elle alla aux pieds du gouverneur réclamer la mort des coupables. Le front à terre, calme, sans rien entendre, elle répétait sa demande avec une insistance farouche. Le gouverneur fit exécuter les jeunes gens sous ses yeux puis pensant que la jeune fille pouvait avoir hérité de la puissance occulte attribuée à son père, il la fit transporter hors du pays avec défense d'en jamais repasser les limites.

Un jour, il fit décapiter un de ses fils condamné à mort pour une offense à sa personne et pour avoir sans autorisation quitté le territoire du royaume contrairement à la loi.



Fig. 47. — Le fils aîné du Gouverneur de Battambang. (Gouverneur actuel).

Plus tard, quelques jours avant mon arrivée pour la construction du télégraphe de Bangkok au Siam, un fonctionnaire siamois apparenté

à la famille royale, envoyé de Bangkok pour m'assister pendant les travaux, reçut dans sa maison une fille du gouverneur. Celui-ci aussitôt prévenu, chargea son fils aîné d'aller chercher sa sœur. Un instant après, la jeune fille était reprise, la maison brûlée et le fonctionnaire en fuite.

J'appris le fait en chemin. Lorsque je me présentai au gouverneur, il me dit simplement ; « Le prince siamois s'en est allé. Ne vous en inquiétez pas, le travail se fera mieux que lui présent, je marcherai moi-même avec vous, pendant les premiers jours, pour bien le mettre en train. »

1. — ITINÉRAIRE DANS LES BASSINS DU FLEUVE POSTÉRIEUR ET DU GOLFE DE SIAM[1]

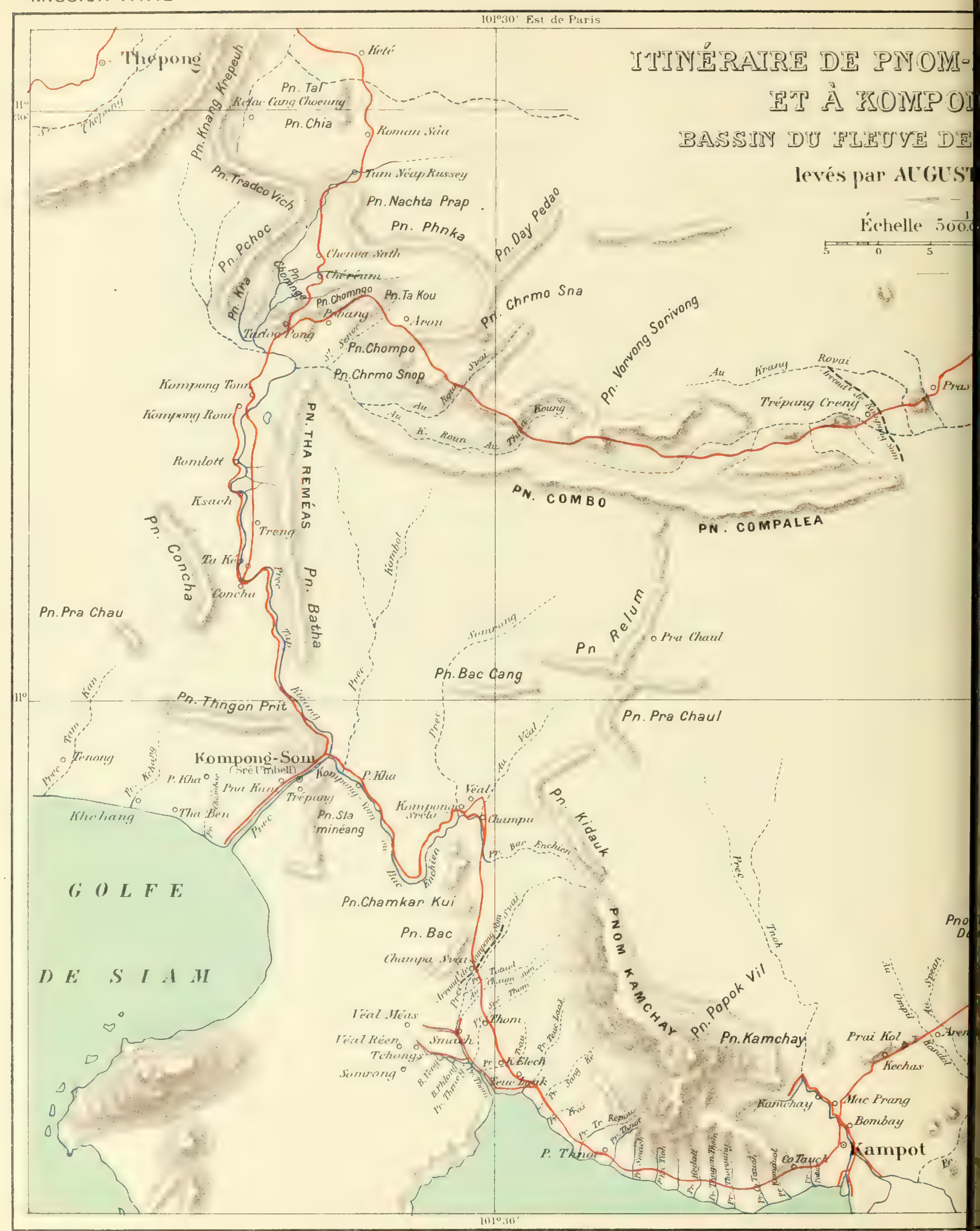
Dès qu'au commencement de la mousson pluvieuse le Mékhong grossit, une partie de ses eaux se dirige, pour s'y accumuler, vers le Tonlé-Sap, par le fleuve du Lac, large, à Pnom-Penh, comme le tiers du grand fleuve.

Avec la fin des pluies, son courant rapide s'affaiblit subitement. C'est le moment où se produit le phénomène du renversement de la direction des eaux dans le fleuve du Lac ; alors celles-ci qui noyant une étendue immense de terres ont transformé en mer le Tonlé-Sap dont le niveau s'est élevé de dix mètres, s'écoulent par cette même voie, et le Lac est, peu à peu, ramené à son insignifiante profondeur de la sécheresse.

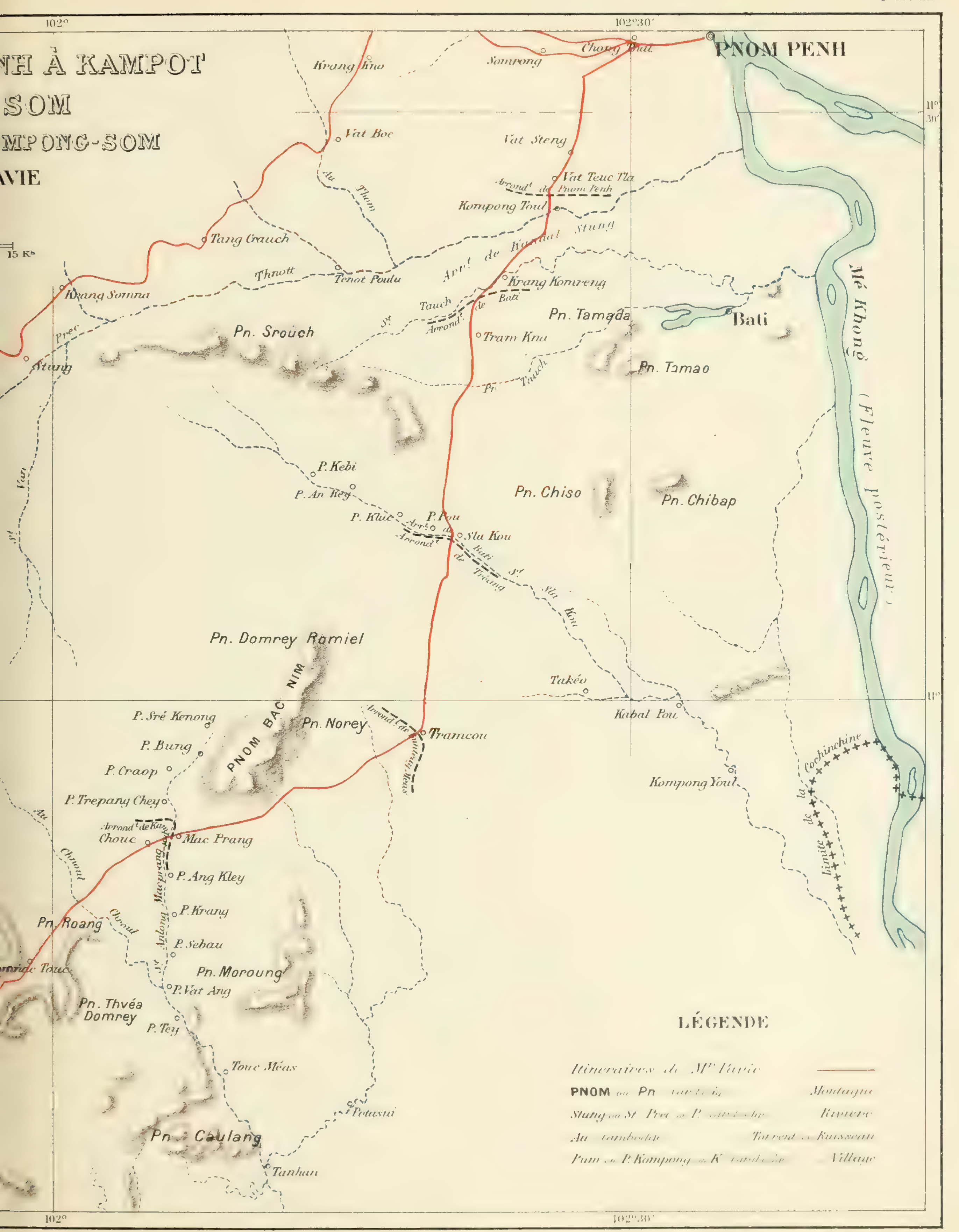
Le fleuve du Lac partage en deux la masse d'eau qu'il renvoie, les trois quarts retournent au Mékhong dont la baisse a laissé à peu près libre son lit nommé dans cette région par les hydrographes qui l'ont relevé, fleuve antérieur par opposition à sa branche ouest qu'ils ont appelée fleuve postérieur et qui descend à la mer parallèlement à lui.

Le fleuve postérieur, continuation très rétrécie du fleuve du Grand-Lac depuis les quatre-bras à Pnomp-Penh, allait sans doute encore à la

1. Pl. II et III.

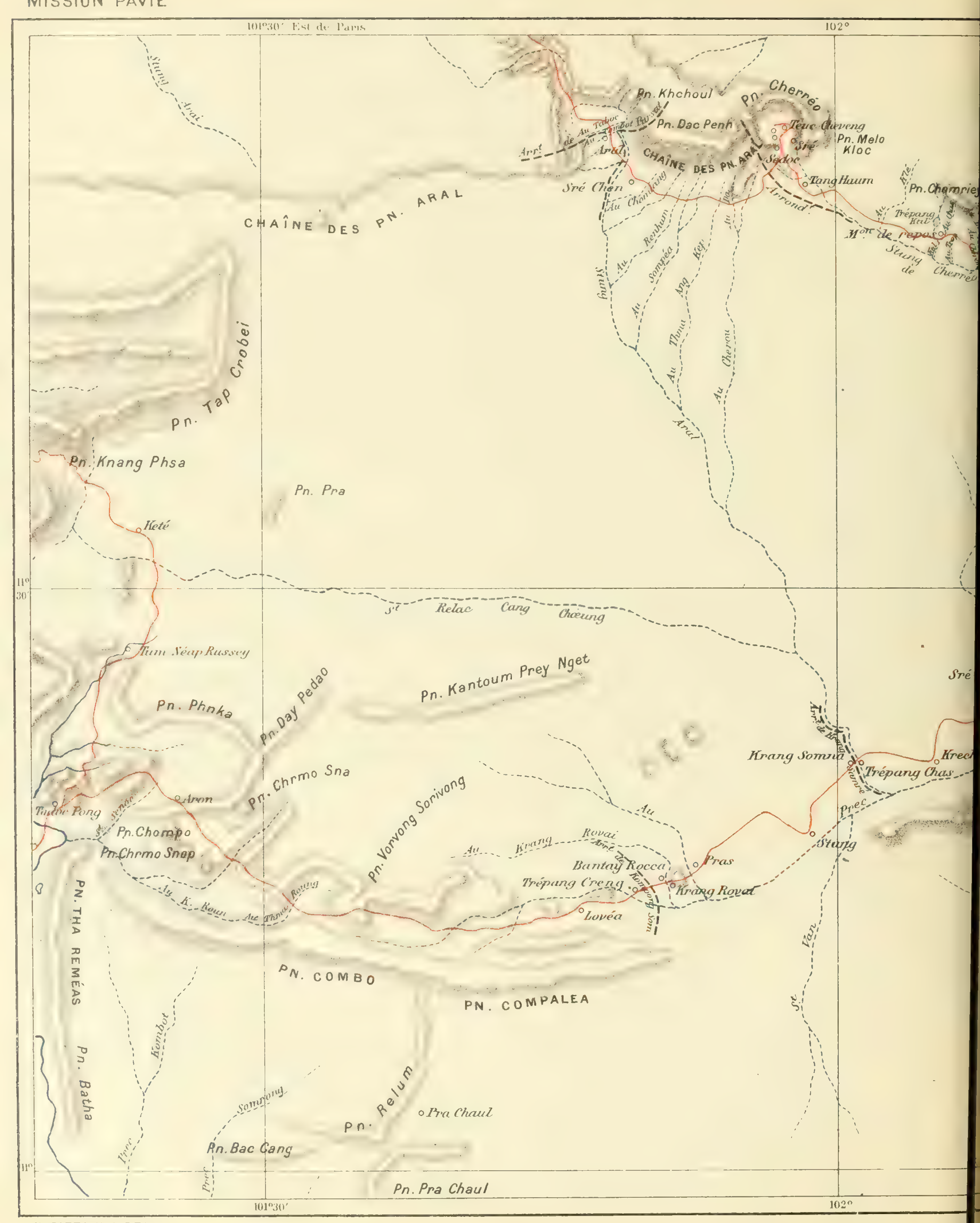


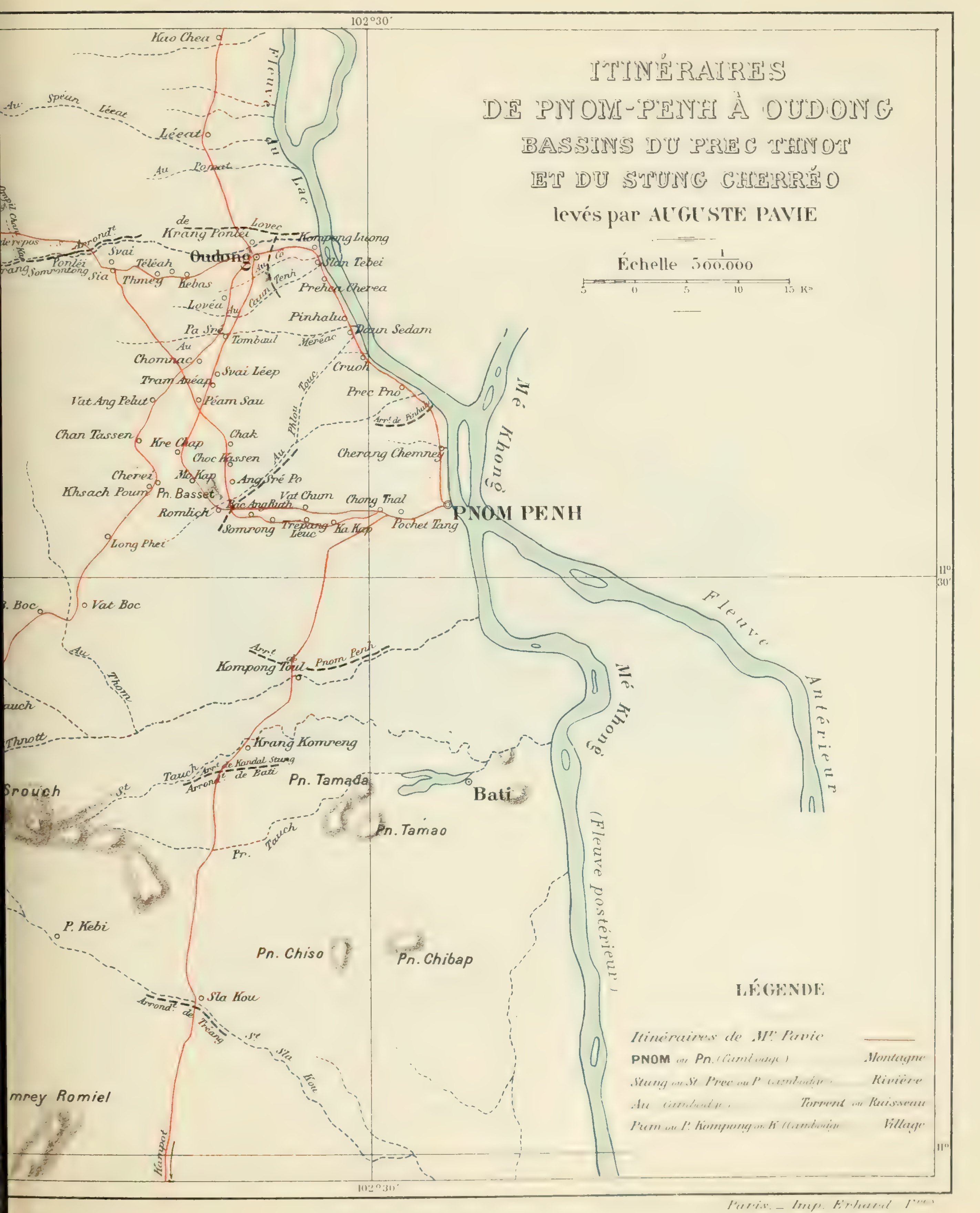
E. GIFFAULT, DEL.



Paris_ Imp Erhard Frères

MISSION PAVIE




ITINÉRAIRES
DE PNOM-PENH À OUDONG
BASSINS DU PREC THNOT
ET DU STUNG CHERRÉO
levés par AUGUSTE PAVIE
Échelle 1/500.000
LÉGENDE
Itinéraires de Mr Pavie
PNOM ou Pn. (Cambodge) Montagne
Stung ou St. Prec ou P. (Cambodge) Rivière
Au (Cambodge) Torrent ou Ruisseau
Pum ou P. Kompong ou K (Cambodge) Village
Oudong
PNOM PENH
Fleuve du Lac
Mé Khong
Fleuve Antérieur
(Fleuve postérieur)
Kompong Toul
Krang Komreng
Pn. Tamada
Pn. Tamao
Bati
Pn. Chiso
Pn. Chibap
Sla Kou
P. Kebi
Vat Boc
Kao Chea
Léeat
Chan Tassen
Kre Chap
Pn. Basset
Kampot
102°30'

mer, à une époque relativement récente, par la région entre Chaudoc et Longxuyen, ayant ses bouches étendues d'Hatien jusqu'au Rachgia : la mousson du Sud-Ouest le rejeta vers l'Est et son allongement eut pour conséquence le ralentissement de la marche de ses eaux et son envasement actuel.

J'avais pendant mon séjour dans cette partie de la colonie, habité Chaudoc et Longxuyen les deux têtes des canaux d'Hatien et du Rachgia par lesquels une partie, infime il est vrai, de l'eau du Mékhong va encore vers le golfe de Siam : j'avais aussi longuement habité Hatien et j'ai suivi les études qui ont été faites pour améliorer ces deux canaux ; je me suis arrêté à l'idée que ces lignes d'eau artificielles remplacent, plus ou moins



Fig. 48. — Confluent du fleuve du Lac aux quatre-bras à Pnom-Penh.

exactement, les dernières lignes naturelles envasées formant autrefois l'entrée de l'ancien golfe dont le Grand-Lac était l'extrémité.

Dans sa partie cambodgienne le fleuve postérieur coule dans des terres d'alluvion, entre des rives très peuplées, obstrué par les sables et les vases, formant de grandes îles, gardant pendant la saison sèche juste assez d'eau sur certains points pour permettre, avec l'aide de la marée, la navigation aux chaloupes à vapeur.

Cette étude de son bassin résulte de l'examen de la première moitié de la route de Prom-Penh à Kampot et de celui de la fin du trajet de Kompong-Som à Oudong.

Un voyage l'année suivante me montra les dernières sources du Pree Thnott[1] son principal affluent, et une autre marche, en 1885, me permit d'en compléter la carte[2].

DE PNOM-PENH A KAMPOT

128 kilomètres.

Lorsqu'autrefois on avait à se rendre de Pnom-Penh à Kampot, il fallait aller chercher à Oudong l'unique voie qui y conduisait et s'y procurer des moyens de transport. Aussi, nombreux étaient les convois qui partaient de cette dernière ville pour le petit port où étaient embarqués presque tous les produits du Cambodge.

Quand la conquête française eut rendu la voie du Mékhong vers la Cochinchine sûre pour le commerce, la route d'Oudong à Kampot perdit son importance et, en 1865, la Cour cambodgienne ayant quitté Oudong pour se fixer définitivement à Pnom-Penh, les fonctionnaires et les négociants que le service et les affaires appelaient sur les bords du golfe commencèrent à gagner, par les sentiers des villages et à travers la forêt, l'ancienne route d'Oudong, au passage dans les hauteurs nommé « porte des éléphants », abrégeant ainsi le voyage de plusieurs jours. En 1872, l'établissement de la ligne télégraphique rectifia les sentiers qui furent largement élagués, des postes de relais furent installés et la voie actuelle se trouva créée.

Cette route, je l'avais déjà visitée l'année précédente[3] et ce premier coup d'œil donné à ses abords allait me rendre plus facile l'intelligence de la disposition du sol.

1. Voir page 121.
2. Voir page 177.
3. 1879, voir l'introduction.

Dans le bassin du fleuve postérieur elle va au Sud parallèlement à ce grand cours d'eau : lorsqu'ensuite elle entre dans le bassin du golfe de Siam, elle se dirige au Sud-Ouest jusqu'à la mer.

Cherchée dans ces directions pour échapper d'un côté aux inondations du Mékhong dont les apports alluvionnaires ont comme limite la ligne jalonnée à l'Est par une série de petites collines[1], de l'autre pour éviter les hauteurs sur sa droite, elle a surtout été tracée dans le but d'abréger les voyages. Elle montre à peine quelques hameaux dans son trajet et peut être parcourue en trois jours et demi, même dans la saison des pluies, à éléphant ou en charrette à bœufs à la condition, dans ce dernier cas, d'avoir des bêtes de rechange aux stations.

Sauf aux environs de Pnom-Penh dont les terrains bas, profondé-



Fig. 49. — Kompong-Toul.

ment inondés lors des crues, écoulent leurs eaux météorologiques directement au fleuve ou dans de vastes étangs en arrière de la ville en communication avec le canal du Grand-Lac, elle parcourt un sol légèrement élevé et généralement sablonneux. Elle coupe le principal affluent du fleuve postérieur à 20 kilomètres de son confluent, passant les autres presque à leur source ainsi que les tributaires que le golfe de Siam reçoit à l'Est de Kampot.

1. Tamao, Chito, Angkor-Borey.

Ce peu d'élévation du terrain, autour de Pnom-Penh, a nécessité la construction d'une chaussée de plusieurs kilomètres permettant, en temps d'inondation, de gagner la zone marquée par une sorte de dune sablonneuse, limite du bassin du premier affluent du fleuve postérieur, et où les chemins extérieurs commencent à être libres en toute saison.

Les hauteurs près desquelles la route passe sont les derniers rameaux du massif des monts Krevanh qui, à l'Ouest, s'étend entre le Grand-Lac et le golfe de Siam et sur le versant Est duquel le principal affluent du fleuve postérieur a ses sources.

Cette rivière, le prec Thnott, importante par la superficie de son bassin, a un cours de 150 kilomètres. — Large de 70 à 80 mètres au passage de la route à Kompong-Toul, c'est à peine si dans la sécheresse elle roule un pied d'eau sur son fond de sable. — Aux pluies son débit est considérable et les chaloupes à vapeur la remontent pendant une cinquantaine de kilomètres entre des rives auxquelles de nombreux villages donnent un aspect plein d'animation.

Les sources des deux autres affluents[1] du fleuve sortent des monts Sruoch à petite distance de la route. Ces rivières ont leurs bords très habités dans la fin de leur trajet. La seconde a son confluent dans une branche du fleuve postérieur qui passe pour son ancien lit et s'envase de plus en plus ; le marché de Takéo, sur un de ses affluents, partage avec Pnom-Penh et Kampot le commerce de la région.

Pendant la saison sèche la marée a une action importante sur le fleuve postérieur, elle est particulièrement utile dans ses affluents où le mouvement des barques ne peut guère se faire qu'à marée haute.

D'HATIEN A KAMPOT[2]

52 kilomètres.

Pour que l'examen de la première portion du bassin du golfe de Siam fût complet, il était nécessaire de connaître en plus de la région que

1. Stung-Tauch et Stung-Slakou.
2. Voir le croquis page 178.

parcourt la route, celle entre Kampot et Hatien le port de la Cochinchine le plus voisin.

Bien que cette partie de la côte ne fût pas inconnue, le voyage que j'y avais fait l'année précédente me devenait très utile.

Le canal d'Hatien unit au fleuve postérieur le premier des tributaires Est du golfe de Siam.

Le cours d'eau qui en servant de ce côté à la communication du Mékhong avec la mer, prend ainsi importance, a ses sources dans les monts à l'Ouest de la route de Pnom-Penh à Kampot. Il est navigable à partir de Touc Méas, village jusqu'où la marée se fait sentir et après lequel il reçoit son plus fort affluent. Il débouche à Hatien dans une petite baie, devenue une sorte de lac envasé, où il a fallu lui tracer, pour la navigation, un chenal jusqu'à la mer.

Entre son embouchure et Kampot, trois petites rivières ne méritent d'être signalées qu'à cause des obstacles qu'elles créent sur le chemin qui a généralement son parcours dans l'intérieur des terres où il rencontre plusieurs villages importants.

Kampot, dont il a beaucoup été parlé dans l'introduction de ce volume, est un petit port autrefois prospère ayant beaucoup perdu de son activité à l'époque où je le connus.

Les produits du pays qu'il exportait alors, étaient :

200 tonnes de poivre, 60 tonnes de sucre de palme, 10 tonnes de tabac, 5 tonnes de gomme-gutte, 2 à 3,000 porcs, et, en quantités variables : écaille, nacre, holoturies, cardamome, bois d'aigle, cire, résines, laque, gomme-laque, noix vomique, cornes, peaux, etc...

La rivière de Kampot est formée par de gros torrents et un affluent qui, sorti de l'extrémité Sud-Est du massif, est navigable jusqu'à une journée de son confluent.

DE KAMPOT A KOMPONG-SOM

104 kilomètres de levé nouveau

On n'avait que des renseignements incertains sur la partie du bassin

du golfe comprise entre la rivière de Kampot et le pays sous l'autorité du Siam. Ce territoire est coupé par une quantité de cours d'eau dont deux sont importants, les precs Svaï et Kompong-Som : il est dans quelques-unes de ses régions basses admirablement cultivé en rizières mais la plus grande partie de son sol est inculte et a un aspect sauvage : ici d'une fertilité sans égale il est couvert de forêts dont la prodigieuse exubérance contraste avec la végétation malingre de terrains arides qui leur succèdent presque sans transition, ailleurs ce sont de vastes plateaux dénués d'arbres sur lesquels paissent des troupeaux de cerfs; de longues plages de sable ou des marais garnis de palétuviers forment la côte. Les villages et hameaux y sont situés au bord des rivières et à peu de distance de la mer.

C'est pendant la période effective de l'occupation annamite dans les provinces maritimes du Cambodge qu'avait été tracée la route qui, partant d'Hatien, allait se terminer à Kompong-Srela, extrémité navigable du fleuve de Kompong-Som et au delà duquel la communication avait lieu par barques avec Kompong-Som, principal centre du canton.

Quoique pas un des nombreux ponts en bois construits assez solidement, par les Annamites pour supporter le poids des éléphants, ne subsistât, la première de ces routes était encore quelquefois suivie à cette époque par les indigènes qui lui ont conservé le nom de « route annamite », mais la plupart des commerçants préféraient voyager par mer.

En marchant dans les meilleures conditions de saison, il est possible d'arriver le soir du quatrième jour à Kompong-Srela d'où la marée permet aux barques d'être à Kompong-Som en sept ou huit heures.

Les monts Kamchay, en venant baigner leurs pieds dans la mer, ferment le bassin de la rivière de Kampot. Longeant ensuite le bord du golfe comme une muraille, ils donnent naissance sur leur pente régulière aux petits cours d'eau rencontrés par la route, renvoyant dans la direction du Nord les eaux de l'intérieur du massif qui vont former les precs Svaï et Kompong-Som.

Par sa configuration le rameau des Kamchay cause, quand s'établit le mousson de Nord-Est, un phénomène météorologique très remar-

quable sur les deux bords d'une petite rivière, le prec Teuc Laak, et qui est connu des indigènes sous le nom de Kial-Kadok (vent de novembre). Le vent avec une violence inouïe se rue des hauteurs sur la plaine, la balaie littéralement n'y laissant pas croître un seul arbre. On croirait lorsqu'il souffle être pris dans un ouragan furieux, voir un bouleversement de la nature. Les habitants assistent tranquillement à la destruction annuelle de leurs paillottes, attendant pour les refaire la fin de la saison et se contentant, lorsqu'ils en ont les moyens, de reconstruire en planches les cloisons des cases. Il n'est pas rare de voir la récolte perdue ou compromise par le vent de novembre, si la maturité du riz a été tardive. Le bruit assourdissant qu'il fait s'entend des hameaux voisins placés en dehors de son action et d'où l'on aperçoit les nuages de poussière et de paille sèche qu'il soulève et fait tournoyer.

Le prec Svaï est navigable jusqu'à trois kilomètres au-dessous du village du même nom où la route le traverse et jusqu'où la marée le remonte. Large en moyenne d'une centaine de mètres il en atteint huit cents près de son embouchure. Ses affluents sont aussi navigables dans la partie inférieure de leur cours.

Dans cette région les dépôts alluvionnaires s'accroissent avec une rapidité surprenante : une des curiosités du pays était, à mon passage, sur la rive gauche de la rivière et près de son embouchure, une vaste étendue marécageuse couverte de palétuviers, sur l'emplacement de laquelle les indigènes allaient à la pêche en barques, il y avait moins de quinze ans et qui, sans doute, est maintenant transformée en rizières.

Près de là, habitent des restes des tribus sauvages Tchiongs peuplant autrefois la vaste presqu'île étendue vers le Sud-Ouest et qui, attirés par les Cambodgiens, ne tarderont pas à se fondre avec eux [1].

Kompong-Srela, terminus de la route de Kampot et aussi de celle d'Oudong, est le point que les Annamites avaient choisi pour la rencontre de leurs voies militaires, ils y avaient construit un petit poste au bord du fleuve.

1. Voir page 37.

Celui-ci, le prec Kompong-Som, reçoit par plusieurs affluents, le Tap Kiéang entre autres, les eaux d'une partie du versant méridional des monts Krevanh. Son bassin est peu habité, d'immenses espaces y sont déserts, il s'élargit considérablement aux approches de la mer qu'il trouve au fond d'une vaste baie presque comblée par les alluvions.

Kompong-Som ou Sré-Umbell, à quelques kilomètres de son embouchure, est un petit port en relations avec les points rapprochés de la côte.

DE KOMPONG-SOM A OUDONG

200 kilomètres de levé nouveau.

Le Tap Kiéang descendant du Nord, il était intéressant de l'utiliser pour gagner Oudong.

Cette marche permettait de relever la partie navigable de la rivière, de reconnaître ses sources et, celles du Prec Thnott et de traverser les monts Vorvong-Saurivong, légendaires au Cambodge.

Le Tap Kiéang se remonte difficilement dans la sécheresse, il est presque impraticable dans la saison des pluies. Sa vallée, étroite d'abord, s'élargit à Kompong-Roun, point où il cesse d'être navigable et d'où un sentier qu'on ne peut parcourir qu'à pied, la végétation l'encombrant la plupart du temps, permet de franchir les montagnes en deux jours.

L'extrémité Sud de la chaîne des Krevanh déterminée par la reconnaissance, est inhabitée, elle n'est parcourue que par les piétons et dans de rares directions. Le Cardamome que les Cambodgiens nomment Krevanh et auquel la chaîne doit son nom, ne s'y rencontre que rarement, ses autres produits ne sont exploités qu'à sa base. A part un sommet des Kamchay qui atteint 1,200 mètres, les fortes altitudes ne paraissent pas y dépasser 500 mètres.

En rentrant dans le bassin du fleuve postérieur, le chemin d'Oudong longe le prec Thnott dont il coupe les principaux affluents. Traversant de nombreux villages dans les rizières, il entre, aux approches d'Oudong,

sur la dune sablonneuse signalée à la sortie de Pnom-Penh et au delà de laquelle, de même qu'aux abords de cette ville, les eaux s'écoulent vers le canal du Lac.

Oudong, pays riche et bien cultivé, avait quelque importance alors que la résidence royale y était fixée. Il formait encore un centre de douze mille habitants il y a quarante ans, il n'en compte guère que quatre mille aujourd'hui, dispersés par groupes dans les rizières autour de vingt pagodes, et dans les deux grandes enceintes qui contenaient les habitations royales. Kompong-Luong et Pinhalu, ses anciens faubourgs, sont devenus des agglomérations séparées.

2. — ITINÉRAIRE DANS LE BASSIN DU GRAND-LAC[1]

La précédente reconnaissance a montré que le massif des Krevanh partageait les eaux de son extrémité Sud-Est entre le fleuve postérieur et le golfe de Siam et qu'une première partie de celles de son versant Ouest allait également au golfe ; on verra, par cette deuxième marche, que le Grand-Lac et son canal recueillent, sur leur rive droite, toutes les eaux du versant Est de la chaîne, et une partie de celles du versant Sud des monts Dangreck limite Sud du plateau laotien, et que leur rive gauche reçoit celles des ramifications de ces dernières hauteurs prolongées jusqu'auprès du Mékhong.

Cet itinéraire ne pouvait suffire à faire connaître l'immense bassin dans lequel il était tracé, les renseignements déjà publiés[2] et les autres marches que j'ai accomplies les années suivantes, m'ont permis d'en établir la carte.

1. Pl. IV, V, VI.
2. Itinéraire du capitaine Laurent pour la délimitation des provinces de Battambang et d'Angkor (1867).

DE OUDONG A BATTAMBANG

289 kilomètres.

Trois voies sont, suivant la saison, fréquentées entre Oudong et Battambang, elles sont dénommées : « haute », « du milieu » et « basse ».

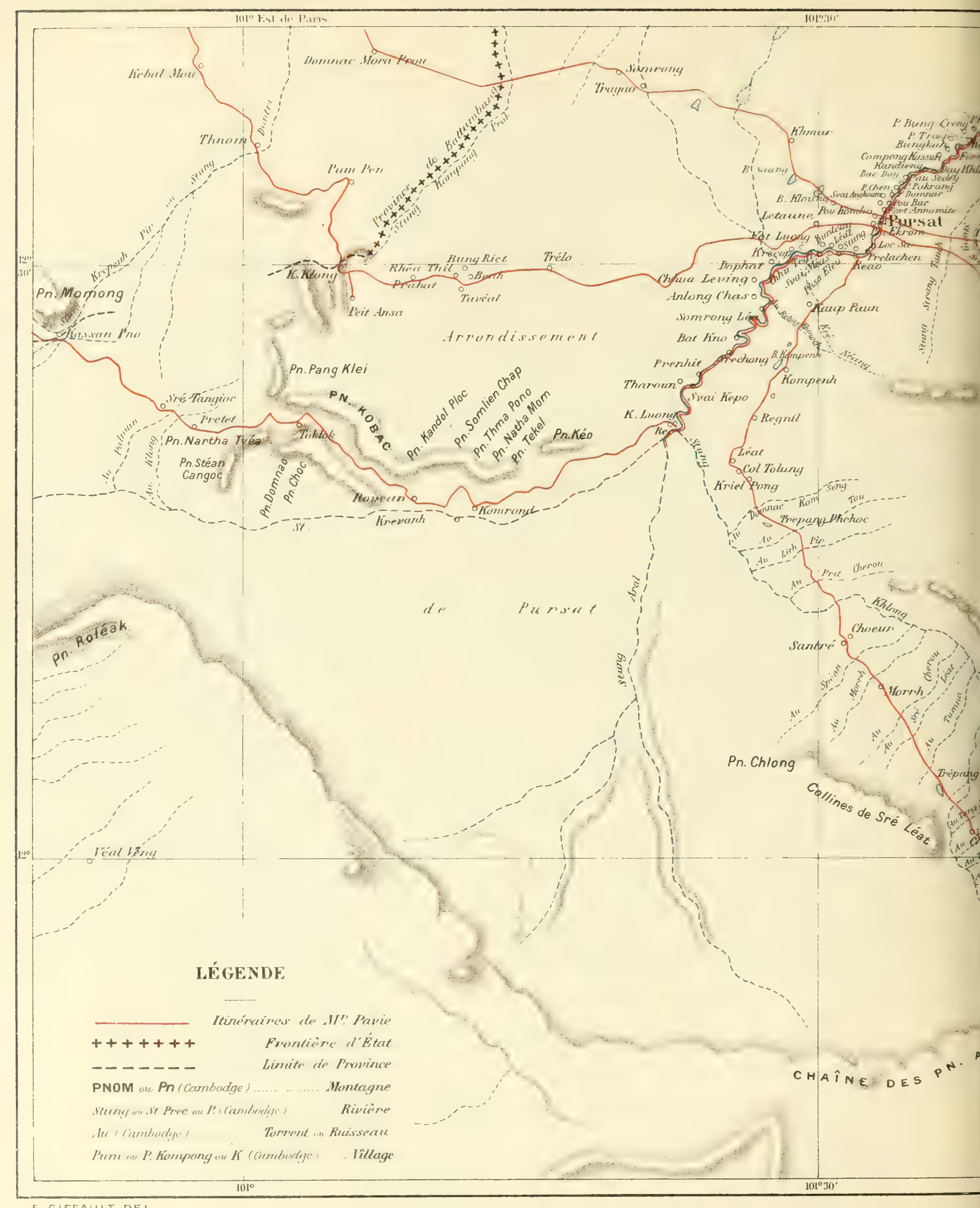
La première permet la circulation en tout temps. Dans la deuxième, les voyageurs éprouvent souvent des retards causés par les crues des petits cours d'eau. La troisième, noyée en grande partie pendant l'inondation annuelle du Lac, ne peut être utilisée pendant cette période ; en terrain régulièrement plat elle est la plus fréquentée aux autres époques, les chefs-lieux et les principaux villages des arrondissements qu'elle traverse étant sur son parcours.

Pendant leur occupation du pays, les Annamites avaient tracé, parallèlement à cette dernière, une route qui, négligeant les villages, se tenait à la limite de l'inondation, mais voulait des ponts au passage des torrents généralement très encaissés. Tant que les ponts ont subsisté, les habitants lui ont donné la préférence en temps des pluies, après quoi ils sont revenus aux voies « haute » et « du milieu » où les cours d'eau se passent à gué.

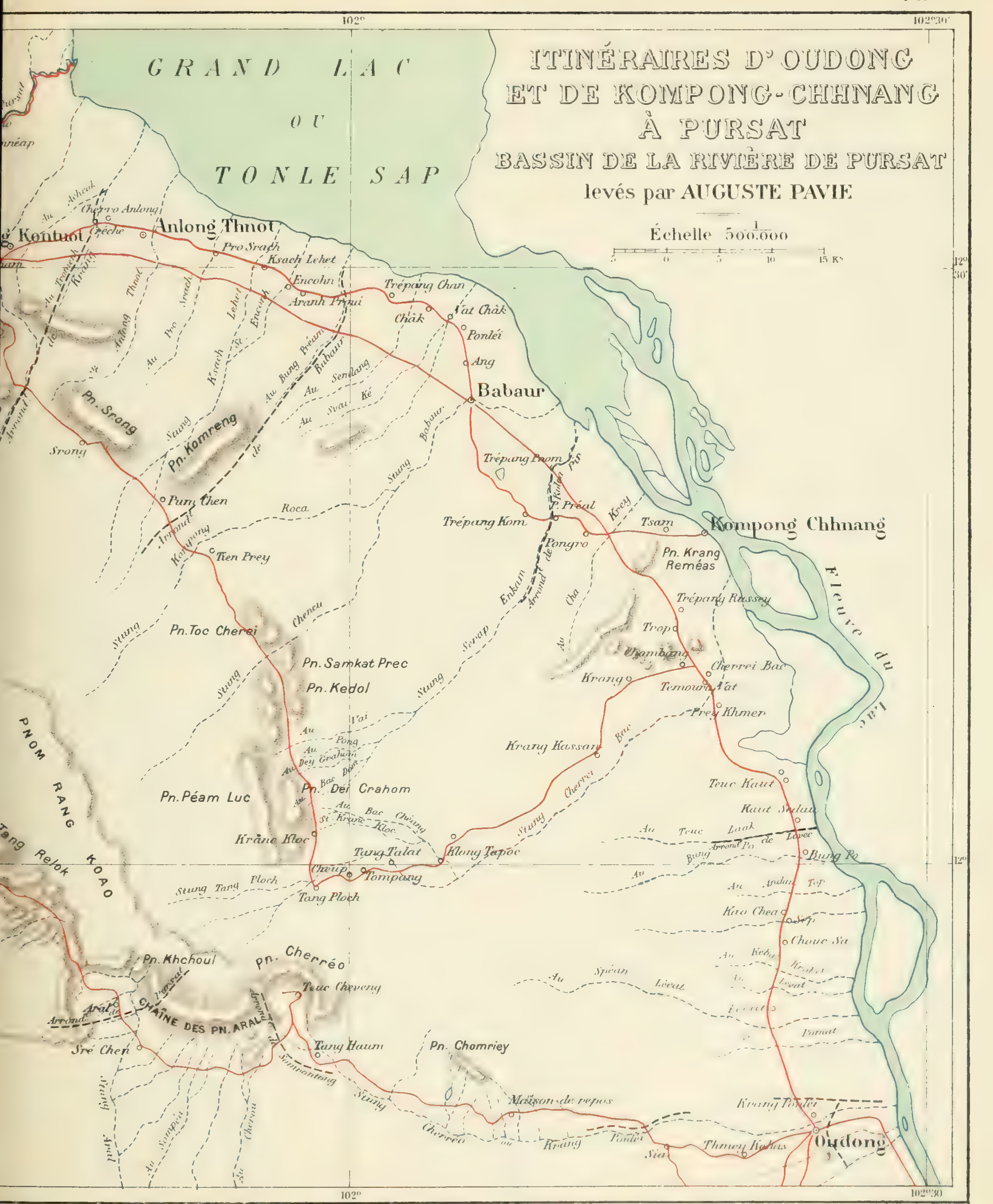
Les voies « du milieu » et « basse » se joignent une première fois à Pursat ainsi que la route annamite à laquelle les Cambodgiens ont conservé le nom de ceux qui l'ont tracée. La route haute va chercher les montagnes à l'Ouest, puis se dirige directement sur Battambang laissant Pursat à une journée sur sa droite.

Dans ce premier voyage j'avais choisi, d'abord une partie commune aux routes « basse » et « annamite » puis, à hauteur des collines de Kompong-Chhnang, j'étais allé chercher la route « du milieu » que j'avais suivie jusqu'à Pursat pour continuer ensuite par la route « basse » jusqu'à Battambang.

Le stung Chéréo qui passe à Oudong commence la série, sur cette rive



E. GIFFAULT, DEL



Paris — Imp. Erhard Frères

ITINÉRAIRE DE PURSAT À BATTAMBANG ET PARTIE DU PREC SANG KÉ

levés par AUGUSTE PAVIE

Échelle $\frac{1}{500.000}$

5 0 5 10 Kils

Itinéraires de M. Pavie

101° Est de Paris. 101°30′ 13° 101°

GRAND LAC OU TONLÉ SAP

BATTAMBANG

Moung

Dontri

Pursat

Kompong-Prak

Pn Tang Henn

Pn. San Kréam

Pn Krepeuh

Pn. Sompouh

Pn Tauch

Pn. Tepedey

Pn. Khoi

Pn. Combo

Pn. Sangnom

P. Apang

Pn Rong Téanh

Pn. Kebal Kmoch

Pn. Teuc Poul

Somrong

Vat Kandor

Au Meni

Kam

K. Pra

B. Liès

B. Tom

Antong Boveâ

Bat Prola

Apetong

Kompong Ekrom

Toul Pleng

Roluos

Russey

P. Tha Aur

Sré Chenipon

Kokrela

Makak

Kebal Mou

Thnam

Pray Talait

K. Klong

Somrong

Trayan

B. Bat Kandal

Khmar

B. Khlong

Srai Angkoum

Poa Kombo

E. GIFFAULT, DEL

Paris. Imp. Erhard Fres

ITINÉRAIRES DE BATTAMBANG À ANGKOR ET À MONG KOL BOREY

levés par AUGUSTE PAVIE

Échelle $\frac{1}{500.000}$

5 0 5 10 Kil.

Itinéraires de M. Pavie

101° Est de Paris
101° 30′
13° 30′
101°

Tha Kréam
Chérop
Prénit Pra
Pn. Sré
Stung Sysophon
Mong Kol Borey
St. Mong Kol Borey
Ph. Liep
P. Thmoy
Teucthio
Kalanh
P. Lien
P. Trelop
Ph. Trelop
Ph. Sompeuh
P. Combo
St. Kompong Kassan
St. de Teucthio
St. Sreng
P. Plang
Arrondt de Siem Réap
Arrondt de Kalanh
P. Sya Hul
P. Muk Pen
P. Somrong
P. Prey Veng
P. T. Tauk
P. Knat
P. Krai
P. Te Kias
St. Tetauch
St. Plang
Angkor Thom
Pn. Bakeng
Angkor Wat
Siem Réap
Stung Siem Réap
Arrondt de Sautonkom
Kompong Sedam
Pn Krom
P. Somboun
P. Sré Prey
Arrondt de Mong Kol Borey
Arrondt de Sang Ke
Bung Cheroui Sedao
Bung Touk
Bung Chanh
Au Nho
Bung Chour
Tha Moeun
Bung Tekau
Stung Sang Ke
Bung Veng
Au Sang Ke
St. Peha
Bung Tras
B. Koung
Watt Ek
Somrong Sré Stern
Somrong
San Kréam
BATTAMBANG
Stung Chas
Au Pombang
Au Salao
Au Tauch ou Au Loc
Frontière du Siam
GRAND LAC OU TONLÉ SAP

E. GIRAULT, DEL.

Paris _ Imp. Erhard Frères

des tributaires du Lac et de son canal dont les plus importants sont jusqu'à Pursat, les stungs : Cherei-bac, Serap-enkam, Babaur et Tléa-moham. Comme lui, tous ont leur origine dans le rameau de la chaîne des Krevanh, nommé Khe Kioul. Point navigables pendant la sécheresse, ils peuvent, à l'époque des hautes eaux, être remontés dans la dernière partie de leur cours et rendent ainsi les relations commerciales faciles avec les villages de la route « basse ». Les nombreux torrents ou ruisseaux intermédiaires viennent des petits groupes de collines soulevées en ligne presque régulière en avant de la chaîne.

Pour les transports de toutes sortes et même les voyages dont le but est un peu éloigné, la voie fluviale est depuis longtemps préférée, tous les centres importants du Cambodge étant en communication avec le lac ou son canal. Les routes restent donc pour les relations intérieures.

Le pays parcouru par la route basse est très habité et bien cultivé. Au point du changement de direction vers celle « du milieu », les villages d'une vaste plaine toute en rizières, ont la spécialité de la fabrication de la poterie qu'ils fournissent au Cambodge entier : de là le nom de Kompong-Chhnang (rivage des marmites), donné au port voisin sur le canal du Lac, où elle est embarquée.

La route « du milieu » visite un pays moins peuplé, quelquefois désert où se rencontrent des troupes de cerfs et de bœufs sauvages.

Pursat s'entendait à cette époque bien plutôt de la nombreuse série de villages sur la rivière de ce nom, un des plus forts affluents du Grand-Lac, que de l'endroit presque isolé où résidait le chef du pays.

C'était le point d'où partaient annuellement les convois pour la cueillette du Cardamome dans la partie centrale des monts Krevanh.

La rivière de Pursat vient des monts Krevanh, son bassin a une superficie considérable mais il n'est peuplé qu'après la réunion des trois grandes branches qui la forment. Entre elle et la rivière de Battambang, deux autres cours d'eau intéressants vont au Lac, le stung Kompong-Prac marquant la frontière avec le Siam et le Stung Dontri, dont les bords sont très habités, tous deux sortent des petites hauteurs en avant des monts Krevanh.

La campagne que montre la route « basse » entre Pursat et Battambang est loin d'avoir un aspect agréable : inculte sauf aux abords des villages, elle a de longues forêts clairières, aux arbres maigres, légèrement noyées aux hautes eaux alternant avec d'immenses plaines de grandes herbes, véritables mers à l'horizon desquelles le guide cherche le bouquet d'arbres qui lui servira de point de repère. Chaque année le feu dénude la route, seul moyen employé par les habitants peu nombreux pour vaincre la végétation envahissante, sa trace donne à quelques endroits où il a dépassé le but un aspect d'inimaginable désolation.

Battambang, au bord du Stung Sangké, grosse rivière venue des



Fig. 50. — Le prec Sangké à Battambang.

monts Krevanh et qui avant son arrivée au Lac reçoit des affluents considérables, est le centre le plus peuplé et le plus important de la région cambodgienne dépendant du Siam.

En relation par terre avec Chantaboun et Bangkok, par le Lac avec Pnom-Penh, fréquenté la plus grande partie de l'année par les vapeurs

venus du Cambodge et de la Cochinchine, il est l'entrepôt du commerce du pays.

Un peu avant d'y arriver, le chemin passe un ancien canal nommé Au Dombang et aussi, « vieille rivière », creusé dans les temps anciens pour abréger le trajet de Battambang au Lac. Le courant de la rivière n'avait pas tardé à l'agrandir et la population s'était transportée sur ses rives lorsqu'il arriva, comme conséquence, que l'eau manqua bientôt en saison sèche dans la partie de la rivière entre le commencement du canal et les affluents du Stung Sangké et que les relations devinrent difficiles avec les régions parcourues par ce dernier cours d'eau. On vit alors avantage à barrer le Au Dombang. Le fait eut lieu vers 1835, époque à partir de laquelle la population revint aux bords du Stung Sangké.

DE BATTAMBANG A ANGKOR

137 kilomètres.

La campagne entre Battambang et Angkor est une des mieux cultivées du Cambodge tant qu'on reste près des cours d'eau, mais dès qu'on quitte leurs abords, la plaine des hautes herbes se continue allant jusque fort loin à l'Ouest, coupée à quarante kilomètres au Nord par la rivière de Mongkol-borey.

Dans la partie qu'il faudrait traverser pour aller directement de Battambang à Angkor et que l'inondation du Lac couvre chaque année de plusieurs mètres d'eau, la fange, même au plus fort de la sécheresse, ne durcit pas par endroits toujours assez pour permettre aux charrettes d'arriver au but et c'est par le Grand-Lac que les affaires se font entre les deux villes.

Voulant néanmoins parcourir le terrain afin de circonscrire sur la carte la partie impraticable, je dus aller à Teucthio, au Nord, passer le Stung Sreng et joindre la route de Bangkok à Angkor qui me permit d'achever facilement ma course.

Outre de vastes marais qu'il faut contourner et un certain nombre de

ruisseaux coulant vers le Stung Sangké, difficiles à franchir à cause de leurs vases, trois cours d'eau importants barrent le chemin, ce sont les Stungs : Mongkol-borey, Sreng et Plang, tous trois affluents de la rivière de Battambang dans sa dernière partie.

Le Stung Mongkol-borey, de même que la rivière de Battambang, sort des monts Krevanh dont il porte les dernières eaux vers le Grand-Lac, le Stung Sreng a son origine dans les monts Dangreck au Nord,

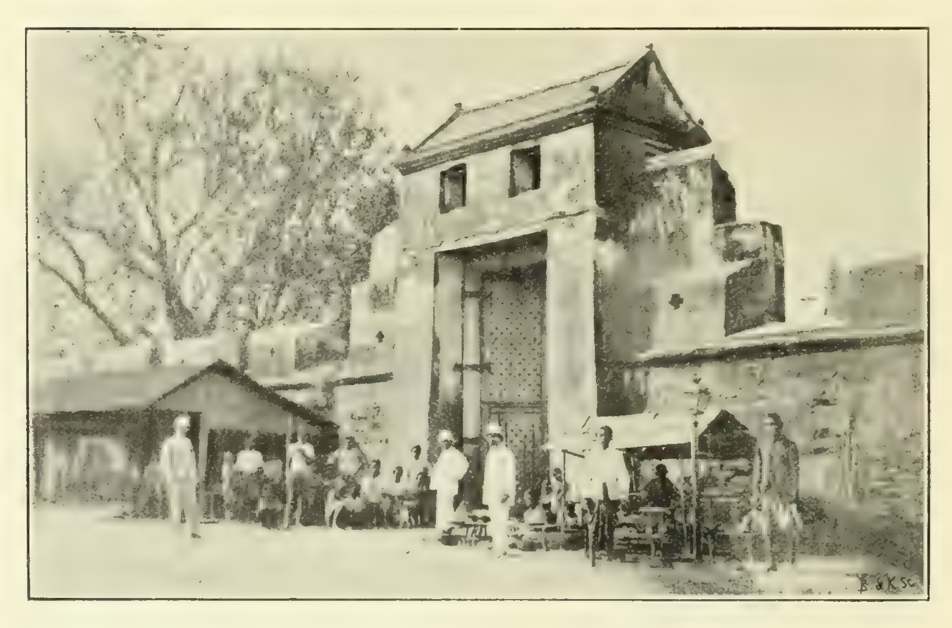


Fig. 21. — Porte de l'enceinte de Battambang

tous trois ont de nombreux affluents et déservent un bassin immense. Le Stung Plang venu des ramifications des Dangreck a beaucoup moins d'importance.

Les vapeurs de Cochinchine ne remontent la rivière de Battambang que jusqu'au confluent de celle de Mongkol-borey, ses sinuosités sans nombre et son peu de largeur n'en permettant au-dessus de ce point guère l'accès qu'aux chaloupes à vapeur.

Siemréap, le centre qui a succédé à Angkor dans l'administration de son district, mieux connu des touristes européens que Battambang, grâce aux admirables ruines qui l'environnent, est loin d'avoir son importance au point de vue commercial surtout.

Sortie du plateau des Dangreck, la rivière, en saison sèche, coule rapide et abondante. Les vapeurs qui font le service de Battambang s'arrêtent à son embouchure pour débarquer les voyageurs qu'une chaloupe à vapeur conduit à Siemréap, et pour charger les produits du pays.

Six kilomètres séparent Siemréap du temple et des grandes ruines d'Angkor.

Un chemin, en dehors des terres fortement inondées, praticable aux charrettes et aux éléphants, conduit de Siemréap à Kompong-Thom, le premier centre important en territoire cambodgien, comme il était déjà connu, je lui préferai la traversée du Lac jusqu'à Kompong-Hao.

D'ANGKOR A KOMPONG-HAO

205 kilomètres.

Du sommet du petit mont Krom à l'embouchure de la rivière d'Angkor, on peut embrasser les contours du Lac réduit à cette époque (fin février) à ses plus petites dimensions.

Le Tonlé Sap, immense réservoir où s'accumulent pendant la mousson pluvieuse les eaux de nombreux affluents et partie de celles du Mékhong, atteint à cette époque de l'année jusqu'à 100 kilomètres de largeur sur 250 de longueur avec une profondeur moyenne de dix mètres dans son lit ordinaire. Au fort de la sécheresse, le lac n'a plus qu'une centaine de kilomètres de long sur trente dans sa plus grande largeur, et conserve à peine de soixante-dix centimètres à un mètre de profondeur. Sans berges, il a ses abords boueux et presque partout inabordables. Une ceinture de grands arbres garnit ses contours des basses eaux : leurs branches extrêmes dans l'autre saison dépassent la nappe liquide marquant l'emplacement du Lac proprement dit.

A ce moment de mon passage, le Lac était si bas qu'il ne pouvait être question d'autre moyen de marche que de celui des barques très légères. C'était, au reste, le seul mode de transport pouvant me permettre de remonter les tributaires importants de la rive gauche pour reconnaître les relais habituels des barques et les lieux de ravitaillement pour les pêcheurs, peu éloignés du Lac.

La course avec une barque à deux avirons demande cinquante heures de l'embouchure de la rivière d'Angkor à Kompong-Hao, déduction faite des arrêts.

Les affluents sont nombreux sur cette rive, on remonte d'abord, pour les redescendre après avoir changé de rameurs, les precs Roluos et Kompong-Kiam, jusqu'aux villages du même nom. La population à ce moment de l'année est assez nombreuse sur leurs bords, surtout sur ceux du second, plus important et frontière entre le Cambodge et le Siam. Vient ensuite le Stung Cherou avec le relai du même nom et qu'un canal naturel relie au prec Stung au bord duquel se trouve Péam Rang village de ravitaillement pour les pêcheurs. Le prec Stung débouche dans un étang de 4 à 5 kilomètres de large, le Tonlé China, d'où un canal naturel conduit au prec Béang par lequel se fait la rentrée dans le Grand-Lac.

Le Stung Sen sorti des monts Dangreck, est un des affluents les plus considérables du Tonlé-Sap: il y arrive par trois embouchures après avoir parcouru le pays de Kompong-Soai où on le retrouvera dans la reconnaissance suivante. Trois gros villages marquent ses entrées dans le Lac.

C'était l'époque active de la pêche, de tous côtés des villages flottants s'installaient sur les eaux ou près des bords. Beaucoup de pêcheurs n'ayant ni cases, ni barques, campaient sur des îlots ou des bancs de sable à sec.

Pour atteindre en dernier lieu Kompong-Hao, il reste à traverser le Véal phoc (plaine de boue) qui termine le lac. La profondeur y est moindre encore et quand arrive la fin de la sécheresse, force est de faire glisser barques et pirogues sur la boue demi-liquide.

Kompong-Hao, au bord du canal du Lac, est une forte agglomération

et le chef-lieu de l'arrondissement de Kompong-Leng. On s'y occupe surtout de pêche et du commerce qui en découle.

3. — ITINÉRAIRE ENTRE LE GRAND-LAC ET LE MÉKHONG[1]

Cette dernière partie du voyage allait me faire connaître une région surtout ignorée à l'Est du Stung Sen. D'autres reconnaissances en 1884 devaient me permettre d'y compléter mon étude.

DE KOMPONG-HAO A KOMPONG-THOM

47 kilomètres de levé nouveau.

Kompong-Hao où j'avais quitté ma barque pour une charrette, est situé à 25 kilomètres de l'embouchure du Stung Sen, rivière que je retrouverai en deux jours de marche, à Kompong-Thom, par une route parallèle à son cours.

Une petite chaîne de collines, connue sous le nom de monts de Kompong-Leng, intéressante par des ruines sur plusieurs de ses hauteurs, et par les légendes qui s'y rattachent[1], est soulevée comme un îlot dans l'alluvion à deux heures de Kompong-Hao. Toute la plaine autour d'elle, jusqu'au delà de Kompong-Thom, fait partie de la région fortement noyée pendant l'inondation. Pour éviter des terres très basses encore humides, le chemin va s'engager au milieu de ses petits sommets sur un sol stérile et rocailleux qui devient fertile, habité et très cultivé dès la sortie du défilé qu'ils forment. La plaine soumise à l'inondation recommence ensuite, couverte de hautes herbes, et montrant sur le trajet quelques marais poissonneux exploités par des pêcheurs.

Kompong-Thom, centre administratif important, ne répond pas sous

1. Pl. VIII.
2. Voir dans le volume I des Études diverses, page XXIX.

d'autres rapports à l'idée qu'on s'en fait en considérant le cours d'eau navigable aux petits vapeurs une partie de l'année sur lequel il est situé, et la proximité des mines de fer exploitées par les indigènes dont on a jusqu'ici inutilement mis la richesse en évidence.

Celles-ci se trouvent à une assez grande distance sur la droite du Stung Sen, voie qu'il faudrait suivre pour les transports si une exploitation était entreprise. La colline dans laquelle M. Garcerie prit, en 1875, le minerai dont les premières analyses aient été faites [1], est à 30 kilomètres de la rivière et en est la plus rapprochée.

DE KOMPONG-THOM A STUNG-TRANG

101 kilomètres de levé nouveau.

Quatre longues journées de charrette séparent Kompong-Thom du Stung-Trang.

Le chemin, en une ligne presque droite, parcourt le pays jusqu'au Mékhong, rencontrant un seul cours d'eau important, le Stung Chinit et de nombreux petits stungs, tributaires de ce dernier.

Le Stung Kassan est le plus fort de ceux-ci; même en sécheresse les barques le remontent jusqu'à un village, au croisement de la route, à quelques kilomètres duquel se trouve une belle ruine du passé cambodgien.

Le Stung Chinit, dernier affluent du fleuve du Lac, traverse un plateau qui, en s'élevant légèrement, atteint le Mékhong jusqu'auprès duquel s'étend le bassin de la rivière. Celle-ci, venue des dernières ramifications des monts Dangreck, coule rapide et abondante, gardant six pieds d'eau dans un lit large de trente-cinq mètres, parcourant une plaine riche et très habitée, dans laquelle sur certains points en vue de la route, les villages sont si pressés qu'on croirait voir une seule et vaste agglomération. A

1. Publiées par M. Boulangier dans le n° 10 des « Excursions et Reconnaissances de Cochinchine ».

27 kilomètres du confluent, on exploite sur ses bords des gisements de coquilles dans lesquels on a trouvé un grand nombre d'objets en pierre polie et en bronze.

A mesure qu'on s'éloigne du Stung Chinit, le sol s'élève, un terrain inculte succède d'abord aux rizières, c'est le commencement de la partie Sud du plateau. Bientôt apparaît une forêt si exubérante, que les indigènes qui l'habitent par endroits, l'ont nommée « jardin profond ». A sa limite, se présente Speu, centre habité par des Kiams, où sont apportés les produits de la forêt et au premier rang desquels figure la gomme-gutte.

Ce n'est qu'à 4 ou 5 kilomètres du Mékhong qu'on entre dans le bassin du fleuve. La descente d'une pente légère mène au Bung Knail, marais qui, alimenté par les eaux du versant Est du plateau, a, dans la sécheresse, son niveau à quatre ou cinq mètres au-dessus de celui du fleuve vers lequel il s'écoule et dont l'inondation, dans l'autre saison, le fait déborder.

Aux approches de Stung-Trang, une zone cultivée en coton, mûrier, indigo, tabac, maïs et cannes à sucre, s'étend jusqu'aux cases devant lesquelles passe le chemin longeant la berge du Mékhong.

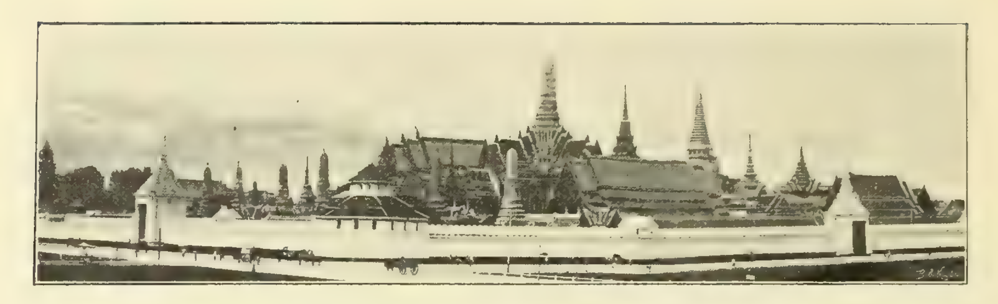


Fig. 52. — Bangkok. Pagode du Prakéo dans l'enceinte du palais royal.

II

CAMBODGE ET SIAM

MM. PAVIE ET BIOT

7 décembre 1881 au 16 juillet 1883

La première mission dont j'ai été chargé a eu pour but, ainsi qu'on l'a vu dans l'introduction, l'étude et la construction d'une ligne télégraphique à travers le Cambodge et le Siam, de Pnom-Penh à Bangkok.

Au point de vue géographique elle m'a permis de continuer l'examen des bassins du Grand-Lac et du golfe de Siam.

Les notions acquises sur le bassin du Lac dans le voyage précédent me rendaient facile l'établissement du programme des reconnaissances à y exécuter. Sa côte Est, préférable à tous égards pour le télégraphe, avait les deux points principaux de ses extrémités Oudong et Battambang, reliés par quatre voies fréquentées par les indigènes ; j'avais parcouru des parties de deux d'entre elles et fait une première reconnaissance

dans la plaine d'herbes au nord de Battambang à la rencontre de la route du Siam vers Angkor, il me restait à y achever tout d'abord l'examen des voies de communication, indispensable pour mon étude.

En ce qui concernait le bassin du golfe de Siam dans lequel n'était compris qu'une faible partie du terrain à visiter, les indications données par les voyageurs français [1] sur l'unique route fréquentée dans la direction de Bangkok ainsi que les renseignements fournis par M. Harmand, alors consul au Siam, m'avaient montré qu'il y aurait lieu d'en adopter le tracé pour la ligne du télégraphe et que l'étude géographique dans ce pays serait par suite limitée.

J'ai divisé celle-ci en deux parties : 1° étude dans le bassin du Grand-Lac ; 2° étude dans le bassin du golfe de Siam.

Au cours des dix-neuf mois qu'à duré cette mission, le minimum marqué par le thermomètre a été de 12° le 6 janvier 1883 dans la plaine d'herbes de Battambang, et le maximum de 40° le 8 mars de la même année sur les terrains sablonneux de la ligne de partage des eaux du Grand-Lac et du golfe de Siam.

Les itinéraires parcourus en éléphant et à pied ont un développement de plus de quinze cents kilomètres.

La ligne télégraphique de Pnom-penh à Bangkok a 669 kilomètres. La première partie, de Pnom-penh à Battambang (306 kilomètres), a été construite pendant la saison des pluies, du 28 mai au 26 novembre 1882; la seconde partie, de Battambang à Bangkok (363 kilomètres), l'a été pendant la fin de la saison sèche et le commencement de la saison pluvieuse, du 1er janvier au 16 juillet 1883.

Lorsque le tracé était jalonné dans un district, les chefs indigènes qui m'avaient guidé ou accompagné, me quittaient à sa limite et tandis que je passais sur le territoire suivant ils faisaient débrousser ou déboiser la voie et placer des poteaux auprès des jalons. Ensuite avec mon colla-

1. MM. Brossard de Corbigny, lieutenant de vaisseau et Seligmann-Lui, ingénieur des télégraphes.

borateur Biot et une équipe indigène je procédais à la construction remarquablement aidé par les autorités et les travailleurs du pays.

Quand l'étude des voies de communication dans la première partie avait été terminée et que le tracé télégraphique étant fait jusqu'à Battambang il s'était agi de mettre debout la nouvelle ligne, j'avais demandé que le surveillant des télégraphes, Biot, servant à Pnom-Penh, fût attaché à ma mission.

Biot, qui fut ainsi mon premier compagnon était venu en Indo-Chine en 1868 comme soldat d'infanterie de marine, il était originaire du département de la Dordogne. Je le connaissais depuis une dizaine d'années ; avant d'aller à Kampot je l'avais eu deux ans près de moi au télégraphe à Longxuyen, en Cochinchine.



Fig. 53. — M. Biot.

Il était doux avec les indigènes, chose particulièrement utile dans son métier et s'entendait admirablement avec eux. Mon affection pour lui datait de cette époque, son caractère honnête et droit, sa simplicité et l'attachement qu'il me témoigna lui-même l'avaient fait naître. En l'emmenant, j'étais sûr d'avoir un collaborateur dévoué, courageux et fidèle.

Quand je le connus à Longxuyen, Biot avait deux animaux qu'il affectionnait beaucoup et dont l'un causa sa mort ainsi qu'on le verra plus loin.

Le premier était un gros singe, vraiment féroce, qu'il avait nommé Pierre et que lui seul pouvait approcher.

Le second, un pélican, « François » s'en allait à la pêche le matin sur le fleuve ou dans les marais et revenait régulièrement à la case à midi et le soir. Le pélican logeait auprès du singe qui était enchaîné mais dont il avait grand'peur. Il ne le fuyait cependant pas étant habitué à vivre côte à côte avec lui depuis l'âge où Biot l'avait, tout petit, presque sans ailes, rapporté de la chasse, il y avait trois ans.

Biot soignait très bien l'un et l'autre, aussi ils montraient joie grande quand il revenait après les courtes absences que voulait son métier.

Un jour François ne rentra pas. Biot l'attendit huit jours battant le pays en tous sens, s'informant si quelque chasseur ne l'avait pas tué par mégarde, ne pouvant supposer un instant qu'il avait pu se joindre à une bande de ses congénères et restant convaincu qu'un crocodile avait dû l'engloutir.

Lorsque Biot fut appelé à Pnom-Penh, il y amena, bien entendu, le singe, et quand pour me suivre il dut quitter son poste, il confia sa maison et sa bête à la femme de son domestique. Chaque fois qu'en cours de voyage, le domestique écrivait à sa femme, il y avait des recommandations pour Pierre : qu'elle devait bien prendre garde de laisser fuir comme l'avait fait François. Plût au ciel qu'elle en eût moins scrupuleusement tenu compte !

Pour l'accomplissement du travail nous vécûmes quatorze mois ensemble, dans les forêts et les grandes plaines, recevant les averses, marchant dans les terres inondées ou sur les sables brûlants, visités parfois par la fièvre. Biot toujours d'humeur égale communiquait son entrain à ses ouvriers indigènes, relevant leur moral lorsqu'il faiblissait, par son exemple, sa gaieté, et ses plaisanteries à leur portée.

L'équipe était composée de soixante hommes, moitié Cambodgiens et moitié Annamites. C'était entre les deux groupes qui ne fraternisaient point, lutte de courage et d'énergie. Ils donnaient dans leur petit rôle la note de ce que l'émulation peut faire faire aux gens de ces pays.

A part quelques-uns des Annamites très au courant du métier, dressés par Biot ou venus de la direction du service à Saïgon, les uns et

les autres avaient été recrutés à Pnom-penh, dans la rue. C'étaient des hommes sans travail et même des vagabonds qu'il fallait savoir prendre. Se voyant enrôlés, traités comme de bons ouvriers, tous eurent l'orgueil de montrer qu'ils valaient mieux qu'on n'avait pensé d'eux. La considération que nous montrions pour leur travail devenu rapidement bon les rendait contents et les faisait dévoués.

Les Annamites gais, turbulents, jouaient le soir de grotesques scènes de théâtre malgré le travail rude du jour. Ils se décourageaient devant tous les ennuis puis en riaient sous les moqueries de Biot moins d'un instant après. Ils se faisaient, entre eux, des farces et voulurent aussi en faire aux Cambodgiens, mais ceux-ci, dont l'aversion pour eux n'était pas un mystère, ne les supportèrent point : plutôt taciturnes, ils accomplissaient leur besogne tranquillement et sans ostentation ; comme ils étaient plus forts, les autres très agressifs, il fallut séparer les deux groupes, l'un campa en avant, l'autre en arrière de nous. Les trois quarts des uns et des autres achetaient un peu d'alcool lorsque c'était possible et jouaient leur argent dès qu'il était gagné. Pour éviter les difficultés dans les villages nous avions toujours soin de faire les haltes de bivouac à bonne distance de ceux que nous rencontrions.

Les Annamites avaient un beau parleur dans leur groupe, ils l'envoyaient, de temps en temps, nous annoncer quelque chose résolu en commun.

Toute la bande, disait-il le plus souvent, demandait le retour au pays ; un jour c'était à cause du travail très pénible, un autre pour les tigres nombreux dans la forêt, ou bien les sangsues pullulant dans les eaux ou bien encore parce qu'on les faisait se lever trop matin.

C'était presque toujours au moment du réveil qu'ils prenaient de pareilles décisions, en se levant meurtris de dessous les chars de matériel, les bambous ou les arbres, et en secouant les nattes qui leur servaient de couche.

Biot, alors allait vers eux, continuant sur son piston l'air de « Diane » qui les avait si fort exaspérés, puis il les sermonnait de son ton gouailleur et bon enfant. Mais déjà le riz cuisait dans les marmites,

les nattes étaient roulées et toute la bande riait d'avoir eu une idée contraire à sa conduite.

Parmi les Annamites se trouvait un vieux Cambodgien d'un de ces villages de Cochinchine depuis longtemps absorbés par l'Annam. Il savait à peine quelques mots de sa langue d'origine et n'était guère reconnaissable qu'à ses traits et son costume mi-partie cambodgien, mi-partie annamite.

Il s'était fait une spécialité dans l'équipe, il déroulait en tournant sur lui-même et cela d'un bout du jour à l'autre, les couronnes de fil de fer qu'il passait à son cou; ceux qui voulaient l'imiter sous l'ardent soleil avaient bientôt les épaules écrasées, le cœur malade. Plusieurs fois nous voulûmes lui faire changer de rôle, trouvant celui-là trop pénible, il répondait : « Je ne sais faire que çà, et puis, tourner ainsi m'amuse! » Tout le monde l'aimait, il était simple et doux autant que fort et vieux; quand il avait dit avoir 72 ans, j'avais refusé de le prendre dans l'équipe pensant qu'il ne pourrait supporter la fatigue. Alors il m'avait supplié, disant qu'il avait plaisanté, qu'il avait beaucoup moins, mais ne savait au juste, et prenant une couronne de fil de fer dans chacune de ses mains, les bras tendus il avait défié les autres d'en faire autant, cependant tout le monde était resté persuadé qu'il avait d'abord dit son âge véritable.

Quand nous arrivâmes à Battambang, alors que, la première partie du travail terminée, l'équipe allait être rapatriée, le choléra qui venait de se déclarer dans le pays l'emporta. Les Annamites dans le groupe desquels il vivait en frère, sans craindre la contagion, nous ayant vu le soigner, lui firent un enterrement superbe et partie de leurs économies passa dans le festin qui comme d'usage suivit. Le pauvre Yom fut le seul que nous perdîmes de ces braves gens au caractère insouciant, tour à tour indépendant et docile.

Nous éloignant de plus en plus nous allions désormais marcher en territoire soumis au Siam, il me parut meilleur de composer l'équipe de

gens du pays changés dans chaque province, encadrés par les trois meilleurs de nos hommes exercés.

Le choléra frappa cette année-là cruellement le Cambodge. Il nous suivit, faisant des victimes parmi les nouveaux travailleurs. Quand un malheur arrivait, ceux-ci hâtaient la besogne afin de sortir vite de la localité contaminée, mais le mal était partout dans le pays.

Nous trouvions facilement à recruter du monde, car les gens quittaient les villages et beaucoup pensaient avoir, en nous suivant dans les grandes plaines, plus de chance d'échapper au fléau.

A notre entrée dans le territoire de Mongkol-Borey, le chef de la province nous fit connaître que son pays comptait déjà quarante morts. Avant de pouvoir en sortir nous perdîmes à notre tour onze hommes. Nous soignions de notre mieux les malheureux atteints en sauvant quelques-uns. Notre calme maintenait notre troupe dans l'idée qu'elle n'avait rien plus à craindre que nous, et nous pensions qu'en nous voyant tranquilles, les gens resteraient persuadés qu'ils pouvaient l'être aussi.

Les deux dernières victimes expirèrent au coucher du soleil, un soir où nous étions campés au bord d'une mare.

Après le repas très triste en plein air, Biot fumait des cigarettes tandis que, sur ma petite table de route, je mettais au courant le journal du voyage. Une brise chaude faisait clapoter l'eau sur la boue. Le ciel avait toutes ses lumières, une comète était au milieu des étoiles.

Kol, l'interprète, vint nous dire :

« Les travailleurs, pendant que vous mangiez, pris de peur, ont sans bruit quitté le campement. »

Nous restions seuls avec nos serviteurs et les trois ouvriers !

Le matin, quand le jour naissait, après le café pris, Biot qui se promenait rêveur au bord de l'eau, soudain revint vers moi :

« Les gens, avant de fuir, ont déposé les deux morts dans la mare ! »

Je le suivis cent pas. Les bordures des nattes enroulant les cadavres surnageaient légèrement. Les traces, sur la vase, montraient qu'on les avait fait glisser à sa surface puis lancés vers le milieu de l'eau !

Nous nous regardâmes avec cette même pensée, que ce liquide boueux déjà repoussant par lui-même, maintenant corrompu, était, depuis la veille, la seule eau dont nous fissions usage pour la cuisine et pour la table ?

Nos hommes aussi avaient fait la navrante découverte, du coin de l'œil ils s'assurèrent que nous avions absorbé notre déjeuner et voyant que nous n'en montrions pas d'effroi, ils mangèrent leur riz tranquillement tandis que Biot murmurait :

« Si seulement ce sacré vent n'avait pas, toute la nuit, remué l'eau de la mare ! »

Puis, pour mieux donner de l'assurance à tous, sachant combien la peur dispose les nerfs à recueillir le mal, nous fîmes comme une chose naturelle, pour les besoins du jour, emplir tous nos vases, la mare gardant la seule eau de la plaine à un jour de distance.

Heureusement nous n'eûmes pas à en faire usage, car quelques heures après les travailleurs revinrent. Les chefs n'osant avouer la panique de la veille dirent qu'ils étaient allés aux provisions de vivres.

Nous ne leur reprochâmes rien. On enterra les morts et je fis hâter le départ.

Comme on quittait l'endroit, Kol nous montra, sur le bord de la mare, une lamelle de bois piquée en terre par les gens revenus ; elle portait ces mots écrits :

« Passants, ne buvez pas cette eau, deux hommes morts de l'épidémie y ont été jetés. »

Les pluies furent précoces cet an-là et le choléra disparut avec les premières averses.

Lorsque la ligne fut terminée, Biot rentra à Saïgon par un vapeur avec l'interprète et le personnel tandis que je me préparais au voyage suivant.

Deux ans plus tard, resté le même vaillant homme, il recevait une médaille d'honneur pour son bon service et un acte de sang-froid dans

les temps rendus particulièrement difficiles, par les troubles douloureux qui, en 1885 et 1886, ensanglantèrent le Cambodge.

Avec Launey, qui, après lui, était devenu mon collaborateur, il réparait dans le pays de Kompong-Chhnang, sous la protection de quelques soldats, notre ligne télégraphique, que des rebelles avaient coupée ; la balle d'un coup de fusil tiré de la brousse vint briser un outil dans ses mains.

Empêchant les soldats de riposter, Biot s'avança de quelques pas et se mit à crier : « N'allez-vous pas bientôt finir de m'embêter? vous ne me reconnaissez donc pas? »

Puis il était revenu à son travail, sans être autrement inquiété.

Longtemps après, en 1892, repassant à Pnom-penh, je ne le retrouvai plus. J'appris qu'un jour, au retour d'une absence, son singe Pierre, dont il s'approchait pour le caresser, s'était brusquement jeté sur lui et lui avait à moitié arraché un mollet. Biot pensant la bête enragée l'avait tuée aussitôt d'un coup de fusil, puis il avait eu le courage d'aller à pied, chez le docteur, faire soigner l'affreuse blessure et en rentrant s'était couché. Onze jours après mon pauvre compagnon, mon simple et brave ami Biot était mort.

Aimé de tous ceux qui l'ont connu, chéri des indigènes au milieu desquels il avait passé sa vie, il disparaissait après trente ans de services en Indo-Chine rendus dans une position modeste où son mérite avait été cependant remarqué.

La nouvelle de sa fin tragique fut pour moi une grande douleur, les quelques moments difficiles vécus ensemble étant des premiers par lesquels j'ai passé ont laissé en moi une impression forte, et ma mémoire garde vivant le souvenir de Biot pour jusqu'au dernier jour[1].

Au cours de cette mission je revis plusieurs fois M. Harmand, alors consul à Bangkok et dont l'active intervention auprès du gouvernement

1. Voir le volume I de la 2e série, page XXVII.

siamois me permit de mener rapidement à bonne fin le travail qui m'était confié. Avant son achèvement il fut appelé au Tonkin, comme commissaire général, à la suite de la mort du commandant Henri Rivière ; mais il tint à transmettre lui-même, aux ministères compétents, la note dans laquelle j'exposais mes idées sur l'exploration des parties inconnues de l'Indo-Chine et sollicitais d'être chargé de cette mission. Ses appréciations aidèrent grandement au bon accueil que reçut mon travail.

C'est un bonheur qui manque à bien des aptitudes et des bonnes volontés que rencontrer l'homme qui veut et sait les faire utiliser, aussi je saisis aujourd'hui avec joie cette occasion de témoigner encore ma reconnaissance au maître et à l'ami dont l'aide m'a été précieuse autant que les enseignements m'ont été utiles.



M. Harmand, ministre de France au Japon.

J'eus à cette époque particulièrement affaire au Ministre des télégraphes du Siam, prince Bhanurangsi, frère propre du roi. Ses qualités de bonté et de générosité, son désir de bien faire, me le rendirent sympathique tout d'abord et j'ai conservé pour lui un inaltérable sentiment d'estime.

J'appris son nom et je commençai à apprécier son cœur dans une circonstance bizarre.

Un jour pendant la construction télégraphique, dans les forêts de Vatana, j'avais à l'heure du repas, visité à leur campement les travailleurs indigènes. Ils étaient là une centaine, venus me joindre depuis deux ou trois jours des pays de Souren, Koukane et des districts du Nord.

Dans le premier groupe auquel je demandai s'ils étaient satisfaits, on me répondit qu'il faisait trop chaud mais que l'appétit était bon. En même temps m'arrivait le fumet agréable d'un ragoût que, dans la marmite un homme remuait avec une baguette. On y devinait le gingembre, la citronnelle et l'amande de coco cuisant avec quelque chose qui devait être exquis et j'eus le désir très vif d'y goûter.

Pendant que contents ils me faisaient place, et qu'on versait le mets dans un plat de cuivre, je vis avec stupeur qu'il se composait d'énormes araignées mygales, de petits lézards, et de gros scorpions noirs !



Fig. 55. — Le prince Bhanurangsi actuellement ministre de la guerre du Siam.

« Est-ce là tout ce que vous avez à manger ? »

— « Avec du riz, c'est tout ! »

Sans plus songer à déjeuner moi-même, les laissant stupéfaits, je courus écrire à M. Harmand, pour l'informer d'une détresse pareille.

Un matin je reçus sa réponse ; le même courrier qui l'apportait amenait une forte provision de poisson sec immédiatement achetée sur les deniers personnels du prince Bhanurangsi.

Le partage ayant été de suite fait entre les travailleurs, je retournai heureux du résultat de ma démarche voir les préparatifs de leur repas.

Comprenant l'étonnement que me causait la vue du même ragoût

dans leur marmite, ils me dirent en souriant : « nous gardons le poisson pour les régions proches où nous ne trouverons plus de ces petites bêtes communes dans ces bois et qui sont bien meilleures ! »

Ils m'invitèrent à nouveau à m'asseoir. Me rendant, cette fois, bien compte de ma méprise, j'eus vraiment le désir de goûter à leur plat mais, malgré leurs assurances qu'il était délicat, l'idée préconçue fut plus forte, je ne pus vaincre l'instinctive répugnance.



Fig. 56. — Campement des travailleurs pendant les constructions télégraphiques.

Quelque temps après ayant été invité par le prince Bhanurangsi à assister à la capture d'un troupeau d'éléphants sauvages dans la vieille arène d'Ajuthia, j'allai au rendez-vous avec M. Harmand. Je m'excusai auprès d'eux de ma démarche et leur dis le préjugé qui m'avait abusé. Le prince fut surpris comme je l'avais été moi-même et je compris que

non seulement il ne regrettait rien, mais qu'il était surtout content que les hommes pour qui j'avais parlé n'eussent pas subi de privations.

C'est au cours de ce voyage que je fis la connaissance de M. Schmitt, le savant missionnaire français de Pétriou, dès lors mon ami et mon collaborateur[1] et chez qui je devais me reposer, dans un voyage suivant, quand la fièvre m'aurait un instant arrêté.

I. — ÉTUDE DANS LE BASSIN DU GRAND-LAC[2]

Les sept reconnaissances que comporte cette étude, montrent une partie importante du bassin du Grand-Lac dans lequel je devais voyager de nouveau en 1884.

En 1881, aux basses eaux, j'avais reconnu la rive gauche du Lac et remonté ses principaux affluents jusqu'aux lieux de relais des barques et de ravitaillement pour les pêcheurs; j'exécutai une course semblable sur la rive droite, au mois d'août 1882, mais le développement de l'inondation à ce moment la rendit sans intérêt au point de vue géographique.

DE PNOM-PENH A BATTAMBANG (ROUTE HAUTE)

336 kilomètres de levé nouveau.

La route haute part d'Oudong et longeant le Stung Cherréo sur sa rive droite d'abord, sur sa rive gauche ensuite, joint à l'Ouest l'extrémité la plus avancée de la chaîne des Krevanh et s'y engage.

De Pnom-Penh, un chemin vers l'Ouest cherche la zone à l'abri de l'inondation, puis il gagne la route haute à ce point où elle passe sur la

1. Voir le vol. II des Études diverses, page XLII.
2. Pl. III, IV, V, VI, VII.

100° Est de Paris
100°30
13° 30'
13°

Srakéo
Ang Sinla
Nd Takien
Pn. Enchien
Ban Na
B. Pa Kang
Kao Sa Kann
Vatana
Ban-Vet Sang
Pong Krom
Pn. Tauch
Aranh
Est Koki
Trépang Sré Meas
Sra Keb
Aranh Chas
Trépang Ompil
Dam Pou
Enré
Somrong Eleu
Trépang Pring
Pn. An Chang
Pn. Néang Mika
Pn. Daung Pra
Pn. Kangvan
Pn. Svai
Sysophon
Mongkol-Borey
Pn. Bunteay Néang
P. Chak
Pn. Sang Kebal
Pn. Tacret
P. Char
B. Moko
Nam Say
Province de Pekim
Province de Battambang
Pn. Pil
Pn. Jur
Trelach Sva
P. Ompil Pram Dom
Stip
P. Thenot
P. Lovea
P. Sla Klang
K. Chhenang
P. Barel
P. Sang Kevéa
P. Ktal
P. Daunh
P. Véal
Anlong Vienn
Tha Krey
P. Sré Anta
Takout Yépung
Vang Hoc
Domnac Tha Vat
Domnac Tha Tépong
Domnac Tha In
Domnac
Domnac Tha Ruang
Kao Kouat Kong
Kao Tacot
Kao Chang Kep
Kao Si Lemann
Klong
Phai
Kantao
Penn
Hann
Say
Nam
Sam
Nay
Teang
Kich
Sap
Borey
Mongkol
Kl. Kouat Kong
Kl. In
Klock
Take
Tarong


ITINÉRAIRES
DE MONGKOL-BOREY
À SRAKÉO
ET DE CHANTABOUN
À SRAKÉO,
VATANA ET KRATT
levés par AUGUSTE PAVIE
Échelle 1/500.000
10 0 5 10 15 Ks
LÉGENDE
Itinéraires de Mr. Pavie
Limite de Province
PNOM ou Pn. (Cambodge) / KAO ou K. (Siam) } Montagne
Stung ou St Prec ou P. (Cambodge) / Klong ou Kl. (Siam) } Rivière
Au (Cambodge) / Hué (Siam) } Torrent ou Ruisseau
Pum ou P. Kompong ou K. (Cambodge) / Ban ou B. (Siam) } Village
MONTS KREVANH
KAO PONNTATT
CHANTABOUN
Kao Takien Tong
Kao Sabab 920
Ban lao
Kratt
GOLFE DE SIAM
I. Chang
Tvéa Ompil
Pailinh
Bat
Sala Enlah
Pa Tha Kien Tong
Pangaleng
Tehinn
Nong Hona
Ban Kvenh
Nam Rac
Mokam
K. Houa Ven
Ancien Fort
Ang In
Taphon Noi
Taphon Iai
Santong
Ang Tepong
Houa Leng
B. Kl. Iai
B. Kl. Barat
Tha Kang
Tha Luang
Rovac
100°
100°30'
E. GIFFAULT DEL.
Paris — Imp. Erhard Fres.

rive gauche du Stung Cherréo et où quittant le pays très habité elle entre dans une forêt étendue jusqu'aux montagnes.

La route haute permettant les haltes en terrain sec dans la saison des pluies et ayant toujours de l'eau en saison sèche, a surtout été utilisée par les Siamois dans les temps d'invasions.

Sur son parcours le sol, généralement sablonneux, s'élève légèrement sans ondulations jusqu'aux montagnes.

Celles-ci, rameau important des Krevanh, sont distinguées par les indigènes en trois groupes connus sous les noms de leurs principaux sommets : Kachoul, Aral et Cherréo.

Dans cette première partie du trajet la forêt est riche et souvent animée par des troupes de bûcherons, mais elle est inhabitée et les seules cases rencontrées sont les maisons de haltes pour les voyageurs élevées surtout en prévision de voyages du roi.



Fig. 57. - Campement de bûcherons

Aussitôt la chaîne atteinte, la route en contourne l'extrémité Est et va longer son versant Sud, elle quitte en même temps le bassin du Stung Cherréo pour entrer dans celui du Prec Thnott dont elle traverse les sources du principal affluent, le Stung Aral. Elle se sépare alors en deux branches, l'une, praticable aux charrettes, fait un long détour vers le Sud, l'autre s'engage dans un col qui lui permet de joindre puis de suivre la première des trois sources de la rivière de Pursat.

La dernière, simple sentier passant sur le roc ou sur le sable, le long des ravins et au bord des torrents, accessible aux piétons, aux chevaux et aux éléphants, est rejointe au sortir des montagnes par le chemin

des charrettes. Suivant alors à petite distance la rive droite de la source, elle arrive à son confluent avec les deux autres.

A ce point un chemin se détache de la route haute vers Pursat pendant que celle-ci, remontant d'abord le long du Stung Krevanh, la troisième source, traverse un cours d'eau qui va au lac sous le nom de Stung Dontri et se tenant en dernier lieu dans les forêts entre celui-ci et le Stung Sangké qu'elle atteint bientôt, se dirige de village en village, droit au Nord sur Battambang.

Aucun itinéraire ne pouvait, aussi bien que la route haute, faire connaître cette région. Côtoyant les principaux cours d'eau et montrant leurs sources, elle fait visiter plusieurs rameaux importants de la grande chaîne. Un des sommets les plus avancés vers l'Est, le mont Veck à Cherréo, m'a permis d'apercevoir, par un temps clair, le Grand-Lac et le cours du Mékhong d'un côté, les bords du golfe de Siam de l'autre.

Pendant le voyage qui demande 24 jours, le grand massif des Krevanh est en vue, toutes les fois que la forêt ne s'yoppose pas, en arrière d'un plateau ondulé étendu entre lui et les collines près desquels la route passe.

Le pays est pauvre dans la partie élevée, et la plupart des villages qu'on rencontre ont été installés pour le service des correspondances du gouvernement cambodgien.

DE BATTAMBANG A PURSAT (ROUTE DU MILIEU)

138 kilomètres de levé nouveau.

La route du milieu entre Battambang et Pursat parcourt en huit journées un pays assez habité, elle se tient, comme dans la partie de Pursat à Oudong[1], sur la limite des derniers soulèvements montagneux et en dehors de la zone soumise à l'inondation.

A peu de distance de Battambang elle laisse les bords du Stung Sangké,

1. Voir page 98.

passe la rivière de Dontri à 25 kilomètres au Nord de la route haute, va rencontrer à Peit Ansa, soulèvement le plus avancé de la chaîne, la source du Stung Kompong-Prac dont le cours marque, plus au Nord, la frontière avec le Siam et trouve, à Pursat seulement, la grande rivière de ce nom.

Le rôle de la route du milieu dans l'étude géographique est de faire reconnaître les petits groupes de collines sur la limite de l'inondation et d'aider à établir la direction générale des cours d'eau non navigables dont la route haute a permis de déterminer une partie des sources, et, la route basse les confluents.

DE PURSAT A PNOM-PENH (ROUTE BASSE)

192 kilomètres.

La route basse entre Pursat et Pnom-Penh est surtout une voie de communication entre les chefs-lieux et les villages importants jusqu'à Oudong point à partir duquel une chaussée la joint à la berge du fleuve du Lac que le chemin longe ensuite jusqu'à Pnom-Penh.

Généralement soumise à l'inondation, surtout entre Pursat et Kompong-Chhnang et entre Oudong et Pnom-Penh, elle a ses villages construits sur des terrains un peu élevés.

Son parcours est cependant possible à l'époque de l'inondation dans plusieurs de ses parties qu'empruntait autrefois la route annamite. Lorsque je l'ai visitée, elle pouvait, aux mois secs de l'année, être parcourue en sept jours malgré le manque absolu de ponts et était facile à suivre, sauf entre la fin de la chaussée d'Oudong, et Pnom-Penh où les plus petits ruisseaux ont des confluents profondément creusés qui se trouvant à sec dès que les eaux baissent, n'offrent pas au voyageur la ressource de pouvoir les passer en barque.

Le pays qu'elle dessert est relativement riche, ayant de belles rizières et, le fleuve du Lac, utilisé pour les transactions et la pêche, étant à petite distance.

ITINÉRAIRE DE PNOM-PENH A L'ANCIENNE ROUTE D'OUDONG A KAMPOT

30 kilomètres de levé nouveau.

L'idée d'un tracé télégraphique par la berge du fleuve du Lac entre Pnom-Penh et Oudong ayant tout d'abord été écartée en raison des obstacles qu'auraient rencontrées les visites pour son entretien, j'eus à chercher une voie allant, du premier de ces centres, rejoindre l'ancienne route d'Oudong à Kampot que j'avais traversée dans la reconnaissance précédente.

Le terrain visité par le tracé auquel je m'arrêtai est cultivé en rizières jusqu'aux petites collines de Basset où paissent les éléphants domestiques de Pnom-Penh, il est ensuite occupé par des lambeaux de la forêt que traverse la route d'Oudong à Kampot. Cette voie, restée dans un état demi-satisfaisant, malgré son abandon pouvait être utilisée à partir du village de Mokak où je la rencontrai.

RECONNAISSANCE DE LA ROUTE ANNAMITE ET TRACÉ DE LA VOIE TÉLÉGRAPHIQUE DE PNOM-PENH A BATTAMBANG

306 kilomètres dont 205 de levé nouveau.

Le développement considérable des routes, haute et du milieu, leur éloignement des centres importants et les difficultés d'entretien d'une ligne télégraphique dans des forêts presque désertes, firent préférer pour le tracé définitif une voie qui emprunterait la route basse dans ses parties praticables en toute saison et s'en écartant ailleurs autant qu'il le faudrait.

Dans ce but, je reconnus l'ancienne route annamite dont l'examen avait été retardé par la nécessité d'un débroussaillement préalable, son envahissement par la végétation étant presque absolu dans la majeure partie du trajet.

L'étude du terrain peu éloigné de la route basse, qu'elle parcourt, ne

pouvait me fournir de nouveaux renseignements géographiques intéressants, mais le tracé général de la ligne qui la comprend entière avec son prolongement jusqu'à Battambang eut pour résultat d'indiquer sur la carte une voie praticable aux hautes eaux, au moins pour les voyages en éléphant.

LEVÉ DE LA RIVIÈRE DE PURSAT

75 kilomètres de levé nouveau.

Il a déjà été parlé dans le voyage de 1881 de cette rivière dont la région des sources se trouve en partie déterminée par la reconnaissance de la route haute. Elle commence à être navigable à partir de la jonction des trois Stungs : Knang-krepeuh, Aral et Krevanh qui la forment. De ce point, à celui à une douzaine de kilomètres du Lac où, par ses proportions l'inondation rend le terrain inhabitable, elle n'a pas moins de 45 villages ou hameaux sur ses rives. Son cours très sinueux dans l'alluvion a environ 75 kilomètres. Le lit a une largeur ordinaire de soixante à quatre-vingts mètres, il en atteint même 200, mais se rétréeit considérablement à l'approche du Lac dont la crue précoce, en le faisant déborder dès le début de la mousson pluvieuse, empêche le gros courant dans cette saison de ronger et d'élargir ses berges. En temps sec le Stung Pursat n'a guère qu'un mètre d'eau, aussi les chaloupes à vapeur ne le remontent-elles qu'aux hautes eaux.

DE BATTAMBANG A MONGKOL-BOREY ET A LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX

146 kilomètres dont 68,500 de levé nouveau.

A l'époque du maximum de l'inondation du Grand-Lac, l'immense plaine d'herbes qui entoure Battambang est, au Nord, noyée à plus de soixante-quinze kilomètres et son terrain n'y peut être parcouru qu'en barque. Le reste de l'année, les voyages vers Mongkol-borey s'accomplis-

sent dans des directions variables suivant l'avancement de la saison et la fantaisie des gens, la plupart cherchant le terrain le plus sec après le retrait des eaux et au contraire le moins desséché lorsque la sécheresse est avancée.

Ayant à tracer du premier au second de ces points, une voie pour le télégraphe dans ce terrain alluvionnaire très uniforme, je parcourus un itinéraire direct, que je rectifiai ensuite, ne rompant la ligne choisie que pour éviter la partie trop marécageuse des bords du Stung Péha et ayant soin de longer les mares principales qui gardent un peu d'eau au fort de la sécheresse. Je laissai ainsi à quelques kilomètres à l'Est le chemin que j'avais visité deux ans auparavant pour aller à Angkor.

Mongkol-borey, sur la rivière du même nom, affluent du Stung Sangké, point extrême que les chaloupes à vapeur peuvent atteindre aux grandes eaux, est un chef-lieu d'arrondissement situé à douze kilomètres de Teuc-tla où finit l'ancienne route du Siam vers le Cambodge.

Celle-ci, la première que je parcourais ayant mérité à une époque passée le nom de route, est une simple levée de terre de quelques mètres de largeur, en partie disparue, qui venue de l'Ouest en droite ligne, permettait dans la saison des pluies d'atteindre, du Siam, à pied sec Teuc-tla, point de séparation du chemin vers Angkor et vers Battambang.

Teuc-tla est aujourd'hui inhabité, et Sysophôn, chef-lieu d'arrondissement distant de cinq kilomètres est le véritable relai vers Angkor comme Mongkol-borey est celui vers Battambang.

La chaussée longe à petite distance la rive gauche du Stung Sysophôn. Coupée par les petits affluents de ce cours d'eau, elle est rendue impraticable aux charrettes par le manque de ponts. Le fossé creusé pour l'élever étant commode aux barques jusqu'aux derniers jours de l'inondation est par suite devenu une voie meilleure qu'elle.

Il est intéressant de constater que le pays est jusqu'à ce point, atteint par l'inondation, qui l'y couvre d'un mètre d'eau lorsque le Lac arrive à sa profondeur maximum (10 mètres).

Tout en restant dans l'ancien territoire du Cambodge on se trouve, à partir de Teuc-tla, chez des populations transportées du Laos, placées

autrefois le long de la voie pour son entretien et le service des relais et ayant comme centres administratifs, Aranh et Vatana.

Le Stung Sysophòn, affluent du Stung Mongkol-borey est navigable jusqu'à Sysophòn pour les chaloupes à vapeur pendant la saison des hautes eaux. Sa source principale traverse la chaussée cinq kilomètres au delà d'Aranh. Venue des monts Dangreck sous le nom de Au Maho, elle recueille les dernières eaux destinées au Grand-Lac. Le Au Rang, le plus éloigné de ses tributaires, n'est séparé du premier ruisseau coulant vers le golfe de Siam que par une plaine sablonneuse d'à peine un kilomètre sommet du dos d'âne qui forme la ligne de partage des eaux.

Jusqu'ici le terrain s'élève très légèrement justifiant par son peu de hauteur la continuation de la chaussée qui garantissait les voyageurs contre les inondations partielles des petits cours d'eau.

Le sol dans cette région, comme l'ont montré les nombreux sondages à 1m,50, faits pour le plantage des poteaux, est généralement un gravier rougeâtre, désagrégation d'une sorte de limonite très commune dans le pays, et un grès grossier qui émerge fréquemment.

Si je n'avais pas généralement rencontré ce roc comme sous-sol j'aurais été porté à croire que les monts Krevanh étaient autrefois le centre d'une grande île.

A peu de distance de Vatana s'élèvent les petites collines à la base desquelles les indigènes cherchent de l'or dans le sable et dont il a été parlé précédemment.

2. — ÉTUDE DANS LE BASSIN DU GOLFE DE SIAM [1]

Lors de mon premier voyage j'avais visité la partie la plus méridionale du bassin du golfe, dans celui-ci j'allais commencer l'examen de sa partie septentrionale, cette étude allait me donner l'occasion de reconnaître, en

1. Pl. VII, VIII.

plus des voies terrestres que j'allais utiliser ou tracer, une partie du cours du fleuve dans le bassin duquel se trouve presque entière la région à parcourir, une exploration suivante devait me permettre de terminer l'étude de l'ensemble.

DE LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX A BANGKOK

238 kilomètres dont 83 de levé nouveau.

En dépassant le Au Rang, j'entrais dans le bassin du fleuve de Pétriou le tributaire le plus important de cette partie du golfe de Siam après le Ménam.

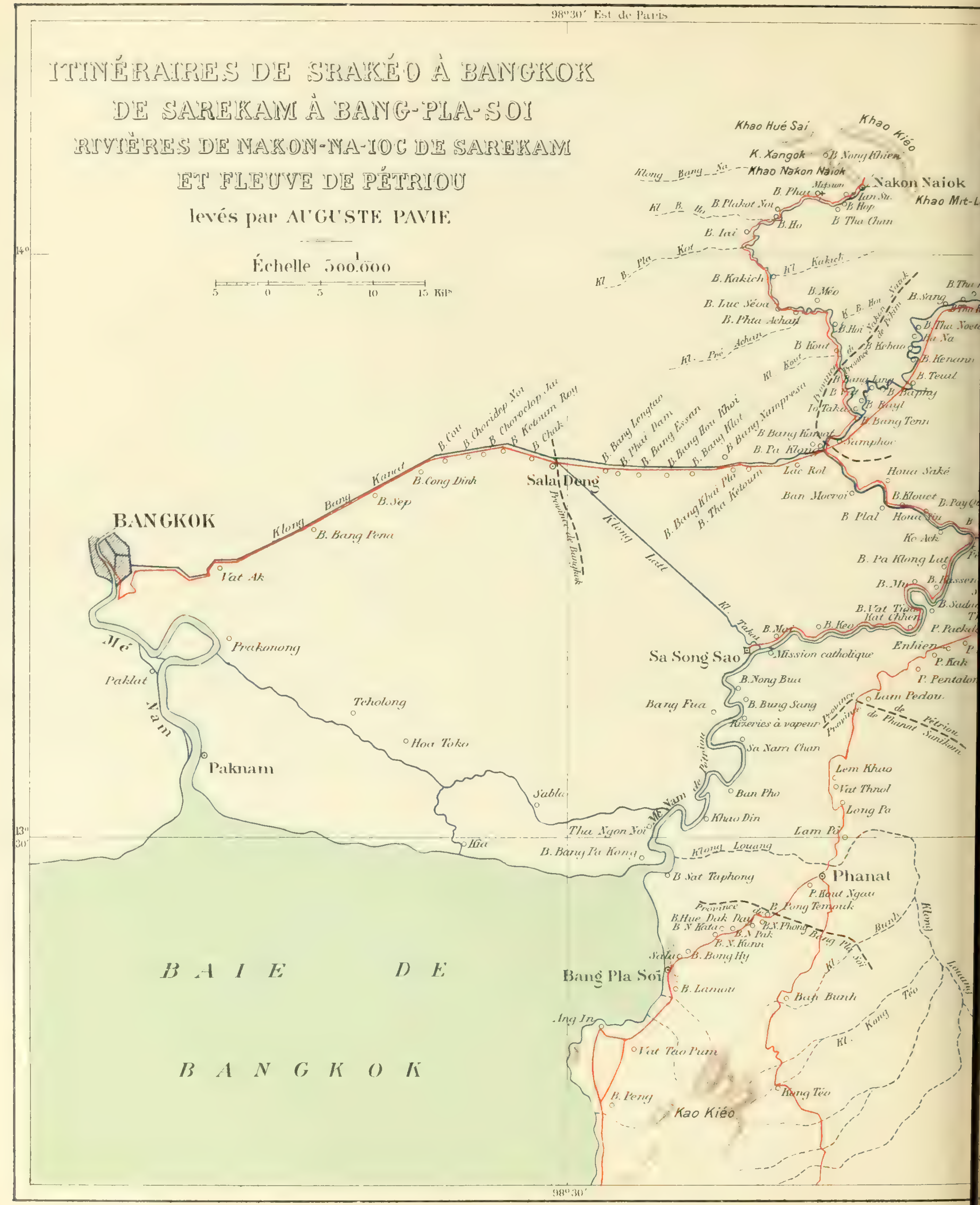
Ce n'est qu'en pleine saison pluvieuse qu'on peut juger du débit des ruisseaux sillonnant le pays : quoiqu'il eût déjà plu quelquefois, tous étaient encore à sec et il fallait creuser souvent à un pied de profondeur dans leur lit pour trouver l'eau indispensable.

La chaussée, entreprise en 1842 et commencée à Teuc-tla avec 5 ou 6,000 travailleurs, avait été terminée en cinq ans. Elle tomba dans un tel état d'abandon quand le Cambodge cessa d'être tributaire du Siam et que les communications entre ces pays furent devenues presque nulles, qu'il est la plupart du temps difficile d'en reconnaître la trace au cours de son développement qui atteignait 140 kilomètres.

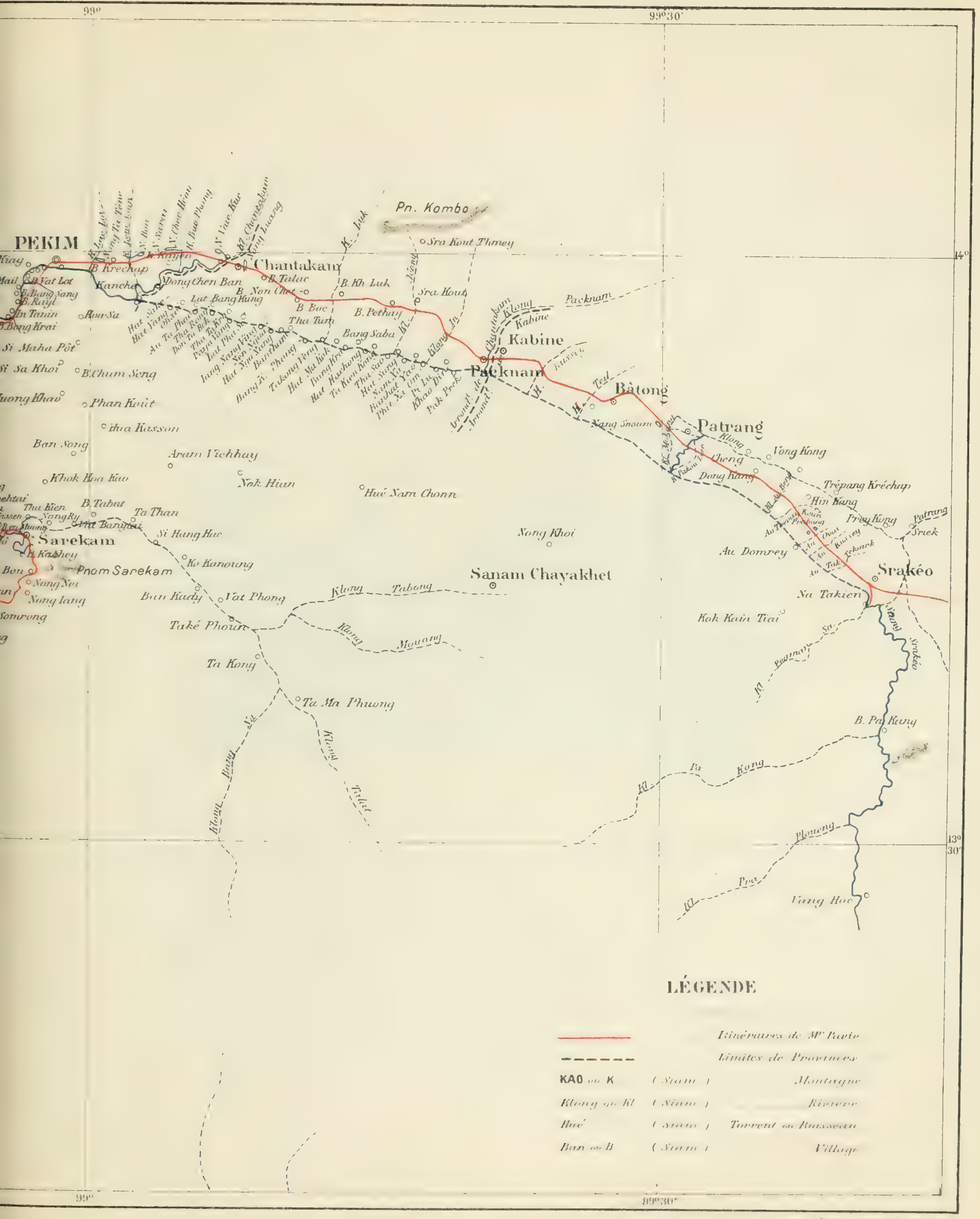
Sa première partie, dans ce bassin, offre cette particularité qu'elle est tracée entre deux rivières qui se réunissent après un cours parallèle de 40 kilomètres.

Ses 20 derniers kilomètres ont servi de voie à un petit chemin de fer abandonné desservant, jusqu'au fleuve, une mine d'or exploitée dans le pays de Kabine, et qui avec celle de Vatana, semble former comme la soudure au continent de la presqu'île préhistorique dont les monts Krevanh étaient le noyau.

La chaussée se terminait au bord du Klong Packnam, près de son confluent avec le fleuve, limite de la navigation à vapeur et jusqu'où la marée se fait sentir.


ITINÉRAIRES DE SRAKÉO À BANGKOK
DE SAREKAM À BANG-PLA-SOI
RIVIÈRES DE NAKON-NA-IOC DE SAREKAM
ET FLEUVE DE PÉTRIOU
levés par AUGUSTE PAVIE
Échelle 1/500.000
5 0 5 10 15 Kil.
98°30′ Est de Paris
14°
13° 30′
BANGKOK
Vat Ak
B. Bang Pena
Klong Bang Kanat
B. Sep
B. Cong Dinh
B. Cou
Sala Deng
Province de Bangkok
Klong Lat
Mé Nam
Paklat
Prakonong
Teholong
Hou Toko
Paknam
Sabla
Tha Ngon Yoi
B. Bang Pa Kong
Sa Song Sao
Mission catholique
B. Nong Bua
B. Bung Sang
Bang Fua
Rizeries à vapeur
Sa Nam Chan
Bun Pho
Khao Din
Mé Nam de Pétriou
Klong Louang
B. Sat Taphong
Phanat
P. Hout Ngau
B. Pong Temouk
Bang Pla Soi
B. Lamou
B. Bong Hy
Ang In
Vat Tao Pum
B. Peng
Kao Kiéo
Bang Téo
Ban Bunh
Lam Pa
Long Pa
Vat Thnol
Lem Khao
Lam Pedou
Province de Pétriou
Province de Phanat Sanikom
Enhien
P. Kak
P. Pentalon
B. Keo
B. Mot
B. Vat Tiou
Kat Chhen
B. Pa Klong Lat
Ko Ack
B. Plal
B. Klouet
Ban Mocroi
Lac Rol
B. Pa Klong
B. Bang Komat
Samphoc
Houa Saké
B. Bang Tenn
B. Kakich
Kl. Kakich
B. Luc Séoa
B. Phta Achau
B. Méo
B. Kout
B. Iai
B. Ho
B. Plakot Noi
B. Phau
B. Tha Chan
Nakon Naiok
Khao Nakon Naiok
K. Xangok
B. Nong Khien
Khao Hué Sai
Khao Kiéo
Khao Mit-L
Klong Bang Na
B. Kenam
B. Teual
B. Sang
BAIE DE BANGKOK

PL. VIII



Paris Imp. Erhard Frès

A ce point de sa rencontre avec une voie navigable en toute saison, la route terrestre directe, s'arrête : je dus faire, pour le télégraphe, un tracé de 83 kilomètres longeant à petite distance le fleuve jusqu'à sa jonction avec le canal de Bangkanat qui l'unit au Ménam.

Dans ce trajet, d'abord en terrain sablonneux puis en plaines de hautes herbes fortement inondées par le fleuve lors des crues, se trouve Chantakam dernier canton, habité par des Laotiens transportés de Vieng-chang. La région de Pékim qui se présente ensuite est peuplée de Siamois, et de



Fig. 58. — Le canal de Bangkanat à Bangkok.

Cambodgiens, et jusqu'à Bangkok, on ne rencontre plus que des villages formés de gens enlevés au Cambodge. Les bords des cours d'eau y sont particulièrement bien cultivés.

Le canal de Bangkanat a été creusé à l'époque où la chaussée a été construite et dans le même but de communication avec le Cambodge. A peu près envasé il ne permet la circulation aux barques de petite grandeur qu'à marée haute surtout au dos d'âne créé par la rencontre des eaux des deux fleuves. Il traverse des plaines qui commencent à

être mises en culture et où, lors de mon passage, circulaient encore des troupeaux d'éléphants sauvages. Vers le milieu de son parcours, un canal plus récent, l'unit une seconde fois au fleuve de Pétriou et vient aboutir à Sasong-Sao (ou Pétriou) le centre administratif et commercial de la région.

La ligne télégraphique suit le grand canal jusqu'à la capitale siamoise, Bangkok, fondée, après la destruction d'Ajuthia (1782) par les Birmans, sur les bords du Ménam et autour des anciens forts élevés un siècle avant par les soldats de Louis XIV.

RECONNAISSANCE DE PARTIES DES RIVIÈRES DE PATRANG ET DE CHANTAKAM ET DU FLEUVE DE PÉTRIOU

75 kilomètres de levé nouveau.

Le fleuve de Pétriou est formé par la réunion des stungs, Srakéo venu de l'extrémité Nord-Ouest des monts Krevanh, et Patrang descendu des monts Dangreck. Il est successivement grossi sur sa rive droite par les klongs, Packnam, Chantakam et Nakôn Naiok, nés dans les monts Dangreck dont les contreforts sont peu éloignés et, sur sa rive gauche, par les klongs Takien et Louang sortis des dernières ramifications des Krevanh.

J'ai, dans cette mission, relevé la fin du cours de chacun des klongs, Patrang et Chantakam et celui du fleuve depuis le confluent du klong Chantakam jusqu'à la rencontre du canal de Bangkanat : je devais dans un voyage ultérieur en relever d'autres parties.

Le klong Patrang, navigable aux basses eaux pour une petite pirogue, coule sur le sable dans un lit large de 100 mètres, au milieu d'une épaisse forêt. En plus de son lit principal, deux petits bras le joignent au stung Srakéo.

Le klong Chantakam est remonté par la marée jusqu'au centre important du même nom. Il coule, sinueux et profond, dans la plaine d'herbes, n'ayant que deux ou trois hameaux sur ses rives jusqu'à son confluent avec le fleuve.

Celui-ci parcourt le même terrain, mais ses bords sont couvertes de nombreux villages. Il a comme principal centre, avant la rencontre du canal, Pékim, chef-lieu de la province, dans une plaine cultivée en rizières et en cannes à sucre. Jusqu'aux approches de la mer, le pays continue à être très habité et très cultivé et Pétriou (ou Sasong sao), à mi-distance de l'embouchure est, après Bangkok, le centre le plus important du Siam pour le commerce des riz.



Fig. 59. — Bangkok. Mausolée dans le temple du Vat Kiang sur le bord du Ménam.

III

SIAM ET CAMBODGE

A. PAVIE

17 juillet 1883 au 11 février 1884.

Lorsque la construction du télégraphe avait été terminée, j'avais demandé et obtenu du gouverneur de la Cochinchine, M. Charles Thomson, l'autorisation de reconnaître, en rentrant dans la colonie, le pays entre la ligne télégraphique et la mer jusqu'à la rencontre de mes précédents itinéraires.

Je me mis en route ayant pour but de relever les cours d'eau navigables, de visiter la côte sur toute son étendue et de parcourir, entre elle et le télégraphe, les itinéraires intéressants, afin d'arriver à me faire une idée aussi exacte que possible de l'orographie et de l'hydrographie de

cette vaste région et d'en dresser, aidé des documents que j'avais déjà, la carte générale.

L'itinéraire a un développement de plus de 1,800 kilomètres.

Dans les années qui suivirent, j'ai parcouru bien des régions tout aussi nouvelles pour la géographie que les immenses solitudes au milieu desquelles s'étend le massif des Krevanh par les forêts duquel j'allais cheminer, je n'y ai pas pareillement éprouvé ces sensations qui tour à tour contentent et attristent le voyageur lorsqu'il se voit en « terra incognita » puis qu'il constate qu'elle est solitaire et que la fièvre des bois y est souveraine et frappe ceux qui la bravent.

Aujourd'hui, seize ans se sont écoulés et cependant je reste le seul Européen qui ait visité la plupart des forêts et des monts de cette contrée où les indigènes ne circulent qu'à contre-cœur, aggravant le mal qui souvent les terrasse, par la superstitieuse croyance qu'ils sont victimes de la colère des génies dont ils ont violé les retraites.

Parti en pleine saison des pluies, époque mauvaise pour la santé dans la marche en forêt, je payai tribut à l'impitoyable fléau né de l'humus accumulé sous les ombrages sans fin. Je venais reprendre des forces chez les missionnaires de Pétriou et de Chantaboun : MM. Schmitt, Perbet et Quentric, dont le bon accueil et les soins me remettaient vite debout.

Quand novembre arriva ramenant le beau temps et la fraîcheur, le voyage devint une promenade incomparable dont je voyais avec regret se rapprocher le terme. Presque en même temps je me trouvai en territoire cambodgien proprement dit et il me fut possible de louer deux éléphants grâce auxquels le trajet ne fut plus une fatigue.

Les moyens de transport permis par mes ressources étaient très réduits et je ne pouvais pour ainsi dire pas emporter de provisions. Du reste je m'habituai très bien à me passer de tout ce que je ne trouvais pas dans les villages. Mon souci était d'avoir seulement, avec l'indispensable, ce qui devait rendre le voyage fructueux. Le matériel photographique, très lourd à cette époque, tenait surtout grosse place dans le bagage. M. Schmitt, quand je le quittai, réussit à me faire emporter une bouteille d'un gros vin portuguais, elle me dura quinze jours. Au voyage précédent,

j'avais confié au gouverneur de Vatana une provision de vin destinée au retour. Je ne pus pas m'en charger quand je revins et je la lui laissai avec un mot pour le premier Français qui passerait ; un missionnaire, se rendant au Laos, en profita.



Fig. 60. — Femmes et jeunes filles dans un des villages de M. Schmitt.

J'exécutai ce voyage avec les moyens les plus sommaires de marche et dans des conditions dures qui me rendirent difficile même le recrutement de quelques domestiques, mon ancien personnel, fatigué, ayant préféré, sauf un petit Chinois, regagner la Cochinchine avec Biot plutôt que d'entreprendre une nouvelle campagne.

Je fus en particulier réduit à engager comme cuisinier un Chinois âgé, inintelligent et fort désagréable, qui se prétendait réfugié politique et avait surtout pour but, en venant avec moi, de gagner Saïgon en se formant un petit capital et sans rien dépenser.

Mes explications que le voyage ne serait pas direct et durerait fort longtemps n'avaient pu trouver accueil chez lui. Il disait volontiers qu'il ne croirait jamais que je mettrais six mois à faire un voyage qu'il fallait quinze jour pour accomplir, et que si lentement que j'allasse, quels que fussent mes écarts du chemin, il était persuadé que nous serions arrivés avant six semaines au plus.

En cours de route il finit par avoir un grand désappointement qui se traduisit par une sorte de haine pour moi ; il racontait aux gens des villages qu'il avait cru partir avec un grand seigneur et qu'il était honteux de mon pauvre équipage. Il se renseignait constamment sur notre position géographique mais ne la comprenait pas ; ceux qu'il interrogeait s'amusaient de sa sottise et l'embrouillaient encore par leurs indications.

Sans doute il m'eût abandonné si l'idée que son pécule grossissait ne l'eût retenu. Son très grand appétit empêchait qu'il ne me fît souffrir de sa cuisine. Il cherchait à me causer toutes sortes d'ennuis pensant qu'à bout de patience j'abrégerais le voyage. Ses malices se retournaient contre lui ; il était exaspéré de ma patience.

Un jour j'avais attaché, en le lui recommandant, un podomètre à sa boutonnière ; croyant cet instrument indispensable à mon travail il me dit à l'étape qu'il l'avait perdu au passage d'un étang.

« Eh bien retourne le chercher, j'attendrai ton retour pour manger ! »

J'étais bien convaincu qu'il avait déposé l'objet au pied de quelque arbre voisin. Quand il me l'apporta, un quart d'heure après, je l'engageai en plaisantant à se reposer avant de cuire le dîner mais le pauvre diable avait faim tout autant que moi-même et il eut vite fait de prendre sa marmite.

A Saïgon je lui remis 80 piastres, toute son économie. Le soir il pria

l'Annamite, gardien de la maison, d'aller lui acheter pour six sous d'eau-de-vie qu'il but sans en offrir à l'obligeant concierge. Celui-ci, mécontent, lui reprocha d'être assis sur le lit de camp où sa femme était couchée. Le Chinois s'excusa de son inconvenance, disant n'y avoir pas pris garde, puis mortifié à l'extrême des reproches que l'Annamite lui prodiguait il dit : « je vais me pendre », et sortit.

Toute la famille annamite le suivit curieusement appelant les voisins pour voir ce qu'il ferait.

Il se pendit vraiment, on dut couper la corde. Je saisis cette occasion pour le renvoyer.

Quelque temps après je rencontrai un Anglais, que je connaissais, il me dit :

« J'avais pris à mon service un Chinois qui a été votre cuisinier, maintenant il est parti me laissant son paquet ; si vous le revoyez vous pourriez lui faire connaître que ses effets sont chez le commissaire. »

« Figurez-vous », ajouta t-il, « le gaillard me volait, je le lui ai dit, il a recommencé ; alors je l'ai emmené dans ma chambre, j'ai fermé la porte et j'ai pris ma canne ; en voyant ces préparatifs, il a si vite ouvert la fenêtre et sauté du premier étage que je n'ai pas pu voir vers où il est allé ! »

J'ai rapporté l'aventure de ce serviteur que je n'avais pu m'attacher et qui contribua à rendre mon voyage pénible. Voici celle d'un autre de ses compatriotes engagé en même temps et qui me quitta presque aussitôt après.

J'avais alors l'intention de faire figurer dans mes recherches littéraires un conte chinois tiré du recueil nommé « Nam Ko », et je cherchais quelqu'un pour l'illustrer. Un Chinois remarquable artiste dans son genre était pour ce travail entré à mon service.

Afin qu'il pût dessiner très à l'aise, j'avais profité de l'occasion d'une barque pour l'envoyer à Chantaboun où je devais passer deux mois plus tard et je lui avais remis une recommandation pour le missionnaire.

Quand j'arrivai à Chantaboun ce dernier me raconta :

« Votre peintre m'a envoyé pour vous ces dessins et cet argent reçu en trop pour votre service, car il l'a quitté.

« La barque qui le portait s'étant arrêtée à Bang Pla Soï, il est allé à terre pour se promener. Un Chinois enchaîné, emmené à la prison par des gardes, passant près de lui, lui a dit :

« Frère, si tu es de Trieu-Chau, sauve-moi ; je suis prisonnier pour la somme de cent piastres que jamais je ne pourrai payer? »



Fig. 61. — Photographie d'une des peintures de mon artiste chinois

« Le peintre n'avait que ses deux mois d'avance, 24 piastres, il est allé à la maison des jeux, a joué et ruiné le fermier qui lui a donné sa fille en mariage et l'a pris pour associé !

« Le prisonnier délivré est venu me dire la nouvelle et m'apporter les dessins et l'argent ! »

Pendant cette exploration je rencontrai le premier chef Laotien que j'ai connu. Je ne saurais manquer de dire le souvenir que j'en ai gardé et l'impression qui depuis cette circonstance me rendit plus sympathiques encore les peuples de la grande vallée du Mékhong.

L'itinéraire de Chantaboun à Srakéo était achevé, j'allais suivre jusqu'à Vatana cette route télégraphique qu'en prenant tant de peine, j'avais ouverte quand l'année commençait.

Épuisé de fatigue, j'éprouvais comme un serrement de cœur en me retrouvant si seul sur ces lieux, tant animés quand nous levions le fil qui en deux partagea la forêt.

C'était le 4 décembre 1883, par une matinée presque fraîche. Les bœufs de ma charrette allaient leur petit train, je suivais à pied. Une douzaine de chars nous croisant, lancés au trot, nous firent tout à coup déranger, chose peu commode, la route étant étroite et la forêt au bord. « Tout un nombreux convoi vient très peu en arrière », me dit un conducteur.

Je m'assis sur l'herbe pour mieux voir.

Le Cambodgien de Srakéo qui menait ma charrette me raconta alors : « C'est sans doute la caravane du vieux Roi d'Oubôn, grand pays à l'Est de Korat et tout près du Mékhong. Ce prince est de la famille des anciens rois de Vieng Chang. Comme il ne peut plus payer ce que Siam lui demande, on l'appelle à Bangkok où il mourra c'est sûr, car il est très malade. Craignant de ne pouvoir revenir au pays, il emmène avec lui sa famille, tous ses serviteurs et son bien. »

J'étais intéressé par la rencontre. Les charrettes, les chevaux et les bœufs porteurs défilèrent soulevant la poussière ; vinrent ensuite des piétons hommes, femmes et enfants, le visage fatigué par de longs jours de route, chargés pour la plupart de fardeaux très divers. Ils s'étonnaient et s'arrêtaient à ma vue, puis après un sourire échangé, hâtaient le pas pressés par ceux qui les suivaient.

Quoiqu'ils eussent pour la marche des vêtements usés, tout juste suffisants, je reconnaissais le costume laotien aux jupes étroites des femmes, rayées de couleurs autrefois vives, aujourd'hui effacées et qui, pour rendre l'allure plus aisée, étaient relevées aux genoux montrant leur dessous de cotonnade écrue.

Douze à quinze éléphants simplement équipés, sur lesquels je cherchai en vain le maître, portaient des femmes âgées et des petits enfants.

En arrière d'eux, le soleil me montra luisantes, de longues lances de fer emmanchées dans l'argent : ceux qui les tenaient escortaient un palanquin, en avant duquel un petit chef avait en mains un faisceau de baguettes de rotins.

Le palanquin était d'une légèreté grande, une petite toiture en paillotte y abritait un vieillard assis sur un tapis et que paraissaient gêner beaucoup les cahots de la marche.

Je me levai, saluai, puis me remis en route.

« Attendez, je vous prie, vous êtes le premier homme d'Europe que je trouve en chemin ; en me saluant vous m'avez fait plaisir, vous me connaissez donc? Dites-moi votre nom et recevez le mien?

« Asseyons-nous près l'un de l'autre un instant? Seriez-vous pas médecin? Je souffre horriblement et ne puis faire le trajet en éléphant non plus qu'en charrette ! Auriez-vous quelque chose pouvant me soulager? »

Et il me dit son mal.

Je m'approchai, je lui serrai la main, disant n'avoir à lui offrir pour tout soulagement que du lait conservé. Puis je lui dis mon nom.

En l'entendant, il eut comme une joie : « Ah! c'est vous qui avez mis en l'air ce fil le long duquel je marche depuis bientôt six jours et qui ainsi va droit jusqu'à Bangkok! Je suis content, comme d'une chance, de vous trouver ici! Vous avez un bien mesquin convoi ! Une charrette à bœufs et vous marchez à pied! Laissez-moi vous offrir celui qui vous plaira parmi tous mes chevaux? »

J'acceptai le cheval et je lui offris un petit fusil à vent, le dernier cadeau dont je disposais.

Nous décidâmes de faire la halte du déjeuner dans une clairière voisine. Longtemps, seuls, nous parlâmes ensemble. Je lui dis mon désir d'aller au Laos, d'en connaître les royaumes, d'en servir les peuples. M'intéressant alors à l'extrême il m'entretint de son pays et des habitants doux, dociles et bons. Il me dit aussi me tenant la main : « J'ai la conviction que les populations des rives du Mékhong seront satisfaites un jour ; grâce à cette pensée je quitterai sans regret la vie. Puis il écrivit sur l'en-

veloppe bleue de la bouteille de lait, que je garde toujours, son nom et ces mots : « Merci beaucoup, gardons-nous une amitié fidèle. »

Il voulut encore que nous échangions nos montres l'une en fer nickelé, l'autre en aluminium, afin de pouvoir les montrer aux amis l'un de l'autre.

Le cheval, un poney laotien, me rendit grand service pendant les deux mois qui suivirent. Un jour, arrêté devant l'estuaire de la rivière de Paknam Venn, trop vaste pour qu'il fût possible de le lui faire franchir à la nage ou en pirogue, je dus m'en séparer ; j'en fis, à mon tour, don au missionnaire le plus voisin, celui de Chantaboun à qui je l'envoyai par mon guide.

Comme l'avait pensé mon conducteur de Srakéo le pauvre vieux prince dernier Roi d'Oubòn, mourut à Bangkok quelque temps après. Je fus, dix ans plus tard, assez heureux pour voir son pays et dire notre amitié à ceux-là très nombreux qui avaient gardé de lui bon souvenir.

1. — BASSIN DU GOLFE DE SIAM[1]

DE BANGKOK A PÉTRIOU, SAREKAM ET RAYONG

431 kilomètres dont 206 de levé nouveau.

Cet itinéraire comporte la reconnaissance de trois petites rivières, les Klongs Takoï, Takien et Kakiâp, et celle de la route de Sarekam à Rayong.

En quittant Bangkok, en barque, je m'étais dirigé sur Pétriou où la demeure de mon ami et collaborateur M. Schmitt allait devenir pour quelque temps mon centre de rayonnement.

J'y arrivai par le canal de Bangkanat et celui, indiqué dans le voyage précédent, qui l'unit par son centre au Klong Takoï, affluent du fleuve de Pétriou.

Né dans les marécages de la plaine, le Klong Takoï aboutit, après un

1. Pl. VII, VIII, IX, X.



E. GIFFAULT, DEL.
Paris. Imp. Erhard Fres.

ITINÉRAIRE DE RAYONG À CHANTABOUN

levé par AUGUSTE PAVIE

Échelle $\frac{1}{500.000}$

5 0 5 10 K.

Itinéraires de M. Pavie

99° Est de Paris
99°30′
13°
12° 30′
99°
99°30′

Chak Mokrouk
Kl. Rayong
Vat Lahann
Kl. Nam Ngou
Kl. Kao
Menam
M. Rayong
Packnam
B. Po Chet
B. Tephong Noc
B. Chonn
Kao Iéda
753
Tapau Koam
Nong Hou
Kao Din
Klong Kloun
B. Kloun
Sala
B. Phé
Cap Ya
Kl. Klenh
Prov. de Rayong
Klenh
B. Tong Ké
Somnac lai
Klong Lavonu
Kao Koie
B. Chang Sam
Kao Ié Kin
B. Tepang In
Kao Lem Tong Lang
Bé Tong Lang
B. Klamn
Klong Pasé
Pasé
Kl. Pong Ouai
B. Hien Jé Long
B. Kl. Kout
Tang Kienn
B. Lam Iang
Tonlé Noi
B. N. Kak
M. Pasé
Pn. Chémao
Pang-Rat
Klong Pang-Rat
Kl. Tang Pan
Kl. Bang Kenot
K. Trépolang
K. Penpy
K. lai
B. Bache
K. Mouleo
B. Bang Kenot
Klenh
Prov. de Chantaboun
B. Lampan
B. Tha Sala
B. Krang Talat
B. Tha Kouet
B. Tong Nong
B. Tha Mai
B. Kh. Houa Ven
Ancien Fort
CHANTABOUN
Arrond. de Bang
Kl. Prec Sac
Kl. Prec Honn
Pa Tha Kien Tong
Packnam
I. Samit
I. Toulou
I. Mone

G O L F E D E S I A M

E. GIFFAULT, DEL.

Paris _ Imp. Erhard Fres.

cours de six kilomètres seulement, devant la chrétienté du missionnaire. Très sinueux, profondément creusé par la marée, il peut être remonté par les chaloupes à vapeur, ce qui n'est pas le cas des deux canaux, trop envasés.

De Pétriou je gagnai également en barque le confluent du Klong Takien dont j'avais en vue de relever le cours ainsi que celui du Klong Kakiâp jusqu'aux mines de fer de Sarekam.

La petite rivière de Takien est profonde et accessible aux chaloupes jusqu'au village du même nom. Son courant était rapide à cette époque



Fig. 62. — Chrétienté de M. Schmitt à Pétriou.

de crues, et quoique la marée ait action sur tout ce trajet en temps ordinaire, elle ne me fut pas utile. Ses bords sont extrêmement peuplés.

Son affluent le Klong Kakiâp se termine en cul-de-sac à Sarekam, petit centre administratif près d'un riche gisement de fer dont le minerai qui affleure le sol est exploité par des Chinois d'après la méthode dite « catalane ».

La population de cette région est presque exclusivement composée de Cambodgiens transportés.

A travers une immense plaine qu'inondent les crues du fleuve de

Pétriou et de ses affluents, un chemin, rencontrant une quantité de villages cambodgiens et laotiens, conduit à Bang Pla Soï au bord de la baie de Bangkok en passant par Phanat, petit centre administratif.

Le pays est cultivé en rizières : le Klong Louang, dernier affluent du fleuve de Pétriou est, faute de ponts, l'obstacle le plus grave aux voyages pendant l'époque des pluies.

Aux approches des collines de Bang Pla Soï, ancienne île, sans doute, on passe du sol alluvionnaire sur un terrain sablonneux. La petite ville s'étale au pied des hauteurs et au bord de la mer. C'est aussi un chef-lieu de province, la population est évaluée à 10,000 habitants. La pêche y est une ressource importante.

De Bang-Pla-Soï à Rayong, un chemin fréquenté, longe la côte jusqu'à la petite baie de Na Kleua et s'engage ensuite dans l'intérieur, coupant, en ligne droite, l'avancée de terre inhabitée qui a pour extrémité le cap Liant.

Les cours d'eau rencontrés dans le parcours sont insignifiants, les premiers naissent dans les collines Kao Kiéo longeant la côte à petite distance, les derniers sont les sources d'affluents de la rivière de Rayong.

La côte est jolie et le pays bien cultivé dans ses abords. Les principaux points rencontrés en la suivant sont : Ang In, ancien lieu de plaisance fréquenté par la famille royale du Siam sous la régence qui a précédé le règne actuel, et Bang Phra, centre administratif en face de l'île de Ko-si-chan, abri dans la saison pluvieuse pour les navires qui ne peuvent stationner à l'entrée du Ménam.

A une demi-heure de Bang-Phra, une source thermale (37°) réputée salutaire, et qui, au dire des gens du pays, devient plus chaude lorsque la mer est mauvaise, est située sur la pente des hauteurs.

Relativement facile à parcourir pour les charrettes, la route court la plupart du temps en forêt après qu'on a quitté la côte. Elle est surtout utilisée pendant la mousson du sud-ouest qui rend les communications par mer souvent très difficiles.

La plaine de Rayong semble une succession de petites dunes

sablonneuses fertilisées par les alluvions du joli cours d'eau qui venu du Nord coule au milieu d'une superbe plaine de rizières très habitée.

Rayong est un centre administratif et commercial de peu d'importance, plusieurs centaines de Chinois, marchands ou cultivateurs y sont établis. Des petites barques de mer y font le cabotage sur la côte. La ville est située à 2 kilomètres et demi seulement de la mer, mais à l'embouchure de la rivière une longue dune formée avec le temps en allonge beaucoup le trajet en barque.

De Bang-Pla-soï à Rayong, le pays est en majorité peuplé de Siamois.

DE RAYONG A PÉTRIOU ET A NAKHÔN NAIOK

220 kilomètres de levé nouveau.

Cet itinéraire comporte les reconnaissances de la rivière de Rayong, de la route de Lahann à Pétriou, d'une partie du fleuve de Pétriou, et de la rivière de Nakôn Naïok.

Dans la saison des pluies la rivière de Rayong peut être remontée jusqu'à Lahann situé à 25 kilomètres de son embouchure. Dans la saison sèche le village de Na Pedou près de Rayong, où la marée se fait sentir, limite la navigation.

La marche vers Lahann est rendue difficile par le courant rapide et les bancs de sable qui obstruent le lit de la rivière dont les bords bien cultivés montrent de nombreux villages siamois. Elle a son origine à 70 kilomètres au Nord sur le petit plateau de Kansong qui prolonge les monts Krevanh jusqu'à la mer : la marche vers Pétriou fait rencontrer ses principales sources.

La route de Lahann à Pétriou se déroule dans le bassin de la rivière de Rayong et dans celui du Klong Louang affluent du fleuve de Pétriou.

Jusqu'à la ligne de partage entre ces deux cours d'eau, elle s'élève peu à peu sur le plateau de Kansong au milieu d'une forêt exubérante

longeant d'abord la rivière, se tenant ensuite entre deux affluents de sa rive droite où elle rencontre de rares villages.

Elle est surtout difficile à suivre lorsqu'elle entre dans le bassin du Klong Louang, la pente du plateau y est plus accentuée que sur le côté opposé. Ensuite la plaine, terrain alluvionnaire argileux sillonné par les sources du Klong Louang, est couvert d'une immense forêt inhabitée où le bambou domine, elle est presque impraticable dans les pluies aux charrettes à buffles, le seul moyen de transport qui y soit employé jusqu'à Phanat d'où le voyage peut s'achever en éléphant.

De Phanat à Pétriou le chemin passe par la chrétienté de Houa phaï, conquise sur les éléphants sauvages dans une immense plaine où les villages, la plupart habités par des Cambodgiens, commencent à être nombreux.

J'avais dans le voyage précédent fait le relevé du cours du fleuve de Pétriou depuis le confluent de la rivière de Chantakam jusqu'à la rencontre du canal de Bangkanat, je fis cette fois celui de la partie entre Pétriou et ce dernier point en allant reconnaître la rivière de Nakôn Naïok son dernier affluent de droite.

Dans ce trajet le fleuve garde une largeur moyenne de 200 mètres avec 10 mètres de profondeur. Il a une douzaine de villages sur ses rives.

La rivière de Nakôn Naïok sort des derniers contreforts des monts Dangreck dont l'extrémité S.-O. la plus avancée, arrive près du village de ce nom, jusqu'où elle est navigable dans la saison des pluies pour les petits vapeurs qui viennent charger du riz. Elle ne peut être remontée en temps sec que jusqu'à Ban Ho, limite atteinte par la marée. Large de quarante mètres, elle parcourt une plaine d'herbes qui à l'Ouest s'étend vers le Ménam et dans laquelle un dos d'âne séparant les deux bassins n'est pas encore achevé; aussi, les eaux des deux fleuves s'y mêlent en temps d'inondation, et la communication pour le transport des bois se fait-elle encore par le Klong bang-pla-kot qui, au delà du dos d'âne, prend le nom de Klong Ban Lang.

Nakôn Naïok est un petit chef-lieu de province près duquel une des chrétientés de M. Schmitt se trouve sur la rive.



Fig. 63. — M. Schmitt dans un de ses villages.

RETOUR A RAYONG

Rentré à Pétriou, je tentai de continuer mon voyage en allant prendre à Phanat un chemin vers Chantaboun qui autrefois était fréquenté, mais je dus me rendre aux assurances que cette voie, depuis longtemps abandonnée, était totalement envahie par la forêt et que personne dans le pays ne l'avait parcourue. Il me fut même impossible d'obtenir des indications me permettant de faire, sur la carte, un tracé par renseignements.

Je me décidai alors à retourner à Rayong pour continuer l'examen de la côte vers Chantaboun. Je gagnai Bang Pla Soï par la route que

j'avais visitée, de là, une barque de pêcheurs me conduisit à Rayong en deux jours.

DE RAYONG A CHANTABOUN

155 kilomètres de levé nouveau

Cet itinéraire, en plus de la reconnaissance de la route longeant la côte, comporte celle de la rivière de Pasè.

Dans un pays un peu peuplé, la route se déroule le plus souvent



Fig. 64. — Les écoliers du missionnaire de Chantaboun devant sa maison.

sous les ombrages de forêts quelquefois très épaisses, souvent remplies de marécages salés où le « melaleuca cacheputi » domine communément.

Elle est coupée par huit cours d'eau dont le Klong Pasè est le plus important.

Celui-ci peut être remonté, non sans difficulté, pendant 30 kilomètres. La marée le remonte jusqu'au village de Hien-Ié-Long. Sa largeur est d'environ 200 mètres pendant les 10 premiers kilomètres, à la



Fig. 65. — Une famille à Chantaboun.

sortie d'un canal qui réunit les deux extrémités d'un coude, elle n'est plus que d'une vingtaine de mètres. Né sur ce même plateau, prolongement des Krevanh, d'où l'on a vu sortir les Klongs Takien, Louang et Rayong, il parcourt un terrain qui n'est habité que dans sa partie basse.

Le pays entre Rayong et Chantaboun est généralement peuplé de Siamois, un grand nombre de Chinois se mêlent à la population pour le commerce et les cultures. Parmi les nombreux villages disséminés sur le parcours, les plus gros sont ceux de : Phè, devant la grande île Samit avec laquelle ses rapports sont constants, de Klamm dans un canton très beau, de Pasè à l'embouchure du Klong Pasè, de Pang-Ratt au Nord duquel on trouve de l'or. La colline de Kao Houa-ven est remarquablement cultivée par des Chinois, les premières plantations de poivre s'y rencontrent. On y recueille des agates et des pierres de petite valeur dans plusieurs endroits.

Chantaboun est le centre commercial le plus important et le seul port de toute la côte Est du golfe de Siam. La mer forme à l'embouchure de la rivière, une rade vaste, où les navires d'un tirant d'eau ne dépassant pas 4m,50 peuvent entrer. Les vapeurs venaient à l'époque de mon passage y charger le poivre, le riz et les produits du pays. La population assez nombreuse compte environ 4,000 Annamites dont 2,000 forment une chrétienté établie au bord de la rivière, et un millier de Chinois. La culture la plus importante est celle du poivre qui fournit une récolte annuelle d'environ 1,500 tonnes.

DE CHANTABOUN A SRAKÉO

155 kilomètres de levé nouveau.

Après Pétriou, Chantaboun devint mon centre de rayonnement. J'acquis en y arrivant la confirmation de ce qui m'avait été dit relativement à l'ancien chemin qui de Phanat y conduisait anciennement, par contre, je sus que je pourrais parcourir deux itinéraires l'unissant à la route télégraphique et qu'un troisième longeant la côte me mènerait de Chantaboun au Cambodge.

Le premier comporte les reconnaissances de la rivière de Chantaboun, de la route de Takien-Tong à Vang-Hoc et de la première partie de la rivière de Srakéo.

Les pluies avaient cessé depuis une quinzaine de jours quand je m'embarquai sur une pirogue pour remonter la rivière de Chantaboun. J'ai donc vu ce cours d'eau dans la période de son petit débit. Descendu du massif montagneux des Krevanh, il permet aux pirogues d'atteindre à 35 kilomètres au Nord, le village de Takien-Tong au delà duquel il n'est plus qu'un torrent roulant sur les roches. Sa largeur dans le trajet passe insensiblement de cent à vingt mètres.

Les rives sont très peuplées dans sa partie basse où elles sont bordées de plantations de poivre et de tabac entretenues surtout par des Chinois ou des métis.

A partir de Peuc, le pays est habité par des Tchiongs, anciens sauvages, aussi civilisés que les campagnards siamois de la région, et qui ont vraisemblablement la même origine. Ils ne forment pas moins de trente villages disséminés surtout dans la partie orientale du haut plateau et appartiennent à la même famille que ceux déjà rencontrés à Kompong-Som.

Quelques radeaux chargés de produits des forêts se rencontrent journellement sur la rivière jusqu'au point, quatre kilomètres au-dessous de Takien-Tong, où la navigation cesse d'être possible.

Takien-Tong est un joli village de quarante cases entourées de jardins, avec un temple bouddhiste dans une belle plaine de rizières au pied des hauteurs. On ne se douterait pas, à l'accueil empressé des Tchiongs, qu'ils ont jamais, dans le passé, mérité d'être considérés comme des sauvages.

Le chemin vers Vang-Hoc, simple sentier, court en forêt, traversant les petits affluents de gauche du Klong Tarong, principale source de la rivière de Chantaboun, qu'il passe le deuxième jour de marche, avant de franchir le col dans lequel il quitte son bassin.

En dépassant la ligne de partage des eaux il longe, à partir de sa source, le Stung Srakéo, l'un des deux cours d'eau dont le fleuve de Pétriou est formé, jusqu'au moment où, à Vang-Hoc, la rivière permet la circulation aux pirogues.

Le plateau et les montagnes qu'il parcourt contiennent du cardamome, le principal de leurs produits naturels. Les gens du Sud qui en font la

cueillette ne dépassent pas la ligne de partage des eaux, ceux du Nord respectent également cette limite.

Tha-Ruang, le seul village sur le trajet, est habité par des Cambodgiens chasseurs; toutes les autres haltes se font en des endroits déserts connus sous le nom de Domnac.

Le Stung Srakèo, près du chemin, coule abondant sur une pente peu inclinée, recevant quelques affluents sur la droite.

Aucun autre moyen de transport que l'homme n'est possible dans



Fig. 66. — Bords du Stung Srakéo.

les sentiers de cette région. Les Tchiongs sont heureusement habitués à la parcourir chargés et les étapes sont facilement atteintes.

La plupart de ceux d'entre eux qui m'accompagnaient parlaient le siamois et le cambodgien en plus de leur langue maternelle.

Dans cette forêt ininterrompue, les fauves sont nombreux plus que dans les précédents itinéraires; la nuit, les Tchiongs entouraient le campement de feux pour tenir éloignés rhinocéros, tigres et panthères dont les traces se voyaient partout.

Vang-Hoc est habité par des familles siamoises réfugiées depuis longtemps dans la forêt.

Leurs petites pirogues peuvent à peine contenir trois ou quatre personnes. Du reste, la rivière ne permettrait pas à de plus grosses embarcations de circuler sur son courant à peine profond d'un mètre et que les roches encombrent.

Dans plusieurs endroits, d'énormes arbres tombés en travers de la rivière ont une large entaille au milieu pour laisser passage aux barques.

Des affluents sans importance, les soulèvements calcaires, pleins de cavernes de Kao-Sakam et quelques villages, jalonnent le trajet jusqu'à Srakéo. Les rives commencent surtout à être couvertes de cases isolées, à partir de Ban-Na. En même temps la pente s'accentue et les roches créent des obstacles plus contrariants.

A Srakéo la rivière commence à dessiner le coude à angle droit qui lui fera quitter la direction Nord pour celle Ouest dans laquelle elle se continue jusqu'à sa rencontre avec le Stung Patrang.

Srakéo, sur la route télégraphique, est le chef-lieu d'un petit canton cambodgien comptant sept villages.

2. — BASSINS DU GRAND-LAC ET DU GOLFE DE SIAM

DE VATANA A CHANTABOUN

245 kilomètres dont 215 de levé nouveau.

De Srakéo, rentrant dans le bassin du Grand-Lac, j'allai à Vatana, également sur la voie télégraphique, pour gagner Chantaboun par un itinéraire parallèle à celui que je venais de suivre, laissant, entre eux deux, la légère ligne de partage des eaux du fleuve de Pétriou et de la rivière de Mongkol Borey.

Dans une immense forêt sablonneuse, clairsemée d'arbres d'abord, dans une immense plaine d'herbes ensuite, dans les montagnes en dernier lieu, un sentier passe tous les ruisseaux affluents de droite du Stung de Sysophòn, puis les sources des affluents de gauche du Stung de Mongkol-

Borey, il traverse ensuite cette rivière, la longe jusqu'au pied des monts Krevanh où il s'engage et, après avoir passé ses sources, rentre dans le bassin de la rivière de Chantaboun longeant ce cours d'eau jusqu'à la ville.

A Tvéa Ompil, à l'entrée dans les montagnes, le sentier rencontre le chemin qui de Battambang conduit aux mines de saphirs de Pailinh, et à Chantaboun.

Les villages sont rares dans le trajet ; ceux rencontrés jusqu'à la petite rivière Nam-Say, sont habités par des Laotiens transportés ; au delà la population est cambodgienne sauf dans le bassin de la rivière de Chantaboun où on retrouve des Tchiongs puis des Siamois.

A Nam-Say les habitants recueillent un peu d'or dans le sable de la rivière. A Paylinh, sur les premiers contreforts des Krevanh, des mines de saphirs étaient, à mon passage, exploitées par de nombreux travailleurs Birmans. A Nam-Ronn, un peu avant le passage du col de Sala Enlah qui ramène dans le bassin du golfe, se trouve une source thermale abondante ; en creusant le sol dans ses alentours on en fait jaillir l'eau chaude.

Dans les monts Krevanh on se trouve en pleine région du cardamome, la végétation y est férique. Sitôt qu'ils sont franchis, commence la plaine de rizières de Chantaboun.

3. — BASSIN DU GOLFE DE SIAM [1]

DE CHANTABOUN A KRATT ET A KOMPONG-SOM

317 kilomètres de levé nouveau.

De Chantaboun, j'avais d'abord eu l'intention de gagner Battambang, mais la partie de cette route que je venais de visiter était la plus intéressante et j'appris, quand je me renseignai que le reste, jusqu'à Battambang, était compris dans l'immense plaine d'herbes noyée par le

1. Pl. VII, XI, XII.


100°30′ Est de Paris
B. Ta Phil
Tha Kang
Kl. Tha Luan
Kratt
Klong Kratt
Chomrai
Ban Tem
Ban Lem Kratt
Rovac
Kl. Sonn
B. Sonn
Kl. Houang
B. Mérouth
B. Huong Som
B. Tamuc
B. Sva Om
Kl. Kann
Kl. Tamuc
Kl. Chet Lat
MTS KREVANH
Pn. Cheravac
Pn. Pang Cherei
PNOM KMOCH
1220
Kao Vong
Pn. Oc Phian
Kl. Oc Phian
GOLFE
DE SIAM
I. KUTE
Kopo
Tin-Krout
Sauton
Senon-Koai
Takat
Kloi
Ko Elho
Kokong
Pang Roun
Son Keba
456
I. KONG
12°
11° 30′
ITINÉRAIRE DE KRATT À KOKONG
levé par AUGUSTE PAVIE
Échelle 1/500.000
5 0 5 10 Kil.s
Itinéraires de M.r Pavie
100°30′

ITINÉRAIRE DE KOKONG À KOMPONG SOM, THEPONG ET KASSAN PNO

levé par AUGUSTE PAVIE

Échelle $\frac{1}{500.000}$

5 0 5 10 15 Kil.

LÉGENDE

Itinéraires de Mr. Pavie

Limites de Provinces et d'Arrondissements

PNOM ou PN. Pn. (Cambodge). Montagne

Kao . (Siam) . . d°

Stung ou St. Prec ou P. (Cambodge). } Rivière

Klong ou Kl. (Siam) . } Rivière



GOLFE DE SIAM
I. KONG
I. Samit
Pointe Samit
Sauton
Kopo
Tin-Krout
Senon Koai
Takat
Kloi
Tatey
Stung
Ko Elap
St. Thepong
Kokong
Pang Roun
Son Keba
Em Dann
Prec Taprom
Prec Tuk Laak
Trepang Rovah
Prec Thma Dar
Prec Tachan
Au Thma Dar
Province de Kokong
Arrondt de Kompong Som
Au Che
Au
Prec
Somléan
Ampenh
Piphat
Thanong
Pnom Tuk Sap
Chemeal
Kompong Sala
Tewong
Ang Chat
Khsach Crahom
Khchang
Tha Ben
Kompong Som
Prec Kompong
Som ou Bac Enchien
Pn Thngon Prit
Pn. Pra Chau
Pn. Conchha
Conchha
Prec Tap Kieang
Prec Kombot
PN. THA REMÉAS
Kompong Roun
Tacloc Pong
Senoc
Pn. Pchoc
Arrondt de Thepong
Arrondt de Kompong Som
Tum Neap Russey
Roman Saa
Pn. Chia
Pn. Tat
Tang Kompong
Keté
Pn Knong Krepeuh
Thepong
Somrong
Prelay
Chap Russey
Tréa
Taphoc
Arenh
11° 30'
11°
101° 30'
101°
E. GIFFAULT, DEL.
Paris - Imp. Erhard Fres.

Lac ; je résolus alors de me rendre à Kompong-Som en achevant l'étude de la côte, et de rejoindre Battambang en traversant, de l'Est à l'Ouest, le massif principal des monts Krevanh.

L'itinéraire offrait un intérêt particulier, j'allais en effet pouvoir faire près de la moitié du trajet en relevant des cours d'eau coulant presque parallèlement à la mer. Il comporte les reconnaissances ; de ceux entre Chantaboun et Kratt, du chemin de Kratt à Sauton, des cours d'eau entre Sauton et Trepang Rovak, et du chemin de ce point à Kompong-Som.

A part un très court trajet par terre reliant, du village de Santong à celui de Ban Klong Iaï, la voie fluviale longeant la côte, on peut se rendre en barque de Chantaboun au petit centre administratif et commercial de Kratt, au fond de la baie du même nom.

Je préférai d'autant mieux cette route à une autre terrestre plus au Nord, que les indigènes avaient appelé mon attention sur deux « dos d'âne » qui, au cours du trajet, faisaient obstacle à la navigation et la limitaient à la toute petite batellerie.

De l'estuaire de Chantaboun à celui de Packnam Ven, des lagunes, entretenues par trois petites rivières prennent successivement les noms de Klong Pliou, Klong Krett et Klong ma iao. Les points de séparation entre elles sont ; le prolongement rocheux des collines de Houa langnoc, sur lequel il y a à peine, pendant une dizaine de mètres, assez d'eau pour permettre d'y traîner les petits bateaux, et le dos d'âne formé à l'embouchure du Klong Taphôn noï. Ces deux obstacles, s'ils disparaissaient, permettraient la circulation aux grosses barques qui ne peuvent se risquer en mer pendant la mousson du Sud-Ouest. La largeur du cours d'eau est réduite à une dizaine de mètres dans sa partie la plus étroite, elle s'augmente rapidement avant d'arriver, d'un côté et de l'autre, aux estuaires.

La route qui unit l'estuaire de Packnam Ven au Klong tung iai est facile à parcourir, les transports de marchandises ou de produits s'y font couramment au moyen de chars à buffles.

Le Klong Tung Iaï est un petit fleuve de 40 mètres de large et de 3 mètres de profondeur au point où l'on s'embarque pour le descendre. Il parcourt, recevant plusieurs affluents sur sa rive gauche, la vaste plaine située entre les monts Sabap et la ligne des hauteurs Ponntatt, habités les uns les autres par des Tchiongs : Il n'a qu'un village sur sa rive jusqu'au petit canal qui conduit à Kratt.

Kratt est le chef-lieu d'un beau canton : une vingtaine de Chinois y sont établis, trafiquant des produits des cultures, et de ceux des forêts au nombre desquels la gomme-gutte tient le premier rang.

Le voyage de Kratt à Sauton est surtout intéressant dans la partie autour de la baie, riche plaine cultivée en poivre et riz, que nombre de Chinois, planteurs ou commerçants, habitent parmi la population indigène composée de Cambodgiens, de Siamois et de Tchiongs. Le parcours est singulièrement compliqué par la montée ou la descente des rivières dont le cours alterne, pour le trajet jusqu'au village de Rovak, avec les chemins terrestres qui les relient entre elles.

De Rovak à Sauton une barque longeant la grève sans difficulté, le vent venant de terre en cette saison, emporta mon bagage.

Tantôt marchant sur le rivage, tantôt le suivant dans le bateau, je notai les torrents nombreux descendant de ces hauteurs des Ponntatt qui, vues de loin, ont une apparence très régulière et, de près, montrent des ravins par lesquels les eaux descendent de sommets au troisième plan.

Cinq ou six villages, de bûcherons qui recueillent la gomme-gutte dans les bois, ou de pêcheurs, sont disséminés sur cette côte presque inhabitée.

Sauton, petit chef-lieu administratif au fond de l'estuaire envasé du Klong Kopo, est en communication avec l'important Stung Kokong ou Thepong, par une sorte de canal naturel, formé de plusieurs rivières dont les alluvions ont constitué le vaste banc de Ko Elao, très bien cultivé, aux environs de l'unique village sur la rive.

Le Stung Kokong, appelé ainsi du nom de la grande île devant son embouchure, a sa source sur le plateau au Sud-Est ; il suit une direction parallèle à la côte recevant, sur sa rive droite, les eaux d'une partie de la région des Krevanh, qui lui sont apportées par une série de rivières dont l'itinéraire suivant montrera les sources.

Le pays dont la population est très restreinte, est habité par des Cambodgiens et quelques Siamois qui, ayant fui le Siam, sont considérés comme ayant droit d'asile sur ces terres désertes et ne doivent pas d'après les usages, y être poursuivis. Son aspect est très beau, quelques cours d'eau sont remarquables comme voies de communication ainsi que le Stung l'est lui-même, jusqu'au point extrême où on peut le remonter au delà de Trepang-Rovak.

Une première marche par terre dans une forêt inhabitée où la meilleure espèce de guttiers et des cannelliers variés sont communs, conduit à Thanong, au bord du prec Piphat, grosse rivière dont on rencontre plusieurs des sources en chemin.

Rapidement parcouru en barque jusqu'à son embouchure, ce prec ramène au golfe de Siam. Il est, après le fleuve de Kompong-Som, le tributaire le plus important du vaste estuaire, que ferment les îles de Rong productrices de gomme-gutte, et qu'il contribue à envaser. Le village de Piphat, sur ses rives en le remontant, est habité par des réfugiés du Siam et du Cambodge qui y ont droit d'asile.

La frontière entre le Siam et le Cambodge n'étant pas déterminée, la ligne de partage des eaux entre le prec Piphat et le prec Kokong, sépare la province cambodgienne de Kompong-Som, des territoires également cambodgiens sur la côte au Nord que le Siam administre.

Quelques villages de pêcheurs sont disséminés sur la plage de l'estuaire entre les embouchures des deux cours d'eau.

1. — BASSINS DU GOLFE DE SIAM ET DU GRAND-LAC[1]

DE KOMPONG-SOM A BATTAMBANG

280 kilomètres de levé nouveau

Cet itinéraire comprend les reconnaissances, du chemin de Kompong-Som à Kompong-Kol, et de la rivière de Sangkè : il allait compléter les renseignements recueillis le long de la côte du golfe et dans la région du Grand-Lac en me montrant, dans la partie centrale des monts Krevanh, les sources des cours d'eau reconnus à leur embouchure, et il allait me donner une idée définitive de ce grand massif que j'avais déjà contourné dans son entier et dont j'avais traversé et parcouru des rameaux.

Ayant gagné en barque le village de Concha sur le fleuve de Kompong-Som, déjà visité en 1881, je fis à pied, jusqu'à Thepong, le premier tiers de la route, là je pus me procurer des éléphants que je gardai jusqu'à une journée de la rivière de Battambang.

Au village de Pobang, le chemin laisse la direction de mon premier voyage (1881) à l'Est, puis se continuant ensuite vers le Nord-Ouest, il conduit aux dernières sources du fleuve de Kompong-Som, entre pour une journée dans le bassin du fleuve postérieur où il passe les sources d'un fort affluent du Pree Thnott, et franchissant le col de Knang-Krepeuh ramène dans le bassin du golfe de Siam, aux sources du Stung-Thepong, le principal affluent du Stung-Kokong.

C'est la grande région des montagnes, celle où l'on recueille le plus de cardamome. Le chemin la parcourt en visitant une série de vallées parallèles, séparées par des lignes de hauteurs de 2 à 300 mètres, qui vont uniformément mourir à une courte distance à l'Ouest de la route. Les ruisseaux et rivières qui y circulent, pour arriver au golfe par les Stungs Kokong et Kopo ou le petit espace entre eux, tombent brusquement du plateau dans le Delta par une rampe presque à pic qui, suivant les indigènes, serait d'environ 15 mètres de hauteur.

1. Pl. X et XII.

Je tins à constater ce fait pour la chute du Stung Thepong et à aller y prendre la direction générale de la base du plateau. Je me rendis à Arenhi où je ne trouvai qu'une cascade de 3 mètres limitant la navigation pour les pirogues qui circulent dans la vallée supérieure.

En descendant la dernière ligne de hauteurs, le chemin entre dans le bassin du Grand-Lac par la vallée du Stung Krevanh, le plus occidental des trois cours d'eau formant la rivière de Pursat déjà signalée aux voyages précédents. Il passe ensuite les sources du Stung Dontri, puis, par le col de Probiet dans une dernière chaîne de collines, entre dans les plaines du Stung Sangkè, pays presque inhabité où, à la végétation riche et puissante des montagnes, succèdent de maigres forêts clairières. Dans cette



Fig. 67. — Bords du Stung-Sangké aux approches de Battambang.

région les fauves se montrent plus souvent que l'homme, à ce point que, dans la dernière étape, prolongée jusqu'à 9 heures et demie du soir pour atteindre Kompong Kol, j'ai vu pendant les deux heures de nuit, la route traversée devant moi par plusieurs éléphants, un rhinocéros et un groupe de bœufs sauvages.

A partir de l'entrée en montagne, les villages sont formés de familles appartenant aux anciennes races sauvages Pear et Tchiong et qui, le plus souvent, ont oublié leur langue et ne connaissent leur origine que par les récits des vieillards.

Kompong Kol, au bord du Stung Sangkè, est le point où, dans la saison sèche, les petites pirogues commencent à circuler sur la rivière qui a déjà 30 à 40 mètres de large et 1 mètre de profondeur, et, le dernier village que les chaloupes à vapeur peuvent atteindre dans la saison des pluies où la profondeur moyenne est de 6 à 7 mètres.

De là à Battambang, le Stung a ses bords peuplés et bien cultivés. Par endroits, il conserve aux plus basses eaux, une certaine profondeur : de nombreux crocodiles qu'on rencontre nageant par groupes ou étendus sur le sable, font de ces petits gouffres, comme les appellent les indigènes, leurs retraites.

5. — BASSIN DU GRAND-LAC[1]

EXCURSION AUX COLLINES DE L'OUEST DE BATTAMBANG ET RETOUR AU CAMBODGE

229 kilomètres dont 27 de levé nouveau.

A l'ouest de Battambang, sont soulevées une dizaine de petites collines calcaires connues dans le pays sous des noms légendaires. Les grottes dont elles sont sillonnées, fournissent tout le salpêtre utilisé dans la région principalement pour la fabrication des poudres d'artifices. C'est dans leur direction que commencent les chemins qui, de Battambang ou des environs, se dirigent sur Tvéa Ompil vers Chantaboun. Je voulus voir de près ces collines dans l'une desquelles on m'assura qu'on trouvait autrefois de l'or et reconnaître le terrain du début de la route de Chantaboun. Je constatai qu'elles étaient isolées, les unes des autres, dans l'alluvion, et qu'à part leurs environs immédiats, la plaine est le même terrain soumis à l'inondation du Lac que dans le reste du pays.

Je regagnai, par la voie télégraphique, Kompong-Chhnang sur le fleuve du Lac où je rencontrai une chaloupe à vapeur qui me ramena à Pnom-Penh.

1. Pl. V.



Fig. 68. — Pnom-Penh. Entrée du palais gardée par des soldats français pendant les troubles.

IV

CAMBODGE

MM. PAVIE, LAUNEY ET COMBALUZIER

25 juillet au 31 décembre 1884

Après la conclusion du traité du 17 juin 1884, entre le gouverneur de la Cochinchine et le roi du Cambodge, et qui avait pour effet de placer l'administration du pays sous la direction de notre protectorat, des fonctionnaires français furent installés dans les principaux centres. Je fus chargé de l'étude et de la construction d'un réseau télégraphique, continuation de celui de la Cochinchine, destiné à relier entre eux les chefs-lieux de l'organisation nouvelle.

Je me mis en route le 25 juillet avec deux de mes collègues, MM. Launey et Combaluzier, attachés à ma mission sur ma demande.

En dehors de la construction de plusieurs petites lignes, en terrain connu, j'avais à unir la ligne de Cochinchine aboutissant à Tayninh, au

Mékhong, le long duquel je la prolongerais ensuite jusqu'aux limites du Laos, et, à joindre cette nouvelle ligne à celle de Pnom-Penh à Bangkok, à travers la région entre le Fleuve et le Grand-Lac.

Pour la formation de l'équipe des ouvriers, je fis connaître dans Pnom-Penh, que j'avais besoin de cambodgiens pour un travail qui durerait six mois. Le lendemain, parmi ceux qui s'offrirent, je choisis soixante hommes que je fis se grouper par dix se connaissant. Les six escouades présentèrent six chefs que Biot, qui cette fois ne devait pas marcher avec moi, prépara pendant trois jours à leur nouveau métier. Aucune difficulté ne survint ensuite dans cette petite troupe ; le travail exécuté dans la saison des pluies et de l'inondation, fut terminé en moins de cinq mois, le 31 décembre.



Fig 69 — Support en fer de 56 mètres.

L'établissement de supports en fer, pour les fils aériens destinés à remplacer les câbles, jusqu'alors immergés dans le Mékhong et le fleuve du Lac, montés sur les plans et sous la direction de M. Lourme, chef du service télégraphique de Cochinchine, compléta l'installation du réseau.

Les reconnaissances géographiques avaient eu un développement de 1,200 kilomètres. La construction télégraphique porta sur 500 kilomètres.

Je fus particulièrement bien servi par les chefs indigènes des régions



Fig. 70. — Construction d'un support en fer pour la traversée du fleuve du Lac par le fil télégraphique.

où j'installai le télégraphe, au cours de cette mission, effectuée pendant la période qui précéda les troubles. Ceux d'entre eux, qui entrèrent ensuite dans la révolte, conservèrent le souvenir des relations amicales nées dans ce travail. Ils préservèrent aussi longtemps qu'ils le purent les lignes qu'ils avaient contribué à élever, et firent constamment rendre la liberté aux agents indigènes capturés en allant les réparer quand elles furent coupées par d'autres chefs. Plus tard lorsque à Bangkok je me préparais à mon premier voyage vers le Laos, je fus prié par M. Picquet, alors résident général au Cambodge, d'écrire à quelques-uns dont il n'avait pu obtenir la soumission, et de leur donner ma parole, qu'ils devaient croire à leur pardon, et que leur situation leur serait conservée. Je fus assez heureux ensuite pour apprendre de lui, qu'ils avaient tenu compte absolu de mes lettres.



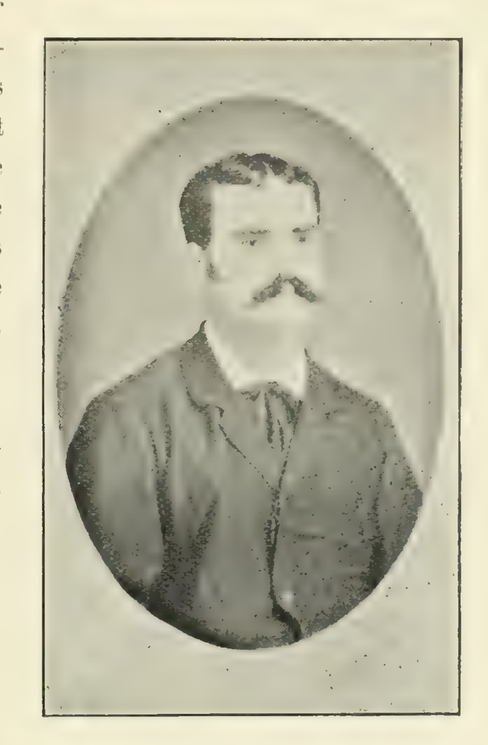
M. Launey.

Mes collaborateurs Launey et Combaluzier furent remarquables d'entraînement dans cette période ; c'étaient des hommes intelligents, actifs et résolus, ayant un avenir certain dans l'administration. Nous nous aimions avant d'être réunis, et ils me savaient un gré extrême de les avoir mis en mesure de montrer leurs aptitudes. C'était un bonheur pour moi, de penser que je contribuais à former deux agents qui rendraient d'utiles services ensuite en exécutant les travaux semblables, nombreux en perspective dans l'Indo-Chine. Mon espoir ne put se réaliser. Ils épuisèrent leurs forces dans cette première campagne.

Combaluzier y contracta une dysenterie qui l'emporta quelques semaines après le travail achevé.

Je ressens encore le poids des sanglots de sa mère quand, en France,

quelques mois plus tard, j'allai lui parler de son enfant perdu! Il me semblait qu'ils devaient contenir des reproches et me frappaient lourdement le cœur. Cependant elle les retenait autant qu'elle le pouvait lorsqu'elle m'embrassa. C'était une Française forte et courageuse; elle avait été heureuse de voir son fils partir avec moi, il lui avait dit notre amitié dans des lettres enthousiastes où il me présentait sous un jour dont j'étais touché et confus. Elle sentait combien j'étais affecté moi-même de sa mort, et me considérant comme le maître qui a perdu son ami et l'élève sur qui il fondait son espoir, elle comparait ma peine amère à sa douleur immense. Que mon souvenir à celui qu'elle pleure lui parvienne avec mon hommage respectueux et mon admiration pour son caractère!



M. Combaluzier.

Launey continua son service au Cambodge pendant la longue durée des troubles, puis sa santé étant gravement atteinte, il rentra en France. Revenu en Cochinchine, il y succomba, quelques années après, au mal qu'il avait contracté, le climat n'ayant pas permis le retour de ses forces.

Cette dure et pénible conséquence de ma marche, je ne l'avais pas envisagée, elle devait, hélas, se renouveler plus tard; elle aurait contribué à amollir ma résolution, si cela avait été possible, bien plus que les obstacles élevés sur ma route.

I. — ÉTUDE ENTRE LE MÉKHONG ET LE GRAND LAC[1]

Cette étude comporte deux reconnaissances, la première de Prec Sangké sur le Mékhong, à Kompong-Thom, la seconde de Kompong-Thom à Sambor. Avec l'itinéraire parcouru de Kompong-Hao à Stung-Trang, en mars 1881, elle a terminé l'examen que j'ai fait de cette région.

Accomplie en éléphant, pendant la saison des pluies, elle avait pour but le choix du tracé télégraphique entre le Mékhong et Kompong-Thom; comprise, presque entièrement, dans le bassin du Stung Chinit, affluent du fleuve du Lac, elle montra, la voie de Prec Sangké, préférable aux deux autres auxquelles elle était intermédiaire.

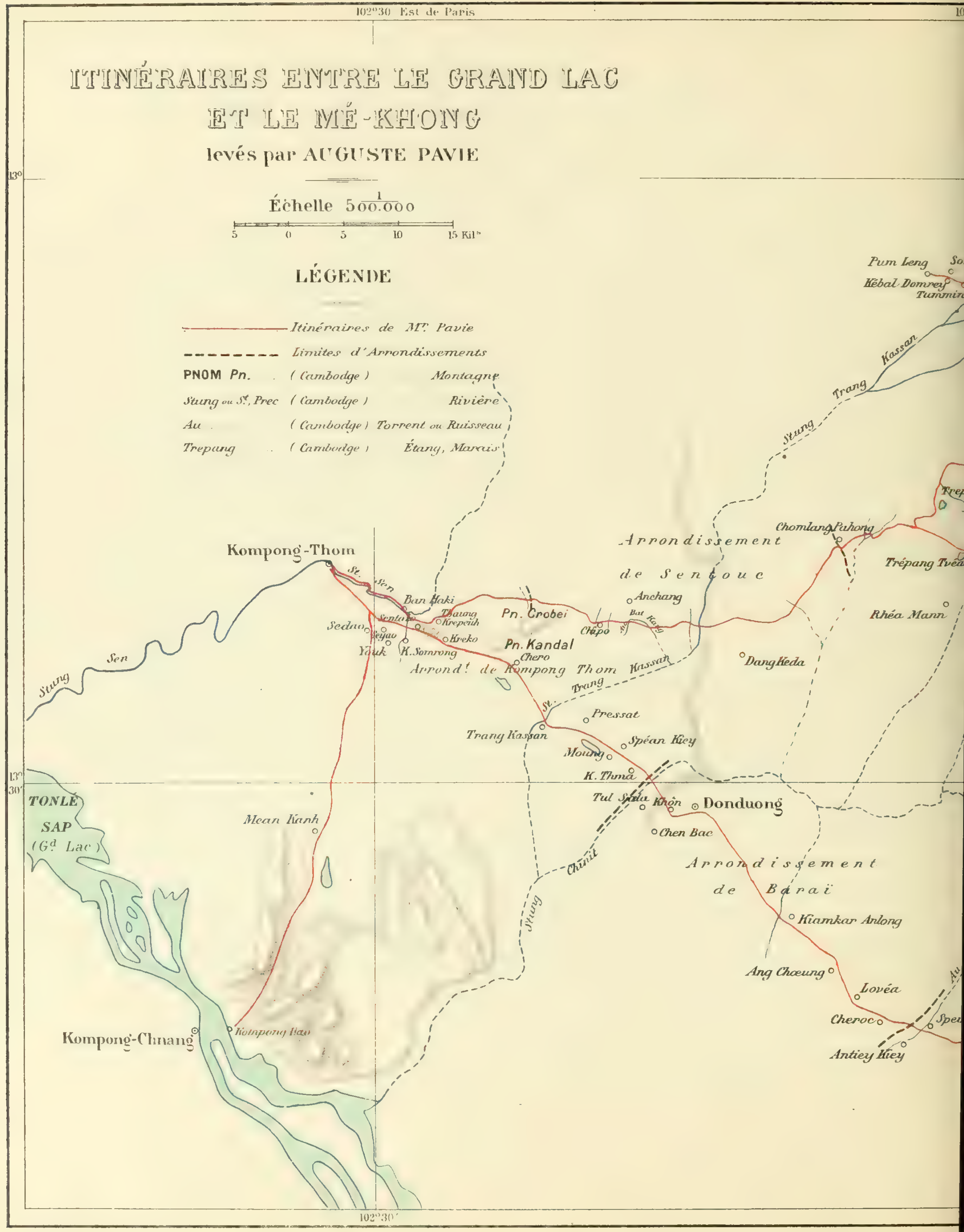
DE PREC SANGKÉ A KOMPONG-THOM

130 kilomètres de levé nouveau.

Prec Sangkè, point de départ de la première reconnaissance, est le confluent d'un ruisseau, sur la rive droite du Mékhong, devant le commencement du grand centre de Crauchmar et qui longe le plateau, qu'à mon premier voyage, j'avais descendu vers Stung-Trang par une pente très douce.

Ce plateau qui, de Stung-Trang à Crauchmar, borde le fleuve d'une falaise rocheuse haute de 90 mètres, est étendu sur presque tout l'espace comprenant les bassins du Stung Chinit et du Stung Sen. Continuation des monts Dangreck, il montre çà et là, quelques petites collines et des roches affleurant le sol, et s'abaisse insensiblement vers l'Ouest et le Sud. Tous les cours d'eau rencontrés dans le voyage y naissent et portent leurs eaux au Stung Chinit.

1. Pl. XIII.


102°30 Est de Paris
ITINÉRAIRES ENTRE LE GRAND LAC
ET LE MÉ-KHONG
levés par AUGUSTE PAVIE
Échelle 1/500.000
5 0 5 10 15 Kil.
LÉGENDE
Itinéraires de Mr. Pavie
Limites d'Arrondissements
PNOM Pn. (Cambodge) Montagne
Stung ou St. Prec (Cambodge) Rivière
Au (Cambodge) Torrent ou Ruisseau
Trepang (Cambodge) Étang, Marais
13°
13° 30'
Kompong-Thom
Stung Sen
St. Sen
Ban Haki
Sedao
Sontako
Thaung
Krepeuh
Kreko
K. Somrong
Yeuk
Pn. Crobei
Pn. Kandal
Chero
Arrond. de Kompong Thom
Arrondissement de Sentouc
Anchang
Chapo
Stung
Trang
Kassan
Pum Leng
Kébal Domrey
Chomlang Pahong
Trépang Tvéa
Rhéa Mann
Dang Keda
Pressat
Trang Kassan
Spéan Kiey
K. Thma
Tul Sala
Khôn
Donduong
Chen Bac
Arrondissement de Baraï
Kiamkar Anlong
Ang Chœung
Lovéa
Cheroc
Antiey Kiey
Chinit
Stung
TONLÉ SAP (Gd Lac)
Mean Kanh
Kompong-Chnang
Kompong Hao
102°30'



Paris — Imp. Erhard Fres.

Son sol, généralement pauvre en dehors des rives du Stung Chinit, est couvert de forêts clairsemées d'arbres, parmi lesquels le pin domine. Vers son centre, se rencontre, allant du Nord au Sud et sur une largeur de plusieurs kilomètres, une bande de terrain occupée par un arbuste nommé dans le pays « poivre de lièvre », sorte de thym, très parfumé, qui atteint plusieurs mètres de hauteur.

A Pree Sangkè l'inclinaison pour gagner le plateau est raide, le chemin des chars ne commence que lorsqu'elle est gravie ; il se poursuit sur un sol, riche d'abord, au milieu d'une forêt exubérante qui, peu à peu, s'appauvrit sur du sable et sur du roc, et amène par une pente insensible, à vingt kilomètres du Mékhong, au bord du Stung Chinit.

Cette voie se continue alors vers l'Ouest parallèlement à la rivière jusqu'à la rencontre du Stung Trang-Kassan. Les obstacles créés sur son parcours par les forêts et les eaux y étant les mêmes que sur l'itinéraire plus au Sud, je me décidai, sur l'avis des chefs du pays, à remonter un peu au Nord où je trouvai, dans la région entre le Stung Chinit et les sources de ses affluents de droite, un chemin moins boisé et plus sec dans la saison des pluies.

Dans le trajet de ce dernier, le pays reste aussi inculte, à peine y rencontre-t-on quelques hameaux dont les habitants vivent des produits de la forêt; ce n'est qu'avec le delta du Stung-Sen que commencent les rizières et aussi la plaine d'herbe, soumise à l'inondation du Lac, continuée jusqu'au delà de Kompong Thom.

DE KOMPONG THOM A SAMBOR

186 kilomètres de levé nouveau

De Kompong Thom à Sambor, on emprunte d'abord pendant 40 kilomètres la route précédente, je profitai de ce que cette fraction n'avait plus d'intérêt pour moi, pour relever le Stung Sen dans la partie qui lui est parallèle et qui a pour limite le petit village de Ban Haki.

La rivière pleine à moitié de son lit, se montre à cette époque sous un très bel aspect : accessible aux petits vapeurs elle est une voie précieuse pour le commerce de la région.

A partir du point où le chemin de Sambor se détache de celui vers Prec Sangkè, le terrain s'élève ; c'est la ligne des sources de la plupart des affluents de droite du Stung Chinit presque tous nés dans des petits étangs. La végétation offre ce point particulier que, dans une partie importante de la forêt, les pins sont remplacés par des melaleuca cacheputi que, jusqu'ici, j'avais seulement rencontrés dans les terres humides des approches de la mer.



Fig. 73. — Groupe de travailleurs pendant les constructions télégraphiques.

Le Stung Chinit y est, comme sur les itinéraires précédents, l'obstacle principal aux communications. Pour toucher Baroung, ancien centre administratif, et chercher ensuite le gué où le chemin franchit la rivière, il faut suivre le bord de celle-ci pendant une assez grande distance sur un sol qu'elle noie fréquemment. Après son voisinage on trouve des terres plus élevées et les sources de plusieurs de ses affluents de gauche, puis, la route entre dans le bassin du Mékhong.

Pour atteindre le fleuve, elle descend le plateau en longeant de loin un gros ruisseau, le Au Cruoh, jusqu'à son confluent devant la grande île de Kà Lognéou, de l'autre côté de laquelle se trouve, sur la rive gauche du fleuve, le petit centre de Sambor où un poste militaire venait d'être installé, en raison de l'occupation récente par le Siam, d'un point rapproché sur la même rive du fleuve.


103°30' Est de Paris
Don Tong
85
Mé-Khong
Krauchmar
Ansa Cherei
Kompong Thom
K. Ratt
Stung Trang
Tul Roka
Tonlé Tauch
Sangké
Bauch
Muk Pnom
Bakou
K. Sleng
Péam Chilang
Sna Snap
Pompenh Tès
Prec Bang
Tr Veng
Trépang Chombac
Domnac Poung
Roca Papram
P. Kaul
Arrondissement de
Kompong Kiam
12°
Thma Peith
Kebal Au
P. Sombuc
P. Sé
Kenong
Lo Tangnol
Cherap
Lovéa
Kla Chann
Passé
Pno
Cherac Ponn
Po Kel
Bat Méas
Cherou
Chap
Kenong
Choeung-Phsa
Souhon
Prey Méan
Ka Pen
Ka Roca
Ka Kak
Ka Sutin
Péam Phkai Moreck
Tbaung-Khmoum
Trépang Tma
Bey Phey
Bunteay Kandol
Trepang Snor
Kandal Cheroum
Domnac Popel
P. Snail Kassan
P. Sleng
Komreng
Chantoun
Thieo
Kauk
Ketoum
Tomral
Chap Domrey
Long Hen
Tha Héou
P. Kaun Khmeng
Kreek
Pra
Chi Mann
Prey Nokor
Po Praham
St Anglong
St Kompeuh
St Salatt
St Beu Dauc
St Tauch
Trepang Roung
Trepang Plom
P. Kanda
Spéan Kiam
St Spéan Kiam
11° 30'
COCHINCHINE
Vaïco
Limite orientale de la Cochinchine
Tay Ninh
103°30'
ITINÉRAIRES SUR LA RIVE GAUCHE DU MÉ-KHONG
levés par AUGUSTE PAVIE
Échelle 1/500.000
5 0 5 10 Kils
Itinéraires de Mr. Pavie.

2. — ÉTUDE ENTRE LE MÉKHONG ET LA LIMITE DE LA COCHINCHINE[1]

Cette étude comporte trois reconnaissances joignant au Mékhong, Spéan-Kiam, le point, sur la frontière de Cochinchine, fixé pour la jonction des lignes télégraphiques.

Depuis Chlong, où le Mékhong commence le coude arrêté à Crauchmar, un bras nommé Tonlé Tauch (petit fleuve), considéré comme son ancien lit, s'en détache et le suit parallèlement ayant jusqu'en Cochinchine de nombreuses communications avec lui. A l'Est, un petit plateau de 30 à 40 mètres de hauteur, nommé Péan Chang, étendu Nord-Sud sur une longueur de 80 kilomètres sépare, depuis Crauchmar jusqu'à Baphnom, le bassin du Mékhong de celui du Vaïco oriental.

A l'époque de la saison des pluies, l'inondation du fleuve s'étend jusqu'à la base du plateau, noyant le terrain sous plusieurs mètres d'eau, et c'est seulement à partir de cette limite, que les chemins peuvent être parcourus à pied sec.

DE PÉAM-PKAI-MORECK A SPÉAN-KIAM

63 kilomètres de levé nouveau.

A Spéan Kiam, aboutissait anciennement le meilleur chemin de la Cochinchine vers le Mékhong. Venu de Tayninh, il était indiqué comme la seule voie stratégique pratique dans le pays. Lors de leur occupation du Cambodge et de leurs guerres avec le Siam, les Annamites avaient tracé plusieurs voies unissant Spéan-Kiam au Mékhong, un fort, établi au centre de la région, à Pô Prahan, était destiné à assurer la sécurité à ceux qui les parcouraient. Plus récemment, en 1867, pendant les troubles suscités au Cambodge par le rebelle Pou Combo, ce chef avait

1. Pl. XIV.



Fig. 74. — Passage d'une des sources du Vaico oriental.

établi des retranchements à Spéan Kiam pour arrêter la marche des troupes françaises venant de Cochinchine. Le capitaine Peyrusset, en 1879, cherchant un tracé possible pour un chemin de fer, avait parcouru un itinéraire ayant des points communs avec l'une de ces voies.

Le premier chemin que je visitai dans la région, était un de ceux que les Annamites avaient tracé. Il va de Spéan Kiam à Péam-pkai-moreck, confluent d'un des canaux unissant le Tonlé Tauch au Mékhong. Ayant parcouru ce cours d'eau, je m'étais trouvé, aussitôt après avoir mis pied à terre, sur la pente du plateau dont la base rocheuse se voit dès les premiers pas.

Une forêt épaisse, vigoureuse et productive, en couvre la partie élevée, une vaste plaine de rizières, comptant de nombreux villages, lui succède, c'est la très pittoresque région des sources du Vaïco oriental. Le pays, peuplé par des Kiams et des Khmers, s'étend vers l'Est jusqu'à une autre série de hauteurs au delà de laquelle se rencontrent des populations dites : Penongs, à demi sauvages.

A mi-route, à Prey-Nokor, une grande enceinte, dont les murs de terre ont cinq mètres de hauteur, marque la place d'une ancienne résidence royale kiam.

Spéan Kiam (pont des Kiams), aujourd'hui désert, est au bord d'une des principales sources du Vaïco oriental.

DE SPÉAM KIAM A CRAUCHMAR

80 kilomètres de levé nouveau.

Le terrain entre Spéan Kiam et le Mékhong offrant le moins de difficultés dans son parcours, était, d'après les indigènes, celui au Nord vers Crauchmar. Les Annamites y avaient tracé une voie directe sur laquelle, outre le chemin dont il vient d'être parlé, se greffaient trois autres voies conduisant à Kompong-Kiam, Péam-Chilang et Chlong sur le Mékhong.

La route de Crauchmar longe, à peu de distance, les hauteurs qui limitent à l'Est le bassin du Vaïco oriental ; l'inondation produite par les

sources de ce fleuve ne noie que légèrement le terrain qu'elle parcourt, et les forêts qu'elle traverse ont peu d'étendue et ne constituent pas d'obstacles sérieux aux communications.



Fig. 75. — La route aux environs de Spéam Kiam pendant l'inondation.

Au centre du pays, près de la jonction des chemins vers Kompong-Kiam et Chlong, les Annamites avaient construit la fortification de Pô Prahan dont j'ai parlé plus haut.

Dès qu'on sort du plateau pour rentrer dans le bassin du Mékhong, on se trouve sur un terrain presque partout couvert de cinq mètres d'eau lors du maximum de l'inondation du fleuve et qu'on ne peut parcourir qu'en barque, pendant la saison des pluies.

Il y avait autrefois beaucoup d'Annamites établis dans ce canton : ils s'en sont peu à peu retirés : actuellement la majorité des habitants est Kiam, le reste est composé de Cambodgiens et de Chinois.

DE ROCCA PAPRAM A PÉAM CHILANG

16 kilomètres de levé nouveau.

Le chemin vers Péam Chilang part d'un peu au-dessus du village de Rocca Papram ; le pays qu'il visite donne lieu aux mêmes remarques faites pour le précédent.

RIVES DU MÉKHONG DE PNOM-PENH A SAMBOR

En vue de la construction du télégraphe le long du fleuve de Pnom-Penh jusqu'à Sambor, je dus procéder à un examen rapide de ses rives déjà bien connues. Très habitées ainsi que les îles, surtout jusqu'à Kratié, elles comptent dans la partie la plus riche du Cambodge. Cette course me montra la rive droite plutôt pratique, jusqu'à Crauchmar, pour l'installation que j'avais à faire, et la rive gauche préférable depuis ce centre jusqu'à Sambor, non seulement parce que les berges sont plus favorables dans ces parties, mais aussi parce que les lieux importants, qu'il fallait desservir, y sont établis.



Fig. 76. — Travaux du télégraphe



Fig. 77. — Le poste de Sambor quelques semaines avant l'attaque.

V

CAMBODGE

A. PAVIE

8 janvier au 22 août 1885

Les lignes télégraphiques étaient terminées depuis une semaine à peine, lorsqu'arriva la nouvelle qu'à Sambor, le point le plus éloigné qu'elles atteignaient, une bande d'aventuriers, au service d'un frère du roi du Cambodge, révolté et réfugié au Siam, avait tué le lieutenant Bellanger, commandant le détachement annamite, et déterminé la destruction et l'abandon du poste par cette petite troupe.

Certain que la population ne pouvait avoir pris part à un pareil acte, et convaincu que les auteurs de l'attaque n'étaient pas restés sur les lieux, j'obtins de M. Fourès, représentant du protectorat au Cambodge, une chaloupe à vapeur pour aller rétablir la station télégraphique abandonnée (8 janvier).

A Kratié mon compagnon Launey se joignit à moi, avec un sergent français et huit tirailleurs annamites qui devaient provisoirement occuper Sambor. Lorsque nous étions près d'arriver, une canonnière m'apporta l'ordre du Gouverneur de rétrograder et d'attendre une colonne militaire chargée de réinstaller le poste. Quand nous y parvînmes, le 15 janvier, le pays était tranquille, la bande ayant disparu depuis le jour même de l'affaire.

Dans ce village, où j'avais, quelques semaines auparavant, fait la connaissance du malheureux lieutenant, nous arrivions nombreux comme pour donner plus de solennité à ses funérailles. Il y avait une section d'infanterie de marine, une compagnie de tirailleurs annamites et une troupe cambodgienne avec des éléphants.

Bellanger avait été tué à vingt pas du poste, en se jetant seul, le revolver à la main au-devant de la bande ; un coup d'un sabre emmanché au bout d'un long bambou, le frappant à la ceinture, l'avait presque coupé en deux. Nous trouvâmes son corps sous quelques pouces de terre à la place même où il était tombé, il y avait été enterré par un Chinois du village qui lui avait religieusement placé le képi sur la tête. Chose navrante, à notre arrivée, le capitaine de la colonne avait pris ce Chinois pour un des assaillants du poste, resté en arrière, et l'avait tué d'un coup de revolver.

On eut bientôt des nouvelles de la bande ; passée sur la rive droite du fleuve, elle avait été rejointe par le frère rebelle du roi, qui, rendu audacieux par la réussite de ce coup, tentait de soulever le pays. Il en fut bientôt chassé, mais n'en continua pas moins pendant plus d'un an à y entretenir le trouble par delà la frontière.

L'affaire de Sambor eut un retentissement fâcheux dans le Cambodge et servit la campagne que des agitateurs y faisaient depuis quelque temps.

donnant comme note aux habitants, que le traité du 17 juin 1884 opprimait le roi et était contraire aux intérêts du pays, et, que s'il y avait un mouvement de protestation au Cambodge contre cet acte, le gouvernement de la République ne le ratifierait pas.



Fig. 78. — Funérailles du lieutenant Bellanger, sur l'emplacement du poste détruit.

Ce fait, que les premiers résidents installés à la suite du traité arrivèrent au Cambodge avec un personnel recruté en Cochinchine, depuis les interprètes jusqu'aux miliciens, affecta les populations cambodgiennes dont l'aversion était connue pour les Annamites qui, de leur côté, les jugent avec une inconcevable légèreté et leur témoignent mépris et dédain. Il contribua à faire écouter les fauteurs des désordres qui montraient nos fonctionnaires séparés des chefs et du peuple par un entourage détesté.

A Preyveng, sur la rive gauche du Mékhong, un chef d'arrondissement

se considérant comme molesté par les agents annamites du résident français, l'attaqua avec ses gens la nuit lorsqu'il venait pour l'arrêter, tua quatorze de ses miliciens annamites, le réduisit à s'échapper presque seul et se retira ensuite dans les bois. Une colonne militaire arriva sur les lieux, se livra à des représailles, détruisit des temples et des villages; la population s'enfuit. Elle devait rester plusieurs mois errante dans la plus grande détresse.

Alors d'autres chefs qui n'avaient pas de prétexte personnel de mécontentement se levèrent isolément dans différentes parties du pays. Ils laissaient entendre que de hautes personnalités cambodgiennes les avaient mis debout ou les encourageaient. On savait par ailleurs que les fonctionnaires restés fidèles étaient l'objet des sarcasmes ou des menaces de vengeance de personnes de la cour de Pnom-Penh. Les troubles prirent un caractère grave.



Fig. 79. — Le Prince Duong-Chacr.

Le prince Duong-Chacr, fils préféré du roi, mort récemment exilé en Algérie, s'était fait remarquer par son attitude hostile au cours de ces événements; plus tard, en 1892, il était réfugié à Bangkok où je représentais la France; je m'attachai à lui être utile et à gagner sa confiance. Je l'entretins souvent de cette période malheureuse ; il me montrait une confusion, un regret et un dépit véritablement désespérés de n'avoir pas su, remplir alors, un rôle différent.

La nécessité s'étant montrée urgente, d'organiser des milices locales pour remplacer les Annamites, et le Protectorat n'ayant pas d'hommes préparés pour ce métier, je proposai les chefs et les ouvriers de mon équipe télégraphique. Des instructeurs français et annamites les préparèrent, puis on nomma les uns sergents et les plus intelligents des autres caporaux, et un noyau de milice ayant une certaine cohésion se trouvant ainsi formé, il n'y eut plus qu'à y encadrer des volontaires.

Je ne saurais raconter ici cette partie de l'histoire du Cambodge, que je serais désireux de pouvoir écrire un jour, je dirai seulement que, dans ma situation, je m'attachai, pendant sa durée, à faire prévaloir de toute mon énergie les idées de modération à l'égard de populations qui obéissaient résignées à leurs chefs, et souvent, ne comprenaient pas que, dans la répression, on ne leur tînt pas compte de ce qu'elles ne croyaient pas pouvoir se conduire autrement.

Des missions, dont je fis partie, furent organisées pour parcourir les



Fig. 80. — Instruction des premiers miliciens.

provinces troublées dans le but d'amener la soumission de ceux qui s'étaient armés.

J'accompagnai également le gouverneur de la Cochinchine dans sa tournée jusqu'aux limites cambodgiennes du Grand-fleuve, et dans le voyage qu'il fit dans le golfe de Siam, aux îles Kong et Samit, où le roi de Siam l'avait invité à se rencontrer avec lui.

C'est dans ces conditions que relevant les itinéraires, je visitai des régions que je ne connaissais pas encore et dont il va être question.

1. — ITINÉRAIRES DANS LE BASSIN DU FLEUVE POSTÉRIEUR

DE BENGHI A TAKÉO ET DE TAKÉO A VAT PONLU ET PNOM-PENH

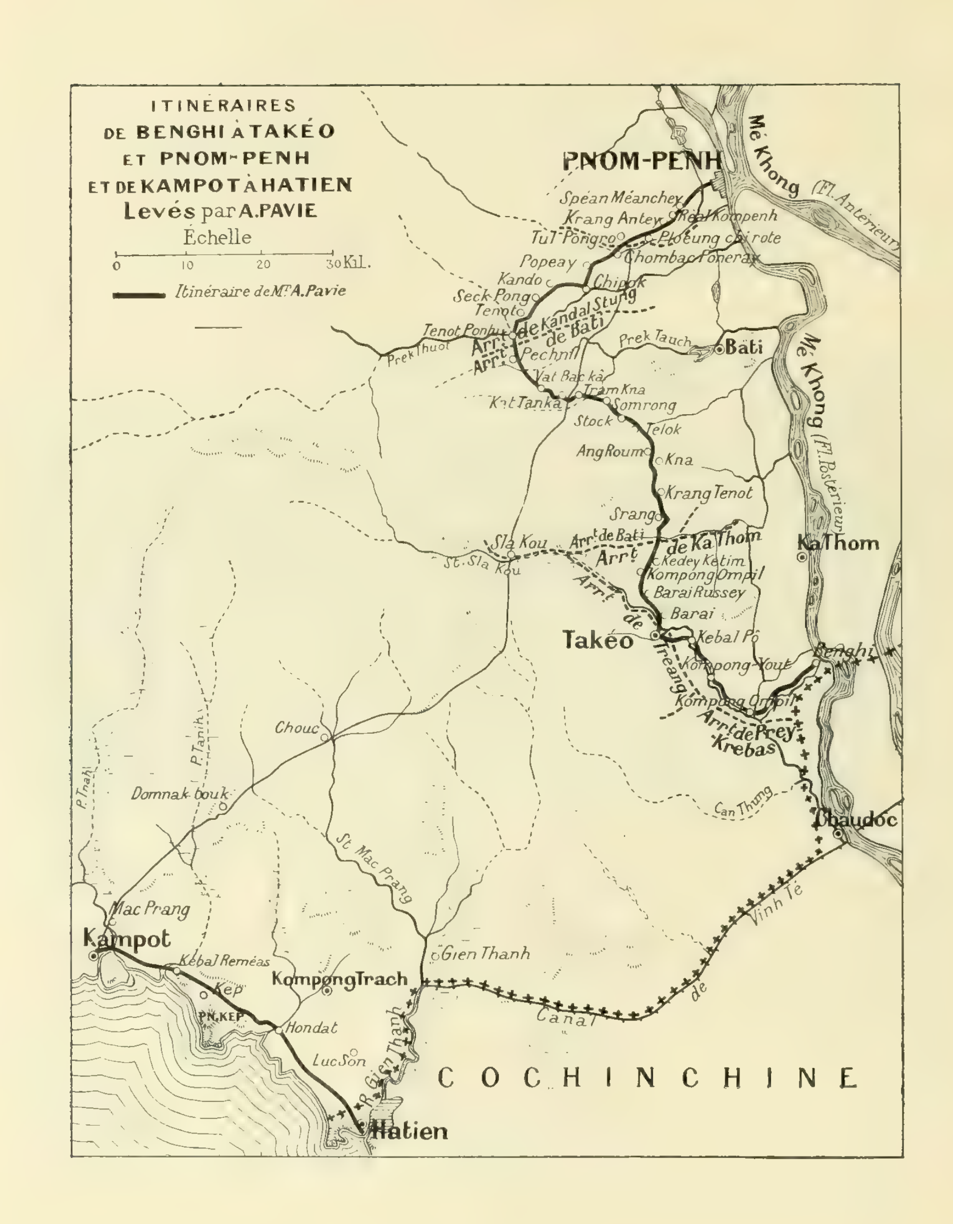
133 kilomètres de levé nouveau.

Dans le pays de Trang, au Sud de Pnom-Penh, des chefs rebelles s'étaient retranchés dans une forêt près de Takéo, et tenaient en échec le petit poste militaire établi dans ce centre, principal marché de la région.

L'envoi d'une mission de pacification y ayant été décidé, le second roi du Cambodge chargé de la négociation, se rendit à Takèo escorté par une compagnie d'infanterie de marine : M. Klobukowski, chef du cabinet du gouverneur de la Cochinchine, que j'accompagnai, vint l'y rejoindre. La mission n'obtint pas le résultat cherché et rentra à Pnom-Penh, ayant parcouru l'itinéraire ci-après.

J'ai déjà parlé, lors de mon voyage de 1880, des communications fluviales de l'intérieur de cette partie du pays avec le fleuve postérieur. Dans la présente marche, nous gagnâmes Takèo en descendant précisément ce fleuve jusqu'au confluent de la rivière de Benghi, limite entre le Cambodge et la Cochinchine, et en remontant les petits cours d'eau qui donnent de la valeur à la région.

Les pluies n'avaient pas encore grossi les eaux, et la marée était indispensable pour la navigation en chaloupe à vapeur d'abord, en barque ensuite, même, nous dûmes abandonner, faute d'eau, ce dernier mode de transport à partir de Kompong-Youl sur le Stung Slakou et achever la course en éléphant.


ITINÉRAIRES
DE BENGHI À TAKÉO
ET PNOM-PENH
ET DE KAMPOT À HATIEN
Levés par A. PAVIE
Échelle
0 10 20 30 Kil.
Itinéraire de Mr. A. Pavie
PNOM-PENH
Mé Khong (Fl. Antérieur)
Mé Khong (Fl. Postérieur)
Bäti
Ka Thom
Takéo
Benghi
Chaudoc
Kampot
Mac Prang
Kompong Trach
Hatien
Chouc
Domnak bouk
Gien Thanh
Hondat
Kep
Luc Son
Kebal Reméas
Canal de Vinh Tê
COCHINCHINE

Les rives très habitées, laissaient voir le plus souvent en arrière d'elles de grandes plaines d'herbes, incultes, soumises à l'inondation, les rizières ne commençant que sur les terres plus élevées. La majorité de la population était cambodgienne mais beaucoup de Chinois et d'Annamites s'y mêlaient.

Quoique les agglomérations fussent nombreuses, Takèo à l'extrémité d'un affluent du Stung Slakou, avait seul de l'importance, aussi on avait jugé utile d'y installer un petit poste militaire, mais, malgré sa protection, les menaces des rebelles avaient fait abandonner le village par ses habitants.



Fig. 82. — Un coin de rue à Pnom-Penh en 1885.

Après l'échec des négociations, un itinéraire pour ramener la mission à Pnom-Penh nous fit parcourir, dans le but d'y maintenir tout au moins le calme, la région entre Takèo et un point à l'Ouest nommé Vat-Poulu.

Suivant d'abord un chemin parallèle à la voie télégraphique de Kampot, se dirigeant ensuite à l'Ouest puis à l'Est, il nous fit voir, succes-

sivement, les terres des deux rives du prec Thnot, montrant partout un pays très habité et bien cultivé comptant une vingtaine de villages. La population toute cambodgienne, un peu rassurée par notre passage, préparait les cultures annuelles.

2. — ITINÉRAIRES SUR LA RIVE GAUCHE DU MÉKHONG

DE BANAM A BAPHNOM ET A PREYVENG

Banam, centre commercial important, sur la branche du Mékhong nommée fleuve antérieur, au confluent du dernier des cours d'eau qui, depuis Chlong, unissent dans le Cambodge, le Tonlé-Tauch au fleuve, était le chef-lieu de la province dans laquelle, à Preyveng, les troubles avaient éclaté de la manière la plus grave.

Il y avait quelques semaines déjà que le pays était désorganisé, que la population était en fuite, et que des bandes tenaient la campagne lorsque notre mission, dirigée par M. Fourès, représentant du protectorat, se mit en route pour tenter d'y rétablir la tranquillité. Il ne fut possible d'entrer en relations ni avec les bandes ni avec les habitants qui s'enfuyaient dès qu'on approchait. Devant cette attitude et pour ne pas aggraver la situation, M. Fourès ramena sa colonne à Banam après neuf jours d'absence.

L'itinéraire accompli à l'aller avait eu pour limite Sud, les collines de Baphnom contournées dans leur entier, et pour limite Nord, Preyveng où avait eu lieu le massacre des quatorze Annamites ; le retour à Banam s'effectua par un chemin différent.

Les hauteurs de Baphnom prolongement du petit plateau de Péan-Chang, achèvent la séparation entre le Mékhong et les deux Vaïcos, fleuves dont les eaux, au delà, en Cochinchine, se mêlent dans la plaine des joncs.

Quoique à cette époque de l'année la sécheresse soit très avancée, l'inondation a encore sa trace sur le terrain jusqu'aux approches des collines ; l'étang de Khsach Sâ, en particulier, y créait un obstacle à la marche difficile à franchir pour les chars, une passerelle provisoire en bambous y avait été établie à l'occasion de notre passage.

La province est très habitée surtout au bord des cours d'eau, autour des hauteurs, et dans l'Ouest. D'épaisses forêts joignent le plateau de



Fig. 83 — Passage de l'étang de Khsach Sâ.

Péan-Chang aux collines de Baphnom. Une immense plaine est cultivée en rizières dans sa partie la moins basse ; le reste est inculte à cause des proportions qu'y a l'inondation, et est couvert de hautes herbes où de véritables troupeaux de cerfs, daims, chevreuils, etc., trouvent asile.

La population est cambodgienne ; un grand nombre de Chinois et d'Annamites, la plupart commerçants, s'y mêlent, installés surtout à Preyveng et sur le canal qui aboutit à Banam.

Preyveng, marché important, avait été détruit : de même, la plupart des villages où nous passions n'étaient plus que des cendres, cet état de désolation, joint à l'absence de toute la population, fit, de notre infructueuse tentative d'apaisement, la plus pénible des marches.

DE PUM-SÉ A KOMPONG-KIAM

(28 kilomètres de levé nouveau.)

Cette course, dans la partie sud de la province de Tbaung Khmoum, où j'accompagnais une colonne, conduite par le résident local, organisée dans le même but que les précédentes, n'eut comme elles, d'autre résultat que le levé de l'itinéraire qui complétait l'étude topographique, faite lors de la construction du télégraphe, et me permettait de me rendre un compte plus exact de la disposition des éminences de Péan-Chang.

Partis de Crauchmar en suivant la route de Spéan-Kiam, nous avions quitté celle-ci à Pum-Sé, gros village d'où un chemin atteint le Mékhong devant Kompong-Kiam.

Ce dernier trajet, n'avait pas montré le pays sous un aspect différent de celui que les précédentes marches, dans le bassin du Vaïco oriental, ont fait connaître. C'était la même belle plaine de rizières parsemée de villages à laquelle succédait la forêt épaisse garnissant les hauteurs, puis, en entrant dans le voisinage du Mékhong, des terres basses couvertes de bambous, soumises fortement à l'inondation et inhabitées.

DE SVAI ROMIET A PREYVENG

Ce dernier voyage, effectué avec M. Klobukowski et le second-roi, dans les mêmes conditions que celui de Takèo à Pnom-Penh, relie l'itinéraire aboutissant à Péam-Pkai-moreck à celui de Banam à Preyveng.

La grosse affaire en quittant le Mékhong pour les terres de l'Est, avait

été de chercher l'endroit où on passerait son bras, le Tonlé-Tauch, dont les bords sont généralement à pic, car notre convoi était nombreux en éléphants. La profondeur ou la largeur du cours d'eau importait peu à ces animaux qui venaient de traverser le Mékhong devant Pnom-Penh, mais il leur fallait, pour y entrer comme pour en sortir, des berges en pente douce.

La rivière fut lentement franchie à Misapréachan, et l'on se trouva en trois jours, après avoir parcouru un pays fertile et habité, dans les immenses plaines de Preyveng, terres basses à l'extrême qu'en temps d'inondation une petite chaloupe à vapeur pourrait parcourir très à l'aise, et où les villages sont partout où le sol un peu relevé permet d'habiter.

Les temples bouddhistes, quand ils n'avaient pas été détruits, nous servaient de logement dans les marches, car la saison pluvieuse avançait et il devenait difficile de camper dans les champs. A Preyveng où notre séjour devait se prolonger, des installations en paillottes avaient été construites pour la colonne qui outre la compagnie d'infanterie de marine escortant le second roi, comptait plusieurs centaines de Cambodgiens.

Heureusement, le but, cette fois, put être atteint, les chefs rebelles de la rive gauche du fleuve firent tous leur soumission. Ce fut une satisfaction d'autant plus grande pour moi, d'y avoir participé, après tant d'échecs, que cette marche devait être ma dernière au Cambodge.



Fig. 84. — Orchestre Cambodgien

VI

RETOUR EN FRANCE

CRÉATION DE L'ÉCOLE CAMBODGIENNE DE PARIS

23 août 1885 au 11 janvier 1886

Je comptais à cette époque dix-sept ans de séjour en Indo-Chine et il y avait onze ans que je n'avais pas revu la France.

Au cours des voyages accomplis j'avais supporté fatigues et privations et passé bien des moments pénibles ; je venais surtout de souffrir à l'extrême de voir le pays auquel je m'étais attaché, tomber dans un désolant état de trouble, et les populations auxquelles j'avais voué une affection profonde, plongées, par suite, dans la plus cruelle misère.

Les épreuves physiques et morales avaient épuisé mes forces, et je sentais l'impérieuse nécessité d'aller me retremper sur le sol natal.

Le Gouverneur, M. Charles Thomson, appelé en France, venait de quitter la colonie ; il avait favorisé de tout son pouvoir les études géo-

graphiques, que j'allais me trouver dans l'impossibilité de continuer avec méthode et fruit dans la situation administrative où j'étais placé [1].

Je résolus de demander un congé au général Bégin, son successeur intérimaire, et de le prier de m'entendre sur la poursuite de l'œuvre que j'avais commencée. Je comptais, s'il m'accueillait favorablement, lui soumettre aussi mon désir d'emmener en France, pour y être instruits, un certain nombre de jeunes Khmers, recrutés, par moi, parmi ceux parlant la langue thaie, et pouvant ainsi servir plus tard dans les pays siamois et laotiens.

Son arrivée était annoncée imminente à Pnom-Penh où il venait faire une visite au roi. Je ne le connaissais pas, je savais seulement son passé militaire très beau et sa réputation de droiture rigide, et j'avais bon espoir.

Sitôt qu'il débarqua, j'eus le contentement d'être demandé par lui. Tout de suite il me dit qu'il connaissait ma passion pour le pays, que lui-même ayant, dix-huit ans avant, tenu la campagne au Cambodge contre Pou-Combo, un sujet rebelle, il avait depuis la population en grande sympathie, que dans des séjours successifs en Indo-Chine il s'était formé une opinion sur les choses cambodgiennes, et que, pour le cas actuel, j'allais être son critérium.

Il m'invita à lui donner ma manière de voir sur les points, relatifs aux troubles, qu'il comptait aborder avec le roi, et me trouvant en accord complet avec sa pensée, il m'emmena au palais comme son interprète.

Lorsqu'il en sortit, content du résultat de sa démarche, il me demanda ce que je pensais qu'il pouvait faire d'utile pour le Cambodge, et comment, pour moi-même, il lui serait donné de m'être agréable.

Je le suivis sur sa canonnière, comprenant qu'il serait pour le pays un protecteur éclairé, et sentant que son cœur devinait l'attachement pour lui qui naissait en moi. Quand le quittant à l'heure du départ, ayant obtenu ce que j'espérais, respectueusement je pressai sa main, j'étais

1. J'étais alors sous-chef du service télégraphique pour le Cambodge.

désireux, au dernier des points, de pouvoir lui montrer, un jour, d'utiles résultats de l'aide précieuse qu'il m'allait donner.

Vouloir la mise à exécution immédiate ou prompte, des idées, des améliorations et des réformes dont la justesse, la valeur ou l'utilité le



Général Bégin.

frappaient était une des caractéristiques du tempérament du nouveau Gouverneur.

Depuis le commencement des troubles, j'avais, sans réussir, fait tous mes efforts pour qu'on tirât parti des éléphants dans le transport de nos soldats marchant dans l'intérieur. Afin de montrer à quel point,

au Cambodge, ces animaux sont bien domestiqués, j'avais, dans une chasse aux cerfs, donnée dans la plaine de Preyveng par le Second-Roi, et à laquelle prirent part de nombreux officiers, remplacé moi-même le cornac de l'éléphant que je montais.

Je ne manquai pas de dire ma pensée au général sur ce sujet. Il donna l'ordre, de l'expérience immédiate, de la marche en éléphant, d'une compagnie d'infanterie de marine, chaque bête portant trois soldats, leurs armes, et pour huit jours leurs vivres. J'eus la satisfaction, lorsque j'étais déjà en France, de recevoir de lui la nouvelle que les troupes françaises, qui jusque-là, au Cambodge, avaient marché à pied et arrivaient avec 40 pour 100 de malades quand elles avaient passé un mois en colonne, ne voyageaient plus qu'en éléphants, que tout le monde revenait en bonne santé et qu'il n'y avait pas eu un accident à déplorer.

Un de ses premiers actes, fut d'obtenir du Gouvernement l'autorisation de former un régiment cambodgien destiné à remplacer les troupes annamites cantonnées au Cambodge : malheureusement il n'eut pas le temps de conduire cette œuvre utile vers un bon résultat. Son intérim, de courte durée, prit fin peu après qu'il se fut acquitté de la mission délicate de faire ratifier, par le roi, le traité prétexte des troubles.

Comme on le verra plus loin, nous devions nous retrouver, deux ans plus tard, dans les régions du nord, alors qu'il commanderait au Tonkin l'armée d'Indo-Chine. Là je pourrais, par ma collaboration à la pacification de ce pays, lui donner cette satisfaction de m'avoir aidé que j'avais souhaitée de mes vœux ardents.

Presque tous les jeunes Khmers que le général Bégin m'autorisait à conduire en France[1] savaient déjà un peu de français. Ils avaient commencé l'étude de notre langue sous la direction d'un éducateur modèle, M. Bergier, professeur remarquable, dont la mort, après un très court séjour, fut pour le Cambodge une perte très grande. Il s'était donné à sa mission avec un zèle passionné et un dévouement patriotique : il avait

1. Voir l'introduction du premier volume des Études diverses, page XLIV.

rendu ses élèves enthousiastes de la France et des Français, et les avait pénétrés de l'importance morale du rôle qu'ils pourraient par la suite remplir dans leur pays : aussi, je n'eus à être, auprès d'eux, que son simple continuateur, pour les préparer à me seconder.

Muni des recommandations pouvant me faciliter ma tâche à Paris, je fus accueilli avec une bienveillance extrême par l'amiral Gallibert, ministre



Fig. 86. — École de Pnom-Penh.
M. Fontaine, professeur. — M. Bergier, directeur.

de la Marine et M. Armand Rousseau, sous-secrétaire d'État pour les Colonies.

Je leur exposai que le Gouverneur et moi, avions en vue, non seulement de former de futurs collaborateurs à l'œuvre que j'allais poursuivre, mais aussi de montrer, pour la première fois, la France à des Cambodgiens jeunes, intelligents, instruits dans leur civilisation, fils de fonctionnaires de mérite, qui rapporteraient dans leur pays une idée, aussi juste que possible, de ce qu'était le nôtre et des bons sentiments des

Français pour les Cambodgiens[1]. Grâce à eux, le principe d'une École cambodgienne à Paris fut admis, et je n'eus plus qu'à m'entendre pour son organisation provisoire avec le Directeur des Colonies.

Je me souviendrai toujours de ma première entrevue avec ce dernier.

Je venais de lui demander, de me donner un professeur pour les cours : « C'est à vous que ce choix appartient », m'avait-il répondu, « je pourrais d'autant moins le faire moi-même que mon frère, qui a autrefois dirigé une mission de jeunes Égyptiens, est candidat et va se présenter. »

Pendant qu'il parlait son visage évoquait en moi un souvenir lointain.

Je me revoyais en 1871, sortant découragé des bureaux du même ministère où je venais de faire une démarche sans bon résultat.

En uniforme de sous-officier d'infanterie de marine, je passais dans un long couloir, j'y croisai un fonctionnaire qui semblait rayonnant et sur la jaquette duquel un ruban rouge s'épanouissait tout neuf.

Je pensai que c'était un chef de bureau nouvellement décoré, je saluai tristement car j'avais le cœur gros.

Il se retourna, bienveillant :

Sergent-major, n'auriez-vous pas obtenu ce que vous veniez demander? Dites-moi ce qui vous a amené ici?

Je recommençai ma petite histoire, dite déjà dans les bureaux.

Employé des télégraphes coloniaux en Indo-Chine lorsque la guerre avait éclaté, j'avais quitté l'administration pour venir volontairement reprendre, en France, du service militaire. Aujourd'hui que tout était fini et que j'étais libéré, je désirais retourner là-bas dans mon ancienne place, mais on m'avait répondu que ma requête devait aller en Cochinchine, et il me paraissait bien long, pour mes ressources, d'attendre la réponse.

Il me dit : « Venez avec moi. »

1. En 1891, j'ai, dans le même ordre d'idées, amené à cette école, des jeunes Thaïs de la haute Rivière Noire.

Quand il entra, le silence se fit dans tout le bureau. Il prit mes papiers, y jeta les yeux et dit à un employé : « Réintégrez M. Pavie dans son administration, à son ancienne solde, et en faisant en sorte que sa campagne ne le mette pas en infériorité pour l'avancement sur ses camarades restés à leur place. » Puis se retournant vers moi : « vous avez deux ans de séjour dans la colonie et six mois de guerre, voulez-vous un congé dans votre famille ? »

— « Si c'était possible.... »

Il parlait très doucement, j'étais pénétré de reconnaissance !

« On va vous donner trois mois tout d'abord, vous en aurez autant après si vous le désirez. Donnez votre adresse et allez-vous-en, tout vous parviendra, traitement et congé. »

Je voulais le remercier, il disparut, sans doute très pressé. J'étais si troublé pendant que les employés me faisaient asseoir que je ne songeai pas à leur demander à quel bon génie j'avais eu affaire.

Aujourd'hui, quinze ans étaient écoulés. Le chef de bureau de ce temps lointain, c'était le Directeur assis devant moi, j'en étais bien sûr ! Je l'interrompis :

« Ma physionomie ne vous rappelle pas un sergent-major, en 71 ? »

Étonné, il répondit : « non ? »

J'entrai dans des détails ; il ne se souvenait de rien, et, ne sachant où j'en voulais venir, s'excusait, disant : « J'ai tant vu passer de jeunes gens par nos bureaux à cette époque et depuis lors ! »

Je pensai que son frère serait, pour mes Cambodgiens, bon comme lui l'avait été pour moi, et c'est ainsi que M. Goldcheider fut leur premier professeur en France.

Après les années que je venais de passer en Indo-Chine, mon séjour en France allait se réduire à trois mois et demi.

En effet, peu après mon arrivée à Paris, j'avais été, sur ma demande, l'objet d'une proposition du Ministre de la Marine et des Colonies[1], et du

1. Amiral Gallibert.

Ministre des Postes et Télégraphes [2], de qui je dépendais, tendant à mon envoi en exploration au Laos avec la qualité de vice-consul.

A ce moment de nos difficultés avec la Chine au Tonkin, il était nécessaire d'être renseigné sur les régions voisines de nos premiers postes, où les Pavillons noirs étaient établis, où le Siam envoyait des soldats, installait des agents. Il était indispensable également de rechercher les voies de communication unissant à l'Annam et au Tonkin les pays dont nous revendiquions la possession.

J'étais, de plus, présenté au Ministère des affaires étrangères par les maîtres qui m'avaient guidé et dont je m'étais attaché à suivre les enseignements ; MM. Le Myre de Vilers et Harmand.

Accueilli avec confiance par M. de Freycinet, je fus nommé, le 11 novembre 1885, vice-consul de 2e classe, avec Luang-Prabang pour poste d'attache. M. Le Myre de Vilers ayant alors accepté la haute direction de l'École Cambodgienne, je m'embarquai pour l'Indo-Chine le 17 janvier suivant.

2. M. Sarrien.



Fig. 87. — Construction du télégraphe.



Fig. 88. — Caravane de mules, du Yunnan.

DEUXIÈME PÉRIODE[1]

VOYAGES AU SIAM, AU LAOS OCCIDENTAL, AU LAOS ORIENTAL, AU TONKIN ET EN ANNAM

1886 à 1889

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Cette période comprend mes premiers voyages au Laos, mes premiers passages du Mékhong vers le Tonkin et vers l'Annam, et le commencement des explorations méthodiques des régions laotiennes avec mes compagnons, jusqu'à mon départ pour la France le 13 mai 1889.

1. Le récit détaillé des voyages de cette période se trouvera dans le 4e volume de la même série.

L'ensemble de l'étude géographique présente un développement d'environ 11 000 kilom. d'itinéraires dont plus de 5 000 de levés nouveaux.

Les territoires dont elle complète la connaissance sont situés exactement au nord de ceux qui ont été examinés dans la précédente période, ils sont étendus du 14° au 22° de latitude nord, et du 97° au 104° de longitude est de Paris. Ils ont surtout été étudiés dans la partie septentrionale, les marches dans le sud n'étant représentées que par la montée du Ménam et la descente du Mékhong. Les contreforts du Thibet, prolongés en une masse houleuse, progressivement abaissée jusqu'au 18°, continuée à l'est et à l'ouest en deux rameaux considérables enserrant les vallées du Ménam et du Mékhong que séparent d'insignifiantes hauteurs, en constituent le système orographique.

La région est comprise dans les bassins : 1° du Ménam, 2° du Mékhong, 3° du Fleuve Rouge, 4° de la mer de Chine.

Le Siam proprement dit n'y sort guère du delta du Ménam. Le Laos occidental, où la cour de Bangkok lève un tribut, occupe les bassins des trois grandes rivières qui forment le Ménam. Le Laos oriental est compris dans la vallée du Mékhong, il était également tributaire du Siam, une grande partie est devenue possession française. Les terres du Tonkin et de l'Annam n'ont pas exactement pour limites la ligne de partage des eaux du Mékhong, ainsi le petit plateau de Dien-bien-phu (Muong-Theng), situé dans le bassin de ce fleuve dépend du Tonkin. L'ancien Cambodge s'étendait au nord jusqu'au delà du Nam-Moun : ce pays, détenu par le Siam, est en majeure partie peuplé de Cambodgiens.

Quoique beaucoup des marches dont il va être question aient été opérées au Tonkin et en Annam, ces voyages n'ont, pour ainsi dire, pas mis en contact avec la population annamite proprement dite, les cantons extrêmes de ces contrées étant, presque exclusivement, peuplés de gens de même origine que ceux qui habitent les bassins du Ménam et du Mékhong.

Ces derniers territoires dont la grande majorité de la population est Thaïe, et est surtout répandue sur les plateaux et dans les vallées, sont en outre habités par des peuplades d'origines diverses, disséminées dans

les forêts et sur les montagnes. La plupart d'entre elles sont confondues, au Laos, sous le nom de Khas que nous traduisons improprement par « sauvages ». Deux races montagnardes, les Méos et les Yaos, particulièrement vigoureuses, provenant de migrations récentes occupent les sommets les plus élevés.

La population est surtout dense dans la vallée du Ménam proprement dit, c'est-à-dire à partir de la réunion des trois principales rivières qui forment ce fleuve, le Ménam Ping, le Ménam Yom et le Ménam Nan.

Les Chinois se livrent au commerce intérieur et aussi à l'agriculture. Ils sont peu nombreux au-dessus du 16°.

Les Thaïs du Laos observent le même bouddhisme pur qui est pratiqué au Cambodge et au Siam.

Des forêts sans fin couvrent la majeure partie du pays et surtout les montagnes. Leurs principaux produits sont : le bois de teck dans le bassin du Ménam au-dessus du 16e et dans la région correspondante de la rive droite du Mékhong ; le benjoin uniquement recueilli dans les forêts à l'Est de la principauté de Luang-Prabang et, la cannelle dont les espèces précieuses se rencontrent dans les forêts entre l'Annam supérieur et le Laos. De nombreuses variétés de caoutchouc pourraient être exploitées dans toutes les forêts. La gomme-gutte et le cardamome ne se trouvent guère au-dessus du 15°.

Les mêmes fauves, communs au Cambodge et dans le Siam méridional, vivent aussi dans les forêts du Laos.

Les gisements de saphirs de Xieng-Kong près de Luang-Prabang, sont les seules mines de pierres précieuses exploitées dans la région : on en cite d'autres qui existeraient sur les bords du Nam-Moun. Dans le pays de Nan et dans le canton de Kammon on recueille des pierres variées qui ne semblent pas avoir de valeur.

Les gisements d'or situés à deux jours au nord de Pak-Beng près de Luang-Prabang, paraissent, avec ceux d'Attopeu sur la rive gauche du Mékhong au sud du Laos, les plus riches qui soient exploités par les indigènes. Les autres sont nombreux ; on rencontre journellement des chercheurs d'or aux embouchures d'un certain nombre d'affluents du

Mékhong, en parcourant ce fleuve aux basses eaux entre Xieng-Sen et le Nam-Hou. Dans les pays de Xieng-Kham, Muong-Thé, Hua-Muong à l'est de Luang-Prabang, l'or se recueille, en petite quantité, dans beaucoup de ruisseaux. Plusieurs mines d'or ont aussi été exploitées par les indigènes et les Chinois dans le bassin de la Rivière Noire, notamment près de Van-Yen et à Hittang, sur la rive gauche, et aux villages de Molou, Pou-Bo, Logni et Peng-Lao près de Tak khoa, sur la rive droite.

Une mine de cuivre a été exploitée par les Chinois à Ban-Lec, entre Takian et Maï-Son, sur la rive droite de la Rivière Noire, une deuxième est signalée dans le bassin du Nam-Ma, canton de Laïchau, et une troisième à Muong-Ven, à l'est de Luang-Prabang.

D'importantes mines de fer sont exploitées par les indigènes à Muong-Souille, à Pou-Bo, aux sources du Nam-Mi et à Tam-la, pays tous à l'est de Luang-Prabang.

Une mine d'étain, exploitée également par les indigènes, est située à Nahi, village sur la rive gauche du Mékhong en face d'Houtène.

L'antimoine se rencontre au Laos en plusieurs endroits, en particulier dans les pays de Muong-Khassy et de Muong-Ben, sur la rive gauche du Mékhong.

Il existe du soufre dans le canton de Tuan-Chau et du charbon près de Suyut, bassin de la Rivière Noire.

Le sel est exploité sur les bords du Nam-Moun, aux sources du Ménam-Nan : à Nam-Ko, à Muong-La et à Nam-Pac.

Des sources thermales sulfureuses existent dans le bassin du Mékhong sur la rive droite à Muong-Pao près de Xieng-Sen et à Xieng-Lap, et sur la rive gauche près de Muong-Theng au bord du Nam-Ngoua, à Muong-Hiem aux sources du Nam-Khane, et au confluent du Houé-Ngoen dans le bassin du Nam-Seuang. D'autres se trouvent dans le bassin de la Rivière Noire à Quinhai et à Houé-Min, près de Laï-chau.

On recueille, en quantité, des objets préhistoriques en pierre et en bronze à Luang-Prabang et dans les environs.

La pêche, sans y avoir l'importance qu'elle a dans les deltas du sud,

se fait très activement dans tous les cours d'eau du Laos. A Luang-Prabang, celle du pla-boeuk est particulièrement curieuse et intéressante[1].

Les cultures diffèrent peu de celles des régions méridionales, le poivre en est exclu, mais dans le nord, le thé s'y ajoute.

Le riz de la vallée du Ménam fournit presque seul l'exportation de ce produit pour le port de Bangkok, environ 600 000 tonnes. Les difficultés des transports sur la plupart des cours d'eau, et notamment sur le Mékhong, où d'importants progrès ont été réalisés depuis que nous sommes établis sur les rives de ce fleuve, ont limité jusqu'ici son exportation et par suite sa culture au Laos.

Les modes de transports sont sur les plateaux les mêmes que dans les deltas du sud, charrettes à bœufs et chars à buffles, mais la majeure partie du pays étant très accidentée, les éléphants, les bœufs porteurs et l'homme sont surtout employés. Les chemins du Laos sont aussi parcourus par de nombreux convois de mules venant du Yunnan. Ainsi qu'au sud, on n'emploie pas les chevaux comme bêtes de somme ou de trait. Les mules n'ont pas jusqu'à présent pu être acclimatées au Laos.

La température diffère sensiblement de celle des régions du sud ; on peut considérer qu'au-dessus du 18° on jouit d'un petit hiver relatif de deux à trois mois pendant lequel le thermomètre descend quelquefois jusqu'à 6° au-dessus de zéro.

1. Le pla boeuk, qu'on nomme Trei réach (poisson royal) au Cambodge, appartient à la famille des Pangases, il atteint souvent près de deux mètres de longueur, il remonte le Mékhong au commencement de la saison des pluies et parvient jusqu'au lac Taly.



ITINERAIRES DE MM. PAVIE, CUPET ET NICOLON DANS LA DEUXIÈME PÉRIODE DE LA MISSION
1886 à 1889.





Fig. 90. — Barque du Ménam-Ping.

I

SIAM ET LAOS OCCIDENTAL

A. PAVIE

19 mars 1886 au 10 février 1887.

Aussitôt débarqué à Saïgon, je m'étais rendu à Pnom-Penh pour y recruter le personnel indigène qui devait me servir pendant ma mission, puis j'avais gagné Bangkok (19 mars 1886) afin d'y organiser mon départ vers le Laos.

Mon but était : atteindre Luang-Prabang par le plus court chemin, y faire une installation provisoire, un dépôt d'approvisionnements, puis reconnaître le pays entre le Mékhong et nos premiers postes du Tonkin en recherchant les voies de communication unissant ce fleuve à nos territoires du nord de l'Indo-Chine.

Mais depuis cinq mois déjà, une petite colonne militaire siamoise était partie de Bangkok ayant pour objectif ces mêmes pays, dépendances légitimes de nos possessions, dont la revendication de notre part avait

été annoncée. Par suite de cette situation, ma mission ne pouvait être vue avec faveur par le gouvernement Thaï de qui je devais recevoir les passeports nécessaires : aussi, mon départ fut retardé pendant six mois dans l'attente où était celui-ci de l'acceptation par la France d'une convention relative au Laos, contraire à nos droits, et qui ne fut pas ratifiée.

Je pus enfin quitter Bangkok le 30 septembre : j'y avais utilisé mon séjour forcé en étudiant les questions diverses dont l'intelligence pouvait rendre plus fructueux les voyages que j'allais entreprendre.

A cause des opérations militaires engagées dans le Laos oriental, la voie de Xieng-Maï, la plus longue, me fut imposée par l'autorité siamoise qui ne voulait pas me voir arriver sur le terrain que j'avais en vue de parcourir, avant la fin de la campagne qui y était conduite, au lieu de celle de Pitchaï habituellement suivie vers Luang-Prabang.

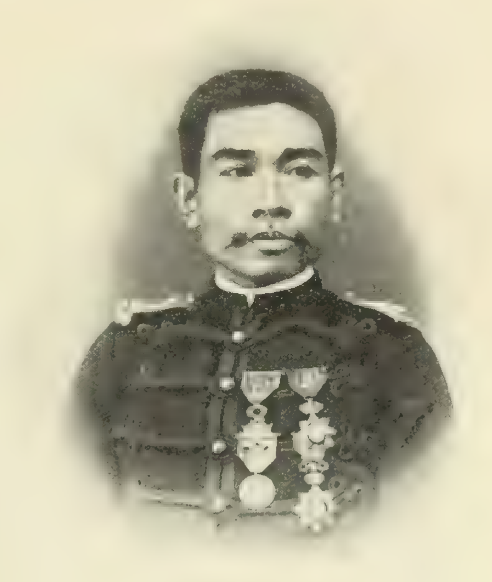
Le voyage par le Laos occidental ne me paraissait, du reste, pas à regretter ; j'allais visiter une région que je ne connaissais pas et où depuis quelque temps déjà un agent anglais était installé. En remontant le Ménam-Ping, la branche ouest du Ménam, je pourrais aussi, bien juger de l'importance de l'exploitation du bois de teck, depuis peu d'années commencée dans le pays, et devenue de suite considérable.

J'avais huit compagnons cambodgiens, et deux domestiques. Parmi les premiers les noms de Ngin, Som et Kèo doivent être retenus.

En emmenant une suite de Cambodgiens, de préférence à des hommes de toute autre race de l'Indo-Chine, je savais que j'allais simplifier ma tâche et augmenter les certitudes de succès, car dans maintes circonstances j'avais déjà eu l'occasion d'apprécier les qualités de cœur des Khmers, leur endurance et le courage avec lequel ils servent celui qu'ils ont choisi ou accepté pour chef. Je ne doutais pas que j'allais être conduit à surmonter des difficultés de toute nature, il me fallait, j'avais voulu des hommes susceptibles d'entraînement, capables de tous les dévouements. Cependant je n'avais pas eu le temps du choix, à part Ngin, revenu de l'École de Paris avec moi : ils avaient été engagés en un jour, et c'étaient les premiers qui s'étaient présentés. Leur conduite peut donc

être considérée comme donnant la note du tempérament des gens de la race Khmère.

Lorsque, l'année précédente, j'avais recruté des élèves pour l'École cambodgienne de Paris, Ngin le premier, était venu à moi. J'avais objecté son âge, 28 ans ! Il avait mis une telle insistance, montré un tel désir de me suivre et de voir un peu la France, si bien expliqué que j'aurais besoin de quelqu'un pour m'assister auprès des autres élèves qui, tous seraient très jeunes, promis une telle reconnaissance s'il était exaucé, montré une joie si grande quand il me vit céder, que j'eus confiance d'avoir en lui un homme qui me donnerait satisfaction entière. Son père était orfèvre du roi : lui-même était artiste de valeur. Il est resté au Laos où il m'avait suivi. Son rôle dans la mission ne saurait être résumé, il est de chaque jour, on le connaîtra par chaque page du livre ; je lui dois, pour le succès, plus qu'à aucun autre de ses compatriotes. J'ai obtenu pour lui la croix de la Légion d'honneur, on verra s'il l'avait bien gagnée.



Ngin

Som et Kèo avaient 35 et 32 ans : le premier était secrétaire du père de Ngin, c'était un homme simple et doux, très instruit dans sa langue : son ami Ngin partant au Laos avec moi, il avait voulu nous suivre. Kèo était un paysan des rizières de Pursat, plutôt fruste et ignorant, mais ayant de l'imagination, désireux d'aventures et jaloux de montrer son courage. Comme les autres qui partirent avec nous ou nous joignirent plus tard, il avait la pensée, qu'aller avec moi vers les terres ignorées était un rôle enviable quels que fussent les obstacles à vaincre et les misères à supporter.

Je leur parlais en cambodgien, aucun d'eux ne sachant le français. Tous connaissaient la langue thaïe, et pouvaient à l'occasion me servir d'interprètes.

Comme leurs suivants, ils furent de précieux auxiliaires. Ils me secondèrent avec prudence et intelligence. Ayant les usages, la religion, le costume des populations laotiennes vers lesquelles j'allais, ils avaient aimé celles-ci d'avance, ils entrèrent facilement en relations familières avec elles, et contribuèrent à me présenter partout sous un jour qui rendit ma marche plus sûre encore.

DE BANGKOK A XIENG-MAÏ

Quand le convoi quitta Bangkok, la ville aux constructions bouddhiques originales (fig. 90), sous les regards des curieux indolents (fig. 91), la crue du fleuve était à son maximum, les eaux s'écoulaient impétueuses imposant à la marche une lenteur dont les yeux se réjouissaient en présence du décor.

Il fallut neuf jours au petit vapeur qui remorquait les barques pour atteindre Packnam-Pô, centre d'approvisionnement des marchés du nord, situé au confluent des grandes branches du Ménam, en majorité peuplé de Laotiens et où le commerce, ainsi que dans toutes les agglomérations du Siam, est fait par des Chinois. Cinq cents barques et de nombreux radeaux de teck en garnissaient les berges ou circulaient sur l'eau.

Au moment de s'engager dans le Ménam-Ping, la baisse définitive survint, on dut renoncer à la remorque, les barques se séparèrent, chacune se dirigeant vers son but à la cordelle et à la perche, seul genre de navigation dès lors possible jusqu'à Xieng-Maï.

C'était au total trente-cinq jours de route sur des barques, de cette construction spéciale au Ménam-Ping, (fig. 89) qui ont à l'arrière un petit logement pour le voyageur, un vaste emplacement au centre pour les bagages, autour desquelles les bateliers circulent quand, manœuvrant les

perches, ils ne sont pas assis pour ramer à l'avant, et dont le fond arrondi et d'une seule pièce fait qu'elles glissent facilement sur le sable des plateaux, et franchissent sans trop de risques les rapides encombrés de rochers.

Je visitai d'abord Raheng, marché le plus important des bords de ce cours d'eau, en relations, en 8 ou 10 jours de marche, avec Moulmein et la Birmanie, par un chemin que longe la ligne télégraphique, que



Fig. 92 — Bangkok. Mausolée bouddhique en forme de jonque.

suivent les voyageurs à éléphant, et que parcourent quelques caravanes de mules venant du Yunnan.

Presque au sortir de ce centre, les barques quittent les grandes plaines alluvionnaires et entrent dans le défilé des montagnes par lequel descend la rivière : passage difficile qui compte trente-deux rapides franchis en huit jours.

Le plateau de Xieng-Maï s'offre ensuite. Une semaine est nécessaire pour atteindre la capitale de la plus importante des principautés du Laos occidental, et la seule ville de cet ancien pays de Lan-Na (million de



Fig. 93 — Sous les regards des curieux indolents

rizières), dont le nom suffit à dire qu'il est vaste, habité, et propre aux cultures qui ne constituent cependant pas sa plus grande richesse, car la population, depuis que le teck s'exporte, néglige les terres pour se livrer à l'exploitation de ce bois de valeur.

Dans le trajet de Bangkok à Xieng-Maï, accompli en un mois et demi et qui, en sens inverse, se fait en douze ou quinze jours, j'avais compté 264 radeaux de teck ayant au total 34 400 pièces de bois, et rencontré 344 barques chargées chacune de 2 à 6 tonnes de marchandises ou de produits.

A partir de Xieng-Maï, je devais continuer ma route par terre, en

éléphant. Pour la location de ces animaux j'étais à la discrétion des autorités ; elles me retinrent deux mois ! La raison de ce retard, qui me revint dans la suite, était qu'un fonctionnaire siamois envoyé pour me recevoir à Luang-Prabang se trouvait encore à Xieng-Maï, et qu'il fallait, en me retenant, lui donner le temps d'arriver à son poste puis de venir au-devant de moi.

En entrant sur le plateau, j'avais recueilli deux anciennes inscriptions thaïes dans l'antique enceinte de Haripoun-Saï, aujourd'hui Lampoung ; j'en relevai quatorze autres à Xieng-Maï et sur les montagnes voisines. Je pus aussi m'y procurer un manuscrit sur l'histoire du Laos occidental (*Histoire de Nang Kiam Maha Téri*), dont je fis la traduction, aidé de mes Cambodgiens Ngin et Som [1].

DE XIENG-MAÏ A XIENG-HAÏ

235 kilomètres.

Trente-cinq éléphants, loués dans le pays, me furent fournis en deux groupes pour mon convoi vers Xieng-Haï ; les quinze premiers, sous la conduite de Ngin, partirent d'abord ; je me mis en route avec les autres dix jours après, le 11 janvier 1887.

Le voyage comportait encore, onze journées en éléphant pour gagner Xieng-Haï, trois jours en pirogue sur le Nam-Kok, et, la descente du Mékhong depuis Xieng-Sen jusqu'à Luang-Prabang.

La marche par terre, répartie en trois jours sur le plateau à travers les rizières, et huit dans les montagnes formant la séparation des bassins du Ménam et du Mékhong, et dont la plus haute altitude atteinte en chemin est de 810 mètres, s'effectua sans difficultés.

Pendant la dernière partie du parcours, accomplie dans les ravins du Mé-lao, affluent du Nam-Kok, je constatai l'existence de sources sulfu-

1. Voir le volume II des Études diverses.

reuses abondantes dans le canton de Papao. Le teck, commun dans les forêts, n'était pas exploité sur le versant du Mékhong.

J'avais croisé en chemin un certain nombre de caravanes se dirigeant sur Xieng-Maï, Raheng et la Birmanie ; au total : 623 hommes, 31 éléphants, 285 mules, 27 chevaux et 803 bœufs porteurs.

Les mules venaient du Yunnan, elles transportaient du thé, de la soie, du musc, de l'opium, des fourrures, des tapis, des feutres, des ustensiles de cuivre, du sel, etc...

Les éléphants et les bœufs descendaient des pays thaïs au nord ; une partie des produits qui les chargeaient avaient aussi l'origine chinoise.

DE XIENG-HAÏ A XIENG-SEN

128 kilomètres.

Xieng-Haï, vieille ville, avec de hautes murailles, aujourd'hui sans importance, est située sur le bord de la petite rivière Mé-Kok qui, en saison sèche, coule abondante et permet à de toutes petites pirogues, la navigation jusqu'au Mékhong.

J'y retrouvai Ngin, heureux d'avoir amené son convoi sans encombre et de m'avoir donné une première preuve de bonne volonté.

Le souci des gens du pays était alors d'arriver à trouver l'écoulement, par le Mékhong, du teck de leurs forêts afin d'en entreprendre l'exploitation. Ils ne manquèrent pas de m'interroger et de me dire leur espoir que j'aiderais à les satisfaire.

J'avais relevé dans un temple, à Papao, à une journée de Xieng-Haï, deux anciennes inscriptions thaïes, j'en relevai deux autres dans l'enceinte de cette dernière ville.

Je rencontrai, à Xieng-Haï, les premiers prétendus sauvages que j'ai vus au Laos. C'étaient des « Khas Mouçeus » dont les groupes sont disséminés nombreux, dans les montagnes au nord. Ils étaient venus vendre des produits des forêts, et faire leurs provisions annuelles.

La descente du Nam-kok a lieu simplement, comme une promenade, la rivière ne comportant pas d'obstacles : on remonte ensuite deux



Fig. 94. — Khas Mouçeus.

heures le Mékhong pour aller échanger, à Xieng-Sen, les pirogues contre des barques plus fortes.

DE XIENG-SEN A LUANG-PRABANG

Xieng-Sen, sur l'emplacement d'une ancienne capitale détruite dont les ruines sont encore de tous côtés dans la plaine et sur les collines, était alors un pauvre petit village.

A quelque distance en remontant le fleuve, se trouve le bac de Xieng-Lap où les caravanes de mules venant du Yunnan, allant au Laos

et en Basse-Birmanie, passent le Mékhong. Il était à cette époque affermé, 4 500 francs, ce qui supposait un mouvement de 18 000 mules, ces bêtes étant taxées chacune 0 fr. 25 et les conducteurs ne payant rien.

A cette époque des basses eaux (février), la course de Xieng-Sen à Luang-Prabang demande une dizaine de jours. Dans les biefs, le fleuve coule paisible sur une grande largeur entre des berges hautes, de 25 à 30 mètres que garnissent par endroits des groupes de cases, mais le plus souvent, son lit rétréci entre des rochers forme des obstacles, rapides et tourbillons, avec lesquels les bateliers laotiens, remarquablement habiles, sont familiarisés depuis l'adolescence.

Sur le parcours, Xieng-Kong est le seul centre un peu important ; en face du village, sur la rive gauche, on recueillait, depuis quelques années, des saphirs dans un terrain alluvionnaire qui borde le fleuve.

Le débouché de chaque vallée est marqué par des petits marchés installés annuellement pendant la saison sèche, par des habitants de Luang-Prabang, et qui attirent les montagnards et les riverains de l'intérieur.

Aux confluents de plusieurs torrents, sur les deux rives et dans des îlots rocheux, entre Xieng-Kong et le petit village de Pak-Beng, des chercheurs d'or, pour la plupart des Khas Moucks, examinaient les sables aurifères dans lesquels ils ramassaient généralement chacun un demi-gramme par jour du précieux métal.

A Pak-Ta, embouchure d'une belle rivière, je quittai mes pirogues pour m'embarquer sur des radeaux spécialement arrangés pour la descente du fleuve, particulièrement dangereuse à partir de ce point. Ils étaient formés de deux pirogues jumelées, réunies et soutenues par de gros faisceaux de bambous : garnis d'un clayonnage en guise de plancher, et recouverts d'une toiture en paillotte quelquefois élégante : ils étaient très habitables.

J'arrivai à Luang-Prabang le 10 février 1887.

Les cases s'étendaient un kilomètre sur la rive droite du fleuve et trois sur la rive gauche. Au bord de l'eau, très basse, des filets pour la pêche de l'énorme poisson pla boeuk étaient suspendus à de grands séchoirs.

Unique ville, dans le sens du mot, des bords du grand fleuve au Laos, sa population était alors estimée à 15 000 habitants. Elle tient son importance d'une situation privilégiée au-dessous des confluents de trois gros cours d'eau, le Nam-Hou, le Nam-Seuang, et le Nam-Khane, par lesquels les divers produits de l'intérieur lui arrivent sur des radeaux de bambous qui, tels qu'ils sont construits, ne pourraient sans danger se risquer au-delà.



Fig. 95. — Le Mékhong devant Luang-Prabang.

Je voyageais alors depuis six jours, de conserve avec le fonctionnaire siamois qui m'avait devancé à Xieng-Maï et qui, après avoir fait son installation à Luang-Prabang, était venu au-devant de moi. Il s'était présenté comme topographe venant des frontières de Chine et me rencontrant par hasard. J'avais feint de le croire. Sur la berge, à Luang-Prabang, il avait décliné son nom et son titre de commissaire, et m'avait fait connaître qu'il était chargé par son gouvernement de m'assister dans les rapports avec les autorités du pays.



Fig. 96. — En route pour retrouver la tombe d'Henri Mouhot.
Pêcheries sur le Nam-Khane.

II

LAOS ORIENTAL

A. PAVIE

10 février au 14 octobre 1887

A Luang-Prabang, j'avais beaucoup à apprendre sur le pays et les régions étendues au nord et à l'ouest entre lui et le Tonkin. Cette principauté, aujourd'hui partie intégrante de notre colonie d'Indo-Chine et qui était, depuis les temps anciens, tributaire de la Chine et de l'Annam, avait pour régime politique le système féodal de la plupart des États où

le bouddhisme pur est observé, un vieux roi en était le chef, et le commandant de la troupe siamoise qui venait d'entrer en scène représentait auprès de lui le gouvernement de Bangkok.

Depuis une trentaine d'années, par suite de l'insécurité des routes, les relations y étaient interrompues avec la Chine et l'Annam. Notre état de guerre avec ces derniers pays, avait singulièrement entravé nos recherches sur le Laos. Il n'y avait par ailleurs, pas à songer à obtenir des renseignements utiles des fonctionnaires siamois ni des autorités laotiennes ; les premiers qui occupaient les régions contestées pour le compte de leur gouvernement ne voulaient pas, en me servant, rendre leur tâche plus difficile : quant aux secondes, elles avaient de ceux-ci des recommandations si précises de discrétion avec moi que j'avais compris, dès en entrant au Laos, que je devrais, pour le moment, me contenter de travailler à l'étude géographique du pays et à me faire connaître des populations en observant les événements.

Quelques jours après une première visite au roi, je me rendis avec mon personnel sur des chevaux que le vieux souverain laotien avait mis à ma disposition, à l'endroit, sur les bords du Nam-Khane, où reposait la dépouille d'Henri Mouhot. De la tombe érigée par le Dr Néïs quatre ans auparavant, il restait à peine trace. Je m'entendis alors avec les gens du village voisin, Ban Peunom, où le premier explorateur du Laos avait succombé, pour qu'un petit monument durable fût élevé sur cet emplacement et pour qu'on l'entretînt.

Un peu plus tard, le commissaire siamois, répondant à mon désir d'aller examiner les voies conduisant du Mékhong au Tonkin, m'annonça que le chef des troupes ayant achevé l'organisation des vastes territoires qu'il avait conquis ou pacifiés, revenait à Luang-Prabang avec ses soldats qu'il ramènerait ensuite à Bangkok, et, que pendant son séjour dans la capitale laotienne, il arrangerait avec moi la question du voyage à travers les pays d'où il descendait.

Vers ce temps, j'appris qu'en ville, on racontait tout bas, en se montrant très inquiet des conséquences possibles de l'événement : le

passage en barque, devant Luang-Prabang, de quatre jeunes gens, enchaînés, enlevés par le chef siamois dans un canton du nord et dirigés par son ordre sur Bangkok.

Le 12 mars, cet officier, connu plus tard sous le titre de Phya Surrissak, faisait une entrée solennelle à Luang-Prabang dont les rues avaient été décorées et où des arcs de triomphe, en bambous et carton, avaient été élevés par les soins des autorités siamoises. Une trentaine de chefs des pays parcourus par ses troupes, ainsi que plusieurs chefs de Pavillons noirs et de Pavillons jaunes, que l'on confondait dans le pays, sous le nom de Hôs, avec les Chinois du Yunnan, étaient dans son cortège et devaient le suivre à Bangkok.



Fig. 97. — Mon personnel à mon premier séjour à Luang-Prabang.

Mon départ fut fixé au 30 du même mois. Je devais remonter le Nam-Hou, puis son affluent le Nam Ngoua, jusqu'à Muong Theng[1] ; là, je prendrais la voie de terre vers Takhoa et la Rivière-Noire, d'où je descendrais à Hanoï. Un jeune officier siamois devait m'accompagner jusqu'à la rencontre du premier chef Pavillon noir, à qui avait été offert un titre siamois, et pour qui il aurait une lettre du chef des troupes, me recommandant.

Le chef siamois me prévint par ailleurs qu'il avait favorisé la fuite, à travers le Laos, de l'ancien régent du royaume d'Annam, Thuyet, qui se trouvait actuellement dans le pays de Muong-Laï[2], et que je devrais prendre garde à cet ennemi des Français.

1. Dien-bien-phu, des Annamites.
2. Laï-Chau des Annamites.

Ngin allait m'accompagner avec la moitié des Cambodgiens : Som et les autres garderaient, en mon absence, mon installation provisoire à Luang-Prabang.

Pendant mon séjour, j'avais recueilli six inscriptions anciennes dans les temples de la ville.

DE LUANG-PRABANG VERS LE TONKIN

60 kilomètres de levé nouveau.

Le matin du deuxième jour de route mes six pirogues laissant le Mékhong, entraient dans le Nam-Hou.

La baisse des eaux depuis mon arrivée à Luang-Prabang n'avait fait que s'accentuer. A cette époque la navigation du Nam-Hou comporte des difficultés nombreuses qui, en partie, disparaissent aux hautes eaux : les bateliers s'en jouent, mais la marche en est très ralentie. Ses tributaires arrosent de larges plaines, et lui, le plus fort affluent du Mékhong, coule sans vallée, entre des hauteurs dont les pentes sont, par endroits fréquents, couvertes de cultures et chargées de villages.

La plupart de ces agglomérations étaient formées par des Lues venus des régions thaïes du sud du Yunnan. Les femmes, jalouses d'avoir, les unes plus que les autres, des petites pièces d'argent pour orner le cou de leurs enfants, désireuses aussi de voir de près l'étranger voyageur, venaient, les soirs de halte, offrir pour les vendre : des poissons, des œufs, des oignons, des poulets, des fruits et, aussi leurs vêtements de fête dont l'originalité et la nouveauté pour moi, me faisaient désirer l'emplette.

Le septième jour, arrêt à Muong-Ngoï, le principal centre du Nam-Hou, tête de plusieurs routes.

Les habitants apprenant que la troupe siamoise va quitter Luang-Prabang pour Bangkok, montrent de l'inquiétude, ils disent : « Si les gens des cantons de la Rivière Noire qui ont subi les exigences des soldats apprennent ce départ, ils seront tentés de descendre se venger sur nous ».

Les bateliers continuent la route très soucieux.

Le neuvième jour, rencontre d'une pirogue portant un courrier qui, sans s'arrêter, crie : « Des bandes nombreuses en armes s'avancent vers Muong-Theng. Le chef de ce poste, point confiant dans la suite des choses, expédie, par notre barque, le trésor à Luang-Prabang ».

L'officier siamois, le chef laotien et les rameurs à cette nouvelle, affectent un air indifférent ; ils sont convaincus que je vais ordonner la retraite, comme au contraire, je presse la marche, on commence à parler tout bas dans les pirogues, de l'abandon possible de mon convoi.



Fig. 98. — Femmes Lues.

Le onzième jour, entrée dans le Nam-Ngoua. Rencontre d'un nouveau courrier qui rassure tout le monde. Les bruits d'invasion sont faux. Pendant quelques jours, on a, il est vrai, cru à Muong Theng, à une levée d'armes des Hôs ou des gens du nord, mais il n'en est rien, le calme est complet dans le haut pays.

Le Nam-Ngoua est une rivière étroite, torrentueuse, très abondante, semée d'obstacles point dangereux à la montée à cette époque, mais difficiles à franchir, aussi, malgré la grande hâte d'arriver, la marche est lente à l'extrême.

Cependant nous approchons du terme de la navigation. J'ai, dans les derniers jours, pu me rendre compte que l'autorité siamoise, nouvellement établie dans le pays, n'y est pas aussi assurée qu'on me l'a dit à Luang-Prabang. Cela ressort surtout de l'inquiétude que laisse pa-

raître le jeune officier au moment d'entreprendre seul avec moi, le voyage par terre vers les Pavillons Noirs ; j'ai aussi compris par les encouragements que lui donnent les laotiens des barques, que les chefs amenés à Luang-Prabang pour descendre à Bangkok, sont des otages et non des volontaires, et qu'ils répondent, ainsi que les quatre captifs dont j'ai parlé plus haut, de la fidélité des cantons conquis.

Le 17 avril, à Pack-Teum, une douzaine de radeaux, en bambous frais coupés, passent précipitamment, ceux qui les montent disent : « Muong-Theng a été pris cette nuit. Tout le monde s'est sauvé vers les bois. »

L'officier siamois me prévient aussitôt que si je n'ordonne pas le retour immédiat les bateliers vont fuir.

Je redescends alors à Muong-Ngoï.

RETOUR A LUANG-PRABANG

Arrivé à Ngoï le 22, j'envoie un courrier porter les nouvelles à Luang-Prabang, et je m'installe à terre.

Huit jours après, une lettre du chef siamois me dit qu'il ne faut pas attacher d'importance à l'affaire de Theng, que cependant mon voyage ne peut plus s'effectuer, et il me prie de revenir à Luang-Prabang, ou même mieux, à Bangkok.

Comme je persiste à rester, l'officier siamois m'annonce qu'il est malade, et part. Mon cuisinier le suit. Après trois jours, le chef des pirogues me prévient que les nouvelles devenant plus mauvaises, les gens du village fuient et qu'il lui est impossible de retenir les bateliers.

Je pars pour Luang-Prabang où j'arrive après quarante jours d'absence, le 10 mai, ne rapportant, comme travail géographique, que le cours d'une partie du Nam-Ngoua.

Le chef siamois, avec ses soldats, était parti, quelques jours avant, pour Bangkok. En plus des chefs des régions conquises, dont j'ai parlé, il y avait emmené trente jeunes gens de la famille du roi et de celles des premiers du pays.

Seul le commissaire est resté pour représenter Siam.

Dans la ville, le bruit, qu'il y a eu terreur injustifiée à Theng, a été répandu et a pris créance.

Cependant, après trois semaines au cours desquelles les nouvelles les plus contradictoires se succèdent, et, pendant lesquelles mes conseils de précaution, et mes efforts pour qu'on me confie le soin de la défense,



Fig. 99. — Le roi de Luang-Prabang, Ounkam

sont inutiles, le commissaire pensant la ruine du pays préférable à son salut par un Français, on apprend que Kam-Oum, le frère aîné de trois et le parent du quatrième des captifs qui deux mois auparavant sont passés enchaînés, est à quelques heures de Luang-Prabang avec des bandes nombreuses et bien armées.

La population, prise de panique, s'éloigne précipitamment. Le roi décide qu'il attendra et recevra seul Kam-Oum et ses soldats. Il fait passer sa famille à Paclung, sur la rive opposée et m'en donne la garde.

Apprenant l'entrée pacifique dans la ville de ceux qu'ils redoutaient, les habitants y reviennent en partie, et le roi pense qu'il pourra rester le maître. Alors des péripéties sans nombre se déroulent, et, le cinquième jour, le palais est pris, le second roi, un fils du roi, et beaucoup d'hommes sont tués, la ville est en flammes et les Laotiens s'enfuient affolés.

Le pauvre vieux roi, sauvé par mes soins, échappe à la mort, emporté au milieu de la fusillade, par Kèo, un de mes Cambodgiens, que, dans la nuit même, j'avais eu la pensée de lui envoyer.

Il vient me rejoindre dans une pirogue où ses pieds se mouillent dans le sang des rameurs, presque tous blessés. Il fait crier sur l'eau et sur terre, que Paclaï, au sud sur le fleuve, est le rendez-vous, et, avec sa famille et avec mes hommes, nous partons tous deux.

SÉJOUR A PACLAÏ

Sous quel terrifiant aspect j'ai vu pour la première fois cette partie du Mékhong ! Les fuyards n'emportent rien pour vivre, et les gens des villages vers où ils se dirigent, prennent peur à la vue de leur foule et s'enfuient aussi ! Combien de familles périrent dans les rapides et les tourbillons, pendant cette descente du fleuve dont les eaux tumultueuses grossissaient avec les pluies, les embarcations n'étant pour la plupart pas soutenues, suivant l'usage, par des faisceaux de bambous, et n'ayant pas pour les diriger, des hommes du métier.

Quand nous fûmes arrivés, le roi, désolé au possible de n'avoir pu tenir compte de mes conseils, ni accepter mes offres pour la défense, et ne voulant plus avoir confiance qu'en moi, me pria de rester près de lui jusqu'à l'arrivée de son fils aîné alors à Bangkok.

A Paclaï, nous trouvâmes le commissaire siamois complètement abattu par les événements, ne sachant que faire, et attendant des ordres.

J'envoyai Kèo, qui avait eu un rôle brillant dans le désastre, en porter, avec ma correspondance, la nouvelle à Bangkok. Le vaillant homme, fier de l'occasion de montrer encore ce qu'il pouvait faire, ne s'arrêta qu'au Ménam, marchant à pied la nuit, dormant le jour à cheval ou sur un buffle changés, comme les guides, de village en village. En quinze jours il arriva dans la capitale, y devançant d'un mois le courrier apportant le rapport du commissaire.

Cependant le roi ne tarda pas à apprendre la retraite des envahisseurs qui, après quelques jours passés dans les ruines de Luang-Prabang, étaient repartis pour leur pays, mais il ne put se décider à retourner dans sa capitale et persista à attendre son fils. Tout était détruit, la population était dispersée, il ne se sentait pas la force de réorganiser le pays. Les chefs laotiens des provinces voisines partirent, provisoirement chargés de commencer cette tâche.

Notre séjour à Paclaï dura deux mois et demi. Tous les blessés, pour avoir mes soins, vinrent s'installer près du groupe que mes deux barques formaient avec celles du roi. Parmi eux se trouvait le chef du temple de Vat Maï dont la reconnaissance me fut précieuse à l'extrême et que son dévouement, pour la France et pour moi, devait plus tard faire passer par de dures épreuves.

J'appris alors tout ce que le roi et ceux qui l'entouraient savaient sur le pays, et, je pus, aidé par eux, traduire, avec Ngin et Som, les chroniques du Muong-Lan-Chhang (pays des millions d'éléphants) ou Laos oriental dont Luang-Prabang était la capitale, que le frère du prêtre blessé était allé chercher, sur les indications du vieux roi, dans les décombres du palais [1].

Je pus aussi savoir, exactement, quels étaient ces quatre captifs dont l'enlèvement avait causé la catastrophe qui avait uni nos cœurs.

Kam-Seng, chef de Muong-Laï, sur la haute Rivière Noire, avait depuis longtemps été forcé par son grand âge, de confier à son fils aîné la conduite du pays, lourd fardeau en ces temps de troubles. Pendant

1. Voir le volume II des Études diverses.

que celui-ci, avec ses contingents, servait contre nous sous Lu-Vinh-Phuoc, le chef célèbre des Pavillons Noirs, le commandant des troupes siamoises qui venait, après sa campagne, d'arriver à Theng, expédia au vieillard malade l'invitation de faire acte de soumission au Siam en venant le rencontrer. Ne pouvant se rendre à son appel, Kam-Seng lui envoya trois de ses fils, Kam-Sam, Kam-Houil et Kam-La, et son parent Kam-Doï, qui après avoir déclaré se croire dans l'obligation de reconnaître les Français pour maîtres, furent saisis, mis en cage et envoyés à Bangkok.

Quand à Luang-Prabang, on avait connu cet acte, tout le monde avait tremblé. On y savait l'esprit de famille des chefs de Laï, et aussi que le jeune Kam-La était le fils préféré de sa mère ; on connaissait surtout le tempérament de guerrier et l'indomptable énergie de l'aîné qui, dans sa jeunesse, avait, pour son instruction, passé plusieurs années dans les bonzeries de la ville ; les Thaïs l'appelaient Kam-Oum, il était connu des Chinois et des Annamites sous le nom de Déo-van-tri.

Avec quel intérêt j'écoutais tous les détails sur cet événement, prologue d'une des phases les plus intéressantes de ma mission et quel grand parti j'espérais déjà tirer pour son succès futur, des conséquences nouvelles que je lui prévoyais ! J'écrivis de suite au chargé d'affaires de France à Bangkok, pour lui demander de faire délivrer les quatre jeunes gens de Laï, sujets français, et le prier de les envoyer au plus tôt me rejoindre.

Bientôt le roi reçut l'avis de la prochaine arrivée de son fils à Muong Fang sur les bords du Ménam d'où il allait gagner Luang-Prabang, en même temps lui arriva l'invitation du roi de Siam de se rendre à Bangkok pour y attendre les troupes qui, sous les ordres de l'ancien commandant siamois à Luang-Prabang, devenu général, le rameneraient dans son pays.

Le vieillard aurait bien préféré remonter à Luang-Prabang avec son fils : il dut se décider à partir pour Muong Fang. Sur son désir, je résolus de l'accompagner jusqu'à sa rencontre avec celui-ci, je me dirigerais ensuite vers Luang-Prabang par le pays de Nan, en visitant cette importante principauté du Laos occidental.

DE PACLAÏ A MUONG FANG ET A PITCHAÏ

190 kilomètres.

Le départ eut lieu le 26 août. Le roi avait soixante éléphants, j'en avais quatre ainsi que le commissaire siamois.

J'avais laissé Som sur ma barque avec mon bagage. Il avait pour instruction, de suivre le fils du roi à Luang-Prabang lorsqu'il s'y rendrait.



F

J'étais très fatigué, depuis la catastrophe, je n'avais plus de provisions, mes approvisionnements déposés au palais y ayant été brûlés dans l'incendie. Je vivais depuis lors dans des conditions difficiles car on manquait de tout à Paclaï. J'étais prêt pour la fièvre. Elle arriva dès les premières étapes, la dysenterie s'y ajouta.

Ce trajet de Muong Fang, que le brave Kèo avait parcouru en quatre fois vingt-quatre heures, notre caravane, sur un sol détrempé par des pluies torrentielles ininterrompues, mit dix-sept jours à l'accomplir.

Remontant par les vallées du Nam-Laï et du Nam-Pât qui contiennent

quelques tecks, passant par l'important canton de Muong Houa, nous franchîmes la ligne de partage des eaux au col de Pou Dou (750 mètres) et entrâmes dans le bassin du Ménam par la vallée du Nam-Pât.

C'est alors à mi-route de Fang, qu'une terrible panique des éléphants vint causer au pauvre roi une affreuse douleur.

Par une chaleur accablante, la caravane avançait lentement. Malade et désireux d'être tôt à l'étape, j'avais demandé au roi la permission de le dépasser.

J'étais depuis quatre heures au bord du Nam-Pât, l'attendant inquiet



de son retard lorsqu'il arriva, les yeux pleins de larmes, me dire le malheur nouveau qui venait l'accabler.

Il marchait en tête de la caravane, quand subitement, à un détour dans la forêt, son éléphant à moitié endormi, s'était heurté à un autre éléphant venant en sens inverse et portant un fonctionnaire siamois envoyé pour saluer le roi. La bête effrayée, flageolant sur ses jambes, s'était affaissée, jetant dans l'air un hurlement d'épouvante. Le vieillard n'avait eu que le temps de passer de sa monture sur l'éléphant cause de ce trouble, et de fuir. Une panique effrayante s'était emparée des animaux du convoi ; les

éléphants avaient lancé à terre et dans les branches cornacs, voyageurs et bagages, et, piétinant les uns et les autres, avaient disparu dans la forêt.

Vingt personnes, parents ou serviteurs du roi, presque toutes des femmes étaient blessées, on les apportait sur des branchages ! Je les soignai de mon mieux, cinq moururent. Il fallut quatre jours pour reprendre les éléphants.

A Fang nous trouvâmes le fils aîné du roi, et aussi mon Cambodgien Kèo, revenu de Bangkok, avec des provisions.

Fang n'est qu'un petit village laotien, choisi à cette époque de l'année comme extrémité de la route du Mékhong au Ménam, parce que les chemins de la campagne de Pitchaï, centre important plus fréquenté en temps ordinaire, vers lequel nous descendîmes en barque, sont à peu près noyés.

Depuis mon départ de Bangkok, la question d'une convention avec le Siam, relative au Laos avait été complètement écartée par le gouvernement français ; par suite, à partir de mon arrivée à Pitchaï, les agents siamois ne voulurent plus me considérer que comme un voyageur ordinaire dont ils n'étaient en rien tenus de faciliter la tâche, et ils firent même tout pour m'obliger à retourner à Bangkok. Il me fut dans ces conditions impossible de trouver à me loger à terre, et comme il fallait rendre à son propriétaire la barque qui m'avait amené, je dus en acheter une sur laquelle, après le départ du roi, je m'installai au bord du fleuve, décidé à y attendre la fin des pluies pour aller vers Nan et Luang-Prabang.

Malgré mon état de faiblesse, je me maintenais sur pied, mais lorsque j'eus expédié le volumineux courrier que je préparais depuis deux mois, les nerfs se détendirent, la fièvre prit le dessus ; elle devint si forte que pendant une semaine je ne sus plus ce qui se passait. Ngin et Kèo me soignaient de leur mieux, tremblant à l'idée qu'un malheur pouvait arriver. Enfin le vent du nord-est ramena le beau temps et peu à peu les forces me revinrent.



Fig. 101. — MM. Gauthier, Pavie et Pinson, à Fang.

III

LAOS OCCIDENTAL

MM. A. PAVIE ET GAUTHIER

14 octobre au 25 novembre 1887

Un matin, un négociant français, M. Camille Gauthier, arriva à Pitchaï. Apprenant à Bangkok où ses affaires l'avaient appelé, mon prochain voyage vers Luang-Prabang, il avait résolu de me demander de se joindre à moi pour faire une étude commerciale dans la vallée du Mékhong. Il avait avec lui un interprète, M. Pinson, ancien officier italien, qui précédemment avait été à Luang-Prabang comme instructeur dans les troupes siamoises. Tout heureux de son désir, je fixai le départ pour la fin de la semaine.

Sur ces entrefaites, M. Hardouin, chancelier du Consulat général de France à Bangkok, m'apporta un courrier (14 octobre) dans lequel j'appris qu'une commission franco-siamoise, sous ma présidence, allait être organisée pour l'étude des frontières et que, sous peu, deux officiers français viendraient me rejoindre.



Fig. 102. — Ma tente, ma barque et la chaloupe de M. Hardouin à Fang.

Sa chaloupe nous remorqua jusqu'à Fang où nous devions prendre la voie de terre. Là, tout moyen de transport ayant été refusé à M. Gauthier, ceux que je pus obtenir, six éléphants, étant par ailleurs insuffisants pour moi, il renvoya ses bagages et ses marchandises à Bangkok par la chaloupe de M. Hardouin, et j'abandonnai, dans une pagode, sous la

garde de Kèo, les approvisionnements que j'avais reçus. Les éléphants furent chargés du couchage, de l'indispensable et du matériel photographique et nous partîmes à pied.

Après les huit premiers jours de marche, nous pûmes louer trois autres éléphants sur lesquels nous achevâmes la route.

Le voyage comporte trois parties : de Fang à Nan, de Nan à Pa Kène sur le Mékhong, et, de là à Luang-Prabang par le fleuve. En tout, 21 jours de marche effective par terre et 4 jours en barque, le reste étant pris par les séjours à Nan et dans divers endroits.

DE FANG A MUONG-NAN

230 kilomètres de levé nouveau.

Nous commençâmes à cheminer le 25 octobre. La belle saison était complètement établie, et la température très supportable : 20° le matin, 28° au milieu du jour et 24° le soir.

D'une manière générale le sentier s'écarte peu du Ménam-Nan, il suit son bord gauche jusqu'à Tha Luet, la première étape, passe ensuite sur la rive droite pour éviter le confluent du Nam-Pât, cette rivière dont j'avais descendu en partie la vallée dans le voyage de Paclay à Fang, puis, revient sur la rive gauche, remonte un petit affluent le Nam-Lin et parcourt les crêtes entre son cours et le fleuve jusqu'à Tha Fèck la quatrième étape. De ce point, où il reprend la rive droite, il atteint Muong-Nan, notre onzième étape, par un terrain accidenté, sauf dans les deux derniers jours passés sur le plateau au milieu duquel est située cette ville.

Dans le pays on considère que le trajet doit s'accomplir en huit étapes : Tha-Luet, Tha-Pla, Tha-Lim, Tha-Fèck, Muong-In, Sisakèt, Muong-Sâ et Nan ; mais nous étions à pied, nos bêtes étaient très chargées, nous dûmes, par suite, passer plusieurs nuits supplémentaires en forêt.

Les hauteurs parcourues ne dépassent guère le fleuve de plus de 150 à 200 mètres ; aux endroits où la végétation permet aux yeux le spectacle

du paysage qui alors développe uniformément les ondulations des monts sur la droite et sur la gauche, ceux-ci sont recouverts d'une flore vigoureuse, nulle part l'œil ne reconnaît des terrains dénudés, rocheux, escarpés, toutes les pentes semblent accessibles à l'homme. Les tecks, de tous côtés, se montrent mêlés aux arbres de la forêt, mais, ils sont de petite taille, sans valeur. Les essences qui dominent sont les diptérocarpées, avec le bambou elles tiennent la plus grande place.

La région est très habitée aux endroits où les rizières sont possibles ; ainsi on nous dit que Tha Fèck compte 200 cases, Muong-In 400, Sisakèt 450, Muong-Sâ 540.

Quelques caravanes nous ont croisés : en tout : 44 éléphants, 146 bœufs porteurs et 215 hommes. Le principal produit qu'elles transportent à cette époque, est la gomme laque très commune dans le pays. Presque toutes celles qui opèrent leur retour rapportent du sel.

Nan peut aussi être atteint par le fleuve, mais c'est de préférence quand les eaux sont très basses, les rapides étant alors moins difficiles à franchir.

Nan est, comme Xieng-Maï, une ville curieuse et intéressante par elle-même et par sa population.

Enceinte d'une haute muraille de briques bien entretenue, elle est de construction récente (32 ans), l'ancienne cité était à quelque distance au nord. Le roi de Nan avait alors 85 ans, il se portait bien à part une surdité très grande. Il nous dit que le teck, dans son pays, n'était pas aussi beau qu'à Xieng-Maï, mais qu'il faisait néanmoins la richesse de la principauté qui comptait 100 cantons dont 32 grands, et que les habitants possédaient 350 éléphants.

Après quatre journées d'arrêt, nous continuâmes la marche.

DE NAN A PA KÈNE

200 kilomètres de levé nouveau.

Dans ce trajet de dix jours, le chemin suit d'abord la rive droite du Ménam-Nan, il passe sur sa rive gauche le troisième jour et ne la quitte

plus. Le huitième jour, la ligne de partage des eaux (450 mètres) est franchie. Le voyage s'achève dans la vallée du Nam-Ngin, affluent du Mékhong, navigable aux hautes eaux.

Dans l'un et l'autre bassin, le terrain très accidenté est coupé de cours d'eau, très abondants en toute saison, qui arrosent des petits plateaux où la population est établie nombreuse cultivant des rizières. Les plus importantes de ces agglomérations sont : Siphom, Nhenh, Penh, Lé, Pahn et Cautsawadi. La route est plus facile à parcourir que celle de Fang à Nan. Elle est jalonnée de poteaux indicateurs de la distance.

Les Khas Moucks ont plusieurs hameaux sur ses abords. Des Lues, venus du pays de Muong Pou Kha, sur la rive gauche du fleuve, dans un temps de trouble, 70 ans avant, reçurent bon accueil du roi et peuplent de gros endroits.

L'élevage des bœufs constitue une des principales ressources du pays. On fabrique de la chaux et du sucre de canne dans le canton de Nhenh, on va recueillir du salpêtre dans les grottes du mont Patoup et on extrait du sel de plusieurs puits à Ban-Bà au-dessus des sources du Ménam-Nan.

Le village de Pa Kène n'est habité que par quelques familles Khas et Lues, il doit d'exister à ce qu'il est l'extrémité de la route la plus directe de Nan vers le Mékhong. Les caravanes du Yunnan s'engagent souvent par cette voie, aussi à la nouvelle des événements de Luang-Prabang, le roi de Nan y avait envoyé trente hommes pour assurer la sécurité.

DE PA KÈNE A LUANG-PRABANG

Des barques pour nous, étant prêtes à Pa Kène, nous partîmes le lendemain de notre arrivée pour aller à Pac-Beng faire des provisions. Le 25 novembre nous débarquions à Luang-Prabang.

J'avais déjà parcouru cette partie du fleuve dix mois auparavant, quel changement je trouvai au delà du Nam-Hou ! Les villages incendiés étaient encore en partie abandonnés : les habitants revenaient peu à peu, la plupart sur des barques, et se disposaient à rebâtir leurs cases.

Le fils aîné du roi était de retour à Luang-Prabang. Deux commissaires siamois y étaient également arrivés. Le second était mon ancienne connaissance. Ils avaient 200 soldats.

J'y retrouvai Som et les quatre hommes que j'avais laissés à Paclaï avec mes barques. Le chef de la pagode de Wat-Maï, dont j'avais soigné la blessure, leur donnait l'hospitalité dans sa bonzerie. Il nous offrit aussi de nous loger, ce que nous acceptâmes.

Un tiers des habitants de la ville était revenu. Les constructions de beaucoup de cases étaient achevées. On annonçait le prochain retour du vieux roi avec le Phya Surrissak et une nombreuse troupe de soldats siamois.



Fig. 103. — Mon habitation sur la plage du Nam-Khane à Luang-Prabang avant la destruction de la ville.

IV

LAOS ORIENTAL

M. GAUTHIER

9 décembre 1887 au 30 janvier 1888

Depuis la mission de Lagrée, MM. Harmand et Néïs avaient en partie remonté le Mékhong, mais il restait à étudier la descente du fleuve jusqu'au Cambodge. J'avais accompli le trajet de Xieng-Sen à Luang-Prabang, puis, de là à Paclaï, et les obstacles m'avaient paru dangereux dans ce sens, plus peut-être qu'à la montée qui s'opère généralement en longeant les berges. Nous savions par ceux qui avaient relevé

le grand cours d'eau, qu'un vaste bief existait dans le Laos central, et que la navigation à vapeur n'y offrirait aucune difficulté. Nous pensâmes, M. Gauthier et moi, qu'à ce moment où des études sérieuses se poursuivaient dans les régions cambodgiennes, il serait utile de profiter de son voyage de retour, pour faire l'examen du Mékhong à la descente en pays laotien, et particulièrement pour reconnaître si l'accès du grand bief ne serait pas possible à des vapeurs par la partie plus difficile au sud.

Dans ce but, en même temps que pour continuer son étude commerciale, M. Gauthier quitta Luang-Prabang, le 9 décembre 1887, sur un radeau manœuvré par 10 hommes.

Il accomplit en quarante-deux jours le trajet jusqu'à Stung-Treng, n'ayant quitté le fleuve que pour dépasser les cataractes de Khôn.

Dans son rapport, publié, peu après, dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, il conseilla l'établissement d'un service à vapeur en toute saison de Kemmarat à Sampana ; et, pendant les hautes eaux, de Khôn à Kemmarat, de plus il préconisa l'installation d'un petit chemin de fer pour le passage des cataractes de Khôn, résultats auxquels on est arrivé aujourd'hui.

Pendant le peu de temps que nous avions passé ensemble, M. Gauthier s'était montré énergique, courageux et d'une rare endurance. Me voyant me mettre en route pieds nus, mode de marche à mon avis le plus pratique dans les pays où le chemin emprunte souvent le lit des torrents dont l'eau roule du sable qui remplit les chaussures et peut blesser les pieds, il avait lancé ses bottines dans le fleuve et, sans plus se soucier des pierres et des épines, il avait fait comme moi. Les difficultés apportées par les autorités à notre voyage ne l'émurent point davantage que les conditions dans lesquelles nous allions l'accomplir et d'où devaient résulter des privations de toute sorte.

Il n'était pas à son début en Extrême-Orient, mais celui-ci s'était fait dans des conditions différentes de celles de notre voyage. Employé au Comptoir d'Escompte de Paris, à Paris et à Londres de 1872 à 1876, il avait été détaché du Comptoir pour aller créer à Pondichéry la succursale de la banque de l'Indo-Chine qu'il dirigea pendant trois ans. Rentré en

1880 dans les cadres du Comptoir, il fut successivement directeur des agences de cet établissement de crédit, à Yokohama et à Hongkong. Il démissionna en 1882 et fit, au Tonkin, de 1884 à 1886, des voyages d'études commerciales, qu'il continua en 1887 et 1888 au Siam et au Laos.

J'avais été très heureux de le voir devenir mon compagnon à un moment surtout où je craignais de voir les forces me faire défaut, et j'avais souhaité bien vivement, en reconnaissant ses aptitudes et voyant



M. Gauthier

les services qu'il pourrait rendre en Indo-Chine, de le voir revenir près de moi. Il n'en put être ainsi. Nommé en 1889 vice-consul à Packhoï, en Chine, il s'acquitta de la tâche difficile que comportait la gérance de ce poste avec une distinction qui lui valut, quelques années après, son grade actuel de consul.



Fig. 105. — Officiers, soldats et indigènes de la colonne Pernot.

X

LAOS ORIENTAL ET TONKIN

A. PAVIE

26 novembre 1887 au 26 mars 1888

En relisant le journal de mon séjour à Luang-Prabang jusqu'à mon départ à la rencontre de la colonne Pernot, je revis avec émotion l'époque pendant laquelle j'attendais des nouvelles de cette vaillante troupe. Le souvenir de mes tribulations m'est toujours présent, et aussi celui des inquiétudes et des transes de la malheureuse population à l'annonce journalière d'une nouvelle invasion ! Mais ce n'est pas ici la place de parler de ces faits, une plus importante période doit être résumée.

A mon retour à Luang-Prabang, les fonctionnaires siamois m'avaient dit qu'à l'annonce de la prise de cette ville, la liberté avait été rendue à Bangkok aux quatre jeunes gens de Laï, dont la captivité était cause du désastre, et que l'un d'eux, Kam-Sam, avait aussitôt été mis en route pour son pays afin d'y porter cette nouvelle et d'y demander qu'on devienne les amis du Siam. Il y avait même lieu de croire qu'il était depuis quelque temps déjà dans sa famille, et on attendait d'un jour à l'autre un courrier de lui.

Ces renseignements me firent comprendre que le gouvernement de Bangkok ne renonçait pas aux prétentions d'agrandissement territorial sur la rive gauche du Mékhong, que la campagne faite l'année précédente dans les régions du nord avait indiquées. Ils me firent aussi voir que je devais renoncer à utiliser, comme je l'avais espéré, les jeunes gens de Laï pour me faciliter mon voyage vers le Tonkin, et qu'il fallait m'attendre à des dispositions dans leur pays, plutôt hostiles que favorables à la marche d'une troupe française qui, d'après un avis du chargé d'affaires de France à Bangkok, était en organisation au Tonkin et devait parcourir les régions au sud de la Rivière Noire, amenant avec elle les membres siamois de la commission que je devais présider.

Relativement à cette commission, les fonctionnaires siamois n'avaient pas d'instructions leur permettant de me donner les moyens de faire une étude préliminaire quelconque.

Le 10 janvier, une lettre du capitaine Cupet m'annonça qu'avec le lieutenant Nicolon, il était en route à la suite des troupes siamoises parties depuis le 19 novembre.

Je me disposais à aller au-devant de mes futurs compagnons dès que je connaîtrais leur présence sur les bords du Mékhong, lorsque le 20 janvier, une seconde lettre du chargé d'affaires m'apprit que le colonel Pernot, à la tête de la troupe dont j'ai parlé, avait quitté Laokaï, se dirigeant sur Muong-Laï et Muong-Theng[1] et m'invita à faire le possible pour le rencontrer sans attendre l'arrivée des deux officiers.

1. Laï-Chau et Dien-bien-phu des Annamites.

Les fonctionnaires siamois devinrent fort perplexes quand je leur demandai des pirogues pour aller à Muong-Theng. Ils étaient, au contraire de moi, très au courant de ce qui se passait dans cette région. (Il y avait quelques jours cinq Pavillons Noirs, allant en courrier vers le chef des troupes siamoises, avaient, en passant à Luang-Prabang, parlé de la prise de Muong-Laï par les Français.) Ils tentèrent de retarder mon départ en me demandant d'attendre l'arrivée du général siamois, Phya Surrissak : mais celui-ci, me disait une nouvelle lettre du capitaine, était encore à Pitchaï et la lenteur de sa marche était inexplicable. J'en conclus qu'il attendait la rentrée au Tonkin du colonel Pernot, pour apparaître avec sa troupe, et j'annonçai que je partirais à pied si des barques m'étaient refusées.

Devant ma résolution, trois pirogues furent mises à ma disposition, et, le 28 janvier 1888, je pus me mettre en route avec Ngin et cinq autres Cambodgiens, laissant Som à la garde du poste.

Dans la soirée du même jour, je fus rejoint par un caporal et six hommes envoyés par les commissaires pour m'escorter. Le caporal était un descendant de Cambodgiens prisonniers de guerre, les hommes étaient Laotiens.

DE LUANG-PRABANG A MUONG-THENG OU DIEN-BIEN PHU

60 kilomètres de levé nouveau.

Quand j'avais parcouru le Nam-Hou l'année précédente, tout y respirait la vie ; les jolies cases s'étalaient sur les pentes, les gens étaient actifs aux champs et à la pêche : aujourd'hui la désolation était partout ; les villages des deux rives avaient été brûlés d'un bout de la rivière à l'autre. Les pêcheries abandonnées, à demi-construites, obstruaient le cours d'eau. Les habitants vivant dans les bois on ne sait comment, en apercevant mes barques, accouraient aux nouvelles. Les femmes n'ayant rien à vendre ne demandaient plus des pièces de monnaie pour orner le cou de leurs enfants : et elles se montraient reconnaissantes à l'extrême

du peu de riz qu'on donnait aux êtres amaigris qu'elles tenaient dans leurs bras.

A Ngoï, ne pouvant obtenir d'être renseigné sur ce qui se passe à Theng, je hâte ma marche.

Le 9 février, pendant que sur le bord du Nam-Ngoua on prépare le repas du matin, arrivent quatre habitants de Theng m'apportant un courrier envoyé par le colonel Pernot. Arrivé à Theng le 26 janvier, le



Fig. 106. — Les quatre habitants de Theng, porteurs du courrier du colonel Pernot.

chef des troupes françaises me prévient qu'il m'y attendra huit jours et qu'en raison des difficultés d'approvisionnement il devra alors se mettre en route pour le delta.

Ces hommes pour expliquer leur retard me déclarent qu'à Ban Phya Pann, un fonctionnaire du Siam a fait en sorte de les retenir cinq jours, prétendant se charger de leur courrier.

Si, comme il l'annonce, le colonel est parti après huit jours, il y en a

déjà quatre qu'il est en route! Espérant qu'il aura pu m'attendre davantage, je continue la marche.

Le 14 au matin, on entend de lointaines détonations. Les piroguiers s'effraient, je leur dis que les Français chassent les Pavillons Noirs du pays, et ils reprennent confiance.

Le 15, des pêcheurs, premiers habitants rencontrés depuis le Nam Hou, disent : « Les Français ont quitté Theng hier matin. »

A deux heures j'entre dans l'enceinte, tout est solitaire!

Dans le campement abandonné, je cherche en vain un mot du colonel, laissé à mon adresse, il n'a sans doute pas cru que j'essayerais de le joindre!

Le soir, des habitants s'approchent, ils disent que les Pavillons Noirs étant tout près, les Français sont allés les combattre et qu'ils poursuivront ensuite leur route vers le Tonkin.

Je leur explique qu'il faut absolument que j'arrive jusqu'à nos soldats, et les prie de me guider et de porter mon bagage. Après hésitation, car ils craignent la vengeance des Chinois, ils acceptent. Nous partirons à pied, le lendemain au jour, en doublant les étapes.

DE MUONG-THENG A TUAN GIAO

75 kilomètres.

En quittant Theng, j'ai pendant quelques heures, marché sur un plateau très vaste, dans les grandes herbes, puis je me suis engagé sur les hauteurs, ne quittant le bassin du Mékhong que le soir du troisième jour. Alors se sont présentées les sources du Nam-Ma, fleuve qui débouche en Annam. Le pays est accidenté à l'extrême et dur à parcourir.

Le 16, à la halte du soir, rencontre de deux coolies annamites, traînards de la colonne. Ils disent que les soldats marchent du matin jusqu'au soir, qu'eux, épuisés, et ne pouvant plus suivre, se sont couchés là pour mourir. Je leur donne quelques vivres et les envoie à Theng où on en aura soin.

Le 17, à Muong-Hang, les gens du village nous prennent pour des Pavillons Noirs et fuient. Le chef du village vient courageusement demander ce qu'on veut. Il nous fait connaître que depuis leur départ de Theng les Français ont mis deux fois les Chinois en déroute et qu'aujourd'hui même ils ont dû les chasser de Tuan Giao. Que ceux-ci, après le combat, se sauvent dans les bois et se reforment lorsque la colonne est partie. Il se charge d'envoyer de nuit une lettre au colonel et me demande d'attendre ici la réponse, les risques en route étant trop grands. J'expédie la lettre, mais, craignant qu'elle n'arrive pas je pars le lendemain au jour.

Après neuf heures de marche, à Muong-Houo, dans l'élargissement d'une petite vallée, mon monde s'assied à terre, n'en pouvant plus de fatigue, demandant à camper dans des cases qui semblent abandonnées.

Ne voulant pas de repos avant d'avoir joint nos soldats, je repars avec Ngin suivi des Cambodgiens. Les autres, alors, se lèvent et marchent.

A ce moment un homme sort des hautes herbes et nous crie d'arrêter.

Le guide me dit : « C'est un Pavillon Noir, il croit avoir affaire à des gens du pays chargés de provisions dont il veut s'emparer. »

L'homme me voit, reconnaît son erreur et s'enfuit en hurlant pour prévenir sa bande, pendant que je crie aux Cambodgiens : « Tâchez de le saisir ! »

Alors la fusillade éclate sur nous. Les Chinois, campés au bord d'un ruisseau au pied de la montagne, surpris, nous prenant sans doute pour une arrière-garde française, gravissent rapidement la pente en déchargeant leurs armes, sans atteindre personne, et fuient dans la forêt.

Dès qu'ils ont disparu, je mets mes hommes en route, personne ne songeant plus désormais au repos.

Au bout d'une heure sous bois, subitement, devant nous, paraît une troupe française.

Le colonel avait reçu ma lettre ; craignant qu'il ne m'arrivât malheur avec les Pavillons Noirs, il avait, après l'avoir lue, demandé une troupe de volontaires ; 15 zouaves et 45 tirailleurs, sous les ordres du commandant Houdaille, son chef d'État-major, des lieutenants Francez et

Holstein, des sergents Lévèque et Bonain, étaient de suite partis à ma rencontre.

Pour joindre le camp français, nous avions presque autant de route à faire que j'en avais déjà parcouru depuis le commencement du jour.

C'était beaucoup pour les forces de tous. Le commandant proposa d'aller passer la nuit dans la petite vallée d'où je sortais, ce qui fut accepté.

J'étais si heureux d'avoir enfin suivi jusqu'au bout un chemin du Mékhong au Tonkin, et trouvé des Français, que tout au bonheur d'entendre ceux-ci parler, je ne songeai à leur dire la présence des Chinois, qu'au moment où, débouchant dans la plaine, nous fûmes accueillis par une grêle de balles.

La bande redescendait la pente de la montagne.

Bien sûr, elle croyait que je revenais seul avec mes quelques hommes. Elle fut vite détrompée, mais ne se retira cependant sous le feu de la troupe qu'avec une grande lenteur. Nous campâmes dans ses cases.

Le colonel Pernot

Le 19 février, chaleureusement accueilli par le colonel Pernot et ses officiers, j'arrivais à Tuan-Giao.

DE TUAN GIAO A LA RIVIÈRE NOIRE ET A YEU TRAI

130 kilomètres.

Rapidement, le colonel me met au courant de sa marche. Parti de Laokaï vers Laï, par un chemin simplement frayé à travers les forêts, sur des montagnes élevées de 1 700 mètres au point de partage des eaux du Fleuve Rouge et de la Rivière Noire, il avait parcouru de rares plateaux, d'étroites vallées, des ravins sans nombre et franchi la grosse rivière Nam-Na sur les bords de laquelle il avait eu deux chaudes rencontres avec Déo-van-tri dont tout le monde, dans la colonne, admirait le courage en regrettant de le voir contre nous.

A l'arrivée à Laï, le colonel avait trouvé la petite ville incendiée par ordre de Thuyet, l'ancien régent du royaume d'Annam, qui, comme je l'ai dit plus haut, y était réfugié[1]. Tous les villages du pays étaient aussi brûlés, et, la population, en fuite avec ses chefs, s'était retirée dans les régions du nord.

Laissant à Laï une petite garnison, il avait ensuite pris possession de Theng, l'avait quitté après vingt jours, et marchant parallèlement à la Rivière Noire, passant entre chaque étape par les ravins des sources du Nam-Ma, en s'élevant à des altitudes qui atteignaient souvent 7 à 800, quelquefois 12 à 1 500 mètres, et faisaient que chaque jour, sans avancer sensiblement, les soldats avaient d'infinies heures pénibles, il était ici depuis la veille, s'étant vu barrer trois fois la route par les Pavillons Noirs.

Quant aux commissaires siamois qui devaient le suivre, ils s'éternisaient sur le Fleuve Rouge, d'Hanoï vers Laokaï.

Alors je lui dis que pour joindre sa colonne, j'ai, en trois jours, fait les cinq étapes de Theng à Tuan-Giao et je m'excuse, ayant dû abandonner mes bagages sur les bords du Ménam, d'arriver devant ses soldats pieds nus, à peine couvert de vêtements usés.

1. Voir page 212.

Chaque officier veut alors m'offrir son superflu; le colonel déclare qu'il ne saurait me laisser retourner ainsi seul sur mes pas dans ce pays troublé et qu'il m'emmène à Hanoï pour m'y refaire. Il ordonne un jour de repos à toute la colonne afin de me permettre de reprendre des forces, et fait fournir à mes compagnons indigènes, autour desquels les soldats se pressent, tout ce dont ils ont besoin.



Fig. 103 — État-major de la colonne Pernot

Mais je ne dois pas, en m'oubliant dans un bien-être relatif, m'exposer à compromettre les résultats d'une campagne heureuse. Mes nouveaux camarades Cupet et Nicolon vont arriver à Luang-Prabang pour commencer leurs études ; je ne saurais les faire attendre. Je demande au colonel la permission de le quitter dès que la Rivière Noire sera atteinte ; elle n'est pas encore connue, je voudrais la remonter en faisant

son levé jusqu'à Laï, d'où je regagnerais ensuite Luang-Prabang. Je soupçonne, en effet, le cours de cette rivière d'être la voie la plus pratique du Tonkin vers le Laos.

Le lieutenant Francez avait fait un levé de l'itinéraire de la colonne, qui, relié au mien, allait donner les premières voies de communication vers Laokaï et vers Hanoï.

En marche le 21 février, nous passons du bassin du Nam-Ma dans celui de la Rivière Noire. En quatre jours, Tuan-Chau et Sonla, principaux centres de la région, sont successivement atteints.

A ce dernier point, la troupe du commandant Oudry, venue de Bao-Hoa sur le Fleuve Rouge, fait sa jonction avec la colonne. La veille, après un combat sans pertes pour lui, M. Oudry avait chassé les Chinois d'un fort construit par eux dans le village. Comme leurs bandes sont cachées dans le voisinage, le colonel décide que pour assurer le calme au pays, une compagnie de tirailleurs et quelques zouaves y resteront en garnison.

Après un jour de repos, reprise de la marche. Les troupes se dirigent sur Bao-Hoa pour s'y embarquer vers Hanoï. Après avoir franchi la Rivière Noire à Vanbou et marché un jour dans l'intérieur, halte à Yeu-Traï le 28 février. Nous nous y séparerons le lendemain.

Quand les soldats vont monter sur des radeaux et traverser la rivière pour aller s'engager dans les montagnes, je dis mes vœux au colonel, aux officiers et aux soldats et je reçois les leurs..... La chaleur est écrasante ; je cherche les grands arbres de la rive, debout sous leur ombrage je vois s'éloigner l'admirable colonne qui, sans avoir perdu de soldats, achève d'accomplir une marche sans précédent en Indo-Chine, glorieuse plus encore par les obstacles naturels et les difficultés d'approvisionnements qu'elle a surmontés que par la dispersion des adversaires qui ont tenté de l'arrêter.

Zouaves et tirailleurs ont disparu. Sur la plage du Nam-Mou, le silence des bois remplace le bruit des voix, des armes, des pas sur les galets, et succède au dernier cri de « Vive la France !... » Mes hommes et les chefs du pays qui m'entourent me regardent : ils n'osent brusquement

arrêter le cours de mes pensées ; ils disent bas, mais pour que j'entende, que j'ai une longue étape à faire, qu'il est l'heure de partir !

Le soir, nous sommes un peu au-dessus de Vanbou, à Papam, d'où je vais tenter de remonter la Rivière Noire vers Laï sur des pirogues que le Quan-Phuong, chef provisoire du pays, va me procurer. Il y a juste un mois que j'ai quitté Luang-Prabang : je suis si fatigué que je me sens heureux de voyager en barque.

DE YEU-TRAI A MUONG-LAÏ OU LAÏ-CHAU

185 kilomètres de levé nouveau.

Je ne pouvais alors que me renseigner sur la partie inférieure du grand cours d'eau. Ce que j'appris, c'est qu'elle offrait des obstacles analogues à ceux que j'allais rencontrer en le remontant, que les deux points importants sur ses rives, Takhoa et Van-Yen, étaient occupés par les Pavillons Noirs, et que le premier poste français se trouvait établi à Chobo, devant un grand barrage de roches, près de l'entrée du delta.

Cette forte rivière devant laquelle je me trouvais pour la seconde fois me faisait cette impression, qu'elle était comme une réduction du Mékhong dans la partie entre Xieng-Sen et Luang-Prabang ; de hautes collines pour berges, et un lit de rochers semé de bancs de sable. « Ses bords, » me fit connaître le frère du Quan-Phuong qui allait conduire mon petit convoi, « sont peu habités parce que les vallées de ses affluents, larges pour la plupart, et bonnes pour les rizières, prennent toute la population, mais chacun des cantons de son bassin a, comme un petit port, pour le commerce et les voyages. Les Pavillons Noirs, établis dans les centres intérieurs, n'ont que quelques hommes à ces petits endroits, ils s'enfuiront à la vue du pavillon qui flotte sur votre barque ».

Parti le 2 mars, j'arrivai à Laï-Chau le 9 sans incident.

Un seul lieu important se trouve dans le trajet, Quinhaï, mais de

nombreux points, extrémités de chemins fréquentés, étaient habités. Timidement, les chefs s'approchaient en barque de ma barque, je les rassurais et continuais la route, ne campant qu'à la nuit tombante. Sur tout le parcours, les Chinois avaient disparu : partis pour joindre les bandes, au moment de la lutte contre la colonne Pernot, ils n'étaient pas revenus.

Les obstacles les plus difficiles à franchir sur la rivière sont généralement ceux formés aux confluents des tributaires principaux, Nam-Mou, Nam-Mouil, Nam-Ma, Nam-Mouck, Nam-Laï et Nam-Na.

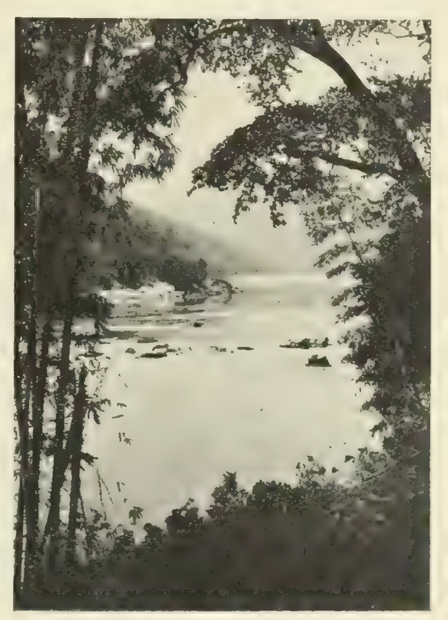


Fig 109 — La Rivière Noire près de Van-Bou

Laï-Chau, dans une position remarquable au sommet d'un rocher, domine la Rivière Noire à un endroit où son passage est rendu très difficile par des rapides successifs et par les confluents du Nam-Laï et de la grosse rivière Nam-Na.

La vue du premier pavillon français remontant la rivière mit sur pied la petite garnison composée de 50 légionnaires et d'une compagnie de tirailleurs sous les ordres de 5 officiers. A la joie de voir arriver un Français, s'ajoutait l'espoir qu'il amenait un convoi de provisions, le magasin étant vide de vin, tafia, sucre, sel, et n'ayant plus que très peu de farine : il y eut un moment de déception ! Longtemps encore, le seul mode de ravitaillement devait être le transport à dos d'homme par la route difficile de Laokaï.

Le pays détruit ne s'était pas repeuplé. Chefs et habitants étaient toujours dans les régions du nord, et le commandant du poste avait inutilement essayé d'entrer en rapports avec eux. Combien je regrettais

de n'avoir pu amener avec moi les jeunes gens captifs à Bangkok! Avec leur concours, j'eusse sans doute pu rendre la vie au pays!

Le lendemain, le Pra-Payrath, chef de la mission siamoise qui devait faire partie de la commission d'étude des frontières sous ma présidence, arriva conduit par le lieutenant d'infanterie de marine Messier de Saint-James, pour rejoindre, me dit-il, la colonne Pernot. En constatant que celle-ci était retournée à Hanoï, il jugea que sa mission ne pouvait désormais se poursuivre, et décida d'y aller aussi pour rentrer ensuite par mer à Bangkok.

DE MUONG-LAÏ A MUONG-THENG

105 kilomètres.

J'avais hâte d'être à Luang-Prabang où le capitaine Cupet et le lieutenant Nicolon avaient dû arriver. Mon départ fut fixé au 12, le lieutenant d'infanterie de marine Deniel, avec 25 légionnaires et 75 Annamites, m'accompagnerait jusqu'à Theng afin de montrer dans le pays que nous nous en considérions bien comme maîtres. En raison du peu de vivres qu'il pouvait emporter, il devait repartir pour Laï, le lendemain de son arrivée à Theng.

En route de bonne heure, nous parcourons toute la journée la belle vallée du Nam-Laï, complètement ruinée par l'acte désespéré de Déo-van-tri, accompli sous la pression de Thuyet, réfugié au Yunnan depuis l'entrée des Français à Laï-Chau. Tout a été détruit par le feu, moissons et cases! Les plantes grimpantes commencent à envelopper les colonnes demi-calcinées seuls restes des maisons! Les troupeaux de buffles, devenus à moitié sauvages parce que les passants armés les chassent au fusil pour leur subsistance, fuient à l'approche de notre troupe.

Au sortir de la vallée, entrée dans les montagnes. Jusqu'au 16, la marche dure d'un bout du jour à l'autre, sur des crêtes à une altitude de 1 000 à 1 100 mètres, dans le bassin de cette rivière Nam-Mouck qui,

pour atteindre la Rivière Noire passe dans un long couloir calcaire sous une montagne très élevée. La dernière journée, passage de la ligne de partage des eaux de la Rivière Noire et du Mékhong (1 200 mètres), et, quelques heures après entrée sur le vaste plateau de Theng que j'avais traversé dans un autre sens un mois auparavant.

La veille, à Muong-Poun, les chefs du village nous avaient appris qu'une garnison siamoise, expédiée de Luang-Prabang aussitôt qu'on avait su la colonne Pernot partie, venait de s'installer à Theng.



Fig. 110. — Sur la ligne de partage du Mekhong et de la Rivière Noire. Mer de nuages.

Vraisemblablement, l'officier siamois qui la commandait me donnerait comme motif de son envoi dans le pays la nécessité d'y assurer la sécurité en attendant qu'on examinât la question territoriale. Je ne pouvais pas paraître accepter, en l'y laissant, qu'on pût revenir sur la prise de possession du pays par le colonel Pernot.

Je demandai au lieutenant Deniel de faire en sorte d'y séjourner jusque 24 heures après mon départ afin de me permettre de montrer à

l'officier siamois, dans la présence des Français, une raison pour sa troupe d'abandonner la place.

Quand nous entrâmes dans l'enceinte où avait campé le colonel Pernot, l'officier siamois vint se présenter avec ses soldats. Tout de suite je le remerciai d'être venu au-devant de moi pour m'escorter vers Luang-Prabang et lui dis d'être prêt pour le lendemain, que nous partirions au jour. Il me fit connaître qu'il n'était pas là pour ce motif, qu'il avait l'ordre de rester dans le pays et que d'ailleurs les bateaux qui l'avaient amené avaient redescendu la rivière. Je lui répondis que faute de barques nous partirions à pied. Finalement, devant ma résolution, il se décida à la retraite.

DE MUONG-THENG A LUANG-PRABANG

50 kilomètres de levé nouveau.

Le 17 mars, ayant pris congé de la petite troupe française et de son chef, je partis avec les Siamois.

Après la sortie du plateau de Theng, le chemin s'engage dans les montagnes sur la rive droite du Nam-Ngoua, puis, à un gué, passe sur sa rive gauche.

Quelles dures étapes pour descendre et remonter, des uns dans les autres, les ravins où coulent les torrents qui grossissent la rivière! Les trois quarts des soldats restaient en arrière, rejoignant dans la nuit.

Le 19, au matin, les sons d'un clairon nous arrêtent; c'est un nouveau détachement siamois qui, avec deux officiers, marche pour aller grossir la garnison de Theng! J'obtiens de ceux-ci qu'ils reviennent sur leurs pas et se joignent à ma troupe.

Le 20, épuisé de fatigue, je laisse les Siamois achever le voyage et je m'embarque, avec mes Cambodgiens, sur une pirogue rencontrée par hasard à Sup-Nao à un jour du Nam-Hou.

Le 23, sur ce dernier cours d'eau, je suis joint par le capitaine Cupet

qui, arrivé le 7 mars à Luang-Prabang, est venu au-devant de moi. J'entre dans sa barque meilleure que la mienne et, pendant qu'il me met au courant de ce qu'il sait de nouveau, nous hâtons le retour vers Luang-Prabang où, le 26, je trouve le lieutenant Nicolon.



Fig. 111. — Luang-Prabang. Le figuier de la bonzerie de Vat-Mai.

VI

SIAM ET LAOS ORIENTAL

MM. CUPET ET NICOLON

19 novembre 1887 au 11 mars 1888

Le troisième volume de cette série est consacré à la relation, par le capitaine Cupet, des voyages qu'il a accomplis au cours de la mission. Voici les passages dans lesquels j'y présente mon compagnon dans l'intro-

duction dont j'ai fait précéder mon travail, et où j'ai fait le récit de notre rencontre sur le Nam-Hou et dit la brillante collaboration qui sera résumée dans le présent exposé :

« Le capitaine Cupet est celui de mes compagnons qui a fourni à la mission la somme de travaux topographiques et géographiques la plus considérable.

« J'éprouve un sentiment de satisfaction extrême à présenter aujourd'hui ce vaillant collaborateur et son œuvre.

« Ce sentiment ne résulte pas seulement de la reconnaissance vive et inaltérable vouée à ceux grâce au concours desquels j'ai pu accomplir un travail important, il est aussi dû à la pensée que je contribue à mettre en lumière un officier actif et résolu ayant la pratique de l'initiative et de la décision, dont les précieuses qualités ont mûri dans notre commune vie d'explorateurs, et que le pays a intérêt à voir marcher vers un avenir brillant dans sa carrière.

« Lorsque Cupet[1] me joignit au Laos, il était capitaine au 3e régiment de zouaves.

« Choisi avec le lieutenant Nicolon dans le corps expéditionnaire du Tonkin, pour faire partie d'une commission franco-siamoise placée sous ma présidence, il avait quitté, ainsi que son compagnon, Hanoï pour Bangkok le 10 octobre 1887.

« Après un court séjour dans la capitale siamoise, le temps de la connaître, tous deux avaient gagné Luang-Prabang : le lieutenant Nicolon s'y était installé pour le service de la mission, le capitaine Cupet était parti à ma rencontre.

. . . .

« Fils de gendarme, voué dès l'enfance au métier des armes, Cupet fait ses études au lycée de Bar-le-Duc et entre à Saint-Cyr à 18 ans

1. Le capitaine Cupet a été nommé chef de bataillon en mars 1897.

avec le n° 30. Il en sort en 1879 nommé sous-lieutenant au 2e zouaves sur sa demande, et part pour l'Algérie, commençant justement sa carrière de soldat quand commence ma mission.

« Aucun théâtre d'action ne pouvait lui fournir plus d'occasions de se faire ressortir et de mieux mettre en relief ses qualités d'activité, d'énergie et d'initiative.

« Il passe cinq ans en Afrique, courant la brousse en tous sens, tantôt mêlé aux expéditions contre Bou-Amama, tantôt détaché à la télégraphie optique à la suite des colonnes, tantôt chargé de missions par le colonel de Négrier et le général Thomassin ; tour à tour soldat topographe, télégraphiste, puisatier, devenu presque légendaire dans le sud de la province d'Oran dont il escalade toutes les montagnes à la recherche de communications optiques et visite tous les points d'eau pour le choix des étapes.

« Les Arabes au milieu desquels il passe l'année 1883 et les premiers mois de 1884, et dont il a frappé l'imagination, ne le connaissent que sous le pseudonyme suggestif de « Bou el Aroui » (le père du mouflon), tant ils l'ont vu parcourir leurs montagnes.

Passé lieutenant au 9e de ligne en avril 1884, il obtient bientôt de revenir au 2e zouaves et, en janvier 1885, s'embarque pour le Tonkin avec son bataillon.

« Là, il prend part aux dernières opérations qui suivent la retraite de Langson, et pénètre l'un des premiers dans cette fameuse région du Baï-Saï où la piraterie fut le plus difficile à réduire, où tant de sang fut répandu, où tant de ruines résultèrent de la lutte. Un jour, avec M. de Grasse, un officier d'infanterie de marine dont le nom reviendra au cours de cet ouvrage, ils repoussent les attaques constamment renouvelées d'une troupe bien armée, dix fois supérieure en nombre à leur petit détachement. Le soir venu, l'ennemi est éloigné : les soldats exténués sont installés dans une pagode au centre d'un village. Au milieu de la nuit, « Alerte », les pirates reviennent ; ils mettent le feu aux quatre coins du village, espérant faire périr ceux qui l'occupent dans l'incendie. Mais le cas a été prévu, une large zone de baraques constituant le marché

de l'endroit a été abattue autour de la pagode et le feu même empêche l'assaut des assaillants qui, au jour, étaient en retraite.

« Six mois plus tard, l'insurrection de 1885 l'appelle au Cambodge où, marchant avec les troupes du lieutenant-colonel Klipfel, il mérite une première proposition pour capitaine, quoique n'ayant que 18 mois de grade.

« L'année suivante, le lieutenant Cupet est en Annam, commandant le poste de Mitho (province de Quang-Binh). Les rebelles tiennent la montagne et rayonnent dans la plaine, rançonnant tous les villages au delà d'une portée de fusil des parapets. Une reconnaissance heureuse lui fait découvrir la plus importante de leurs retraites, Lembach, contre laquelle une colonne est aussitôt dirigée. Avec l'avant-garde il enlève un des ouvrages avancés, tourne la position de l'ennemi et le détermine à l'évacuer.

« Ces faits d'armes lui valent les félicitations du général, une citation à l'ordre du régiment et une deuxième proposition pour le grade supérieur.

« En décembre 1886, le commandant de la brigade de l'Annam, colonel Callet, l'attache à son état-major où vient le trouver la nomination qui le ramène au Tonkin, capitaine à 28 ans, au 3e zouaves (juillet 1887).

« C'est sur ces entrefaites que la commission franco-siamoise ayant été décidée, deux officiers sont demandés au général en chef pour en faire partie. Le général Munier, qui vient de prendre le commandement, pensant que nul n'est mieux préparé à ce rôle par ses antécédents que Cupet, maintes fois désigné à l'attention de ses chefs et qu'il a particulièrement apprécié en Annam où il l'a eu sous ses ordres directs, fixe sur lui son premier choix.

. . . .

« Lorsque la mission, au point de vue de l'exploration, se trouva virtuellement terminée, les circonstances qui devaient me remettre en marche un peu plus tard n'étant pas prévues, Cupet, qui lui avait consacré trois années du long stage dans le grade de capitaine, se disposa

à rentrer au service actif du régiment. Mais, auparavant, sa connaissance si grande du pays me le fit choisir avec deux de nos plus distingués compagnons, les capitaines Friquegnon et de Malglaive, pour la rédaction de la carte de l'Indo-Chine établie avec les documents recueillis par les membres de la mission. Cette carte, rapidement terminée, put paraître en 1893, précisément à ce moment où les événements la rendaient le plus utile.

. . . .

Cupet avait rapporté de sa mission environ 9 000 kilomètres d'itinéraires, tant par terre que par eau.

. . . .

« Pendant tout le temps qu'il avait été au Laos, il avait dirigé ses actes et fait converger ses efforts vers la réalisation de l'idée pour laquelle nous marchions. S'il ne lui a pas été donné d'assister à l'émancipation des populations laotiennes pour lesquelles une ère nouvelle s'est ouverte, il a eu du moins la satisfaction d'avoir, dans les années passées à parcourir le pays, contribué à préparer le terrain à la domination française en y continuant les traditions d'honneur, d'humanité et de bonté préconisées par les explorateurs devanciers de notre mission. »

DE BANGKOK A PITCHAÏ

MM. Cupet et Nicolon, en quittant Bangkok le 19 novembre 1887, emmenaient l'interprète annamite Ro, qui avait déjà accompagné le docteur Néïs au Laos en 1883, et qui, spécialement attaché au capitaine Cupet, devait par la suite lui être extrêmement utile.

Leur barque, remorquée avec plusieurs autres par une chaloupe à vapeur, faisait partie de la petite colonne siamoise (500 hommes), qui remontait à Luang-Prabang sous la conduite du Phya Surrissak, le chef de la précédente expédition devenu général.

Dans ce convoi se trouvaient également le vieux roi de Luang-Prabang, une partie des chefs des cantons de la Rivière Noire et de l'est

de Luang-Prabang, les chefs des Pavillons Noirs dont j'ai parlé précédemment, et trois des quatre captifs de Laï, tous ramenés de Bangkok vers le Laos.

Par suite de la baisse des eaux, la remorque dut être abandonnée après une semaine : le voyage continua à la rame, et le vingtième jour de navigation, 10 décembre, les deux officiers arrivaient à Pitchaï, où j'avais fait un si pénible séjour un peu auparavant.

DE PITCHAÏ A PAKLAÏ

300 kilomètres.

Le voyage de Pitchaï à Paklaï s'effectua en treize jours, mais il avait été précédé d'un arrêt d'un mois au premier de ces points pendant lequel les deux voyageurs commencèrent à penser que la lenteur de la marche était voulue. Ce ne fut que le 30 janvier qu'eut lieu leur arrivée sur les bords du Mékhong.

A partir de la deuxième étape, la route fut celle que j'avais parcourue de Paklaï à Fang en août 1887. Des éléphants transportèrent le bagage et le personnel, sauf le capitaine Cupet qui, relevant l'itinéraire, marcha à pied, comme il le fera du reste au cours de toute la mission.

A Paklaï, le capitaine reçut de moi des lettres successives qui, en dernier lieu, lui annonçaient mon départ vers la colonne Pernot. Ses efforts pour obtenir des barques et tâcher de me joindre furent, pendant près d'un mois, sans aucun résultat. Les instructions qu'avait le chef siamois ne lui prescrivaient évidemment pas de faciliter aux officiers le contact avec les troupes françaises et ce ne fut que le 25 février qu'ils purent s'embarquer sur le fleuve.

DE PAKLAÏ A LUANG-PRABANG

Après douze jours de pénible et lente navigation, la capitale laotienne

était enfin atteinte. MM. Cupet et Nicolon y trouvèrent mes Cambodgiens restés sous la conduite de Som. Ils s'installèrent dans le petit



Fig. 112. — Logement des Cambodgiens dans la pagode de Vat-Maï

logement que le chef du temple de Vat-Maï avait mis à ma disposition. Après s'être mis au courant de la situation, Cupet avait confié à Nicolon la charge de notre petit poste et était parti à ma rencontre.



Fig. 113. — Luang-Prabang. Bibliothèque de la bonzerie de Vat-Mai.

VII

LAOS ORIENTAL ET TONKIN

MM. PAVIE ET CUPET

26 mars au 13 mai 1888

Le voyage que je venais d'achever m'avait fait connaître la partie la plus importante de la région à étudier, j'étais maintenant désireux d'examiner une autre voie plus à l'est et d'aller rejoindre la Rivière Noire au point d'où je l'avais remontée, afin d'en achever le levé en la descendant, cette fois, vers le delta tonkinois.

Par le vieux roi et les savants du pays, par les chroniques et par mes premières marches, j'étais instruit autant qu'on pouvait l'être, non seulement sur les territoires au nord et à l'est, que le Siam avait envahis et dont il semblait vouloir nous discuter la possession dans le but probable d'y localiser notre action et d'éloigner notre attention de Luang-Prabang, mais aussi sur les titres que ce gouvernement prétendait avoir sur la principauté laotienne. Ma présence pendant quelques jours à Hanoï pouvait, par suite, être très utilement employée pour renseigner les autorités françaises du Tonkin.

Nos troupes avaient parcouru toute cette région du nord, nommée Sip song chau thaïs (douze cantons thaïs), partie intégrante du Tonkin, troublée depuis notre état de guerre avec la Chine et l'Annam ; des postes militaires y avaient été établis ; il devenait urgent de faire procéder le plus tôt possible à sa réorganisation administrative.

Je m'étais trouvé en contact avec les bandes chinoises barrant littéralement les voies de communications entre le Laos et le Tonkin et isolant notre poste de Laï, qui n'avait de communication avec la colonie que par Lao-Kaï. Par ce que je savais de ceux qui les composaient, il me semblait possible d'entrer en relations avec elles et j'étais résolu à faire pour cela le nécessaire.

Mes compagnons m'avaient attendu anxieusement, ne songeant qu'à se mettre en marche dès mon retour. La commission dont ils devaient faire partie ne pouvant fonctionner, par suite de l'absence des membres siamois, ils désiraient être maintenus auprès de moi, et collaborer à l'étude géographique du pays.

Comme je réfléchissais aux dispositions que j'allais avoir à prendre, un courrier du ministère des affaires étrangères m'apporta des félicitations pour la manière dont j'avais conduit ma mission depuis mon départ, particulièrement pendant les événements de Luang-Prabang, et m'annonça que les médailles d'honneur que j'avais demandées pour mes Cambodgiens étaient accordées.

En même temps, une lettre du général Bégin, dont j'étais l'ami depuis notre rencontre au Cambodge, me faisait connaître qu'il était

arrivé à Hanoï pour y prendre le commandement en chef des troupes de l'Indo-Chine, et me disait qu'il ne perdait pas de vue ma mission appelée à fonctionner près des territoires dont il avait l'administration. Elle me parlait en particulier des Pavillons Noirs et me demandait si une entente quelconque ne serait pas possible avec eux ; enfin elle m'apportait ses plus chaleureux encouragements et la promesse de son appui absolu.

Je communiquai ma correspondance à mes deux compagnons et à mes Cambodgiens : le langage qui y était parlé affermit encore leur confiance en moi et leur résolution.

Le jour même j'établis le programme de nos premiers travaux ; Nicolon, ayant Luang-Prabang comme centre d'études, rayonnerait dans la région pendant qu'avec Cupet, je reconnaîtrais une voie vers le Tonkin passant par les principaux centres occupés par les Pavillons Noirs et aboutissant à Tak-Khoa sur la Rivière Noire. De ce point, Cupet regagnerait Luang-Prabang par une autre direction et y fermerait le circuit de son itinéraire, tandis que je pousserais jusqu'à Hanoï pour le règlement des questions intéressantes que j'avais à cœur de voir terminées.

Je dis au général siamois, très renseigné du reste, la marche de la colonne Pernot dans les territoires de Theng et de la Rivière Noire, le retour au Siam de ses compatriotes membres de la commission, la retraite que j'avais fait faire à la garnison envoyée à Theng, mon projet d'un voyage immédiat que je le priais de me faciliter ; enfin je lui demandai de renvoyer dans leur pays, qui relevait de la France, les chefs de canton emmenés en otage à Bangkok et de mettre à ma disposition les quatre captifs de Laï.

Il me fit connaître qu'il avait rappelé la troupe de Theng, non encore arrivée, parce qu'elle n'aurait pu séjourner dans le haut pays pendant la saison des pluies qui allait commencer, et qu'il allait aussi me donner satisfaction sur les autres points.

Le départ fut alors fixé au 3 avril.

Mais lorsqu'il s'agit pour le général de s'exécuter relativement aux captifs de Laï, il ne put se décider qu'à me donner les deux moins

importants d'entre eux au point de vue de la famille : Kam-Houil, fils d'une seconde femme de Déo-van-Seng et Kam-Doï, chef du canton de Moun, son parent.

Dès que je pus les voir, je compris, aux regards expressifs de ces deux hommes ,qu'ils avaient souffert, qu'ils savaient ce qu'ils me devaient et que je pouvais compter sur eux. Je leur témoignai de suite une entière confiance ; ils m'en montrèrent un contentement extrême et me servirent dès lors avec un dévouement sans bornes.

Avec eux se trouvait un petit chef Pavillon Noir que je comptais utiliser pour les relations avec les bandes chinoises.

DE LUANG-PRABANG A MUONG-NGOÏ

147 kilomètres de levé nouveau.

Une escorte siamoise devait nous suivre à partir de Ngoï et accompagner le capitaine Cupet après notre séparation jusqu'à son retour à Luang-Prabang.

Elle avait un chef militaire, Louang Datzakorn et un chef civil, Louang Satra. Ce dernier était arrivé de Bangkok avec le capitaine Cupet, à qui il avait spécialement été attaché par son gouvernement.

Le capitaine se mit en route par terre le 3 avril afin de faire le levé du chemin des éléphants entre Luang-Prabang et Ngoï, point dont j'ai déjà parlé lors de mes précédents voyages, rendu important par sa situation sur le Nam-Hou, et situé à la jonction de plusieurs routes.

Pour diverses questions qui me restaient à régler, et à cause de mon état de fatigue, je ne partis que trois jours plus tard en barque ; je rejoignis le capitaine le 10.

Le chemin qu'il avait visité gagne le Nam-Hou, passe sur sa rive droite, la suit d'abord, puis se déroule dans les bassins de ses affluents, gravissant des hauteurs qui atteignent 750 mètres, revient au Nam-Hou

le dernier jour, et le repasse un peu avant d'arriver à Ngoï. Le terrain est accidenté, difficile à parcourir et quelques-unes de ses fractions sont impraticables dans la saison des pluies.

Muong-Ngoï avait été détruit lors de la retraite de Déo-van-tri ; le fils du second roi, qui avait succédé à son père tué dans la prise de



Fig. 114. — Emplacement de l'ancien village de Muong-Ngoï.

Luang-Prabang et qui, depuis quelques mois, occupait ce poste, organisa notre convoi : nous avions des porteurs loués pour nos bagages et des chevaux pour nous.

Les étapes importantes allaient être : Muong-Son, Muong-Hett, Muong-Wat et Tak-Khoa.

DE MUONG-NGOI A MUONG-SON

127 kilomètres de levé nouveau

La marche, commencée le 12 avril en remontant la vallée du Nam-Ngoï, se continua après le passage du col du Pou Louang (1 250 m.), dans le bassin du Nam-Seng, principal affluent du Nam-Seuang, navigable jusqu'à Sop-Sang où on le traverse le quatrième jour. — Le septième jour, passage à Patang (1 700 m.), de la ligne de partage des eaux du Mékhong et du Nam-Ma, tributaire du golfe du Tonkin et, le dixième, deux jours de repos compris, arrivée à Muong-Son.



Fig. 115. — Femmes Méos.

Dans ce trajet, nous subîmes les averses torrentielles du commencement de la saison des pluies : le voyage devint par suite très difficile.

La région est habitée sur les hauteurs par des Méos qui se livrent à l'élevage des troupeaux et à la recherche du benjoin commun dans les forêts. Les villages des vallées sont formés par des Thaïs du nord.

Muong-Son, au commencement de la vallée du Nam-Hett, le plus important affluent du Nam-Ma (Song-Ma des Annamites), est l'un des territoires de ce pays de Hua panh tang ha tang oc (mille sources et

cinq et six) (cantons), dont le nom signifie qu'il occupe les deux versants de la ligne de partage et que ses onze cantons sont divisés en deux fractions. A 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, Son, est le point central du pays ; deux chemins venant de Luang-Prabang, un de Dien-bien-phu, deux du Tonkin et trois du Traninh et de l'Annam, y aboutissent.

La plus intéressante des routes allant vers le Tonkin passe le Song-Ma à Sop-San, après avoir suivi le cours du Nam-Hett dans son lit, sur ses berges ou sur les crêtes des hauteurs qui le bordent. C'était celle que nous allions visiter.

Nous rencontrâmes à Muong-Son les premiers Pavillons Noirs. C'était un groupe de quelques hommes envoyés par les chefs des bandes établies dans la région où nous allions entrer, vers le général siamois à Luang-Prabang, pour lui demander, contre les Français récemment établis à Sonla et Chobo, l'aide que leur qualité nouvelle d'agents du Siam dans ce pays leur paraissait comporter. Malgré ma tentative pour les faire revenir sur leurs pas, en raison de mes projets d'entente, et malgré leur propre désir, ils durent continuer leur voyage suivant la volonté du chef de l'escorte siamoise : mais je profitai de ce contact pour entamer les relations avec leur principal chef, le Ong-Ba, en qui je ne voulus voir que l'aventurier de guerre au service de l'ancien gouvernement annamite, et je leur dictai, pour lui, une lettre dans laquelle je lui disais mon intention de gagner le Tonkin, je lui demandais de m'y aider et je lui proposais de se soumettre à l'autorité française. Je le priais, d'autre part, de faire, par les moyens qu'il pouvait avoir, parvenir au commandant du poste de Sonla, et au général à Hanoï, des lettres dans lesquelles je leur annonçais mon voyage et son but.

DE MUONG-SON A LAK-KHOA

[illegible]5 kilomètres de levé nouveau.

Dans ce pays où la population est clairsemée, les chemins n'étaient l'objet d'aucun entretien, surtout depuis que les Chinois étaient apparus ;

aussi leur parcours, sous les pluies journalières, était-il fort lent, et il était rare que nous pussions faire des étapes de plus de vingt kilomètres.

Le départ de Son avait eu lieu le 23 avril ; je m'aperçus le 27 que Kam-Houil et Kam-Doï étaient partis en avant avec le Pavillon Noir. Nous commencions à entrer dans la région dévastée par les Chinois, les villages jusqu'à Muong-Hett, où nous arrivâmes le 30, étaient complètement abandonnés.

A ce point, Kam-Houil et Kam-Doï nous attendaient devant deux grandes cases construites à la chinoise ; derrière eux étaient rangés, sans armes, les hommes d'une première bande dont ils nous présentèrent le lieutenant.

Sonla, le poste français le plus rapproché, était à quatre jours à l'ouest de Muong-Hett ; Phulé, l'autre ensuite, était à sept jours à l'est.

Ces Chinois étaient des Pavillons Jaunes ; j'avais vu leur chef dans la suite du général siamois à Luang-Prabang, et je savais qu'ils ne me causeraient aucun ennui.

Nous nous installâmes dans l'une de leurs cases. Nous y trouvâmes les deux hommes qui avaient porté ma lettre au Ong-Ba. Ngin ayant demandé à ceux-ci si ce chef ne leur avait remis aucune réponse pour moi, ils lui répondirent : « Après avoir lu la lettre, Ong-Ba a dit à ses gens : « Préparez une installation pour les deux chefs français ». Il nous a ensuite renvoyés. »

Au milieu de la nuit, Ngin nous prévient qu'à travers la cloison de paillottes, il vient d'entendre raconter que le commandant français de Sonla a capturé une bande de 30 Pavillons Noirs, dont il fait préparer la mort. Ce sont les femmes thaïes de quelques-uns d'entre eux qui ont apporté la nouvelle.

On nous laisse tranquillement achever la nuit, et, après le déjeuner du matin, le chef des Chinois nous prie de faire le possible pour empêcher que malheur n'arrive aux prisonniers.

Bientôt un envoyé du Ong-Ba, allant à Luang-Prabang porter avis de ce fait au chef siamois et demander secours, m'est présenté par le louang Satra.

« Sur la foi de la proposition de soumission, que vous avez faite au Ong-Ba, on ne se gardait plus, » dit-il, « dans le campement chinois de de Maï-Son, qui relève de lui. Les Français de Sonla, sans doute pas au courant, sont venus subitement et ont pris tous les hommes. »

Je lui explique que ma lettre confiée au Ong-Ba a dû parvenir au commandant de Sonla depuis cette affaire, lui a dit mon voyage et son but, et que je vais en écrire une nouvelle, dont je vais le charger, demandant la liberté des prisonniers.

Sitôt la missive faite, il l'emporta. Confiants en moi, les Chinois ne me demandèrent pas d'en attendre la réponse et nous reprîmes la route.

« Les chefs du pays que nous pouvions interroger au cours du voyage nous disaient unanimement : La vie n'est plus supportable depuis que les Chinois sont chez nous ; faites que nous en soyons délivrés, sinon nous quitterons nos champs pour d'autres lieux au loin ! »

Je les priais de patienter encore un peu, leur promettant que la sécurité serait bientôt, par les Français, rendue à leur pays.

Le 1er mai, à Sup-an, nous apprenons qu'une bande de 100 Chinois s'est retirée la veille vers Muong-Hang. Ce sont des Pavillons Rouges précédemment cantonnés dans le Traninh. J'envoie inviter leur chef à me faire rejoindre par un de ses sous-ordres à Muong-Wat afin d'entendre mes propositions de soumission au Ong-Ba et pour m'accompagner au besoin au Tonkin.

Le Ong-Ba réside tantôt à Muong-Wat et tantôt à Tak-Khoa, les autres chefs reconnaissent sa suprématie au moins morale. Kam-Houil et Kam-Doï me disent que si l'entente se fait avec lui, tous l'accepteront. Les principales bandes sont établies à Muong-Hang, Muong-Houng, Muong-Hett, Muong-Wat, Tak-Khoa, Maï-Son, Tuan-Chau, Tuan-Giao et en descendant la Rivière Noire, à Van-Yen.

Le 4 mai, nous quittons le bassin du Song-Ma pour entrer dans celui de la Rivière Noire. Le chemin, sur les hauteurs de la séparation des eaux, est commode ; au milieu d'un plateau remarquable, nu par endroits,

boisé en d'autres, à une altitude de 1 000 à 1 100 mètres, il laisse tantôt à droite, tantôt à gauche des villages méos et des défrichements pour les cultures.

C'est là que nous trouvons le premier pêcher que j'aie rencontré en Indo-Chine, après les framboises, les fraises et les violettes sauvages, la vue de ce bel arbre chargé de gros fruits, à une journée de la Rivière Noire, nous rend tout rêveurs. Les gens interrogés disent : « Ici, il fait toujours frais la nuit, le soir et le matin. Le vent rend la chaleur du milieu du jour supportable. L'eau coule, abondante aux sources sur le plateau en toute saison. » La température, à cette époque la plus chaude de l'année, était de 18° le matin, 30° au milieu du jour.

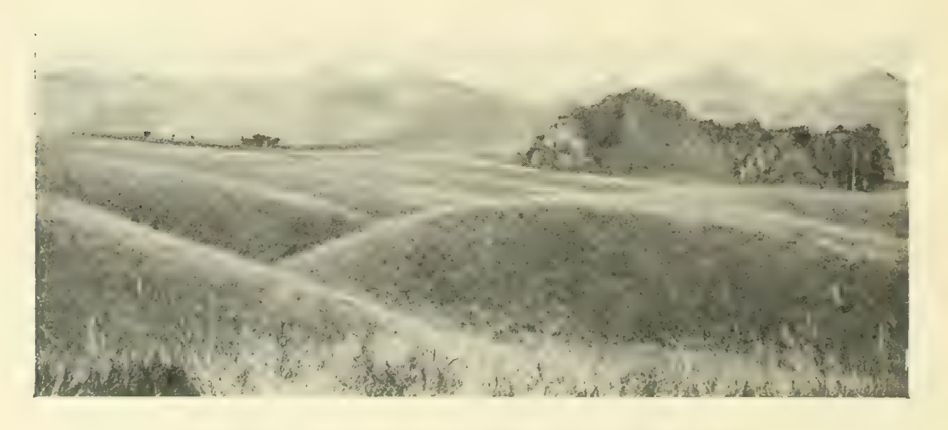


Fig. 116. — Le plateau entre le Song-Ma et la Rivière Noire.

Le 5, après une heure de marche sous les chênes et les châtaigniers, descente dans la très jolie vallée du Nam-Wat, affluent de la Rivière Noire, remarquablement cultivée en rizières. Les Chinois avaient bien choisi leur centre !

Comme à Muong-Hett, Kam-Houil et Kam-Doï ont pris les devants. Au moment où j'arrive à Xieng-Sang, ils sortent du village, suivis d'un groupe de Chinois. Je leur serre la main à tous deux et demande quels sont ceux qu'ils me présentent.

« Le Ong-Ba et ses lieutenants. »

Les Pavillons Noirs saluent ; leur chef, vieillard grand, maigre, encore droit, a une figure intelligente, le regard un peu inquiet.

Sur son indication, nous continuons la marche et il se joint à nous avec sa suite. Dans la traversée du village, une soixantaine de Chinois, par groupes, sans armes, garnissent les vides entre les cases et nous regardent curieusement.

Rapidement nous sommes à Muong Wat, où se trouve le principal poste chinois. Une installation, bien entendue, nous a été préparée. Le Ong-Ba vient nous y rendre visite, suivi de ses lieutenants. Tout de suite il nous fait connaître la libération des trente hommes ; il vient d'en apprendre la nouvelle à l'instant. Je suis soulagé d'un grand poids, car il m'eût été pénible à l'extrême de savoir que mes offres de soumission avaient eu un malheur pour conséquence. Il semble comprendre mon sentiment à l'expression que prend mon visage, et aux propositions que je lui renouvelle, répond :

« Merci ; je suis heureux de vous avoir vu venir jusqu'ici. Je ne savais pas que les Français fussent bons comme vous le dites et comme vous êtes. Je suis trop vieux pour vous suivre à Hanoï, ce serait pour moi un dérangement pénible, mais je vous conduirai jusqu'à la Rivière Noire et je vous donnerai des barques pour la descendre. Trois de mes lieutenants partiront avec vous, un de chacun des cantons où depuis bien longtemps je commande pour le gouvernement annamite. Les Français sont maintenant les maîtres du pays : Faites qu'ils me conservent le poste où je vieillis, je les servirai avec sincérité. »

Je lui demande alors d'engager les chefs des bandes ne relevant pas directement de lui, à l'imiter et à joindre leurs lieutenants à mon petit convoi.

Le 7, départ pour Tak-Khoa. Le Ong-Ba va en avant pour nous faire préparer un accueil par ceux de ses hommes qui occupent ce poste.

Quand nous arrivons au bord de la Rivière Noire, nous apercevons au loin descendant le courant, des barques sur lesquelles flottent des drapeaux tricolores. Un instant après nous serrons la main au lieutenant Méhouas de l'infanterie de marine. A la réception de ma lettre, le com-

mandant de Sonla l'avait envoyé à Vanbou et chargé d'y organiser un convoi de barques pour aller au delta, en même temps que moi, et faire une première tentative de ravitaillement par la voie fluviale, toutes les relations de son poste avec le Tonkin proprement dit ayant jusqu'ici eu lieu par le chemin très accidenté de Vanbou au Fleuve Rouge. Vingt-cinq tirailleurs annamites l'accompagnent.

Ainsi se terminait, vingt-six jours après le départ de Ngoï, un voyage qui montrait la voie parcourue plus difficile encore que celle vers Laï, et qui laissait celle-ci, toutes réserves faites pour le trajet de la Rivière Noire non complètement connu, la plus pratique entre Luang-Prabang et le Tonkin.

J'avais déjà rencontré M. Méhouas dans la colonne Pernot, mais Cupet trouvait en lui le premier Français du voyage. Quelle bonne soirée nous passâmes ensemble !

Le lendemain, 8 mai, sur six pirogues fournies par le Ong-Ba, je m'embarque avec Ngin, Kam-Houil, Kam-Doï et huit délégués des Pavillons Noirs, Rouges et Jaunes.

Le capitaine, le même jour, va reprendre après mon départ le chemin des forêts laotiennes, muni d'une lettre du Ong-Ba pour les chefs des bandes sur la route.

Pendant qu'au bord de l'eau j'embrasse mon compagnon et que je serre les mains des notables du pays et des deux chefs siamois venus avec nous, le Ong-Ba, très ému, dit à ses lieutenants déjà dans les barques : « Vous accepterez les conditions qui vous seront faites par les chefs français : j'ai confiance entière dans M. Pavie ! » et à moi, les yeux humides : « Je ne demande plus que de pouvoir mourir ici où j'ai vieilli ! »

Je presse sa main amaigrie et je le prie d'accepter ma montre : « Elle a marqué l'heure de notre rencontre ! »

Les barques s'éloignent, emportées par le courant de la rivière encore inconnue. Tous les Chinois, à distance respectueuse en arrière du groupe que Cupet, les deux chefs siamois et les notables forment avec le vieux chef, se courbent dans un salut silencieux, acceptant ainsi la pacifique

fin de leur domination. La petite escorte siamoise présente les armes. Les habitants garnissent les berges anxieux et dans l'attente de la suite des choses.

DE TAK-KHOA A CHOBO ET HANOÏ

145 kilomètres de levé nouveau.

M. Méhouas avait fait le levé de la rivière depuis Vanbou (55 kil.) : il ne me restait qu'à achever ce travail vers Chobo ; le cours d'eau étant depuis quelque temps bien connu de ce point jusqu'à son confluent avec le Fleuve Rouge.

A Van Yen, les Pavillons Noirs, à qui le Ong-Ba a écrit, envoient les chefs du village me saluer, mais ne viennent point aux barques. Il semble qu'ils se défient en voyant les uniformes des tirailleurs de Méhouas. Quelques fusils brillent dans les broussailles. Les chefs qui me suivent vont alors, avec Kam-Houil et Kam-Doï, vers le chef ; ils le prient de joindre un délégué à leur groupe. Il leur répond : « Je n'ose pas, mais quand je saurai que bon accueil vous aura été fait, j'enverrai deux des miens vous rejoindre à Hanoï. »

Après arrêts à Suyut et à Chobo, où le lieutenant Collin et le capitaine Louvel, surpris de la rencontre, nous reçoivent très joyeux, et où le convoi de Méhouas s'arrête, j'arrive à Phuong-Lam. Le résident, M. de Goy, m'annonce qu'une chaloupe à vapeur, envoyée d'Hanoï m'attend au confluent de la rivière qu'elle ne peut dépasser à cause des bancs de sable.

Le 13 mai, grâce à ce bateau, j'étais de bonne heure à Hanoï. Le général Bégin, heureux d'avoir reçu ma dépêche remise aux Pavillons Noirs, étonné qu'elle lui fût parvenue on ne savait comment, impatient de connaître les résultats de mon voyage et de mes négociations, me fit un chaleureux accueil.



Fig. 117. — Le Hat-Mai où s'est perdu le « Leigue ». Vue prise en amont.

VIII

TONKIN ET LAOS ORIENTAL

MM. PAVIE, PENNEQUIN, MASSIE,
MESSIER DE SAINT-JAMES, LERÈDE, NICOLLE, VACLE ET GARANGER

13 mai 1888 au 2 janvier 1889.

A Hanoï, le Résident général et le général Bégin m'écoutent avec le plus grand intérêt, ils acquièrent la certitude de voir grandir rapidement notre prestige et notre influence dans les régions d'où j'arrive si une politique calme y conduit notre marche d'après les idées que je leur expose.

Le général en chef a l'autorité sur tous les territoires au delà du

delta ; il me demande mon concours pendant ma présence au Tonkin et mon voyage de retour au Laos pour l'aider à mener à bien l'œuvre de pacification dont il a la charge.

Sur notre désir commun, le Gouverneur général, alors à Saïgon, prie le Ministre de la marine et des colonies de demander ma mise provisoire à sa disposition, au département des affaires étrangères qui l'accorde.

Ayant à cœur de mettre de suite le général en mesure de tirer parti de la connaissance du pays que j'ai acquise, je me consacre dès mon arrivée à l'établissement d'un travail qui, en même temps qu'une étude politique, est un programme de pacification et d'établissement progressif, sans effort militaire et sans frais onéreux de notre autorité sur les pays au sud de la Rivière Noire[1].

Le général reçoit avec faveur mes propositions et fait aussitôt prendre toutes les mesures pour leur exécution.

Trois des délégués chinois, venus avec moi, sont mis en route pour aller prévenir les bandes que bon accueil a été fait à leur démarche et que sous peu je remonterai la Rivière Noire avec le commandant Pennequin, choisi comme résident de la région, pour recevoir leur soumission définitive et en régler les conditions sur place.

MM. Cupet et Nicolon sont maintenus à la mission et deux nouveaux officiers, MM. Massie, pharmacien-major de la guerre, et Messier de Saint-James, lieutenant d'infanterie de marine, y sont attachés.

Le Directeur des « correspondances fluviales du Tonkin », afin de profiter du voyage que nous allons entreprendre, m'offre, pour faire faire une étude hydrographique de la Rivière Noire, de me faire accompagner par son capitaine d'armement, M. Lerède. Il commandera la petite chaloupe « le Leigue », mise à ma disposition par le Protectorat pour tenter une première expérience de navigation à vapeur sur ce cours d'eau.

Un publiciste, M. Nicolle et deux colons, MM. Vacle et Garanger, désireux de devenir mes collaborateurs sur les bords du Mékhong, sont également attachés à la mission.

1. Voir le volume IV.

Enfin dix Cambodgiens, pouvant servir d'interprètes, viennent grossir notre petite troupe qui se met en marche le 28 juillet.

DE HANOÏ A TAK-KOA ET LAÏ-CHAU

Le général Bégin tenant à assister au passage, par notre vapeur, du barrage réputé infranchissable qui, à Chobo, obstrue la Rivière Noire, nous accompagne avec son état-major et un lieutenant de vaisseau, M. Cadiou, délégué par le commandant de la marine. Après le succès avec lequel cette tentative s'accomplit et est plusieurs fois répétée, tous, avant de retourner à Hanoï, parcourent à bord du « Leigue » les premiers 40 kilomètres au delà du grand obstacle.

La mission, pour gagner Luang-Prabang, doit remonter la Rivière Noire jusqu'à Laï ; là, elle prendra, pour cinq jours, la voie de terre et à Theng s'embarquera sur des pirogues qui la mèneront à destination.

Mais avant d'aller vers le Laos, la pacification du pays devra être conduite à bonne fin. Il y aura à régler la soumission des Pavillons Noirs avec qui toute hostilité a cessé depuis l'entente préalable en mai, à obtenir celle, très désirée, du pays de Laï-Chau, toujours en armes, et à établir définitivement notre administration sur l'ensemble du pays jusqu'aux limites du Laos.

En six voyages, le « Leigue », qui n'a cependant qu'une vitesse de 5 à 6 nœuds, transporte, sans accident, la mission et ses bagages de Chobo à Van-Yen, malgré la rapidité du courant à cette époque de pleine saison des pluies.

C'est alors que le commandant Pennequin arrive nous rejoindre.

En choisissant le commandant Pennequin pour organiser la région des Sip-Song-Chaus-thaïs et en me l'adjoignant pendant que je la parcourerai pour sa pacification, le général Bégin savait que l'homme en qui il mettait sa confiance était un officier d'un mérite particulier, qui avait donné de remarquables exemples d'initiative et d'habileté profes-

sionnelles, accompli des faits de guerre réputés audacieux et téméraires dont sa grande connaissance de l'adversaire lui avait fait juger l'exécution possible et montré une admirable dextérité dans le maniement des indigènes qu'il avait eus sous sa direction en Indo-Chine et à Madagascar. Il comptait le voir mettre ses qualités en pratique dans la conduite de ce territoire immense. Non seulement il ne lui donnait pas de troupes supplémentaires, mais il espérait et ce fut le résultat des premiers actes du commandant : l'évacuation sur le delta des troupes européennes et le remplacement progressif, par des gens du pays, des soldats annamites qui y étaient cantonnés.

Né à Toulon le 25 décembre 1849, Pennequin était entré à Saint-Cyr en 1868 et en était sorti lors de la déclaration de guerre avec la Prusse le 15 juillet 1870. Depuis cette date, il n'avait pour ainsi dire pas cessé d'être en campagne ou aux colonies.

Voici un court résumé de sa carrière jusqu'à l'époque où nous fûmes ainsi réunis :

1870. — Comme sous-lieutenant au 4e d'infanterie de marine, il prend part à la campagne contre l'Allemagne, assiste aux combats de Mouzon et Douzy et à la bataille de Sedan (épisodes de Bazeilles et Balan), où le chef de son bataillon et son lieutenant sont tués, son capitaine blessé, où le feu ne cessa que sur ordre après l'évacuation de Bazeilles incendié par l'artillerie ennemie, et où il fut fait prisonnier.

1872 à 1875. — Passe toute cette période à la Guyane, à la Martinique et à la Guadeloupe.

1877 à 1882. — Fait un premier séjour de deux ans au Tonkin, puis va passer deux ans et demi en Cochinchine où il est employé à la formation du régiment annamite.

1883 à 1886. — Arrive à Madagascar, débute par plusieurs reconnaissances autour de Tamatave, enlève un poste hova qu'il ramène prisonnier, est décoré pour ce fait et continue la campagne par des succès constants qui attirent sur lui l'attention toute particulière du haut commandement.

Sa compagnie, fatiguée, est à ce moment envoyée à l'île de la Réu-

nion pour s'y refaire : lui, reste pour prendre le commandement de la compagnie de volontaires de la Réunion, qui vient d'être créée.

Bientôt sa compagnie est de retour. Pennequin part avec elle et va prendre la direction du poste d'Ambamadirou, dans la baie de Panandra, en face de Nossi-Bé. Son premier soin est de dégager ce point, presque cerné par les Hovas. Le 13 octobre 1884, dans une marche de nuit, il enlève le poste hova d'Anjaboury, situé à 20 kilomètres du sien, défendu par 200 hommes et du canon. Par une série de reconnaissances heureuses, il continue à se faire connaître dans le pays.

La population sakalave, enthousiasmée, se rallie à nous ; il peut alors commencer à s'appuyer sur elle et lève une compagnie sakalave. Il organise le pays. Les quatre chefs du Nord (Tsialana, roi des Antankaras : le roi Monza, la reine Binao et le roi Ahonou) se rallient alors franchement à nous. Pennequin devient l'arbitre dans tous leurs différends et règle facilement toutes leurs affaires en tenant compte des mœurs et de la tradition. Sous son impulsion habile notre influence grandit chaque jour dans la région.

En décembre, il va attaquer les Hovas qui le menacent à Maïverano, dans la baie de Narinda et enlève leur poste.

En avril 1885, une colonne hova, forte de 1 000 hommes, vient de Tananarive avec l'anglais Servington pour rétablir l'autorité de la reine des Hovas sur le pays. Cette troupe, évitant Ambadimadirou, se porte dans la vallée de Sarubirano. Pennequin, avec tous ses Sakalaves et sa petite troupe française, marche pour prendre le contact avec elle et, après deux jours, l'atteint le 27 août 1885.

Il lui livre un rude combat le même jour à Andanpy ; la compagnie sakalave, complètement entourée, y repousse plusieurs assauts ; alors un peloton français de réserve se porte sur les derrières des Hovas et détermine la déroute que les irréguliers sakalaves complètent en poursuivant les fuyards.

Pennequin, pour ce fait d'armes, est nommé officier de la Légion d'honneur avec la mention : « A brillamment conduit le combat d'Andanpy où il a été blessé. »

Ce succès accroît considérablement notre situation dans la région du nord qui nous devient complètement acquise. Pennequin en profite pour reconnaître le pays jusqu'à Mandritara. Nous pouvions alors prendre une position très forte dans le nord de Madagascar, y organiser des forces indigènes et, peu à peu, nous avancer sur Tananarive par le plateau central, lorsque la paix vint mettre fin à la campagne.

1888. — Pennequin se retrouve au Tonkin, sur un terrain qu'il a déjà eu l'occasion d'observer et où il va avoir les mêmes occasions de faire faire des progrès rapides à notre influence en s'appuyant sur les populations.

Très reconnaissant au général pour le choix dont je me félicitais, comprenant de suite le bien que Pennequin allait faire dans les pays où j'avais entrepris de ramener le calme et la prospérité, j'aimai, dès que je l'eus vu, l'homme simple, l'esprit généreux et le grand cœur qu'était cet officier déjà légendaire dans son arme, et qui allait le devenir aussi dans ces régions qu'il ne connaissait pas encore.

A Van-Yen, nous réglons provisoirement la soumission des Pavillons Noirs qui y sont établis. De même qu'ils ont eu confiance en moi, ils prennent confiance en Pennequin devenu chef du pays où ils se trouvent. Les conditions qu'ils acceptent les font rentrer dans le droit commun.

Après ce premier accord, les autres bandes, toutes cantonnées sur la rive droite, sont prévenues que le règlement général avec elles aura lieu à Takian, petit endroit qui sert de port à Sonla, chef-lieu de la région en organisation, et où se trouve la garnison laissée par le colonel Pernot.

Le 8 septembre, Pennequin et moi nous partons pour le rendez-vous sur la chaloupe que dirige M. Lerède, laissant nos compagnons à Van-Yen, d'où ils nous rejoindront en barques avec les bagages. Kam-Houil et Kam-Doï nous accompagnent ainsi que les chefs chinois revenant d'Hanoï avec nous.

Dans la soirée, à une halte au petit village de Xieng-Dong, rencontre d'un groupe de pirogues. Le patron de ce convoi reconnaît nos Pavillons

Noirs : il s'approche de l'un d'eux, il lui parle à l'oreille. Celui-ci me regarde, le visage bouleversé ; je l'interroge, il laisse échapper :

« Le Ong-Ba est mort ! »

Cette nouvelle inattendue consterne tout notre monde. Elle nous inquiète : la disparition du vieux chef peut avoir des suites fâcheuses. Son âge, la raison, lui avaient fait vouloir la cessation de la lutte avec nous et le repos. Ceux qui prendront son héritage seront-ils aussi conciliants ?



Fig. 118. — La Rivière Noire devant Van-Yen.

Personnellement, j'éprouve un véritable chagrin que j'exprime à ses lieutenants atterrés de ne s'être pas trouvés près de lui à un pareil moment.

Nous reprenons en toute hâte la marche.

Le 9, à 145 kilomètres de Chobo, à 1 500 mètres seulement de Tak-Khoa, la chaloupe est arrêtée par le rapide Hat-Maï, dont le courant est trop fort pour sa vitesse.

Les lieutenants du Ong-Ba partent alors à pied pour Tak-Khoa ;

je les renvoie parmi les leurs qu'ils préviendront de notre présence. Le soir, ils nous font dire que la mort du Ong-Ba rend tout le monde anxieux de nous voir, et que plusieurs chefs, avec eux, viendront le lendemain avec leurs hommes et les gens des campagnes voisines pour aider au passage du rapide.

Nous reconnûmes alors que la chaloupe ne pourrait avancer qu'autant qu'une crue élèverait d'un mètre et demi le niveau de la rivière dans un passage presque à sec à ce moment.

Devant cette situation, Pennequin, obligé de se rendre à Sonla pour y prendre le commandement avant la réunion à Takian, part avec trois pirogues qui, outre son bagage, portent 20 000 piastres destinés à constituer la caisse de la région. Il n'a pas d'escorte : je l'accompagne à Tak-Khoa. Le chef des Chinois de l'endroit est un vieux Pavillon Noir, frère du Ong-Ba. Pennequin lui demande si dans les conditions où il va voyager il peut compter sur de la sécurité. Le vieillard lui donne sa parole qu'il n'a rien à craindre. Puis il nous offre sa case pour y passer la nuit. Mais le commandant voudrait coucher dans sa pirogue à cause de l'argent, car il craint que les hommes de la bande ne soient pas aussi scrupuleux que leur chef. Certainement, jamais pareil trésor ne s'est ainsi trouvé à portée de leurs mains. Nous le disons à Kam-Doï et au chef. Ils prennent à part les principaux ; ils se concertent et décident qu'eux-mêmes veilleront la nuit, tour à tour, sur nous et sur la barque, car ils veulent que nous reposions tranquilles sous leur toit.

Le lendemain Pennequin continue sa route vers Sonla et je reviens trouver Lerède à la chaloupe.

Le 23, suite d'un orage au loin ; la rivière monte lentement. Les gens arrivent de tous côtés pour nous voir passer le Hat-Maï et, au besoin, nous assister.

Comme la crue semble devoir être légère, nous débarquons tout le bagage, même le combustible, et la chaloupe s'engage dans l'issue à côté du rapide proprement dit. Lerède et moi nous sommes à bord avec l'équipage indigène : Ngin, Kam-Houil et Kam-Doï à terre, dirigent la foule qui nous aidera avec un câble.

Subitement l'eau cesse de croître ; elle baisse. La chaloupe touche les cailloux, s'incline sur le côté ; son fond léger de bois crève : elle fait eau. Nous tentons à l'aide du câble de l'accoster à la berge, c'est en vain : elle s'emplit jusqu'au niveau du courant.

Bientôt la crue reprend ; les eaux descendent troubles et chargées d'écume. Kam-Doï nous crie que c'est là l'indice des pluies torrentielles dans le haut pays et d'une poussée violente, énorme, dans l'étroit lit de la rivière.

Ayant l'espoir de sauver le bateau, nous faisons amarrer le câble à un arbre du bord. Mais le courant acquiert une vitesse effrayante ; la chaloupe se couvre, nos pieds trempent dans l'eau. Nous utilisons le câble pour faire fuir l'équipage et nous sauver nous-mêmes. Matelots et mécaniciens s'y suspendent et cherchent à gagner la rive. Nous les suivons : Lerède, en qualité de capitaine, veut passer le dernier. Sur la berge, la foule nous regarde, terrifiée ; l'eau s'élève toujours : elle recouvre le câble. Le courant est si fort que nos corps sont presque horizontaux. Voici que la corde cède et commence à se détacher de l'arbre ; les hommes qui nous précèdent n'avancent plus, l'eau recouvre nos têtes... Quelles secondes d'angoisse ! Ngin et Kam-Doï voient le péril : ils appellent les gens affolés : avec eux ils s'emparent du câble, le tendent et nous amènent à terre pendant que quelques-uns, voyant mon chapeau emporté, ont l'illusion qu'il me couvre toujours et le suivent en courant sur le bord.

Le « Leigue » avait vécu. Le drame, en tout, avait duré deux heures!

Après cette catastrophe, la présence du capitaine Lerède auprès de moi n'avait plus de raison d'être. Le 26, il retourna à Hanoï.

En partant, il me dit sa confiance dans le succès de l'insistance qu'il mettra à montrer aux directeurs de la Compagnie à laquelle il appartient que l'exemple du « Leigue » qui, ayant une aussi faible vitesse, a pu parcourir 145 kilomètres dans la partie réputée difficile de la Rivière Noire, montre que la navigation y est possible avec des vapeurs spéciaux. Il me dit aussi sa conviction qu'il pourra bientôt inaugurer lui-même le service qu'on établira sur ce cours d'eau dont il a consciencieusement fait l'hydrographie jusqu'à Hat-Maï, trouvant partout une forte profondeur.

Son espoir ne devait pas se réaliser. Quinze jours après son retour à Hanoï, M. Lerède était envoyé à Vinh, sur la côte d'Annam, pour y remettre à la mer un navire jeté dans l'intérieur des terres par un typhon. Atteint d'un accès pernicieux au cours du travail, la mort l'enleva presque subitement.

La disparition de cet homme actif et plein d'initiative fut une perte pour la colonie qui le regretta unanimement et elle me causa la peine la plus vive. Nous avions fraternellement vécu deux mois sur le petit bateau dont la destruction est devenue un argument contre toute nouvelle tentative de navigation à vapeur sur la Rivière Noire, et a causé un retard considérable dans le développement d'une région point assez connue.



Fig. 119. — Tombe du capitaine Lerède à Vinh.

Après avoir pris les arrangements nécessaires avec les Pavillons Noirs et les chefs du pays pour que, à la baisse des eaux, ce qui resterait de la chaloupe ne fût pas perdu, je me rendis en barque à Ta-Kian pour le règlement avec les bandes, sans laisser voir à ceux que je quittais, toute la peine que je ressentais d'un événement qui les consternait.

J'y trouvai Pennequin et tous les membres de la mission en bonne santé, sauf M. de Saint-James, atteint d'une fièvre violente depuis plusieurs jours.

Le 3 octobre, les chefs chinois arrivent par toutes les directions. Quelques-uns ne sont maîtres que de bandes de 20 à 30 hommes : les lieutenants du Ong-Ba commandent à 1 400 hommes répartis dans les cantons de Van Yen, Muong-Moc, Muong-Wat et Maïson. Une bande indépendante à Muong-Hang, sur le Song-Ma, compte 200 hommes. (Une troupe commandée par Huyen-Khao, stationnée sur la haute Rivière Noire au delà de Laï-Chau, 500 hommes, allait rester insoumise, les chefs du pays étant encore en armes contre nous.)

Les chefs des cantons, convoqués par nous, sont aussi présents ; depuis des années ils supportent les pillards, et ils ne nous voient pas sans inquiétude entrer en arrangement avec leurs oppresseurs. Cependant nous ne pouvons leur dire dès à présent les résultats auxquels, avec un peu de temps et de patience, nous comptons arriver. Pour le moment, il est important de montrer que nous savons aborder un système d'entente avec ceux qui sont devant nous.

Les asiatiques intelligents, et ces chefs chinois l'étaient pour la plupart, apportent rarement de l'entêtement à discuter les questions dont le règlement peut leur être imposé par la force ; ils ne mettent pas leur amour-propre à résister quand même lorsqu'on leur offre un moyen honorable de sortir d'embarras. Ils n'hésitent pas à se défendre, quelquefois héroïquement, si on les met dans l'obligation de le faire, mais sont reconnaissants et se souviennent si on leur évite cette extrémité.

Tous, en nous voyant les attendre sans soldats, s'excusaient d'être venus armés ou escortés.

D'abord on leur demanda leur avis sur le successeur du Ong-Ba, qui devait servir d'intermédiaire entre le commandant et les divers chefs : comme ils ne pouvaient se mettre d'accord et étaient séduits par l'intérêt qu'ils voyaient prendre à Pennequin pour le règlement de leur affaire, ils demandèrent à relever uniquement de son autorité, même pour les démêlés qu'ils auraient entre eux, promettant de ne pas lui causer d'ennuis.

Les conditions qui leur furent proposées les faisaient rentrer dans le droit commun ; elles laissaient leurs armes aux cultivateurs et aux marchands et mettaient sous la garde des chefs celles des nécessiteux qui, une

année encore, recevraient des chefs de canton, la ration de riz et seraient, en échange, tenus de marcher en armes pour la défense du pays ou pour une expédition quelconque, au premier appel du commandant Pennequin.

Les chefs les acceptèrent avec empressement : il semblait qu'ils avaient hâte d'en finir avec la situation, hors la loi, dans laquelle ils vivaient, et qu'ils ne se donnaient pas la peine de réfléchir aux obligations que l'entente leur imposait. Ils pensaient sans doute que les difficultés qui pourraient désormais survenir seraient tranchées régulièrement et non à coups de fusils et qu'il y aurait toute facilité pour s'entendre.

Depuis que M. de Saint-James avait été éprouvé par la fièvre, il était sous l'influence du mal et sa santé s'était peu à peu si gravement altérée qu'il me parut prudent de lui conseiller de renoncer au voyage, et de retourner vers Hanoï. Il avait déjà un long séjour au Tonkin : il avait été attaché au cabinet de M. Bihourd pendant le temps qu'il avait dirigé le Protectorat ; il avait pris part à des colonnes pénibles et, en dernier lieu, avant de faire partie de la Mission, avait conduit la commission siamoise dont il a été parlé précédemment, à la suite de la colonne Pernot ; c'est dans cette circonstance que je l'avais rencontré au commencement de l'année à Laï-Chau. Il était excellent photographe et nous comptions beaucoup sur lui pour l'illustration de l'ouvrage futur de la Mission. Il devait être chargé de diriger le pays de Muong-Theng, d'y établir et d'y faire fonctionner des communications régulières entre le Tonkin et le Laos.

Le 6 octobre, tous, nous le conduisîmes à la pirogue qui allait l'emmener, chagrinés au possible de le voir aussi malade et, désolés de la peine qu'il éprouvait d'être obligé de se séparer ainsi de nous.

Le 8 octobre, le commandant, accompagné de Garanger, part avec tous les chefs chinois pour Sonla, où il leur remettra des cartes personnelles de séjour pour chacun de leurs hommes ; il me rejoindra ensuite à Vanbou, d'où nous irons à Laï-Chau.

C'était maintenant le moment d'arriver à la pacification de cette région et de gagner Theng.

Quelques jours avant la réunion, les chefs chinois se trouvant à Muong-Wat, aux funérailles du Ong-Ba, nous avaient fait parvenir une lettre adressée de Luang-Prabang au vieux Pavillon Noir, et dans laquelle il était dit que le roi de Siam et le Phya Surrissak étant contents de ses services, il était nommé chef du pays des Sip-Song-chau-thaïs ; que si quelqu'un ne lui obéissait pas, le général siamois viendrait combattre, et qu'il devait venir à Luang-Prabang pour être mis au courant de ses nouvelles fonctions. La lettre se terminait par l'annonce que le chef siamois viendrait bientôt organiser le pays.

Nous savions déjà l'envoi de ce message par une lettre du capitaine Cupet : sa remise en nos mains par les Pavillons Noirs nous assurait que si des ennuis nouveaux nous étaient créés, les Chinois du moins n'y auraient pas part.

Pennequin et moi devons remonter la Rivière Noire vers Laï avec Ngin, Kam-Houil et Kam-Doï. MM. Massie, Nicolle et Vacle rejoindront successivement avec le bagage, M. Garanger à Sonla d'où tous gagneront Muong Theng.

Le 13, j'arrive à Vanbou ; j'y trouve Pennequin. Notre voyage commence.

Le 21, au moment où nous quittions le petit village de Pa-Oum à la berge duquel nous avions passé la nuit, un appel retentit. C'est un courrier. Il nous apporte une douloureuse et bien triste nouvelle. Notre camarade Nicolle n'est plus ! un accès pernicieux l'a emporté en quelques jours. Il s'est senti malade le 12 et est mort le 19. Vacle, resté seul avec lui, l'a soigné de son mieux et, avec de gros galets, près du bord de l'eau, lui a élevé une tombe provisoire.

Nicolle avait 54 ans. C'était un homme courageux, plein d'entrain, et d'un caractère doux que les indigènes eussent aimé. Sa disparition était pour la Mission une perte très sensible. Chargé de mission en Indo-Chine par les ministères de l'instruction publique, de la marine et des colonies,

il était depuis quatre ans au Tonkin où il s'occupait de minéralogie. Correspondant de plusieurs journaux, il avait suivi toutes les expéditions militaires importantes de l'époque. Il était connu de tous dans l'armée d'Indo-Chine ; entraîné par son goût, il marchait à pied avec les soldats en tête des colonnes. Le calme étant enfin venu, il avait songé à suivre une expédition pacifique et s'était offert pour être des nôtres,



Fig. 120. — Tombe provisoire de M. Nicolle, au bord de la rivière Noire, à Ta Kian

espérant, grâce aux services qu'il aurait pu rendre sur les bords du Mékhong, obtenir plus tard, au Laos, un petit emploi qui lui aurait permis d'y finir tranquillement ses jours. Pauvre Nicolle !

Toutes les pirogues s'étaient rapprochées pendant que je lisais à Pennequin la navrante nouvelle. En voyant nos visages attristés, en enten-

dant Ngin leur dire, tout bas, la mort de notre ami. Kam-Houil, Kam-Doï, nos serviteurs et les rameurs gardaient un silence morne ; quand j'eus fait le signe qu'on continuât la route vers où le devoir nous appelait, les barques se séparèrent lentement, les avirons cherchant l'eau pour ainsi dire sans bruit.



Fig. 121. — Rivière Noire. Gorges de Nam Ma.

Le 23, nous entrions dans la région non encore soumise. Le capitaine du poste de Laï, allant à Hanoï, avait été attaqué sur la rivière quelques jours avant. On avançait, par suite, avec prudence, tâchant d'entrer en communication avec les indigènes des rives afin de faire répandre par eux la nouvelle de notre venue et de nos intentions.

Le 25, dans les gorges profondes où la Rivière Noire circule entre le confluent du Nam-Ma et celui du Nam-Meuck, des montagnards Méos, embusqués dans les roches, font feu sur le convoi. Sans riposter on s'arrête ; la pirogue de Kam-Doï se détache du groupe, fait force de rames, atteint le bord ; le courageux garçon saute à terre, court vers les assaillants, criant : « C'est la paix qu'apportent les Français ! » Il les joint, les persuade ; ils se dispersent et vont par le pays prévenir qu'on doit faire trêve jusqu'à l'entente avec les chefs de Laï.

Le 26 octobre nous arrivions à Laï-Chau.

LAÏ-CHAU

Cinquante légionnaires et une compagnie de tirailleurs annamites

forment la garnison sous le commandement du sous-lieutenant de zouaves Bedel.

Le Quan-Phuong, chef du canton de Chan, qui après le passage de la colonne Pernot s'est vu donner l'autorité sur tout le pays des Sip-Song chau thaïs, augmente les forces du lieutenant, de ses irréguliers dont plusieurs groupes sont détachés dans le pays pour faciliter les communications avec Sonla et Laokaï.

Le poste est dans une situation difficile ; il y a deux semaines que le magasin est sans vin et sans tafia, depuis trois jours il ne possède plus de riz, et c'est du maïs, qu'en échange, on donne aux tirailleurs. Les courriers ne peuvent plus être faits que par de forts détachements ; chaque fois qu'on y emploie les irréguliers ils sont attaqués et dispersés. Le lieutenant aurait pu faire une razzia dans des villages ennemis à quelque distance pour s'approvisionner ; mais connaissant notre arrivée et nos intentions, il a craint de nous contrarier. D'ailleurs, s'il en croit le Quan-Phuong qui seul le renseigne, et qui vient d'avoir trois de ses postes d'irréguliers chassés, il est sous la menace d'une attaque et il ne peut guère se dégarnir.

Notre arrivée ramène l'abondance : nous apportons ce qui manque, et le commandant nous a fait suivre par un convoi de vivres.

A peine à Laï, Kam-Houil met des émissaires en route vers son frère Kam-Heun qui, à un jour de marche, commande les soldats de Laï-Chau. Ils lui diront son retour avec nous, notre désir de rétablir le calme et lui demanderont d'envoyer une barque pour le chercher.

Ainsi que Kam-Doï, il a hâte de nous prouver sa reconnaissance et met toute son ardeur à nous faire réussir. Tous deux, depuis qu'ils me connaissent, montrent cette conviction que l'intérêt de leur pays est de servir la France aveuglément. Le temps qu'ils viennent de passer côte à côte avec nous les a faits nos serviteurs enthousiastes.

Deux jours après une pirogue arrive, expédiée par Kam-Heun. Ceux qui la conduisent nous font connaître qu'à partir de ce moment, leur chef restera sur la défensive, et qu'il a invité les populations à entrer en relations de suite avec le poste pour l'approvisionner.

Kam-Houil part ; il revient bientôt avec un de ses frères, Kam-Koui, envoyé par Kam-Heun pour rester près de nous jusqu'à la paix complète. Leur père et Déo-van-tri, avec toute la famille et la masse des habitants, sont, nous dit-il, aux limites du canton, à Muong-Té, à six ou huit jours en barque : il faut qu'en hâte on les prévienne.

Aussitôt nous lui demandons de partir lui-même vers eux le lendemain avec Ngin et Kam-Doï.

Voyant notre accueil, Kam-Koui s'enhardit et parle : il nous fait connaître la pensée de son frère et des chefs que l'obstacle principal au rétablissement du calme, c'est notre auxiliaire le Quan-Phuong. Ses irréguliers pillent le pays. Ce sont eux qui empêchent les habitants d'arriver au poste pour l'approvisionner, afin de mieux vendre eux-mêmes, aux soldats, le produit de leurs rapines. Ce ne sont pas les soldats de Kam-Heun qui ont chassé de trois de leurs postes les hommes du Quan-Phuong, mais les habitants exaspérés. Pendant que nous faisons des propositions qu'on est heureux au possible d'accepter, ce chef envoie de tous côtés des lettres de menaces telles que nous les ignorons certainement. Il y est dit que si dans cinq jours les chefs des populations thaïes, méos, yaos et khas ne sont pas venus pour lui rendre hommage, il va partir saccager le pays, massacrer tout le monde ; qu'il a, dans ce but, fait venir deux chefs français qui marcheront en tête de ses soldats. Kam-Koui nous présente plusieurs de ces lettres, ajoutant que le délai qu'elles fixent est expiré, que les gens des campagnes n'oseront pas s'approcher du poste, et que le bon effet de ce que nous faisons risque d'être compromis auprès de ses parents qui ont dû recevoir des messages semblables.

Le 4 novembre, Ngin, Kam-Doï et Kam-Koui partent pour Muong-Té.

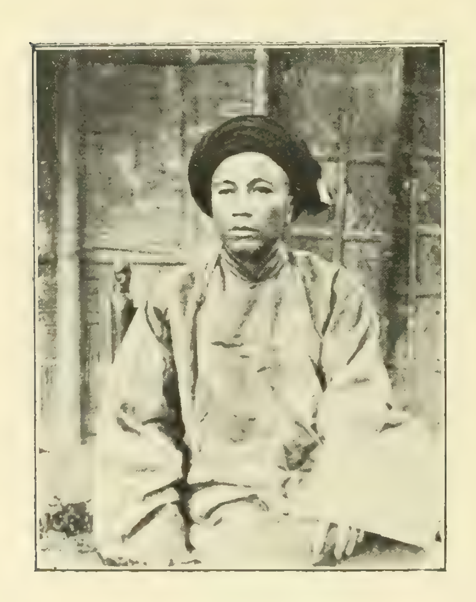
Voici les propositions qu'ils vont porter : Rétablissement des anciens chefs du pays dans leurs situations ; promesse qu'ils ne relèveront que du chef français de la région et que les soldats du Quan-Phuong seront retirés dès que les chefs de Laï pourront faire occuper leurs postes par un nombre égal d'hommes.

Depuis quelque temps nous commençons à être renseignés sur le Quan-Phuong. Petit chef dans un village, servant sous Lu-Vinh-Phuoc avec Déo-van-tri, il avait dû à ce dernier son élévation comme chef du canton de Chan. Il avait alors cru pouvoir solliciter la main de la sœur de son protecteur. Déo-van-tri ayant répondu à sa demande, jugée offensante, par un refus en termes méprisants, il était devenu son ennemi déclaré. Lu-Vinh-Phuoc, vaincu par les Français à Houa-Moc, conseilla aux chefs des pays non encore soumis, qui le servaient, de se rallier à nous. A ce même moment Déo-van-tri reçut la nouvelle de l'enlèvement de ses frères par les Siamois et marcha en hâte vers Luang-Prabang. De retour à Laï, il se rend au Yunnan et va dire au vice-roi l'expédition qu'il vient de conduire, lui exposer la situation difficile de son pays, et lui demander de l'autoriser à se rallier à nous. Celui-ci, comme le chef des Pavillons Noirs, le lui conseille aussi. Mais à Laï, Déo-van-tri a pour hôte Thuyet, l'ancien régent de l'empire annamite : aucune démarche directe n'est possible vers nous tant que le proscrit sera là. Dans cet intervalle, le Quan-Phuong est allé à Hanoï : il y a reçu bon accueil et peu après a été chargé d'accompagner et d'approvisionner la colonne Pernot. Après la marche victorieuse de nos troupes, que guide celui qui est devenu son ennemi, Déo-van-tri conduit sa famille et son hôte jusqu'aux limites de son territoire. Il y reste et charge Kam-Heun, son deuxième frère, de diriger le pays.

Notre manière d'arranger les choses ne pouvait convenir au Quan-Phuong : il espérait de nous l'anéantissement de son adversaire et de sa famille, et la mise à sa discrétion du pays tout entier, avec des garnisons françaises pour l'y maintenir. Toute autre solution lui faisait craindre un revirement fâcheux des choses ; si Laï, comme les Pavillons Noirs, venait à nous, il n'aurait plus qu'à rentrer dans son canton. Pour l'un comme pour l'autre de ces règlements, qu'il eût été dans son rôle de préparer, il n'aurait aucune part méritoire. Nous savions combien peu le colonel Pernot avait eu à se louer de lui ; son maintien dans sa place était pour beaucoup dû à mon insistance : j'en vins à la regretter. Nous ne tardâmes pas, en effet, à reconnaître que, venus pour obtenir la sou-

mission des chefs de Laï, il nous serait surtout difficile d'amener notre auxiliaire à nos vues. Pendant l'absence de nos envoyés, partis pour Muong-Té, ses agissements contrarient nos relations avec les indigènes ; un certain malaise naît de cette situation ; on ne peut comprendre dans le pays que nous le ménagions ainsi ; tout arrangement devient laborieux et nous devons prendre d'infinies précautions pour empêcher qu'il ne brouille tout.

Enfin le 22 novembre, après dix-sept jours d'absence, Ngin, Kam-Doï et Kam-Koui arrivent. Ils n'ont pas rencontré Déo-van-tri parti pour le Yunnan avec Thuyet ; mais le vieux Kam-Seng, reconnaissant de nos propositions, leur a adjoint deux chefs pour nous faire connaître qu'il va revenir avec le peuple du haut pays et qu'il charge Kam-Heun de tout régler suivant nos vues, et de nous dire aussi, sa prière instante pour la délivrance de ses deux derniers fils, captifs des Siamois, qu'avec leur mère il pleure chaque jour et qu'il voudrait revoir avant de mourir.



Kam-Heun.

Cependant Kam-Heun ne peut se décider à venir vers nous, non qu'il n'ait pas confiance dans les Français, mais il craint les offenses du Quan-Phuong. Il s'adresse, nous fait-il dire, à notre générosité et demande que nous, qui sommes plus courageux que lui, venions sans soldats faire l'entente à son camp. Son frère Kam-Koui restera en otage au poste en notre absence.

Le lendemain Pennequin et moi, avec Ngin, Kam-Doï, Kam-Houil et Kam-Koui, que pour mieux montrer notre confiance, nous n'avons pas voulu laisser au poste, nous partons pour le rendez-vous.

Quand nous allons entrer dans la barque, le lieutenant Bedel nous prévient que le Quan-Phuong, sous prétexte qu'il craint un guet-apens,

vient de faire partir ses soldats par le chemin de la berge. Les frères de Kam-Heun, pendant que Pennequin donne l'ordre de faire de suite rentrer cette troupe, nous disent, en riant, qu'ils étaient prévenus qu'elle allait nous suivre et qu'ils savaient très bien que c'était à notre insu.

Sur la rive, à la tête de tous les chefs, Kam-Heun se courba, respectueux, devant nous, ému à ne pouvoir parler, entre deux haies de ses soldats à qui, pour la circonstance, il avait fait apprendre à présenter les armes ; il nous conduisit vers une maisonnette de verdure, préparée à la hâte et sous laquelle du thé était servi. Rapidement tout fut réglé et nous rentrâmes à Laï.

Entre autres choses curieuses, Kam-Heun nous avait dit : « Les Siamois qui gardent mes deux frères, ne veulent pas notre soumission aux Français ; cependant leur chef à Luang-Prabang vient de nous faire demander de lui envoyer des vêtements et des choses rares de notre pays pour les exposer à une grande fête qui se prépare à Paris (exposition de 1889). Vous sont-ils donc eux-mêmes soumis en quelque manière ? »

Trois jours après, quand nous préparions notre départ pour Theng, des gens du canton de Luang-Chau, le pays de Kam-Doï, arrivent nous prévenir que 100 Pavillons Noirs viennent, en notre nom, d'envahir leur canton et pillent les villages. Le Quan-Phuong nous avoue que c'est lui qui les a appelés parce qu'il est mécontent des habitants.

Pennequin part avec Kam-Doï pour arranger l'affaire ; il viendra ensuite me retrouver à Theng. Il emmène le Quan-Phuong qui ne reparaîtra plus dans le pays.

Quelques jours plus tard, le commandant m'écrivit qu'il avait renvoyé les Chinois chez eux. Croyant marcher par notre ordre, ils avaient attaqué les gens d'un village méo, qui en se défendant, leur avaient tué six hommes. Pennequin avait rendu le butin aux gens pillés. Un seul Chinois avait protesté : il avait gagné toute la part des autres au jeu !

Je restai encore huit jours à Laï, jusqu'à l'installation définitive de Kam-Heun et au remplacement par ses soldats des soldats du Quan-Phuong dans les postes de l'intérieur du pays.

Neuf mois auparavant j'avais traversé la vallée du Nam-Laï, elle était alors tout en ruines, seuls, des troupeaux errants, fuyant devant moi la peuplaient ! J'avais ressenti le regret amer de n'avoir pas pu ramener, vers leurs familles, les jeunes gens captifs du Siam. Grâce à eux j'eusse sûrement fait revivre le malheureux canton ! Gardant l'espoir d'arriver un jour au résultat que rêvait mon cœur, je m'étais éloigné, pressé par le temps. Je venais de revenir avec deux d'entre eux ! En parcourant cette fois les mêmes champs, je voyais partout les gens rebâtir leurs cases, rassembler leurs buffles, enclore leurs rizières ; ils accouraient tous, au bord du chemin, et s'inclinaient la tête presque à terre, ne sachant pas dire les mots qu'il fallait ! Je les saluais, de la main ouverte, caressant les enfants dans les bras des mères, et je me disais : « Voici un pays dont les habitants auront pour la France un attachement sûr ; les misères passées seront répétées sous les toits de palmes, elles seront comparées avec le présent pendant de longues vies ; ses hommes sont fiers, courageux, hardis : ils ont séjourné un an dans les bois avec leurs familles combattant sans cesse plutôt que de s'incliner devant l'ennemi de leur chef, ils nous seront plus tard d'un concours précieux ; et, Déo-van-tri, dont l'existence passée indique une grande âme, voudra nous connaître, il nous aimera, je n'en doute pas, et nous servira de toute l'énergie de sa forte nature quand l'heure en viendra ».

DE LAÏ A THENG

Pendant qu'avec Pennequin j'étais occupé à rendre la tranquillité au pays de Laï-Chau, M. Nicolon, arrivé en hâte de Luang-Prabang, nous avait informés que les soldats siamois venaient de nouveau d'entrer sur le territoire des Sipsong chau thaïs. — 300 hommes occupaient Theng et leur général se préparait à les y rejoindre.

Cette nouvelle à laquelle la lettre au chef des Pavillons Noirs, qui nous avait été communiquée à Tak-Khoa, nous avait préparés, nous avait conduits à fixer notre réunion à Theng au plus court délai possible. Il

fallait rassurer les populations qui n'allaient plus savoir que penser, et en particulier ôter toute inquiétude aux chefs de Laï. Pour cela la retraite définitive, des Sip Song Chau Thaïs, du chef siamois, était nécessaire. Il fallait aussi que ce résultat me laissât dans les mêmes bons termes avec lui : il avait des instructions de son gouvernement, je devais faire prévaloir nos intentions, mais sans nuire à la suite de ma mission au Laos.

Depuis que la résistance contre les Français avait commencé dans le pays de Laï, aucune relation n'avait pu être établie avec Theng, et nous étions fort peu au courant de ce qui s'y passait. En m'y rendant, j'eus, à chaque étape, des détails nouveaux sur la situation. — Non seulement les Siamois s'y trouvaient en force mais ils avaient envoyé de tous côtés des ordres défendant qu'on aidât, en quelque manière, à notre installation, et 100 de leurs soldats étaient partis vers Pon-Say, dans le nord-ouest pour combattre des montagnards qui refusaient de reconnaître leur autorité.

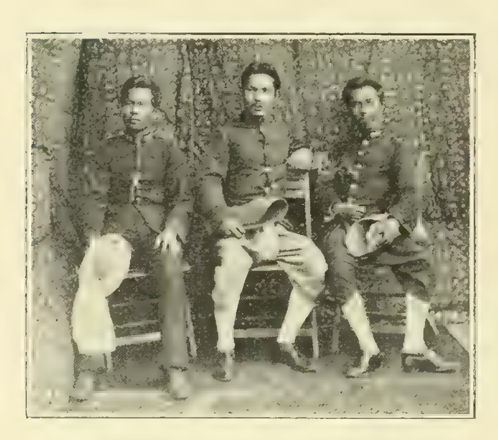
Le but de mes négociations avec leur général était de l'amener sans humiliation à renoncer à l'occupation du pays, et à convenir que le règlement définitif de la question serait réservé à nos deux gouvernements.

Le pays de Laï s'était rallié à nous d'une manière si résolue qu'au moment de le quitter, Pennequin et moi, nous avions cru pouvoir demander à ses chefs s'ils ne trouvaient pas que le maintien d'une garnison y était inutile, et s'ils ne seraient pas à même d'y assurer la sécurité par eux-mêmes. Très sensibles à notre témoignage de confiance, ils nous prièrent de laisser le poste militaire subsister encore quelques années pour que le territoire fût respecté par les voisins. — Devant cette bonne situation, Pennequin avait chargé un officier, le lieutenant Desperles, de m'accompagner à Theng avec la moitié de l'effectif. — D'un autre côté, comme c'était l'époque du relèvement des troupes cantonnées dans la région, il donna des ordres pour que la compagnie destinée à Laï passât par Theng et vînt y grossir mon escorte. Enfin, lui-même devait me rejoindre avec une compagnie de tirailleurs qu'après le retour à Hanoï de M. de Saint-James, qui suivant notre programme devait organiser

Theng, le général Bégin avait, sur notre demande, décidé d'y envoyer en garnison, — L'ensemble, 250 tirailleurs annamites serait suffisant pour ôter toute idée de résistance aux envahisseurs.

Kam-Houil qui, avant son enlèvement avec ses frères et Kam-Doï, était chef du canton de Theng (son père avait été nommé par l'empereur Thu-Duc chef des Sipsong chau thaïs), marchait en tête de notre petite troupe, suivi des chefs des villages où nous passions, et qui, désireux de voir comment se termineraient les choses, demandaient à nous suivre.

Le 13 décembre j'étais sur le plateau de Theng. J'entrai en relations avec le chef siamois comme avec un ami. — A l'expression de mon étonnement de voir ses soldats revenus dans la région il répondit qu'il avait des ordres. — Les tirailleurs annamites s'installèrent dans la même enceinte que ses hommes. — Pennequin arriva le 15, et campa à quelques kilomètres de nous.



Ma-Hee (médecin). Phya Surrissak (général). Pra-Sada (colonel).

Les négociations furent terminées le 22. Les Siamois quittèrent les Sipsong chau thaïs, ils se retirèrent vers les pays des Hua Panh, et il fut convenu que le *statu quo* serait observé dans ces deux régions en attendant la décision des deux gouvernements.

Le Phya Surrissack me rendit Kam-Sam un des captifs de Laï, quant à Kam-La, qui avait été laissé à Luang-Prabang, il ne devait m'être remis qu'à mon arrivée dans cette ville.

Ce même jour les chefs et les notables du pays furent réunis. — Devant moi, devant Pennequin et les officiers, le général siamois leur expliqua que les Français avaient désormais la charge du territoire et de ses populations ; il parla avec tout son cœur, dans un sincère désir de voir ces cantons, qu'il avait eu l'espoir d'avoir définitivement conquis,

jouir enfin du repos et devenir prospères. Nous étions très émus, et nous n'ajoutâmes rien à ses paroles, laissant ceux qui l'écoutaient et qui avaient tant souffert, sous l'impression que celui qui les quittait avait aussi eu la pensée de faire leur bonheur.

Mes compagnons, Massie, Vacle et Garanger avaient abandonné la Rivière Noire à Takian, pour prendre la voie de terre, ils m'avaient rejoint après un séjour prolongé à Sonla et à Tuangiao, nécessité par la marche des bagages, et l'obligation d'attendre le règlement des questions qui me retenaient dans le pays. Ils partirent pour Luang-Prabang le 21, avec M. Nicolon.

Le même jour, le capitaine Cupet, achevant une importante exploration, arriva à Theng pour regagner le Laos avec moi.

Les territoires, pour la pacification desquels j'avais été mis à la disposition du général en chef, étaient définitivement organisés et le calme le plus absolu y régnait. Dans M. Pennequin ils avaient un chef éclairé et un protecteur résolu qui commençait à bien connaître le sol et en aimait les habitants. Mon rôle y était terminé.

Je ne me séparai pas sans émotion du commandant, j'éprouvais un sentiment d'affection fraternelle pour cet homme d'un tempérament réfléchi et calme, d'un caractère hardi et aventureux à qui ces qualités donnaient une véritable puissance d'attraction sur les indigènes dont il gagnait le cœur au premier contact. Je l'aimais pour ce que nous avions fait ensemble, et pour le bien qu'il allait encore faire à des populations qui avaient reconnu que notre venue dans leur pays marquait le terme des mauvais jours. En nous embrassant nous nous souhaitâmes de nous retrouver pour travailler encore en d'autres lieux.

Le 26 décembre je me mis en route avec Cupet. Le Phya Surrissack était parti la veille. Le 2 janvier 1889 nous étions à Luang-Prabang.



Fig. 124. — Femmes Pou-thais des Hua panh tang ha tang oc.

IX

TONKIN ET LAOS ORIENTAL

M. CUPET

8 mai au 21 décembre 1888

En me séparant à Tak Khoa, le 8 mai, du capitaine Cupet pour gagner Hanoï, j'avais laissé à mon compagnon le soin de choisir le terrain de ses premières études dans ces immenses territoires encore inconnus de l'est du Mékhong comprenant, en dehors du pays de Luang-Pra-

bang proprement dit, les régions des Hua panh et du Tra-Ninh. Il traça ses itinéraires entre celui que nous venions de parcourir et la vallée du Song-Ka, cours d'eau par lequel il désirait terminer son travail, et rentrer en Annam après avoir relié son levé topographique au mien et à celui de la colonne Pernot. C'étaient cinq reconnaissances à exécuter dont il venait d'accomplir les quatre premières dans l'intervalle entre notre séparation et notre rencontre, sans qu'aucun incident en fût venu rompre la régularité.

DE TAK KHOA A LUANG-PRABANG

793 kilomètres de levé nouveau.

Ce voyage fut presque complètement effectué dans un pays semblable à celui que nous avions visité en venant de Luang-Prabang à la Rivière Noire. — En partie inhabité ou dévasté par la piraterie chinoise, il n'offrait guère pour les gîtes que la forêt ou le sol détrempé de cultures abandonnées. C'était en pleine saison des pluies : sous les averses torrentielles, les sentiers des vallées y étaient transformés en ruisseaux, ceux des ravins en torrents, ceux sur les pentes en glissoires dangereuses.

En quittant Tak-Khoa le jour même de mon départ, Cupet s'était dirigé sur Muong-Hang, sortant du bassin de la Rivière Noire par un plateau d'une altitude moyenne de 950 mètres sur lequel, près des villages de Pou-Bo, Logni et Peng-Lao, se rencontrent des gisements aurifères exploités par les indigènes. Entrant alors dans le bassin du Nam-Ma, puis dans celui du Nam-Neun (Songka des Annamites), il avait gagné le Tra-Ninh en longeant pendant près de 400 kilomètres, le revers oriental de la chaîne de partage entre le Mékhong et le golfe du Tonkin, où le benjoin se recueille abondamment, dont les crêtes varient de 1 200 à 1 600 mètres et qui est peuplé de Pou-thaïs et de Pou Euns dans les vallées et sur les plateaux, de Méos et de Khas sur les hauteurs.

Il trouva Muong-Hang occupé par la bande chinoise au chef de laquelle j'avais précédemment fait demander sa soumission. Muni de la lettre du

Ong-Ba le capitaine avait reçu bon accueil, mais il n'avait pu décider cet aventurier à la démarche qui ne s'effectua qu'à mon retour avec Pennequin.

Marchant vers Xieng-Khouang, capitale du Tra-Ninh, il passa à Muong-Ven, et à Sam-taï, nœuds de plusieurs routes conduisant au Tonkin, au Laos et en Annam, et dont les habitants réussissaient à vivre tranquilles en payant un lourd impôt au chef de la bande chinoise.



Fig. 125. — La rivière Nam-Khan près de son confluent à Luang-Prabang.

A Hat-Bo, sur le Nam-Neun, Cupet entra en pays Pou Eun (nom des habitants du Tra-Ninh). Les points intéressants qu'il y rencontra sont : Xieng-Kham, autre nœud important de communication ; Muong-thé, sur le cours d'eau le plus riche en or de cette région où les gisements aurifères sont nombreux, et Xieng-Khouang, sur un plateau élevé de 1 200 mètres dont la superficie est d'environ 1 800 kilomètres, et qui jadis florissant, se trouvait complètement ruiné par les Siamois (1875), puis par les Chinois.

De là à Luang-Prabang, où il arriva le 4 juillet, il suivit un chemin passant par les bassins très accidentés du Nam-Khane et du Nam-Seuang où les difficultés de parcours sont excessives, et qui a Muong-You pour principal lieu de halte.

RECONNAISSANCE VERS MUONG-KHASSY

170 kilomètres de levé nouveau

Le 16 juillet, à Muong-Met, où il était arrivé après avoir descendu le Mékhong, le capitaine Cupet prenait la route de Muong-Khassy, petit pays au sud de Luang-Prabang, fertile, bien peuplé, riche en bestiaux, d'un accès difficile, et où les bandes chinoises n'avaient jamais paru. Il avait désiré le visiter en revenant de Xieng-Khouang, mais l'état de fatigue de son personnel et de l'escorte l'avait obligé à le laisser de côté.

Venu du sud par les vallées du Nam-Met et du Nam-Ngoum, Cupet avait regagné Luang-Prabang en remontant chercher au nord les ravins où coulent de nombreux affluents de gauche du Nam-Khane, la rivière qui aboutit à la capitale laotienne, parcourant une région où les villages Khas sont parsemés nombreux sur les hauteurs.

RECONNAISSANCE DE LA ROUTE DE SOP-SANG A THENG

150 kilomètres de levé nouveau.

La voie la plus commode, pour aller de Luang-Prabang au plateau de Theng, est la ligne d'eau que j'avais déjà plusieurs fois visitée et qui est formée par le Mékhong, le Nam-Hou et le Nam-Ngoua. Voulant relever un chemin fréquenté par les caravanes, partant de Sop-Sang, village sur le Nam-Seng, affluent de la grosse rivière Nam-Seuang, où nous avions passé ensemble lors de notre voyage vers Tak-Khoa, le capitaine gagna ce point en pirogue non sans de grosses difficultés causées par la hauteur des eaux (16 août).

De Sop-Sang, le chemin va franchir la ligne de partage des eaux du Mékhong et du golfe du Tonkin, au mont Seuï-Voï ; il suit ensuite le cours du Nam-Ngoua jusqu'au confluent du Nam-Youm, la rivière qui arrose le plateau.

Dans le trajet, le capitaine avait remarqué combien les villages laotiens avaient souffert du passage des bandes chinoises, tandis que les peuplades montagnardes avaient pour ainsi dire été épargnées. Il eut pour la première fois l'occasion de voir de nombreuses cultures du pavot dont les Méos et les Yaos extraient l'opium.

De Theng, il rentra à Luang-Prabang (18 septembre) par la ligne d'eau citée plus haut. Dans la descente du Nam-Ngoua, considérablement grossi, une fausse manœuvre d'un batelier fit chavirer son radeau au milieu d'un des rapides les plus violents et ce fut véritablement par une chance extrême que mon compagnon échappa à ce danger.

RECONNAISSANCE DE PARTIE DE LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX ENTRE LE MÉKHONG ET LE GOLFE DU TONKIN

650 kilomètres de levé nouveau.

Pour appuyer sur une base aussi solide que possible, les levés qu'il venait de faire, et déterminer les sources des principaux cours d'eau de la région, le capitaine entreprit alors (8 novembre au 21 décembre), l'examen de la partie de la ligne de partage des eaux entre le Mékhong et le golfe du Tonkin comprise entre les points extrêmes nord et sud de ses itinéraires.

Dans ce voyage qui le ramena aux principaux endroits qu'il avait visités précédemment, il relia par une même marche à Luang-Prabang, Xieng-Kham, Muong-Son et Muong-Theng.

Au cours de la première partie de cette importante étude, il reconnut près de Muong-Souille un lac de 800 mètres, bordé à l'est de rochers escarpés, et profond, lui assura-t-on, de 20 mètres. Il visita les mines de fer du mont Pou-Bo à 50 mètres au-dessous de la surface du sol, et apprit qu'il existait dans le pays, notamment aux sources du Nam-pi, d'autres mines importantes du même métal.

Dans la seconde partie, de Xieng-Kham à Muong-Son, il constata, sur la route, très fréquentée avant la présence des bandes, l'existence, à Tamla, d'autres mines de fer, et que dans le pays de Hua Muong, la plupart

des ruisseaux charrient des paillettes d'or. A Muong-Hiem, près d'un ruisseau qui va au Nam Khane, il vit une source sulfureuse abondante dont la température était à 89°.

Il rencontra également plusieurs autres sources chaudes de Muong-Son à Muong-Theng, près du confluent du Houé Ngoen, bassin du Nam Seng.

Les altitudes de la chaîne qu'il avait parcourue varient de 1,000 à 1,800 mètres; ses pentes sont couvertes de forêts où se rencontrent chênes et châtaigniers, mêlés aux cannelliers, aux arbres à benjoin, et à huile. Il n'était pas de coin habité qui n'eût été ravagé par les bandes chinoises, et tout le monde y était dans le doute que des temps meilleurs vinssent.

En arrivant à Theng, Cupet rencontra tous les membres de la mission, sur l'heure de se séparer, comme on l'a vu plus haut. J'eus alors le plaisir de lui annoncer qu'il était suivant son désir maintenu dans la mission, et que le général Bégin, tenant grand compte de ma recommandation, et désireux de récompenser sa belle campagne, avait obtenu pour lui la croix de la Légion d'honneur.



Fig. 126. — Mois de la basse Rivière Noire.

X

TONKIN ET LAOS ORIENTAL

MM. MASSIE, VACLE ET GARANGER

28 juillet 1888 au 2 janvier 1889

M. Massie, licencié ès sciences physiques et naturelles, avait été attaché à la mission en qualité de naturaliste : dans un précédent séjour qu'il avait fait dans les provinces de Langson et de Caobang, il s'était familiarisé avec le pays et avait pris goût à l'étude de son sol. En l'introduisant dans les régions nouvelles pour lui, que j'avais parcourues, j'avais eu en vue de les lui faire étudier, assisté de M. Nicolle, sous les rapports géologique et minéralogique, travail que mes observations et les rensei-

gnements recueillis lui faciliteraient dans une grande mesure. Il devait rester au Laos après mon départ pour la France, et poursuivre ses études en attendant mon retour.

M. Vacle avait longtemps vécu seul au milieu des habitants Thaïs et Moïs de la basse Rivière Noire, à une époque où la rébellion contre nous était partout, il les avait aimés, s'en était fait aimer, et était arrivé à avoir sur eux un ascendant considérable. C'était à mes yeux le meilleur titre à pouvoir conduire un jour des populations semblables, aussi j'avais été heureux de son désir de visiter, pour les connaître, les pays en organisation et aussi les principautés de la vallée du Mékhong, d'où je pensais voir les autorités siamoises se retirer pacifiquement, pour les laisser à notre direction. Il avait limité sa présence dans la mission à la mienne propre et devait revenir au Tonkin lorsque, pour m'embarquer pour la France, j'y rentrerais aux premiers mois de l'année suivante.

M. Garanger avait dirigé une exploitation de bois de teck dans la haute Birmanie, il avait quitté ce pays après sa conquête par les Anglais. En m'accompagnant au Laos, il avait en vue d'examiner, sur la rive droite du Mékhong, les forêts de teck qui y étaient signalées et dont je lui avais parlé. Il devait se séparer de nous à Luang-Prabang pour gagner le bassin de la Salouen en accomplissant l'objet de son voyage.

La lenteur de ma marche, voulue par les circonstances, et le règlement des questions avec les Pavillons Noirs, les chefs de Laï-Chau et le général siamois, obligea mes nouveaux compagnons à des séjours successifs à Van-Yen, Takian, Sonla, Tuangiao et Theng. Leur présence dans ces cantons, les familiarisa avec leurs populations douces et timides à qui elle contribua à donner la confiance dans les Français, qu'il était nécessaire qu'elles eussent pour que la soumission à notre autorité des Pavillons Noirs, leurs oppresseurs, ne les inquiétât pas. Conduisant l'important convoi destiné à l'approvisionnement de Luang-Prabang, ils parvinrent sans incidents avec M. Nicolon dans cette ville où nous nous trouvâmes réunis le 2 janvier 1889.

Au cours de son voyage, M. Massie avait fait une étude géologique, et rapporté des échantillons : des gisements aurifères près de Van-Yen et



Fig. 127.

MM Nicolon, Massie, Pavie, Vacle, Garanger.
Interpretes cambodgiens, Serviteurs annamites et laotiens.

de Hit-Hang sur la rive gauche de la Rivière Noire, de Molou sur sa rive droite qui tous trois avaient été exploités par les indigènes ; de ceux de cuivre de Banleck entre Takian et Maï-Son, et des bords du Nam-Ma dans le canton de Laï-Chau ; de galène argentifère dans le bassin du Nam-Ma ; de soufre dans le canton de Tuan-Chau sur les bords du Nam-Han et de charbon près de Suyut.



Fig. 128. — Arrivée de la mission devant Luang-Prabang (1889).
La maison en construction.

XI

LAOS ORIENTAL

MM. PAVIE, CUPET, NICOLON, MASSIE, VACLE ET GARANGER

2 janvier au 15 février 1889

SÉJOUR A LUANG-PRABANG

Je ramenais à Luang-Prabang, dans leurs familles, un certain nombre de jeunes femmes et d'enfants qui avaient été enlevés lors de la prise de la ville et que j'avais pu racheter. J'y retrouvai en bonne santé le personnel cambodgien que j'y avais laissé, heureux au possible de l'arrivée des dix camarades venus le rejoindre. Le vieux roi était réinstallé, le pays était calme. La population connaissait nos progrès rapides dans le nord, elle comprenait qu'ils lui assuraient la tranquillité, et accueillait avec une faveur extrême l'augmentation et l'installation dans le pays du personnel nouveau de la mission. La construction sur la rive droite du fleuve d'une vaste maison destinée à notre logement allait être terminée. Des relations régulières, pour la poste et les approvisionnements, étaient

organisées avec nos moyens vers Hanoï par Theng et Laï. L'entente à Theng avec la Phya Surrissack avait écarté toute difficulté sérieuse sur ce terrain avec les autorités siamoises : Kam-La venait de m'être remis et des ordres étaient donnés pour le rapatriement des divers chefs et habitants des Sip Song Chu Thai au pouvoir des Siamois. La situation enfin était bonne à ce point que le moment me parut favorable pour profiter de l'autorisation que je venais de recevoir, d'aller en France rendre compte de ma mission et préparer la campagne suivante.

Je m'occupai alors de la mise en route de MM. Cupet et Garanger. Le départ du capitaine eut lieu le 13 janvier : remontant d'abord le Nam-Khane, il allait passer à Muong-Son, de là gagner l'Annam en relevant le cours du Song-Ka, et se rendre ensuite à Hanoï où se ferait la mise au net d'une carte d'ensemble de nos itinéraires.

M. Garanger partit sur le fleuve le 28 janvier ; il devait de Xieng-Sen, où il quitterait le Mékhong, se rendre à Xieng-Toung puis à Mandalay, terme de son étude, et d'où il avait l'intention de rentrer ensuite en France.

Laissant à M. Nicolon, devenu capitaine, la conduite de notre petit poste qu'il avait presque constamment dirigé depuis son arrivée dans la mission, je lui adjoignis M. Massie qui le remplacerait à son retour en France, qui pouvait être prochain car sa santé était chancelante, et je m'embarquai le 15 février avec M. Vacle, pour descendre le fleuve jusqu'à Houtène, le point où le Mékhong se rapproche le plus de la côte, et d'où je me dirigerais sur Vinh, centre important à proximité.



Fig. 129. — Luang-Prabang. Réinstallation du vieux roi.

XII

LAOS ORIENTAL

M. NICOLON

6 avril au 11 novembre 1888

Depuis mon départ pour Tak-Khoa avec le capitaine Cupet, M. Nicolon avait conservé la charge de notre petit poste de Luang-Prabang. Il y avait suivi les événements en observateur, avait assisté au retour et à la réinstallation solennelle du vieux roi le 2 mai, levé un plan topogra-

phique de la ville, surveillé la construction de la maison et accompli les deux voyages vers Theng dont je vais parler. Pendant le commencement de son séjour, Kéo était enfin arrivé avec mes bagages abandonnés près de Pitchaï, sur le Ménam à la fin de l'année précédente.

DE LUANG-PRABANG A MUONG-KHOA

222 kilomètres de levé nouveau

Aux premiers jours du mois de juin, M. Nicolon, ayant pour but de gagner Theng par terre en voyageant sur la rive droite du Nam-Hou puis sur celle du Nam-Ngoua, se mit en route pour Muong-Ngoï où il prit le chemin de Muong-Saï, petit chef-lieu situé exactement à l'ouest près de puits salins où les pays voisins s'approvisionnent de sel, gagna Muong-La, au nord, sur le Nam-Pak gros affluent du Nam-Hou et joignit, par la vallée de ce cours d'eau Muong Khoa, centre important sur le Nam-Hou près du confluent du Nam-Ngoua. Parvenu à ce point, M. Nicolon gravement atteint par la fièvre dut renoncer à son voyage par terre, il s'embarqua sur une pirogue pour remonter le Nam-Ngoua, mais après quelques jours, le mal augmentant, il lui fallut s'arrêter et le 10 juillet il était de retour à Luang-Prabang, où il reprenait la direction du poste confiée à Som en son absence, et séjourna jusqu'au voyage vers Laï à ma rencontre, dont j'ai parlé plus haut.



Fig. 150. — Vieng Chang. Ruines du mausolée royal.

XIII

LAOS ORIENTAL ET ANNAM

MM. PAVIE ET VACLE

2 janvier au 29 mars 1889

Le voyage qu'avec M. Vacle j'allais accomplir pour me rendre en Annam, présentait un intérêt géographique considérable en ce qu'il aurait pour résultat de faire connaître la voie de communication la plus courte entre le fleuve et le golfe du Tonkin. Il s'imposait de plus, d'une manière pressante, à un autre point de vue : le Gouvernement général de l'Indo-Chine avait en effet appelé mon attention sur l'état de choses qui venait d'être créé dans une partie de cette région, par l'entrée en scène

d'un agent siamois, qui avait reculé les anciennes bornes indiquant les limites entre l'Annam proprement dit et les principautés du Mékhong, les avait placées à moins de 24 heures du bord de la mer, et s'était installé avec des soldats dans les cantons de Kamkeut et de Kammon, dépendances de l'Annam, et dont la rébellion annamite nous avait fait ajourner la réorganisation administrative. Il m'avait prié de m'assurer de la situation et de remédier à un état de choses qui pouvait devenir dangereux. Je partais avec la pensée de procéder au Kammon comme je l'avais fait précédemment à Theng.

Avec MM. Nicolon et Massie, le fils aîné du roi, et le Phya Surrissack nous accompagnèrent au radeau. Les Cambodgiens reçurent là mes dernières recommandations de servir bien, comme ils m'avaient servi, mes compagnons leurs nouveaux chefs : je laissais Ngin et Som, hommes sages et dévoués, qui avaient acquis de l'expérience et seraient très utiles à MM. Nicolon et Massie, ils prépareraient aussi leurs camarades au rôle que nous attendions d'eux plus tard. Kéo, seul, était du voyage.

Lorsque Luang-Prabang eut disparu à nos yeux, nous entrâmes sous le toit élevé au milieu du radeau. A notre surprise, le chef du temple de Wat-Maï s'y trouvait. Le vieux roi avait voulu que les dernières paroles que j'entendrais dans le pays fussent la prière pour mon voyage, pour mon retour et pour l'avenir, envoyée vers le ciel au nom de la population par ce prêtre qui m'aimait comme lui. Une pirogue montée par des prêtres et des élèves de la bonzerie l'attendait près du rapide Keng-Teng pour le ramener. Après nous avoir serré les mains, il descendit sur les rochers s'y agenouilla, et quand le radeau eut repris le large, il se leva, raide, de toute sa hauteur, élevant des deux bras allongés son grand parasol. Emportés par le courant, nous entendîmes les premiers mots de sa prière, agitant nos chapeaux, nous le saluâmes, mais ses regards n'étaient plus sur nous, quelques instants encore nous le vîmes, entre les rochers du rapide, dans son attitude exaltée ! Nos bateliers impressionnés, courbés sur leurs rames, priaient aussi !

DE LUANG-PRABANG A LAKHONE

Pendant la descente du fleuve nous visitâmes la vallée d'un de ses affluents de droite, le Nam-Poun, qui contient un belle forêt de teck, non exploitée, dont le superbe développement nous montra, comme du reste celui des forêts de la vallée du Nam-Laï me l'avait précédemment fait



Fig. 151. — Vieng-Chang. Ruines du Vat-Prakèo.

reconnaître, que le sol à cette latitude était encore très favorable à la production de ce bois précieux qui ne se rencontre pas, plus au sud.

Nous fîmes également plusieurs haltes pour prendre une idée des centres importants de Nong-Kaï, principal entrepôt du commerce du Bas-Laos, et de Vieng-Chang, l'ancienne capitale dont la destruction en 1828 avait marqué la sujétion au Siam, du pays au sud de la principauté

de Luang-Prabang, et pour visiter les chrétientés disséminées jusqu'à Lakhône, sur les bords et dans les îles du Mékhong.

DE HOUTÈNE A KENG-KIEC

115 kilomètres de levé nouveau.

Après avoir quitté notre radeau à Houtène, nous nous embarquons le 15 mars sur des toutes petites pirogues pour remonter en partie le Nam-Hin-Boun, affluent de gauche du Mékhong dont le cours, fort long, ne devait cependant, en raison de ses sinuosités et d'un coude considérable, nous rapprocher que de 45 kilomètres de la côte annamite.

La rivière, qu'il fallut 4 jours pour parcourir jusqu'au rapide de Keng-Kiec, où commence la route terrestre, coule entre des soulèvements calcaires autour desquels les habitants de nombreux hameaux cultivent des terres alluvionnaires, riches. Elle est coupée par des barrages de roches qui ne constituent pas une grosse difficulté.

Dans la partie supérieure de son cours, elle passe sous une montagne par une voie souterraine de plusieurs kilomètres que les barques peuvent fréquenter. Une route terrestre, passe également sous le massif calcaire, dans la même région, par un tunnel naturel fort long.

Non loin du confluent du Nam-Hin-Boun, sur le bord d'un de ses affluents de gauche, le Nam-Paten, une mine d'étain était exploitée par les indigènes du village de Na-Hi.

La majeure partie des habitants des pays de Lakhône, d'Houtène et des bords du Hin-Boun appartient à une de ces innombrables familles qui peuplent les régions orientales de la vallée du Mékhong ; ils se donnent le nom de Nhiors.

DE KENG-KIEC A NAPÉ

110 kilomètres de levé nouveau.

A partir de Keng-Kiec nous allons voyager en éléphant jusqu'à

Hatraï, au bord de la petite rivière, de l'autre côté de la ligne de partage des eaux du Mékhong et du golfe, sur laquelle nous nous embarquerons pour descendre à Vinh. Mais par suite des circonstances notre marche subira un arrêt de quelques jours à Napé le dernier village au pied de la grande chaîne.

Tout d'abord nous franchissons les hauteurs des Pou-Haï, élevées de 700 mètres, séparant le bassin du Nam-Hin-Boun de celui du Nam-Kading, autre affluent du Mékhong d'un très fort débit mais navigable seulement par petites fractions. A leur base nous remarquons une sorte de portique vermoulu qui, sur le chemin, marque la séparation des principautés du Mékhong et de l'Annam, et près duquel se trouvaient les bornes dont j'ai parlé.

Aussitôt ces monts dépassés nous nous trouvâmes sur le plateau de Kamkeut Kammon traversé par le Nam-Kadinh dont deux affluents, le Nam-Kiéo et le Nam-Pao, tracent pour ainsi dire la route jusqu'à Napé. Le plateau est habité par des Pou Thaïs cultivateurs, et qui en dehors de leurs travaux des champs, font pour les négociants de Vinh et d'Houtène ou de Nongkay, le transport des marchandises entre Hatraï où elles arrivent par eau, et Keng-Kiec où elles reprennent cette voie. Ils ont à cet effet une cinquantaine d'éléphants dont la location est pour eux un revenu important.

Le plateau se trouve à une altitude de 250 mètres au pied des monts Pou Haï, il s'élève progressivement vers la chaîne annimitique à la base de laquelle il atteint 600 mètres, le terrain en est fortement accidenté, le principal obstacle du trajet entre ces deux points qui comporte 90 kilomètres et quatre jours de marche en éléphant, est le passage du Nam-Kading, rivière qui n'a pas moins de 150 mètres de largeur au point où on la franchit sur un pont flottant en bambous que chaque année la première crue emporte.

Entre Kammon et Napé, à la base des monts Pou Pi-Ron, se trouvent des éminences sur lesquelles les indigènes recueillent des pierres variées dont ils ornent leurs bagues et leurs bijoux. Un peu au nord, dans la région du Nam-Kading, on trouve, nous dit-on, de l'or dans plusieurs ruisseaux.

Dès mon arrivée dans le canton, je suis confirmé par les habitants dans la certitude que le pays a toujours été directement administré par l'Annam. Les chefs tiennent leurs nominations des autorités annamites, mais depuis deux ou trois ans, un agent siamois est venu leur offrir des titres émanant de Bangkok et s'est installé à Kammon avec des soldats. Il y a quinze jours, un coup de main a été tenté par des habitants pour enlever son poste. l'agent a été blessé, mais il a réussi à repousser l'attaque.



Fig. 132. — Pont flottant en bambous sur le Nam-Kading.

Le commissaire siamois qui m'accompagne explique ainsi la présence d'un fonctionnaire de son pays sur notre territoire.

« Il y avait des pirates de l'autre côté des montagnes, alors le gouvernement siamois, pour assurer la tranquillité, a envoyé un fonctionnaire qui a établi sa résidence à Kammon et a placé des bornes frontières sur ces montagnes. »

L'agent siamois a le titre de Pra Yot, lorsque je le rencontre, je com-

prends qu'il est là en exécution d'ordres précis de Bangkok, et qu'il ne se retirera que s'il est rappelé.

Je lui fais connaître ainsi qu'au Louang Satra qu'une dépêche apportée le jour même par un courrier de Vinh, m'annonce qu'une troupe française vient occuper la partie du pays comprise entre les monts et Kammon, et que je suis chargé de l'installer. Je le prie de faire connaître lui-même aux chefs de la population que c'est au capitaine français qu'ils devront obéir, et je lui demande de ne pas dépasser les limites de son poste en attendant l'accord de nos deux gouvernements. Quand ma proposition est acceptée, j'envoie Kéo au-devant de nos soldats.

Le capitaine de Grasse, de l'infanterie de marine, arrive le 24 mars ; il a sous ses ordres les lieutenants Carré et Rivière (le dernier devait plus tard faire partie de la mission). Je le mets en rapport avec le chef siamois. L'entente est de suite faite, la troupe française restera d'abord à Napé, elle ira ensuite s'établir au gros village de Na-Huong, plus en avant, lorsqu'une installation qu'on y commence sera achevée.

Le capitaine m'a apporté une correspondance m'informant que les troupes siamoises n'occupent pas seulement indûment le nord et le centre de la partie orientale du Laos, mais aussi le sud jusqu'au Cambodge, et elle m'apprend que je suis chargé du règlement de notre frontière avec le Siam, et de traiter l'évacuation par lui de ces pays.

Je mets le Louang Satra au courant de mes instructions que son gouvernement connaît déjà, et je lui annonce que je serai sans doute obligé de me rendre à Bangkok avant de partir pour la France. Très au regret de la tournure qu'il voit prendre aux choses, en me quittant il va vers M. Vacle, dont le caractère simple et bon l'a conquis ; il pense sans doute que son chagrin le touchera, et qu'il l'amènera à me faire conseiller au gouvernement de la République l'acceptation du fait accompli et le maintien des Siamois dans le pays, il lui dit :

« Le gouvernement français est fort et grand, il peut faire ce qu'il veut, le gouvernement siamois lui dit seulement : Ces territoires dont vous n'avez pas besoin, donnez-nous-les, comme vous nous avez donné autrefois le Cambodge ! »

DE NAPÉ A HATRAÏ

75 kilomètres de levé nouveau

Le 27 mars, M. Vaele et moi continuons notre voyage vers Vinh. Le Pra Yot et tous les chefs du pays se joignent au capitaine de Grasse et au lieutenant Rivière pour nous conduire au bord du Nam-Pao, dont nous devons suivre le cours quelque temps. Le Louang Satra part avec nous vers le faîte de la chaîne de partage des eaux du Mékhong et du golfe du Tonkin, il veut, du haut de la montagne, contempler la mer si proche avant de revenir sur ses pas, et voir, debout encore, cette borne qui dans sa pensée avait dû marquer la frontière du Siam.



Fig. 133. — Binh-Thui.

En éléphant, l'ascension de la chaîne demande la journée entière. La halte pour la nuit se fait au col de Trang-Meua, dont l'altitude est de 1 100 mètres et où avait été placée la borne siamoise. Sept heures de marche nous descendent le lendemain à Hatraï. Des barques nous y attendent : elles nous arrêtent à Linkam, le poste du lieutenant Carré, et nous conduisent le lendemain à Binh-Thui, qu'une belle route de six kilomètres relie à Vinh.

La course effectuée à travers la partie la plus étroite du terrain entre le Mékhong et la mer, nous avait montré deux cours d'eau facilement

navigables qui réduisent à cinq jours de marche la distance à franchir par terre, et un chemin dans un pays accidenté, sillonné de cours d'eau, dont la population est douce et accueillante, fréquenté depuis les temps immémoriaux par les caravanes d'éléphants pour les transports entre Hatraï et Keng-Kiec. Ce trajet nous avait paru singulièrement préférable pour les approvisionnements de la vallée centrale du Mékhong à la voie Bangkok-Korat-Nongkay, presque exclusivement suivie cependant et qui n'exige pas moins de 30 à 40 jours en char ou d'éléphant.

Au moment où nous accostons à la rive à Binh Thui, nous apercevons un groupe à cheval venant à notre rencontre : M. Lemire, le résident de Vinh, et ses deux gracieuses jeunes filles, ont voulu les premiers nous souhaiter la bienvenue à l'arrivée en terre française, et m'annoncer ma promotion d'officier de la Légion d'honneur. Leur démarche nous touche profondément et nous est agréable au possible ; c'est un bonheur très grand pour M. Vacle et moi, de prendre dans l'excellente famille de ce bon fonctionnaire et de ce vieil ami, quelques jours de repos en attendant le vapeur qui nous mènera à Hanoï.



Fig. 134 — Pont entre Binh-Thui et Vinh

XIV

LAOS ORIENTAL ET ANNAM

M. CUPET

13 janvier au 7 avril 1889

Le 7 avril, le capitaine Cupet arriva à Vinh que je venais de quitter. Il me rejoignit le 16 à Hanoï. Il avait accompli son voyage ainsi que nous l'avions prévu au départ, et revenait en bonne santé.

En route, comme on l'a vu depuis le 13 janvier, il s'était attaché à reconnaître les parties navigables des cours d'eau qui rendent plus faciles les communications entre les deux versants de la chaîne de partage du Mékhong et du golfe, en réduisant au minimum la durée des transports par terre qui, sur ce terrain montagneux, doivent la plupart du temps être faits à dos d'homme.

DE LUANG-PRABANG A CAY-CANH

630 kilomètres de levé nouveau par voie de terre.

Dans ces conditions, M. Cupet avait péniblement remonté le Nam-Khane douze jours jusqu'à la rencontre du Nam-Khao, qu'il avait également parcouru pendant quelques kilomètres. Cette navigation avait surtout comporté des obstacles dans la partie moyenne, où le Nam-Khane coule directement vers l'ouest avant de prendre la direction du nord. Il était ensuite allé rejoindre le Nam-Seuang à Pak Seng, l'avait parcouru quatre jours jusqu'au confluent du Nam-Teu et avait constaté que, malgré des difficultés sérieuses de navigation, cette partie du cours d'eau est, comme celles du Nam-Khane, du Nam Khao et du Nam Seng, qu'il avait précédemment visitées, utilisable pendant toute l'année faute de route suffisamment praticable.

Par la voie de terre, il avait alors été au nord prendre à Muong-Son la route de Muong Yen et de Hua-Muong. Là il s'était embarqué sur le Nam-Neun ou Song Ca pour Cay-Canh, le poste français le plus rapproché, à 24 heures de Vinh.

Avant de rentrer au Tonkin, il restait au capitaine à reconnaître la route importante de Xieng-Khouang, la capitale du Tra-ninh, ainsi que le cours du Nam Mo, le plus considérable des affluents du Nam-Neun. Pour terminer son étude, il rejoignit par terre le confluent du Nam-Mo à Cuarao, par un chemin assez éloigné du fleuve et sur sa rive gauche ; il se dirigea ensuite sur Xieng-Khouang, longeant le Nam-Mo pendant qu'il coule vers l'est, et continuant sa route par Muong Thé. De Xieng-Khouang, il effectua son retour par Muong Ngan où le D[r] Neïs s'était vu arrêté par les bandes chinoises en 1883, et gagna Cay Canh, puis Vinh par le Nam-Mo, dont le cours est semé d'obstacles, et par le Song Ca.

La reconnaissance du Song Ca, faite sur un parcours de près de 550 kilomètres, eut pour résultat de nous apprendre que ce fleuve, d'une fréquentation possible quoique difficile pendant 270 kilomètres entre

Hua-Muong et le confluent du Nam-Mo est, à partir de ce point, accessible aux grosses barques et même aux chaloupes à vapeur depuis la mer (250 kilomètres).

Ce voyage avait de nouveau montré à l'explorateur le territoire thaï des Hua-panh, et celui pou eun du Tra ninh, qui ont leurs hauteurs habitées par des Khas. Il lui avait fait retrouver un terrain accidenté au possible et voir de nouvelles régions où se recueillent le benjoin et les cannelles de valeur. Presque partout le pays avait été dévasté par les bandes chinoises qui 17 ans l'avaient terrorisé. Le Tra-ninh s'était, pour comble de malheur, vu enlever par les Siamois en 1875, une partie de sa population.



Fig. 130. — Une porte de Vinh

XV

LAOS ORIENTAL

M. NICOLON

15 février au 1er juillet 1889

VOYAGE ENTRE LE NAM-HOU ET THENG

180 kilomètres de levé nouveau.

Peu de jours après mon arrivée à Hanoï, une correspondance de M. Nicolon me mettait au courant d'un voyage qu'il entreprenait dans le but d'achever l'étude que la maladie avait interrompue au courant de

l'été précédent. Son dessein était de prendre à Muong-Khoa sur le Nam-Hou la voie de terre la plus directe, passant le nam-Ngoua à Sup-Nao d'où je l'avais moi-même parcourue, et de revenir à son point de départ en allant joindre le Nam-Hou à Muong-Houne, et en descendant ensuite ce cours d'eau.

Plus tard, quand je venais d'arriver en France, j'appris que le capitaine avait effectué son voyage sans incidents et qu'il était rentré à Luang-Prabang le 20 mai après six semaines d'absence.



M. Nicolon.

Je dirai ici que sa santé ne devait pas lui permettre un plus long séjour au Laos. Le 1er juillet, très malade, il remit la conduite du poste à M. Massie, et rentra en France où nous nous retrouvâmes. Il se maria quelque temps après. Son nom est, depuis, venu grossir la liste de ceux de mes anciens compagnons que la mort a enlevés.

Nicolon avait été décoré au titre de la mission. Il avait débuté comme engagé volontaire au 4e régiment d'infanterie de marine. Soldat, il avait suivi les cours du lycée, et avait été admis à Saint-Cyr. A sa sortie de l'École, il avait fait, en qualité de sous-lieutenant au 40e, la campagne de Tunisie après laquelle il obtint d'aller au Tonkin. C'est alors qu'au cours de la campagne, il fut désigné pour me rejoindre au Laos.

Sa volonté de parcourir une carrière brillante et de mettre en évidence ses qualités militaires le conduisit, bientôt après son retour en France, à demander de reprendre la série des campagnes qu'il avait commencée. Il rejoignit, en Algérie, le 2e régiment de la Légion étrangère, et peu après, à la suite du massacre de la colonne Bonnier à Tombouctou,

partit pour le Soudan où, jusqu'en décembre 1895, il fit un séjour très pénible à la suite duquel il succomba quelques jours après son arrivée dans sa famille. J'avais précieusement gardé le souvenir de sa collaboration, et je suivais avec un grand intérêt la vie de soldat de mon ancien compagnon. La nouvelle de sa mort me parvint quand, ma mission déjà terminée, j'allais le revoir. Il disparaissait à ce moment où, inscrit au tableau d'avancement pour le grade de chef de bataillon, il allait recevoir la récompense de services remarqués, et où il allait prendre quelques mois de repos auprès de sa jeune femme et de son fils qu'il laissait dans la plus profonde affliction.



Fig. 137 — Coffret laotien.

XVI

LAOS OCCIDENTAL

M. GARANGER

28 janvier au 19 mars 1889

Le même courrier, qui m'annonçait le voyage de M. Nicolon, me faisait connaître que M. Garanger avait effectué son retour à Luang-Prabang et qu'il était en route pour le Tonkin. Presque au début de son voyage, peu après avoir quitté Xieng-Sen, il avait trouvé les habitants des frontières du royaume de Xieng-Toung en guerre avec leurs voisins laotiens et s'était vu refuser le passage. Pendant qu'il cherchait à apaiser les deux partis, son interprète cambodgien, Douith, succomba à un accès de fièvre pernicieuse. M. Garanger s'était alors vu dans l'obligation de renoncer à son étude et il allait rentrer en France.

Douith, le plus jeune de mes collaborateurs cambodgiens était le pre-

mier d'entre eux qui disparaissait ainsi au cours de la mission. Il était de ceux que j'avais conduits à l'école Cambodgienne de Paris, et du groupe amené au Laos à mon retour d'Hanoï au mois de juillet précédent. Son père, fonctionnaire énergique et notre partisan résolu, avait été massacré à ce titre par les rebelles pendant les troubles du Cambodge, dont j'ai parlé dans la première période. Sa mère me l'avait confié, il avait désiré suivre Garanger dans le beau voyage qu'il entreprenait. J'éprouvai de sa mort une peine très vive, je reportai sur son frère Oum, alors en France à l'école de Saint-Cyr, toute l'affection que j'avais eue pour lui. Comme on le verra plus loin, je pus recueillir ses restes au cours de la mission suivante, et rapporter ses cendres à sa famille éplorée.



Fig. 128. — Coffret laotien.



Fig. [illegible]. — Pagode de Confucius sur la rivière de Hué.

XVII

RETOUR EN FRANCE

PRÉPARATION D'UNE NOUVELLE MISSION

Lors de mon séjour à Laï-Chau, les chefs du pays m'avaient convaincu de l'intérêt qu'il y aurait à installer un comptoir commercial à Poufang, le point de la frontière ouest où passent les caravanes de mules allant du Yunnan vers la Birmanie, afin de tâcher d'entrer en relations avec elles et de relier le Tonkin à ce courant d'échanges. Mon premier soin en arrivant à Hanoï fut de donner suite au projet que j'avais alors formé, et je réglai le départ pour Laï-Chau et la frontière, de mon compagnon Vacle qui ayant noué les meilleurs rapports avec les chefs du pays, s'était proposé pour aller étudier cette question sur place.

Après avoir assuré, avec les autorités de la colonie à Hanoï, la bonne marche de la fraction de la mission laissée en Indo-Chine, et fait achever l'impression de la carte des itinéraires que nous avions relevés, je m'embarquai pour Saïgon avec le capitaine Cupet dans l'intention de me rendre à Bangkok.

A la barre de la rivière de Hué, je me rencontrai avec le Résident supérieur en Annam avec qui j'avais à m'entendre au sujet du règlement des difficultés soulevées par le Siam sur la rive gauche du Mékhong.

A Saïgon, je reçus l'avis du Ministre des affaires étrangères que le gouvernement siamois préférait ne commencer les négociations qu'après mon retour de France, et que j'étais attendu à Paris. Modifiant alors mon voyage, j'arrivai à Paris le 13 juin 1889.

Des résultats géographiques, historiques, commerciaux et politiques importants avaient été obtenus au cours de la campagne de trois ans et demi qui venait de s'achever. Ils étaient incontestablement dûs à l'esprit de suite avec lequel la mission avait pu être conduite par le même agent d'après des instructions à la fois très générales et toujours conçues dans le même esprit, à l'aide sans réserve qu'il avait reçue des autorités de l'Indo-Chine, et au bon accord qui n'avait cessé de régner entre ces diverses autorités et lui ; ces résultats peuvent être énumérés comme il suit :

Les principautés de Xieng-Maï, Nan, Luang-Prabang, les régions des Sipsong-Chau-Thaïs, des Houa-Panh, du Traninh et du Kammon, avaient été visitées, explorées ; des cours d'eau comme la Rivière Noire, le Nam-Ngoua, le Song-Ka, le Nam-Hin-Boun, avaient été reconnus, étudiés ; considérés auparavant comme des obstacles entre le Laos et le Tonkin et l'Annam, ils étaient devenus des voies de communications plus rapides et plus sûres que les voies terrestres ordinairement parcourues. Une carte nouvelle de toutes ces régions avait été établie.

Des documents précieux, chroniques, annales, codes, nous apprenant le passé politique du pays, ses usages, son organisation, etc... avaient été découverts et traduits.

Les ressources et les besoins des principales parties du Laos avaient été étudiés, des routes, différentes de celle de la Rivière Noire, avaient été ouvertes et parcourues entre Luang-Prabang et le Tonkin par Muong-Son et Muong-Hett, d'autres entre Luang-Prabang et l'Annam l'avaient également été par le Traninh ou par le Mékhong et le Kammon.

Servie par l'état du pays, qui était abandonné aux pillards de telle sorte que la sécurité n'y était revenue en grande partie que grâce à nous, notre influence s'était partout développée dans des conditions singulièrement favorables.

Grâce à l'action combinée et toujours pacifique de la mission et de nos autorités militaires au Tonkin, le vaste territoire des Sipsong-Chau-Thaïs, occupé depuis deux ans par les soldats de Bangkok nous avait été remis ainsi que la partie orientale du Kammon : le trouble que la présence de quinze cents Pavillons Noirs faisait régner sur nos confins avait cessé, les bandes s'étaient soumises sans qu'un coup de fusil eût été tiré ; enfin le pays de Laï-Chau, sur la Haute Rivière Noire, en armes contre nous depuis longtemps, s'était rallié à nous et ses chefs étaient devenus nos meilleurs auxiliaires, etc...

Les résultats qui viennent d'être indiqués étaient loin d'être complets : d'immenses régions restaient à explorer dans les bassins du Mékhong et du Fleuve Rouge ; et si les empiètements siamois avaient été arrêtés sur tel ou tel point, il n'avait même pas été possible de songer à exercer notre action sur d'autres parties. La mission, quoique renforcée dans les derniers temps, n'était pas assez nombreuse pour suffire à cette double tâche et embrasser un programme aussi étendu.

Pour éviter toute chance de conflit pendant mon absence, j'étais convenu avec les chefs siamois, au Laos, de l'observation du *statu quo* jusqu'à décision des gouvernements touchant les questions territoriales. Dans le même temps, le gouvernement français avait proposé au gouvernement de Bangkok de désigner un commissaire pour le règlement des frontières pendant que j'étais encore en Indo-Chine ; et celui-ci avait demandé

d'attendre mon retour de France pour entamer la discussion. C'était le parti auquel on s'était arrêté.

Le Siam avait alors une raison pour en finir au plus tôt, dans ce fait que nous étions encore, en Annam et au Tonkin, dans la période d'installation et que nous n'étions pas bien préparés à assurer l'exercice de nos droits sur des territoires vastes et en grande partie inexplorés. Cependant il semblait vouloir, avant les négociations, achever une sorte de prise de possession des régions contestées, et faisait d'énergiques et intelligents efforts pour retarder notre marche ; partout où nous n'avions point encore fait acte d'autorité, il introduisait des agents, des soldats, et quand il ne pouvait faire mieux, mettait par des avis, des ordres, des menaces, bien conçus pour agir sur l'esprit des populations auxquelles il s'adressait, les chefs et les habitants en garde contre nous.

Nous avions à plusieurs reprises fait connaître notre intention d'exercer nos droits dans la vallée du Mékhong, il avait protesté autant qu'il avait cru pouvoir le faire sans rendre la situation difficile, mais il redoutait évidemment que tôt ou tard nous ne lui imposions la retraite. Et comme pour faire échec à la demande que nous lui faisions de se retirer derrière le Mékhong, il prétendait pousser les conquêtes sur la rive gauche du fleuve non seulement jusqu'aux limites du Laos proprement dit, ou même jusqu'à la ligne de partage des eaux, mais fort au delà de cette dernière qu'il avait fait, de beaucoup, dépasser par ses soldats sur plusieurs points.

En présence de cette attitude et en raison de l'écart considérable qui existait entre les prétentions siamoises et nos droits, il parut au gouvernement français, plutôt possible d'arriver à une entente à la suite d'accords successifs et provisoires sur le terrain, suivant les concessions que le gouvernement siamois serait amené à faire au fur et à mesure que se poursuivraient les enquêtes et les négociations locales, qu'en réclamant à la fois tout ce que nous revendiquions.

Ces accords provisoires pourraient d'abord porter sur la limite qui sépare l'Annam du Laos, on commencerait par obtenir la reconnaissance

de cette limite telle qu'elle a été indiquée par des bornes, ce premier point établi, la question des droits sur le Laos resterait intacte et rien n'empêcherait que je prépare avec le commissaire siamois les bases d'un accord qui permettrait au Siam d'exercer son autorité sur une partie de la vallée du Mékhong tandis que la nôtre s'étendrait sur l'autre. Cette solution, nous ne paraissions avoir chance de la faire prévaloir sans démonstration militaire, qu'en procédant comme il vient d'être indiqué.

Par ailleurs, la délimitation de la frontière entre le Cambodge et le Siam, commencée en 1867 était restée inachevée, il semblait à propos de tenter de mener à bon résultat cette importante question, et de l'entreprendre à la suite du règlement des accords en projet dans la vallée du Mékhong.

La conduite de ces négociations et règlements, en même temps que l'exploration des régions inconnues, était le but de la campagne que j'allais entreprendre.

Le programme et la composition de ma nouvelle mission furent arrêtés par le ministre des Affaires étrangères, M. Spuller, et par le sous-secrétaire d'État des colonies, M. Étienne.

Je devais tout d'abord me rendre à Bangkok, là, je serais juge de rechercher, avec l'autorité siamoise, le moyen pratique de faire fonctionner ma mission et de tirer le meilleur parti de la situation.

Les points sur lesquels j'aurais à opérer se trouvant compris dans l'immense étendue de territoire entre le Yunnam et le Cambodge, un certain nombre de collaborateurs qui par la suite pourraient être appelés à nous représenter dans les régions qui leur seraient devenues familières, pris dans les différents départements ministériels, devaient être placés sous ma direction pour recevoir suivant leur qualité de topographes, d'hydrographes, de naturalistes ou d'agents politiques la destination qui serait la plus convenable.

Sur le terrain, j'aurais à exercer mon influence et mon action auprès du commissaire nommé par le Siam pour prévenir les conflits qui pourraient se produire dans les diverses régions.

Au fur et à mesure que notre autorité aurait été reconnue sur les points où il s'agissait de prévenir ou de repousser les empiètements siamois, je préparerais le fonctionnement d'une organisation qui, une fois établie, passerait sous la haute direction du gouverneur général de l'Indo-Chine.

C'est dans ces vues que d'une part, la direction des négociations vis-à-vis du Siam m'était confiée (le consulat général de Bangkok devant être géré par un intérimaire pendant ma mission), et que d'autre part, j'avais, vis-à-vis du gouverneur général de l'Indo-Chine, la responsabilité de l'organisation des territoires contestés.

Mon séjour en France avait duré cinq mois. Je m'embarquai à Marseille le 17 novembre 1889.

1. Les figures des deux premières périodes ont été exécutées d'après des photographies de MM. Pavie, 39, 42, 48, 49, 53, 56, 57, 58, 61, 64, 65, 68. 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 82, 83, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 112, 113, 114, 123, 125, 127, 128, 137, 138 ; Faraut, 40, 79, 84, 86 ; de Coulgeans, membre de la mission, 41, 52, 59 ; Guesdon, 44 ; Brien, inspecteur des télégraphes, 45, 46, 47, 50, 51, 67 ; Bel, ingénieur des mines, 60, 62, 63, 66 ; Dr Lefèvre, membre de la mission, 88, 94, 111, 115, 117, 118, 120, 124, 126, 129, 130 ; Capitaine Rivière, membre de la mission, 109, 116 ; Macey, membre de la mission, 110, 121, 122 ; Brière, résident supérieur en Annam, 139 ; et de Mme Lemire, 119, 133, 134, 135.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PÉRIODE

VOYAGES AU CAMBODGE ET AU SIAM

1880 à 1885

DEUXIÈME PÉRIODE

VOYAGES AU SIAM, AU LAOS OCCIDENTAL, AU LAOS ORIENTAL, AU TONKIN ET EN ANNAM

1886 à 1889

TABLE DES CARTES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

